FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
X
60
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

OTECA PROVINCIALE

Armadio XIII

Palchetto B

Num.° d' ordine 56 13-F-10/10

B. Prov.
X
60
123
45

Digitized by Google

Digitized by Google

DU

PERFECTIONNEMENT

MORAL,

OU

DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME.

II.

Digitized by Google

OUVRAGES DE M. LE BARON DEGÉRANDO,

qui se trouvent chez le même libraire.

Le Visiteur du pauvre. *Troisième édition* revue et considérablement augmentée. 1 fort vol. in-8°. 7 fr.

Cet ouvrage a été couronné en 1820 par l'Académie de Lyon, et en 1821 par l'Académie française qui lui a décerné le prix fondé par M. de Montyon, pour le livre le plus utile aux mœurs.

Cours normal des instituteurs primaires, ou Directions relatives à l'éducation physique, morale et intellectuelle dans les écoles primaires. 1 fort vol. in-12. 3 fr.

M. le comte de Chabrol qui, pendant sa longue et honorable administration, a secondé avec tant de zèle le développement de l'éducation primaire dans le département de la Seine, établit, il y a quinze ans, à Paris, une école normale pour les instituteurs primaires d'après les méthodes perfectionnées. La commission instituée par lui pour surveiller et diriger cet établissement, sentit le besoin de donner aux élèves-instituteurs des directions sur l'éducatiou physique, intellectuelle et morale; elle proposa à M. le préfet de faire faire à l'école normale un cours spécial sur ce sujet. M. le préfet en agréant ce vœu, témoigna le desir que l'un des membres de la commission pût se charger de ce cours. L'un d'eux, M. le baron Degérando, a rempli trois fois cette mission. On lui a demandé de tous côtés de mettre par écrit la suite des entretiens qui ont composé ce cours et de les publier. Il a cédé à ces instances, et c'est le premier ouvrage de ce genre qui soit publié dans notre langue. Que d'heureux résultats ne doit-on pas attendre des conseils du philanthrope éclairé qui, du sein des études les plus profondes et de travaux dont la gravité aurait peut-être absorbé toute autre existence, a toujours soutenu, de l'influence la plus directe et la plus active et d'un zèle à l'épreuve de tous les obstacles, l'enseignement élémentaire qui lui doit, en grande partie, le développement qu'il vient enfin de prendre parmi nous.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

642859

DU

PERFECTIONNEMENT MORAL,

OU

DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME;

PAR M. DEGÉRANDO,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE;

Ouvrage auquel l'Académie française a décerné, en 1825, le prix fondé par M. de Montyon, pour le livre le plus utile aux mœurs.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6.

M.DCCC.XXXIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

SUITE DU

LIVRE SECOND.

DE L'EMPLOI DES FACULTÉS MORALES.

SECTION III.

DE L'HARMONIE DE L'AMOUR DU BIEN ET DE L'EMPIRE DE SOI.

CHAPITRE PREMIER.

DES CARACTÈRES COMPLETS.

L'AMOUR du bien et l'empire de soi sont chacun séparément un principe d'harmonie. L'un répand l'harmonie dans les sentimens, l'autre dans les actions; l'un rappelle les motifs à l'unité, l'autre ramène les facultés sous une direction suprême. Une harmonie plus parfaite encore résulte de l'accord de ces deux grandes puissances entre elles.

Supprimez cet accord, l'amour du bien n'est plus qu'une sorte de vaine spéculation; l'empire de soi, qu'une force aveugle. Il en résulterait dans notre intérieur le même désordre qui se manifesterait dans la société, si les tables de la loi manquaient de ministres pour en procurer l'exécution, si les agens du pouvoir n'étaient pas soumis aux directions de la loi. Rétablissez l'alliance, l'amour du bien se convertit tout entier en action pratique; l'empire de soi se pénètre d'une sainte inspiration: tel est dans les arts l'accord de la théorie et de la pratique. Malheureusement, un grand nombre d'hommes n'ont point assez de forces pour leurs motifs ou point assez de motifs pour leurs forces. Les intentions restent stériles; les forces subissent une déperdition; souvent les unes se convertissent en poison, et les autres, en divaguant, ne produisent plus que des ravages.

Les caractères complets sont ceux où règne l'harmonie. Peut-être ceux de cette condition sont-ils, surtout dans les conditions médiocres et obscures, moins rares qu'on ne pense. Les irrégularités frappent davantage les regards que ce qui est dans l'ordre. L'observateur superficiel, sur la scène du monde, ne remarque que les prééminences, mais à côté de chaque saillie sont des cavités; c'est souvent par les inégalités qu'on se distingue.

N'appliquons-nous point à la morale les fausses idées que nous nous sommes faites sur le prix

des choses du monde? Accoutumés à évaluer les objets d'après leur rareté, d'après ce qu'ils offrent d'extraordinaire, d'après les sueurs qu'ils ont coûté, plutôt que d'après leur mérite réel, nous portons quelquefois un jugement semblable sur les caractères. Cependant un caractère complet, quoique accompagnant des facultés médiocres, est bien plus voisin de la perfection qu'un caractère incomplet joint aux qualités les plus brillantes. Cette proposition peut choquer nos préjugés; elle se justifie cependant aux yeux de la véritable philosophie. Il doit être bien entendu sans doute que par la médiocrité des facultés nous entendons seulement ici celle qui tient à leurs bornes naturelles, non celle qui serait le tort de notre propre négligence à les cultiver. Au reste, ne confondons-nous point quelquefois et ne donnons-nous point le nom de *médiocrité* à ce qui n'est que *modeste?* La beauté de l'édifice moral ne consiste pas seulement dans la grandeur des dimensions, mais aussi et surtout dans la sagesse des proportions. Dans un caractère complet tout conspire à-la-fois à un même but, toutes les qualités s'aident et se soutiennent, aucune ne trompe le vœu et la destination de la nature. Telle est une mécanique dont les rouages et les engrenages s'ajustent exactement; aucun mouvement n'est perdu; les frottemens sont insensibles. De tels caractères atteignent plus facilement au bonheur; peut-être

sont-ils les seuls pour lesquels le bonheur devienne en effet une réalité. Ils le goûteront sans le célébrer et même sans le définir, à-peu-près comme on respire un air libre, suave et pur. La sécurité leur est réservée. Pour eux chaque chose est à sa place, chaque action répond à son but. Le bonheur est-il autre chose que le sentiment secret de cette corrélation générale et constante qui maintient tout en accord au-dedans de nous-mêmes? Nous disons *au-dedans* de nous-mêmes; car, si tout est en accord au-dedans, nous serons nous-mêmes en paix avec ce qui est hors de nous; puisque rien d'extérieur ne nous affecte d'une manière immédiate, puisque les choses du dehors n'agissent sur nous qu'en raison de l'influence que nous leur accordons. Les caractères complets sont ceux encore qui, dans le commerce de la société, offrent les relations les plus faciles, les plus sûres et les plus douces : on ne se heurte pas contre eux en les rencontrant; on ne craint pas de les trouver en défaut et en contradiction avec eux-mêmes; leur solidité détermine la confiance; leur franchise provoque l'abandon et l'ouverture; on se sent à l'aise avec eux; on s'offense moins de leur supériorité; on les admire sans doute moins, mais aussi on ne songe guère à les poursuivre des traits de l'envie, et ils semblent presque désarmer la malignité par cette influence paisible qui s'attache à leur présence.

Si les voies de la perfection nous paraissent si ardues, c'est que nous les cherchons hors de la direction qui fut tracée par la providence. Si nous savions être conséquens à nous-mêmes, beaucoup de choses qui paraissent difficiles deviendraient faciles; beaucoup de choses qui sont amères deviendraient douces. Les caractères complets sont à la vie morale ce que les esprits étendus sont à la science.

On voit souvent les hommes qui aspirent au succès dans la carrière de l'étude, se prévenir aveuglément contre toutes les vues générales; non contens de se limiter, ils s'isolent, se confinent dans des notions toutes particulières; ils aspirent à devenir des *hommes* entièrement *spéciaux*, pour emprunter la dénomination qu'ils donnent quelquefois eux-mêmes au genre de mérite qu'ils ambitionnent. Cette direction de l'esprit a pu avoir ses avantages dans l'adolescence des connaissances humaines et de l'industrie; il fallait diviser pour pouvoir bien commencer; c'est à quoi servirent, par exemple, alors, les corporations et les jurandes dans les métiers. Les esprits spéciaux ressemblent beaucoup aux artistes formés par le régime des jurandes. Mais, à mesure que l'esprit humain avance, les rapports réciproques des diverses connaissances se dévoilent; les arts découvrent l'assistance qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres, l'habileté dès-lors consiste à suivre le développe-

ment de ces corrélations, à les étendre. Toutes les grandes découvertes se sont placées aux points de coïncidence entre des séries diverses d'idées ou d'observations. Il n'y a d'esprits éminens et féconds que ceux qui saisissent les rapprochemens, et démêlent la similitude dans la diversité. Le génie habite dans les foyers ou centres. Combien ces grands hommes spéciaux deviennent petits, si quelque circonstance les déplace, fût-ce même pour les élever! Voyez certains géomètres voulant juger des sciences morales, certains hommes de loi traitant les sciences administratives ou politiques! Or, ce que nous remarquons de la marche de l'esprit humain s'applique bien plus encore au perfectionnement moral; ici, les hommes ne sont point divisés et répartis en professions ou castes : la vocation leur est commune; elle est entière pour chacun. Ces voies larges qui conviennent à l'intelligence, dans les plus hautes périodes de son développement, sont celles où l'âme doit entrer dès son début dans la vie morale. La vertu doit remplir ici les fonctions que le génie remplit dans la science; elle doit s'emparer de ces qualités du caractère, qui sont en quelque sorte centrales, parce qu'elles exercent sur toutes les habitudes une influence générale.

La bizarrerie, la singularité, sont les signes d'un caractère incomplet, dont les élémens ne sont point en accord soit entre eux, soit avec les conditions

dans lesquelles l'individu se trouve placé. L'originalité s'allie très bien à un caractère complet, puisqu'elle consiste à puiser en soi-même les motifs de sa conduite et les élémens de ses opinions; mais elle dégénère en bizarrerie si l'on ne sait pas soutenir le caractère qu'on a voulu se donner, ou si, prétendant se gouverner soi-même, on se gouverne non par la raison, mais par le caprice.

Nous avons ordinairement, dit-on, les défauts de nos qualités. C'est que nous ne savons pas convertir, comme nous le devrions, nos qualités en vertus. Nous leur laissons suivre le cours qu'elles ont reçu des seules dispositions naturelles, sans les soumettre à une culture raisonnée, sans leur assigner leurs règles et leurs limites, nous applaudissant de ce qu'elles ont d'heureux dans leur principe, nous excusant facilement sur leurs écarts. Les qualités dont nous devrions être fiers sont celles que nous devons moins à la nature qu'à nos propres efforts.

Les grandes passions dérobent toujours en nous quelque chose à nos qualités les plus estimables; elles les exagèrent et les faussent pour les rendre leurs complices; elles en deviennent dès-lors plus violentes, plus inflexibles; elles tirent vanité de cette usurpation. C'est que, faute d'avoir su conserver le gouvernement de nous-mêmes, faute d'avoir dirigé la culture de nos facultés, vers le

terme commun que la loi du meilleur leur assignait, nous avons négligé d'entretenir, entre les qualités diverses, ce juste équilibre qui devait retenir chacune dans sa sphère, et nous les avons abandonnées à elles-mêmes. Ainsi, les unes s'exaltent, d'autres s'épuisent, d'autres restent dans un état léthargique, et l'on ne trouve plus en soi que des forces rebelles, quand on veut prendre la conduite de soi-même. Beaucoup d'hommes paraissent faux, parce qu'ils nous trompent et ne remplissent pas notre attente; et cependant ils ne sont qu'inconséquens, infidèles à eux-mêmes; ils sont, en quelque sorte, mi-partis, livrés moitié à un principe de personnalité, moitié à un principe de dévoûment, et ils obéissent tour-à-tour à chacun d'eux.

Ce qui forme quelquefois les caractères incomplets, c'est une borne intérieure et cachée, à laquelle vient s'arrêter, ou l'énergie de la volonté, ou le cours des sentimens; en sorte que l'on ne peut achever ce qu'on a entrepris, tenir ce qu'on a promis. Si l'on observe bien, on reconnaîtra que cette borne est ordinairement un obstacle élevé en secret par la personnalité, dans le dessein de mettre en sûreté quelques-uns de ses intérêts. Que faut-il pour faire disparaître cette borne? Il faut ramener le caractère à l'unité: il faut donc un principe général de conduite, et la force d'y être fidèle : or, c'est précisément ce que donne l'alliance de l'amour du bien et de l'empire de soi.

Un attachement sincère et profond à la vertu fait disparaître toutes les dissonances de la vie. La vertu a par elle-même une condition de généralité, de constance; et mieux elle est sentie, comprise, plus cette condition se manifeste. Elle forme un système entier et sans lacune qui embrasse toutes les affections de l'âme, toutes les résolutions de la vie. Elle n'admet point de distinction et de partage dans l'application de ses vérités fondamentales. La morale est une dans son esprit, quoique variée dans ses applications; tous les devoirs sont frères, quoiqu'ils observent des rangs entre eux. Une vertu partielle et restreinte n'est pas fondée sur les vrais principes. Plus on remonte à l'origine des notions du bien, mieux on découvre l'étroite consanguinité qui existe entre elles; mieux on sait se maîtriser, et plus on expérimente le secours que se prêtent mutuellement les devoirs. Une vie inspirée par l'amour du bien, régie par la raison, est comme un beau poème où tout conspire à l'unité principale, où les détails, se correspondant par un heureux accord, sont distribués d'après une juste gradation. Elle ressemble à une grande démonstration géométrique, où les corollaires découlent les uns des autres, et où tous ensemble dérivent d'un même théorème fondamental. Là, disparaissent toutes les discordances, parce que là cesse, dans le principe d'action, toute influence du hasard.

Trois harmonies principales semblent naître d'un juste accord entre la puissance de l'amour du bien et la puissance de l'empire de soi : la grandeur d'âme, la dignité du caractère, la paix intérieure : l'une se produit dans les actions, une autre se peint dans les dehors; la dernière règne au fond de nous-mêmes; essayons de reconnaître comment chacune d'elles résulte de ce double principe.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DE LA GRANDEUR D'AME.

Il y a dans la grandeur d'âme quelque chose de si admirable, que le spectateur ne peut en contempler l'image sans une émotion profonde. Elle excite en nous une secrète envie, ou plutôt, une vive émulation; elle nous révèle, sur les facultés de notre nature, des choses que nous ne soupçonnions peut-être pas, mais que nous reconnaissons cependant, que nous sentons bien être, en effet, le don de l'humanité; nous éprouvons une juste fierté d'appartenir à cette patrie commune où se produisent de si beaux caractères : dans la joie de cette découverte, nous avons presque la confiance d'être capable de les imiter. C'est que la grandeur d'âme réunit en elle les deux plus beaux traits qui appartiennent en effet au caractère de l'humanité : elle emprunte à l'amour du bien tout ce qu'il a de généreux, et à l'empire de soi, tout ce qu'il a d'énergique. Elle signale le but auquel aspire notre nature, nous montre toute

l'étendue de notre liberté, et nous enseigne ainsi ce dont nous serions nous-mêmes capables, si nous l'osions. Aussi ne peut-on bien définir ce noble phénomène qui répand sur la terre un si pur éclat, qu'autant qu'on a bien reconnu et déterminé les deux puissances morales dont nous considérons ici les effets, et dont elle réunit en elle la double influence, dans un très haut degré, comme dans un parfait accord.

Certaines passions peuvent, en développant dans l'âme des forces extraordinaires, rendre capable d'exécuter au-dehors de grandes choses; mais, dans les résultats qui en sortiront, quelque gigantesque qu'ils soient, vous ne reconnaîtrez jamais l'empreinte de la grandeur d'âme. Car vous trouverez toujours quelque chose d'étroit dans les motifs, d'exagéré dans l'exécution, de servile dans le mouvement; vous y trouverez un mélange secret de personnalité; vous y apercevrez une certaine enflure. Ce sera une sorte de crise qui n'aura rien de naturel et de durable. Toutefois, remarquez-le encore, les passions qui produisent de grandes choses sont uniquement celles qui sont alimentées par quelque affection, et qui supposent l'égarement de quelque force morale. Jamais la sensualité laissée à elle-même, jamais l'égoïsme, dans sa stérile nudité, ne parviendraient à rien imiter de grand, même dans leurs plus violens excès. Il ne suffit pas, pour caractériser les grandes ac-

tions, qu'elles produisent de puissans effets; un moteur mécanique en ferait autant. Les grandes actions sont celles qui produisent de tels effets par l'énergie des sentimens généreux.

On peut se nourrir habituellement de grands sentimens et de hautes pensées, et n'avoir cependant point atteint à la grandeur d'âme. Elle demande, non-seulement que de tels sentimens soient mis en action, mais qu'il y ait, dans l'action qui leur donne cours, quelque hardiesse, un certain degré de courage. Elle suppose un élan dans le lointain ou dans l'avenir; il lui faut un champ libre; elle a besoin d'espace; elle veut des dangers. Ce qui nous touche immédiatement est trop restreint; le présent est trop fugitif; ce qui est évident et positif laisse trop peu de mérite aux déterminations de la volonté.

Dans un trait de magnanimité, vous trouverez toujours le mouvement et l'abandon de la confiance : ce sera la foi en autrui; ce sera surtout la foi en la vertu; ce sera l'effet d'une conviction profonde et pleine. Nous défierions un sceptique de se livrer à l'impulsion de la magnanimité, si son scepticisme s'étendait à toutes les choses morales.

La grandeur d'âme suppose donc une certaine élévation dans l'esprit, et l'usage d'un commerce fréquent et facile avec les vues générales qui seules ont de l'étendue. Les habitudes de l'analyse, si elles sont trop exclusives et trop prolongées, la

subtilité d'esprit, la recherche et la finesse des aperçus, peuvent faire évanouir les plus nobles sentimens, en leur ravissant les perspectives dont ils avaient besoin de se nourrir. Un esprit trop médiocre trahit souvent un cœur généreux : pour aspirer à ce qui est majestueux, il faut avant tout, le concevoir.

La grandeur d'âme ne peut trouver à se satisfaire dans un sentiment individuel et trop exclusif; elle y manque d'alimens, elle y rencontre trop de limites. Telle est sans doute la cause d'un phénomène souvent remarqué, savoir : que les hommes entre lesquels elle éclate sont, en général, peu accessibles à la passion de l'amour.

La passion de la gloire, au contraire, aura pour elle un attrait puissant, et deviendrait même son écueil, si la grandeur d'âme ne demeurait fidèle à son principe. Car elle trouve dans la gloire comme un concert magnifique qui redit en sons éclatans les nobles secrets des sentimens dont elle est inspirée, qui en perpétue l'expression et la propage de toutes parts. Heureux et utile instinct placé dans les grandes âmes, pour que, en aspirant à des palmes brillantes, elles fussent naturellement conduites à se produire devant nos yeux, à nous éclairer, à nous entraîner par leur exemple, à instruire leur siècle et la postérité ! Oui, qu'ils montent en effet sur les sommets de la gloire, que l'illustration les environne comme une lumineuse

auréole, ceux qu'inspira la magnanimité! Que de là ils consolent, réjouissent le monde par leur présence! Qu'ils se produisent comme la fleur même de l'humanité, parée de ses plus riches nuances! qu'ils y deviennent comme la décoration de la société! qu'ils y paraissent comme autant de signaux destinés à réveiller dans tous les cœurs, les affections vertueuses, à les encourager, en leur inspirant de hautes et légitimes espérances!

La grandeur d'âme se nourrit de respect, d'admiration, d'un saint et pur enthousiasme; car elle a toujours les regards tournés en haut, vers ce qui est excellent par soi-même. C'est le propre des grandes âmes de se complaire dans le culte rendu aux belles actions. Loin d'être accessibles à l'envie, elles éprouvent une joie sincère et profonde à voir honorer sur la terre ce qui est honorable; elles provoquent, elles appellent de toutes parts les hommages qui lui sont dus, elles s'enivrent en quelque sorte du triomphe de la vertu. Celui qui ne connaît point le sentiment du respect, n'a point l'idée des choses réellement élevées; celui qui est incapable d'admirer ce qui est grand, est incapable de le produire. Le véritable enthousiasme est un mélange d'admiration et d'amour, qui s'adresse à ce qui est bon et beau tout ensemble; c'est un sentiment actif, avide de conquêtes; dans les arts il personnifie, en morale il fait plus, il réalise. Il est des esprits assez aveu-

glés par la vanité, pour prétendre trouver dans l'incapacité où ils sont d'admirer, une preuve de leur supériorité. Il est des hommes qui affectent de se défendre d'un enthousiasme qu'ils ignorent, et qui transforment ainsi en sagesse leur impuissance. Les âmes étroites se croient de l'enthousiasme, quand elles s'exaltent pour ce qui les étonne : les imaginations ardentes se croient de l'enthousiasme, quand elles sont émues par ce qui n'a que l'éclat extérieur. Prenez garde à la manie de l'esprit de critique! prenez garde aussi à la soif immodérée du succès! L'une éteindrait, l'autre égarerait le principe générateur de la magnanimité.

La grandeur d'âme a toujours un caractère éminemment naturel; elle paraît exécuter les grandes choses facilement; du moins ses efforts n'ont rien de contraint et de tourmenté; ce qui est extraordinaire pour des êtres médiocres, n'est qu'ordinaire et comme familier pour elle. C'est qu'en effet les principes et les germes de la magnanimité sont dans notre nature. S'ils y demeurent étouffés, c'est que nous les paralysons nous-mêmes; s'ils se produisent, c'est qu'ils ne rencontrent plus d'obstacles dans les liens de la personnalité. Tout est vrai d'ailleurs dans les vues qui inspirent la magnanimité, comme dans les affections qui la nourrissent; c'est elle qui apprécie la valeur intrinsèque des choses; elle se remplit et se pénètre du sentiment de ce qui est bon; la

conscience qu'elle en a lui donne une juste sécurité et, avec la sécurité, cette aisance et ce calme qui donnent à l'action produite quelque chose de si ferme, de si franc, de si décidé, de si accompli.

Pour que la grandeur d'âme trouve à se satisfaire, il faut sans doute que les circonstances lui offrent une occasion digne d'elle; ces occasions, en tant qu'elles peuvent lui ouvrir un théâtre extérieur, sont rares; elles sont presque un privilège réservé aux conditions supérieures dans la société, à celles que la fortune ou le pouvoir ont entourées de leurs faveurs; privilège dont peut-être elles sentent cependant trop peu le prix! mais il est aussi d'autres scènes qui, pour n'être pas exposées aux regards des spectateurs, n'en sont pas moins propres à exercer cette haute puissance de l'homme. La présence du spectateur manifeste ce qui est grand et ne le crée pas. Seulement, il est beaucoup de gens qui ne savent apprendre en effet ce qui est grand que par la bouche des autres, et semblent n'en pouvoir obtenir directement l'intelligence.

Mais si la magnanimité ne peut se satisfaire que par intervalles, il faut qu'elle soit dans l'âme elle-même une disposition habituelle et constante. Elle ne peut naître à volonté, et pour le seul moment du besoin. Elle préexiste, impatiente de se produire, quoique peut-être ne se connaissant pas

encore bien elle-même. En présence de l'occasion ou de l'exemple, elle se produit en effet spontanément, elle s'échappe libre et pleine de joie, comme le génie qui se révèle subitement à la présence d'un chef-d'œuvre. Elle est en effet à la vertu ce que le génie est aux arts.

Il est si vrai qu'un libre et entier oubli de soi-même est l'un des traits essentiels et caractéristiques de la grandeur d'âme, que le vulgaire est ordinairement porté à le supposer partout où cet oubli de soi se montre d'une manière éclatante. Voilà pourquoi on s'accorde surtout à le reconnaître dans le pardon accordé à un ennemi, dans l'indifférence aux injures, dans le dédain pour les faveurs de la fortune. Aussi, les deux formes les plus naïves de la personnalité, c'est-à-dire la cupidité et la vanité, sont-elles ce qu'il y a au monde de plus incompatible avec elle; le *moi*, dominant, ramenant tout à lui, et s'avouant à lui-même ses prétentions exclusives, est quelque chose de si mesquin, de si puéril! Cependant l'oubli de soi n'est qu'une des conditions de la grandeur d'âme; quelque entier qu'il puisse être, il ne suffirait point pour la constituer. Une indifférence absolue pour soi-même n'aurait rien d'élevé si elle était possible. Il faut que l'oubli de soi-même soit un sacrifice réel, quoique accompli avec joie; il faut que ce sacrifice soit fait à un objet digne de le recevoir; il faut, en un mot, qu'un amour plus

noble et plus pur ait conquis et absorbé l'amour de soi-même.

Les grandes âmes ont entre elles un commerce intime et un langage qui leur est propre; ce langage peut être difficile à comprendre quelquefois pour le vulgaire; certains hommes, échappés du vulgaire, ne le comprennent pas en effet, et se croient en droit par là d'en contester le sens et la valeur.

Les grandes âmes sont sujettes à certaines négligences dans les choses de détail; il faut bien qu'elles laissent cette consolation à l'esprit de critique et à l'envie.

Il y a un sublime pour les caractères comme pour les productions de l'esprit. Il résulte des deux principes qui constituent la grandeur d'âme, élevés tous deux ensemble à leur terme le plus extrême. Qu'est-ce à dire? Il réside dans l'immolation, dans l'immolation entière à la voix du bien, lorsqu'elle exige en effet un sacrifice aussi absolu. Cette immolation, qui fait tressaillir les âmes vulgaires d'horreur et d'effroi, est embrassée par les grandes âmes avec une joie si vraie et si pure qu'elle semble être pour elles plutôt encore une récompense qu'un sacrifice. C'est moins pour elles un fardeau à soulever qu'une couronne à saisir. L'immolation au reste ne consiste pas toujours à donner sa vie; il y a des hommes qui donnent leur vie avec légèreté : il y a dans certaines

circonstances plus de grandeur dans la manière de recevoir la mort qu'il n'y en aurait à aller au-devant d'elle; il y a quelquefois plus de grandeur à consentir à vivre et surtout à se résigner à survivre qu'à braver ou subir le trépas. Il y a une immolation qui embrasse tous les intérêts et tous les instans de l'existence, qui emporte un renoncement à l'ensemble de ses habitudes, de ses penchans, le sacrifice de sa fortune, de sa carrière, le sacrifice de ses plus chères affections; il y a l'exil volontaire; il y a des occasions où l'on se trouve appelé à braver l'opinion, le préjugé de son pays et de son siècle. Le martyr de la vérité et de la vertu a plus d'une fois été frappé d'une ignominie apparente; il a subi la sentence prononcée par le vice ou l'absurdité, applaudie par le vulgaire. Que les héros du monde se taisent et s'inclinent devant un tel héroïsme! ils recueillent les applaudissemens des hommes; celui-ci ne recueille que leurs injustices. La gloire les couronne; celui-ci n'a pour appui que le suffrage de sa conscience.

Le sublime dans les productions de l'esprit a toujours quelque chose de relatif; il demande un concours de circonstances favorables, une préparation qui ménage la surprise, un art qui rassemble et concentre tous ces effets dans un trait unique et rapide. Le sublime du caractère est absolu, indépendant, permanent; il tire tout de sa propre

nature; il n'a aucun besoin des secours de l'art; il ne s'affaiblit point en se multipliant; il ne perd rien en s'expliquant. Les grandes âmes ne sont point grandes en ce qu'elles se séparent du commun des hommes; et tous atteindraient à cette éminente dignité qu'elle ne perdrait rien de son prix. Ce qui élève les grandes âmes c'est la hauteur du but, c'est la générosité de l'effort nécessaire pour y atteindre.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE.

Créature de Dieu, l'homme porte sur son front et plus encore au fond de son cœur l'empreinte de cette auguste origine. Candidat d'une existence à venir, l'homme porte en lui le signe de cette haute vocation. Citoyen de l'univers, l'homme y exerce une sorte de magistrature et même de sacerdoce. Il est le lien de communication entre le monde matériel et le monde moral; connaissant le premier par la science, le gouvernant par l'industrie, il entre dans le second par la religion, la vertu et la liberté.

La dignité du caractère qu'est-elle autre chose que cette même dignité de notre nature, lorsque nous avons su la comprendre, la conserver, la reproduire dans l'ensemble de notre vie? En quoi consiste-t-elle, si ce n'est à soutenir par nos sentimens et nos actions le rang que nous a assigné la providence? Aussi les âmes élevées mettent-elles

un extrême intérêt à soigner cette dignité commune de l'humanité; aussi est-ce un signe certain d'un caractère qui se dégrade et se déprave, que ce besoin secret de rabaisser la dignité de notre nature, dont on aperçoit quelquefois les indices chez des êtres vains peut-être d'ailleurs, mais bien aveugles certes dans leur vanité. Or, cette noblesse originelle se maintient et se justifie par tout ce qui nous rapproche en effet du perfectionnement; c'est en devenant meilleurs que nous en retrouvons les titres. Aussi, et réciproquement, le sentiment de cette dignité nous aide-t-il à devenir meilleurs. C'est ce que manifestent, par exemple, certaines solennités publiques, certaines représentations dramatiques, la vue des récompenses décernées au vrai mérite par l'influence qu'elles exercent sur ceux qui y participent et en sont les témoins. Le genre d'émotions que causent de tels spectacles, en réveillant dans les cœurs un sentiment profond de la noblesse primitive de la nature humaine, inspire à chacun un besoin secret de les justifier en lui-même, et semble lui donner aussi la confiance de n'en pas décheoir : sous cette heureuse influence, ce qui est bien lui paraîtra naturel, facile et simple.

Nous continuons donc à reconnaître ici les résultats qui naissent de l'harmonie entre les deux grandes puissances qui conduisent l'homme au perfectionnement. C'est par l'empire de soi uni à

l'amour du bien, que l'on obtient une fierté sans orgueil, une modestie sans bassesse. La dignité du caractère est, dans l'homme, comme le signe de son initiation à la sagesse, le sceau de sa consécration au bien. La dignité du caractère est l'attitude naturelle de la vertu.

Il n'est rien, même dans les idées du monde, de noble et de distingué qui ne suppose un degré quelconque de désintéressement, comme condition essentielle. Aucun marché quel qu'il puisse être, aucune stipulation d'échange égal entre les contractans, ne recevra jamais cette dénomination; au contraire, l'abandon de ses droits est une chose noble; tout ce qu'on fait pour l'avantage d'autrui a de la dignité. La bassesse s'attache à tous les motifs sordides, et ce qui était bon en soi, cesse d'être honorable dès qu'il est recherché dans une pensée vénale. Il peut y avoir de la dignité à faire valoir ses droits, mais seulement quand on rencontre en les défendant quelque obstacle ou quelque péril, ou lorsqu'on paraît les réclamer moins encore par un sentiment personnel, qu'au nom de la justice, embrassant ainsi les droits semblables de tout dans la même cause.

Il y a une dignité naturelle dans la pureté des sentimens et des actions, comme il y a toujours quelque chose de vil dans ce qui n'est inspiré que par l'appât d'une volupté sensuelle et présente. L'innocence rehausse ce qu'elle décore; elle a sa

fierté, la plus légitime de toutes; car elle conserve intact le dépôt confié à la liberté de l'homme; la pudeur est une sorte de respect pour soi-même, qui commande celui des autres.

Il y a une dignité naturelle dans ce qui est vrai. De là découle ce qu'il y a d'honorable dans la sincérité et la franchise. La dissimulation, le mensonge, peuvent être profitables; ils peuvent être combinés avec habileté ; ils ont toujours quelque chose de bas. Ce n'est pas seulement parce que tout artifice est un signe de faiblesse, comme on a coutume de le dire; c'est aussi parce que l'artifice abdique l'un des titres qui constituent l'excellence de notre nature. De plus, on ne ment guère que par un calcul d'égoïsme.

Il y a une dignité naturelle dans tout ce qui exprime l'accomplissement d'un devoir. Celle qui entoure la magistrature, la paternité, ne dérive pas seulement de l'autorité qui leur est confiée, mais aussi de l'importance des devoirs qui leur sont commandés, et qu'on doit supposer remplis; d'ailleurs, cette autorité elle-même, sous un rapport, est en réalité un grand devoir. Toute profession est honorable en raison des obligations qu'elle prescrit à ceux qui l'exercent.

Tout abandon de l'empire de soi dégrade. Voyez l'ivresse qui en est le terme le plus extrême! Analysez ce qui fait qu'une chose est ignoble; vous y découvrirez toujours le principe d'une négligence

lâche et désordonnée. La familiarité qui nuit à la noblesse du caractère et des manières, n'est point celle qui porte, dans le commerce des inférieurs, la condescendance de la bonté et la simplicité de la modestie. C'est celle qui suppose un défaut de retenue, de vigilance sur soi-même.

La dignité du caractère emporte un certain degré d'austérité dans les mœurs, de réserve dans les relations, de sobriété dans les paroles, de recueillement dans le maintien, de gravité dans les manières, de sérieux dans toutes les habitudes: toutes ces choses annoncent qu'on sait se maîtriser soi-même, qu'on se nourrit du sentiment de ce qui est bon et vrai. Cette attitude est celle d'un homme qui vit en présence de ces hautes destinées que la providence nous a assignées par-delà les confins de la terre et de la vie présente.

La vieillesse doit une portion de sa dignité à l'autorité que lui donne l'expérience : le malheur doit une portion de sa dignité à la protection dont la providence l'entoure, en le recommandant aux âmes généreuses. Mais la vieillesse et le malheur ont encore un autre genre de dignité; celle qu'elles reçoivent, l'une de la proximité d'un grand avenir où se résolvent les destinées morales de l'homme, l'autre de ce qu'elle est placée dans le sein même de l'épreuve qui explique et prépare cette destinée. On voit d'ailleurs, dans le vieillard, celui qui a long-temps combattu; dans l'homme atteint par

l'adversité, celui qui combat en cet instant même; tous deux sont en quelque sorte consacrés par les exercices de la force d'âme.

Un caractère perd sa dignité dès qu'il se trouve en défaut, et que trompant l'attente, il se contredit et se dément. Le ridicule naît partout où il y a défaillance.

L'agitation et l'inquiétude nuisent à la dignité du caractère, parce qu'elles sont un signe de faiblesse.

On croit quelquefois acquérir de la dignité en se montrant puissant et fort; on se trompe : il eût fallu en même temps, et avant tout, être bon. Dans la vraie dignité du caractère, il n'y a pas seulement quelque chose d'imposant; il y a aussi quelque chose qui inspire la confiance. Le spectateur sent que, dans les déterminations habituelles d'un tel caractère, il n'y a rien qui soit le produit de la personnalité, rien par conséquent qui puisse lui devenir hostile. Dans l'homme qui ne serait que fort, il peut craindre un oppresseur; dans l'homme fort et bon, il ne peut qu'espérer un protecteur. Il voit reluire précisément, dans le caractère de ce dernier, cette lumière du juste et du vrai qui doit lui servir de guide à lui-même; il y retrouve personnifiées les maximes établies par la raison. Il suit donc sans répugnance ses vestiges; car ce n'est point l'individu qu'il suit, c'est le flambeau même de la sagesse.

L'homme de bien, celui dans l'âme duquel la vertu a jeté des racines profondes, celui qui est en tout conséquent à lui-même, exerce sur la terre une sorte de magistrature naturelle, insensible et douce. On le respecte sans qu'il commande; on lui obéit sans le savoir; à sa présence, les inimitiés se tempèrent, les ambitions se calment ou rougissent, les méchans pâlissent, les faibles reprennent courage, les hommes frivoles s'étonnent d'abord, puis commencent à réfléchir. L'empire qu'il exerce sur les autres est d'autant plus réel, qu'il ne cherche point en effet à l'exercer. Il n'envahit pas, mais on vient à lui. On parle peu de lui, mais on s'en rapproche involontairement; on s'appuie sur lui; on le consulte en silence; on se sent meilleur en le considérant, en l'honorant; on recherche son estime, et l'on en devient plus estimable.

Dans une semblable dignité, tout est l'ouvrage de celui qui en est revêtu, tout lui appartient en propre. Mais nous cherchons souvent à obtenir des avantages semblables à moins de frais; nous nous empressons de saisir tout ce qui, dans les circonstances extérieures, nous apporte les moyens d'une élévation apparente. Dans cet instinct naturel et confus, qui nous porte à nous étendre et à grandir, nous ne savons point démêler l'indication de cette vocation sacrée qui nous appelait au perfectionnement : nous prenons l'éclat pour la

dignité, l'exagération pour la force, l'ombre ou le reflet pour la réalité. La personnalité, se travestissant en diverses manières, vient même corrompre le principe de la dignité légitime. Elle tente d'appeler à elle le vrai mérite, mais pour le placer à sa suite, dans son cortège, et jouir elle-même des hommages qui lui étaient rendus. Ainsi naissent l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, comme autant de moyens divers de faire tourner au profit de la personnalité ou l'hommage des autres hommes, ou notre propre suffrage.

L'orgueil se prévaut de ce qu'il possède, et de tout ce qui a le caractère de la puissance. Peu lui importe le caractère de cette puissance, la nature de ses effets, pourvu qu'elle soit une force. Il ose même se prévaloir du bien, mais comme d'une influence à son service, car c'est de lui-même qu'en tout il jouit et qu'il veut jouir. Il a quelque chose de calme et de concentré, parce qu'il se suffit et vit de sa propre contemplation. Il a de la sécurité et de la franchise, parce qu'il pense s'appuyer sur des fondemens vrais, réels et justes; il croit en lui-même. Il est impérieux, intolérant, exclusif. C'est la personnalité dominatrice, confiante, satisfaite par la conviction qu'elle a de sa propre supériorité.

La vanité cherche plutôt à trouver dans les regards des autres hommes ce qu'il ne lui réussit pas de trouver en elle-même; ce qu'il lui faut

c'est l'attention; ce qu'elle ambitionne, c'est l'admiration, ou plutôt la surprise. Car il ne lui importe pas que cette admiration soit alimentée par l'estime; il lui suffit d'avoir des spectateurs, et de les captiver. Elle s'occupera, non d'être, mais de paraître; elle se complaira même dans la singularité, car la singularité étonne et fait spectacle; elle s'étalera dans les dehors; elle voudra être en vue; elle pourra même tirer avantage de ses fautes, de ses torts, de ses excès, si elle peut les environner de quelque éclat; elle redoutera moins la censure que l'oubli. A force de chercher à persuader les autres de ses mérites, elle finira par s'en persuader elle-même. La vanité est la personnalité, cherchant un miroir extérieur dans lequel elle puisse contempler son idole; mais la retrouver aussi douée de plus vastes dimensions, et brillante d'un plus grand éclat.

L'amour-propre, en prenant ce terme dans la valeur restreinte qu'on lui donne depuis quelque temps; l'amour-propre est plus subtil, plus délicat, plus recherché dans son but, plus ingénieux, dans ses moyens, moins naïf dans ses expressions et ses aveux. Il ne lui suffit pas d'être vu, il veut être favorablement jugé; il aspire au succès plus qu'à la renommée; il craint la désapprobation, mais surtout le ridicule. Il veut moins briller que plaire. Il veut la considération, l'estime, et desire même la bienveillance. Il va jusqu'à chercher son

aliment dans le commerce de l'amitié; il pénètre dans les rapports les plus secrets et les plus intimes. Il se replie et pénètre au-dedans, et vient jusqu'à tourmenter l'âme dans ses rapports avec elle-même; il lui fait un reproche des imperfections qui seraient plutôt une borne de la nature qu'un tort réel; il s'afflige plus de l'absence des qualités que de celles des vertus; il souffre surtout du manque de talent et d'habileté. C'est une personnalité exigeante, susceptible, inquiète.

On voit des hommes pleins d'orgueil et qui semblent exempts de vanité; ils ont une telle conscience de ce qu'ils sont qu'ils ne se préoccupent guère de l'opinion qu'on a d'eux, et ils ont un tel dédain pour les autres hommes que cette opinion a peu de valeur à leurs yeux.

On voit des hommes exempts d'orgueil et de vanité et cependant dominés par l'amour-propre. Moins répréhensibles que s'ils étaient entraînés par ces deux premiers mobiles, ils sont cependant plus malheureux. Ils sont insensibles aux avantages de la fortune, des honneurs; mais ils sont touchés du moindre trait qui effleure leur existence dans l'opinion. Ils s'alarment de tout; ils sont toujours prêts à admettre des interprétations qui leur sont défavorables. Ils sont dans un état continuel d'observation et de défense plutôt que tourmentés du besoin de la conquête. L'amour-propre est une sorte d'insecte qui peut s'attacher

aux plus belles plantes et les flétrir. Souvent chez un homme de bien mécontent de soi, il contribue à ce mécontentement bien plus que celui-ci ne le soupçonne; car l'amour-propre a un art merveilleux pour se déguiser à la vertu elle-même.

On pourrait dire que l'orgueil se donne une sorte de dignité, que la vanité l'emprunte, que l'amour-propre la dérobe; mais tous trois manquent de la vraie dignité, parce qu'ils l'ont cherchée là où elle ne peut être.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de la grandeur, et une grandeur imposante, dans ce témoignage unanime et public que la société humaine rend au mérite, à la vertu, au talent. C'est un beau spectacle sans doute que celui d'un tel concert d'hommages sincèrement rendus à ce qu'il y a d'excellent sur la terre; il honore l'humanité, il l'améliore, en ce qu'il réveille dans tous les cœurs la plus pure des sympathies, et rend par cette sympathie une nouvelle force aux sentimens généreux. C'est après les solennités religieuses, la fête la plus magnifique qui puisse être célébrée sur la terre. Aussi la plupart des nations ont-elles associé aux solennités religieuses les honneurs rendus à la mémoire des grands hommes. Il y a donc certainement aussi de l'élévation et de la noblesse dans l'ambition qui aspire à recueillir une telle palme, et l'on ne saurait rabaisser un ordre de motifs qui a fait faire de si grandes choses. Qui voudrait déshériter la so-

ciété des illustrations légitimes, désenchanter la nature humaine de l'amour de la gloire! Mais ce grand témoignage n'est acquis qu'à celui qui l'a mérité, et non à celui sur lequel il serait tombé par hasard et par erreur; ce n'était pas sa personne qu'on avait louée, mais l'attribut qu'on supposait en lui. Il n'est acquis qu'à l'homme inspiré par les motifs dignes d'approbation; ce n'est pas à la seule action extérieure qu'on applaudit, c'est à son principe. Les acclamations de la foule ne sont plus qu'un vain bruit et un tumulte vide de sens, si cette approbation en est séparée ou si elle n'est juste en elle-même. Comprenez donc bien l'amour de la gloire, comprenez la gloire tout entière et avec les conditions qu'elle suppose! Voyez-y un langage qui a sa valeur, un signe qui a sa représentation! Voyez-y une confirmation authentique, solennelle, éclatante, perpétuelle, de l'approbation intérieure, telle qu'elle eût été méritée dans le silence! Cherchez la vraie illustration par la voie de ce qui est digne d'être illustré! Soyez tel qu'il vous suffise d'être découvert, même à votre insu, pour recueillir ce tribut d'éloges! peut-être alors vous les ambitionnerez moins ardemment, et vous n'en serez que plus digne encore!

Que l'amour de la gloire soit, dans l'échelle du perfectionnement, le pressentiment d'un degré bien supérieur encore à la gloire! Qu'il soit une lumière propre à faire reconnaître et estimer ce

qui est digne de l'hommage des hommes! Qu'il soit un noble instinct qui nous ramène à rechercher surtout le suffrage de notre propre conscience!

Il est une fierté légitime qui consiste à faire respecter en nous le caractère d'homme et la dignité de notre nature; comme membre de la société, c'est pour chacun de nous plus qu'un droit, c'est un devoir de ne pas souffrir qu'elle soit outragée dans notre personne. On voit combien cette fierté diffère de l'orgueil; car il n'y a en elle rien de personnel, rien qui se concentre sur l'individu. Il est aussi une juste fierté de la vertu, celle qui se défend de l'injustice et de la calomnie, celle qui se repose dans la conscience intime d'intentions pures, celle qui sent sa supériorité sur la puissance par laquelle elle est opprimée, celle qui triomphe au milieu des épreuves, celle qui jouit de son obscurité, celle qui consiste à pouvoir se montrer sans déguisement et sans crainte, celle qui jette un regard de dédain sur les intérêts grossiers, celle qui est compagne de la vérité, de la liberté, celle que procure la satisfaction d'avoir pu se commander à soi-même. Certes elle sied en effet à la vertu; elle lui était nécessaire, en présence des vaines pompes que traînent à leur suite l'orgueil et la frivolité; mais c'est une fierté modeste, sereine, indulgente et douce.

La modestie décore la vertu comme la pudeur orne la beauté; elle concorde avec la fierté comme

la modération concorde avec la justice. Elle rehausse encore la dignité du caractère, comme la simplicité relève la grandeur : elle ajoute au mérite le même charme que la candeur ajoute à la bonté. Qu'est-ce que la modestie? N'est-ce pas un sentiment du bien, si profond et si vrai que l'observation du devoir ne lui paraît plus qu'une chose toute naturelle? N'est-ce pas un desir si sincère de ce qui est bien, qu'on aperçoit beaucoup plus ce qui manque encore, que ce qui est déjà obtenu? N'est-ce pas un amour si pur pour ce qui est bon, qu'il oublie même la récompense réservée au mérite dans le suffrage des autres hommes?

CHAPITRE IV.

DE LA PAIX INTÉRIEURE.

Voici un trésor malheureusement trop peu connu de la plupart des hommes, un trésor qu'ils négligent, que souvent ils semblent fuir, un trésor qui cependant était à la portée de tous, qui pouvait s'obtenir à peu de frais, et dans lequel était enfermée une grande abondance de richesses!

« La nature, disaient les physiciens, disciples d'Aristote, la nature a horreur du vide ». C'est ce qu'on pourrait dire aussi du cœur humain. La plupart des hommes, dans le besoin aveugle d'agitation qui les tourmente, ne se forment de la paix du cœur qu'une idée négative; ils la redoutent comme un état de privation. Sous prétexte de fuir l'ennui, ils cherchent le trouble. Que n'ont-ils cependant expérimenté une fois cette paix intérieure! combien l'image qu'ils en ont conçue deviendrait plus juste! Ils reconnaîtraient qu'elle n'est pas le silence, mais l'harmonie; l'inaction,

mais l'équilibre; le sommeil, mais le bien-être; le néant, mais la santé de l'âme. C'est un calme plein de vie, qui tempère toutes les peines, double le prix de toutes les jouissances, et ranime toutes les forces.

Ce que certains sages de l'antiquité appelaient *la tranquillité de l'âme*, ne répond qu'imparfaitement à ce que nous entendons ici par la *paix intérieure*. La tranquillité de l'âme consiste essentiellement dans l'absence de l'inquiétude et du trouble; la paix intérieure suppose quelque chose de plus : elle suppose la présence d'un principe restaurateur. La paix intérieure est encore une harmonie des deux grandes puissances morales de l'homme; la tranquillité de l'âme n'est guère que le fruit de l'empire de soi-même; elle remplit donc l'une des deux conditions qui se réunissent dans la paix intérieure; elle la prépare et la commence; elle est un état de sécurité; la paix intérieure est un état de satisfaction; l'amour du bien y verse toutes ses douceurs. L'âme tranquille est comme le vase destiné à contenir des parfums; c'est peu encore de ne posséder que le vase, s'il reste vide. Le cœur où règne la paix intérieure est rempli par l'amour du bien; et plus il en est rempli, plus la paix qu'il goûte est profonde.

N'y a-t-il pas quelque chose de sec et de stérile dans cette tranquillité de l'âme que célébraient quelques philosophes anciens? Souvent elle sem-

ble reposer sur une sorte de fiction que démentent la raison et l'expérience, que la morale même repousse. Sénèque, Epictète lui-même nous attristent, nous effraient en certaines occasions, par l'image qu'ils nous offrent de ce prétendu repos; quelquefois, ils vont presque jusqu'à nous révolter, en nous demandant le sacrifice de nos affections les plus douces et les plus sacrées. Mais la paix intérieure a recueilli l'amour dans son sein, et lui sert en quelque sorte de sanctuaire; elle admet donc tous les sentimens justes et honorables. La paix intérieure résulte de l'accomplissement fidèle de la vocation qui nous a été tracée par la nature; elle ne saurait donc exiger une contradiction aux vœux de la nature. Cette paix n'est point une exemption totale de souffrances; elle peut se concilier avec certaines peines du cœur, avec certaines sollicitudes; car il est des peines et des sollicitudes légitimes, et rien de ce qui est légitime et vrai n'altère une disposition qui est elle-même une sorte de concert formé par la justice et la vérité. On souffre alors, mais on souffre avec fermeté; la douleur est acceptée par la résignation, quelquefois même la paix en devient plus exquise; la douleur aussi est en accord, par des corrélations secrètes, mais réelles, avec la destination de l'homme; rien de ce qui est dans l'ordre général ne trouble l'ordre du dedans; les larmes coulent peut-être, et ne sont point alors

une faiblesse, et sont même un tribut mérité; elles soulagent puisqu'elles sont dues. Il y a d'ailleurs dans la paix quelque chose de balsamique, qui adoucit, d'une manière secrète et insensible, les blessures de l'âme et même les souffrances du corps. Ainsi en possession de cette heureuse disposition de l'âme, le sage se meut sans trouble et se repose sans ennui; il jouit de ce qui lui est échu, supporte les privations qui lui sont imposées; aucun nuage n'obscurcit ses regards; aucun murmure ne le fatigue; aucun fantôme ne l'alarme; aucun trait ne le blesse jusqu'au fond du cœur; il se porte avec facilité à tout ce qui lui est prescrit; rien ne le surprend, ne le trouve en défaut, parce qu'il marche dans les voies tracées par la nature; il jouit pleinement des bienfaits du créateur, reconnaît encore un bienfait dans les épreuves qui lui sont envoyées, et trouve en toutes choses un sujet de satisfaction, en tant qu'elles dépendent de la condition qui lui est échue, parce qu'il se voit lui-même à la place qui lui fut assignée dans les desseins du suprême dispensateur.

Sous l'influence d'une telle disposition, toutes les facultés prennent un essor plus facile et plus vigoureux; la paix intérieure est pour les facultés de l'homme, ce que la rosée du matin est pour les plantes de la terre. La clarté se répand dans l'intelligence, les idées se distinguent, se classent sans effort; on s'interroge, on se répond sans

contrainte; on pénètre facilement au fond de soi-même; se rendant compte de ce qu'on pense et de ce qu'on sent, on sait mieux aussi ce qu'on veut, on le veut d'une manière plus décidée et plus franche. Combien alors la vertu paraît plus facile! Quels charmes dans sa contemplation! Quelles récompenses anticipées dans sa pratique! Comme on est bien avec soi-même! Comme on est bien aussi avec les autres! Le commerce que nous entretenons avec eux participe de la sérénité qui règne dans notre âme; la bienveillance devient naturelle; on exige moins, on pardonne davantage; car on a moins besoin d'autrui, on est moins vulnérable. Ce calme que l'on porte en soi-même se transmet à ceux qui nous entourent, même à leur insu: l'homme pacifique intervient comme une sorte de médiateur au sein des animosités et des haines; s'il apparaît, bienfaisant messager, au milieu de la foule mécontente, inquiète, agitée, sa présence seule ramène la confiance et l'espoir; sa présence produit un effet semblable aux accords d'une mélodie suave et douce qui apaise les orages des passions furieuses. Telle est, à la suite de la tempête, l'apparition de cet arc mystérieux qui se dessine dans le ciel et vient s'appuyer sur la terre. La paix intérieure est l'expression de l'ordre moral, comme la beauté d'un édifice est celle de la régularité de ses proportions. Elle est une émanation de la vertu elle-même; et c'est

pourquoi, en se peignant sur le front de l'homme de bien, elle devient une sorte de langage éloquent qui s'insinue au fond des cœurs. N'est-ce pas à elle que nous devons éminemment de goûter la contemplation de la nature? et réciproquement, n'est-ce pas parce que la contemplation de la nature nous dispose à recouvrer la paix intérieure, qu'elle fait tant de bien? L'image de la paix, incessamment reproduite dans ces scènes variées, dans ces gracieux tableaux que la nature déploie sous nos yeux, s'y montre vivante et sensible, nous répond, nous applaudit si nous sommes en accord avec nous-mêmes, nous rappelle à cet accord si nous y avons été infidèles. Aussi la nature ne sourit-elle qu'à ceux qui sont bons ou sincères du moins dans leur retour au bien, elle n'accueille que l'innocence ou le repentir, parce que la paix du dedans est un privilège réservé en effet à l'un ou à l'autre. Le spectacle d'une belle nature est comme le miroir d'une âme vertueuse.

La paix intérieure est un gage de constance et de durée dans les résolutions et les sentimens; elle est un principe conservateur et tutélaire: c'est dans le trouble et l'agitation que l'on change. Plus on goûte la paix, plus on s'y attache; à l'opposé de tous les plaisirs sensuels ou égoïstes, sa volupté s'accroît par la jouissance même; volupté animée et vivifiante, qui loin de nous jeter dans l'assoupissement, éveille en nous toutes les forces

morales ! L'âme alors, se sentant comme dégagée, se relève du sein des misères qui pesaient sur elle; elle se relève libre, confiante et fière; elle envisage avec joie la perspective des grandes choses; elle aspire à les entreprendre. Si nous pouvions interroger les hommes dont les exemples excitent en nous la plus juste admiration, ils nous diraient que c'est dans les momens d'un recueillement paisible, qu'ils ont conçu ces vastes desseins, ces résolutions généreuses qui ont en eux honoré la nature humaine.

La paix de l'âme respire avec une aimable candeur sur le front de ces êtres favorisés par la vertu, qui, constamment fidèles à la loi du bien, ont conservé intact le dépôt de la virginité morale; elle se peint avec une sérénité majestueuse sur le front de la vieillesse, lorsque la vieillesse est en quelque sorte couronnée par le souvenir des bonnes actions qui ont rempli le cours d'une longue vie. Chez les premiers, c'est un calme qui prélude à une activité fructueuse; chez les seconds, c'est un repos mérité et encore plein de vigueur : elle confère aux premiers une dignité douce, pure; elle restitue aux seconds une jeunesse nouvelle. L'expression d'une paix parfaite est l'un des attributs dont nous nous plaisons à revêtir ces intelligences supérieures, ces natures angéliques que nous nous représentons comme formant une sorte d'intermédiaire entre la divinité

et l'homme, et comme occupant dans la création les plus hautes sommités de la nature morale.

Ce qui choque nos regards dans les objets extérieurs, ce qui porte le trouble dans la marche des phénomènes sensibles, ce qui altère l'état des êtres vivans et organisés, provient toujours de ce qu'un élément quelconque se trouve déplacé, ou de ce qu'un mouvement est détourné de son cours. Il en est de même de toute agitation qui a lieu au-dedans de nous-mêmes; elle accuse un déréglement, une contradiction secrète entre la direction qui est suivie et la tendance qui était marquée. Si maintenant on remarque que tous les obstacles qui nous privent de la paix intérieure, proviennent, d'une manière ou de l'autre, de quelque exigence de l'égoïsme, on reconnaîtra de nouveau combien l'égoïsme est, dans la nature humaine, un désordre réel et profond. Sous ses trois formes principales et les plus décidées, la cupidité, l'ambition, la vanité, il devient un intarissable foyer de sollicitudes diverses, toujours inconciliables avec le repos du cœur : chose remarquable! On n'est jamais moins en accord avec soi-même, que lorsqu'on se recherche exclusivement soi-même; c'est se placer au service du maître le plus dur et le plus difficile à satisfaire.

Il y a une mélancolie qui peut s'allier avec la paix de l'âme; c'est celle qui s'attache presque

inévitablement à la sensibilité, alors même que la sensibilité est placée sous la sauve-garde de la vertu; mélancolie approuvée par la vertu, consentie par la raison; mélancolie naturelle, il faut le dire, pour ceux qui voient la vie humaine sous son point de vue véritable. Peuvent-ils en effet détourner leurs regards de tant de misères qui affligent l'humanité, de tant d'erreurs, de tant de crimes qui la troublent? Peuvent-ils ne pas gémir des maux qui pèsent sur les êtres qu'ils chérissent? Un long retentissement de douleurs arrive sans cesse jusqu'à eux. Combien n'ont-ils pas aussi chaque jour à déplorer leur propre faiblesse? Le zèle même qui les enflamme pour la cause sainte de la vertu, éprouve de si fréquens et de si pénibles mécomptes! Cette mélancolie, toutefois, a quelque douceur; elle n'est point un principe d'agitation; elle n'a rien de sombre; elle ne dessèche point; elle attendrit, au contraire; ce qu'elle a de triste et de légitime fait qu'elle ne porte aucun désordre dans l'âme, et que par elle on devient même encore meilleur.

Il y a une mélancolie qui influe essentiellement sur notre imagination. C'est une disposition qui résulte du tempérament, de l'état de la santé, de la disposition des organes, et de la réaction que ces circonstances tout extérieures exercent sur les impressions ordinaires que nous recevons des objets. Cette espèce de mélancolie, qui a ses crises

momentanées et passagères, peut menacer la paix du cœur, si la raison ne sait pas se défendre de ses atteintes, mais elle n'est au fond qu'une épreuve de patience: dès qu'on en connaît l'origine et la nature, on la supporte alors comme on supporte une douleur purement physique.

Il est aussi trois espèces de mélancolie plus sérieuses et qui attaquent la paix intérieure dans son principe essentiel. On peut rapporter à ces trois dispositions presque toutes les causes qui empoisonnent la vie humaine; ces trois mélancolies naissent également d'un besoin ardent qui a été trompé dans son attente : la première, du besoin d'aimer, la seconde, du besoin d'agir, la troisième, du besoin de paraître.

La mélancolie qui naît du besoin d'aimer, tourment des cœurs sensibles et timides, a un caractère plus expansif et plus tendre; elle est peut-être de toutes la plus profondément douloureuse; elle est heureusement celle qui reçoit plus facilement des remèdes. Si, errante dans le monde, ignorée, dédaignée et solitaire, elle ne peut y obtenir le retour de ces affections qui, en elle, aspiraient à se répandre; si tout reste sourd à sa voix, du moins cette soif d'amour qui est en elle et qui la presse pourra, en s'épurant davantage, trouver à se soulager : elle pourra tourner tout entière au profit de la vertu, en recevant son secours : la vertu lui enseignera qu'il y a encore

des manières d'aimer sans récompense, et qui n'en sont que plus généreuses; la vertu lui enseignera des amours sublimes qui la consoleront de n'avoir pu rencontrer ce qu'elle cherchait sur la terre. La sagesse aussi la garantira des écarts d'une sensibilité aveugle et désordonnée.

La mélancolie qui naît du besoin d'agir, tourment des âmes ardentes et qui ont la conscience de leurs forces, a quelque chose d'impatient, d'indéfini, de convulsif dans ses accès, et s'ignore souvent elle-même. Elle lutte contre les obstacles, mais se méprend facilement sur les moyens d'en triompher. Elle rend insupportable à l'homme la condition où il se trouve placé, et le presse d'en changer. Elle peut, si elle trouve enfin l'issue qu'elle cherche, engendrer de grandes choses; mais elle peut consumer les facultés dans leur principe, si elle est condamnée à se replier sur elle-même. Cette mélancolie a aussi ses remèdes : elle en trouve dans des circonstances plus favorables; elle en trouve dans une ressource plus sûre, dans les conseils que donne la sagesse pour se plier aux circonstances et pour en tirer encore parti, quelque défavorables qu'elles soient; elle en trouve surtout dans la vertu qui désabuse des vaines ambitions, et qui a toujours d'utiles carrières ouvertes pour l'activité humaine.

La mélancolie qui naît du besoin de paraître,

est de toutes la plus aride, la plus sombre, la plus inquiète, la plus stérile ; elle n'est autre chose qu'un état de servitude à l'égard de l'opinion. Le siège de cette mélancolie est plutôt encore dans l'amour-propre que dans le cœur; mais de là, elle se répand dans tout l'intérieur; l'amour-propre blessé cherche à intéresser le cœur à sa cause. Ce dernier genre de mélancolie ne conduit à rien d'utile : il n'est qu'un remède pour le guérir; c'est de l'attaquer dans son principe, c'est de secouer le joug sous lequel le besoin de l'opinion nous tient asservis. Tant que ce besoin nous gouverne, il poursuit, il inquiète sa victime: l'opinion lui reproche même jusqu'aux efforts tentés pour satisfaire à ses exigences; il n'est point de paix pour ceux qui se sont mis sous la dépendance de l'opinion; car il n'y a point pour eux de sécurité; ils desirent être vus et redoutent d'être jugés; ils ont soif de l'éloge et courent le risque du blâme; pour obtenir le suffrage d'autrui, ils se mentent à eux-mêmes, il n'y a pour eux aucun asile, ils se sont condamnés à rester en scène et à y attendre les arrêts incertains des spectateurs. Si, même ils emportent cette approbation tant ambitionnée, de quelle valeur est-elle? quelles satisfactions en recueillent-ils, si elle n'est confirmée par la sanction de la conscience? Aussi, le desir ardent du succès, cette passion que crée et développe le commerce du monde, est-il un des poisons dont

l'action est la plus fatale pour le cœur de l'homme. Ses dangers menacent surtout ceux que leur condition met plus particulièrement en rapport avec le public. Impatient de réussir, alarmé du moindre signe de défaveur, celui que tourmente le besoin du succès, prend ombrage de tout et cherche partout un appui. Son regard erre constamment autour de lui, scrute, interroge le jugement de chacun, sollicite les applaudissemens, trahit ses sollicitudes secrètes, et, quelque effort qu'il fasse encore, il n'est aucunement certain d'atteindre au but; le hasard et la fortune en décideront peut-être. Puisse le jeune homme à son entrée dans la carrière, se défendre de cette passion, disons mieux, de cette manie que la contagion de l'exemple, que les idées reçues rendent si entraînante pour lui! Puisse-t-il échapper à la servitude qu'elle lui prépare! Qu'il résiste avec une noble fermeté à l'appât du succès! qu'il vive pour être, non pour se faire voir! C'est à cette condition, qu'il conservera son caractère, l'énergie réelle de ses forces, qu'il conservera à son talent lui-même ce cachet d'originalité et d'indépendance, sans lequel il n'est point de succès durable.

Chacun de ces trois genres de mélancolie peut encore avoir deux directions différentes, suivant qu'il porte vers le passé ou vers l'avenir, et cette direction modifie encore leur caractère. La mélancolie qui se nourrit de regrets sur le passé, est

accompagnée de découragement; sa tristesse est sombre; elle s'épuise en vains tourmens; sa guérison est plus difficile. La mélancolie qui fatigue l'avenir par des desirs impossibles à satisfaire, a quelque chose d'agité, d'impétueux, d'indéfini; elle porte souvent le trouble au-dehors en même temps qu'au-dedans; elle est inexpérimentée, par conséquent, téméraire, dangereuse. Il faut, par une sorte d'échange, donner à l'une un avenir, à l'autre l'expérience du passé; la première demande des consolations, la seconde demande un guide.

On voit des hommes qui ont épuisé la coupe des plaisirs, qui sont rassasiés de la vie, se plaindre d'une prétendue mélancolie; mais leur tristesse n'est que le marasme de la lassitude et du dégoût; elle n'est pas plus de la mélancolie que la léthargie n'est de la paix. Il y a toujours dans la mélancolie quelque chose où s'annoncent des facultés qui ont dévié de leur cours, qui divaguent, qui sont peut-être surabondantes et hors de proportion avec la situation de l'individu, mais qui ramenées à leur vraie tendance, et trouvant une carrière en rapport avec elles, deviendraient fécondes. C'est une sève qui a peine à circuler, qui reflue parce qu'elle trouve obstrué quelque part le canal où elle devait couler. C'est pourquoi la mélancolie intéresse et touche. La vertu se sent pour elle une sorte d'attrait, se complaît à s'approcher

d'elle. Elle comprend qu'elle peut secourir cette maladie de l'âme, et, en rendant la santé, tirer peut-être de cette maladie elle-même le principe d'une vigueur nouvelle.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

COMMENT LE PERFECTIONNEMENT MORAL CONTRIBUE AU PERFECTIONNEMENT INTELLECTUEL.

Si les dons de l'esprit ne sont point toujours alliés aux qualités du cœur, si le talent, au lieu de se mettre constamment au service de la vertu, se prostitue trop souvent au service de la vanité, de la frivolité et même de la corruption, la douleur que l'on éprouve en faisant cette remarque n'annonce-t-elle pas du moins qu'on s'étonne de ce divorce contre nature, et qu'on s'attendait à retrouver en accord deux genres de mérite si bien faits pour aller ensemble? Oh! la belle et digne alliance, en effet, que celle du génie et de la vertu! Eh quoi! ne serait-elle donc qu'une chimère, une illusion de nos jeunes années, que l'expérience viendrait démentir? Pour prouver que le talent ne doit rien à la morale, suffit-il de citer des succès obtenus par l'un sans le secours de l'autre? Les

succès qu'obtient l'esprit quand il devient infidèle au cœur, sont-ils véritablement les plus réels et les plus utiles? N'en pourrait-il pas espérer de plus utiles et de plus réels en effet, par son alliance avec les sentimens les plus élevés et les plus purs. Ceux même qu'il recueille ne sont-ils pas dus en grande partie à ce qui peut exister encore de bon, de généreux et de pur dans une âme égarée par les séductions de la vanité ou les attraits du plaisir, ou du moins soit dans les souvenirs qu'elle conserve d'un état meilleur, soit dans les fictions qu'elle s'en compose?

Les puissances de l'entendement sont, comme les forces du corps, un instrument mis à la disposition de chacun de nous. Est-il donc étonnant que les passions s'emparent des premières comme des secondes; qu'elles réussissent à former des hommes instruits et habiles comme autant de vigoureux athlètes? Toutefois, les puissances de l'esprit ont avec celles de la volonté un commun foyer; elles se rencontrent dans le principe d'unité qui préside à notre nature; elles ne peuvent donc dans leurs développemens rester étrangères les unes aux autres.

Le perfectionnement intellectuel ne consiste pas essentiellement dans l'étendue des lumières acquises: il consiste surtout dans le développement harmonique des facultés de l'intelligence, dans cet heureux concert qui s'établit entre elles, lors-

que chacune, croissant en énergie, conserve le rang, remplit les fonctions qui lui sont propres, lorsque toutes ensemble entretiennent réciproquement des rapports conformes à l'assistance qu'elles se doivent, et concourent ainsi en accord à leur destination commune. Le perfectionnement intellectuel conduit ainsi à l'accroissement des connaissances; mais, en même temps, il rend capable d'obtenir les lumières complètes, coordonnées, réglées sur de sages proportions; il garantit ainsi du danger de la demi-science, plus fatale encore que l'ignorance. Or, on voit déjà que l'homme doit trouver, dans l'habitude de se gouverner lui-même, le moyen essentiel de soumettre les facultés de l'esprit à ce régime salutaire, à cette sage subordination. On voit également que l'harmonie des facultés morales doit préparer, par de secrètes influences, celle des puissances de l'entendement; que les exercices par lesquels l'âme s'applique à la méditation et à la pratique du bien, doivent naturellement introduire l'ordre et le calme dans les régions de l'intelligence, et assujétir toutes les facultés, suivant le rôle qui leur appartient, au service de la raison.

Tous les progrès, dans l'ordre des travaux intellectuels, dépendent d'une condition essentielle et générale, du pouvoir de captiver son esprit; or, cette condition, à son tour, est éminemment favorisée et par l'empire que l'âme obtient sur elle-

même, et par le recueillement calme qui accompagne l'amour et la pratique du bien.

L'esprit a ses jouissances sans doute, des jouissances qui lui appartiennent en propre; mais le sentiment du vrai et du beau recèle en lui-même un principe moral que tous les sentimens vertueux développent et raniment. Des intentions vénales peuvent engager dans la carrière de l'étude; le talent peut se mettre au service de l'ambition, de la vanité, de la cupidité même; mais ce genre d'intérêt calculé aura-t-il rien de commun avec le goût de l'étude? Mais le charme qui attache à l'étude pour elle-même, ce charme qui la fait préférer aux honneurs et à la fortune, qui suffit pour remplir de douceur une vie obscure, pour embellir la retraite, pour consoler de l'injustice des hommes, qu'est-il donc en effet, si ce n'est quelque chose qui correspond en nous à un sentiment entièrement désintéressé, qui s'adresse à ce qu'il y a de plus noble dans notre nature? Quels sont les heures, les lieux où il se fait le plus puissamment sentir, sinon les heures et les lieux les plus propres à favoriser la paix et l'indépendance intérieures? Se déploiera-t-il au milieu du trouble et des anxiétés de l'âme? Le recueillement qu'il suppose sera-t-il possible à celui qui laisse l'accès ouvert à toutes les distractions du dehors? Les douceurs qu'il répand seront-elles connues de celui qui est mal avec lui-même?

Ces intentions vénales, qui donnent aux sciences et aux arts des disciples trop peu dignes d'eux, et qui substituent un calcul de personnalité au culte désintéressé, trompent d'ailleurs, plus d'une fois, ce calcul lui-même. Nous leurs devons ces études superficielles, cette érudition d'emprunt, ces productions avortées qui attestent l'avidité de jouir et l'impatience de se produire. Nous leur devons les écarts des talens précoces, le prompt épuisement qui en est la suite. Nous leur devons les prétentions et les travers du bel esprit. Nous leur devons le triste spectacle de ces talens qui s'avilissent en mentant à leur mission, qui faussent à plaisir les idées et les sentimens, qui s'humilient par l'adulation, qui se vendent aux intérêts des partis, et tournent, contre la vérité elle-même, les armes qu'ils avaient reçues pour en soutenir la cause.

On peut ranger sous trois ordres principaux les facultés actives de l'intelligence, et rapporter ainsi à trois principaux points de vue, toutes les causes qui déterminent les succès réels dans les diverses carrières de l'étude : l'esprit d'observation qui recueille les élémens des sciences ou des arts; le jugement qui les met en ordre les fait concorder entre eux, et fonde la solidité des connaissances; enfin, l'esprit de création qui met en œuvre ces matériaux, soit pour produire les découvertes, soit pour enfanter des modèles, soit pour réaliser les applications pratiques.

Or, sous chacun de ces trois points de vue, on reconnaît que les facultés de l'esprit peuvent recevoir, des influences de la vertu, les plus précieux secours, et que ces secours seront encore essentiellement le fruit de l'harmonie des deux grandes puissances, c'est-à-dire qu'ils dériveront de l'amour du bien et de l'empire de soi, et surtout du concours de tous les deux.

1° L'esprit d'observation est le messager de la raison, envoyé en avant pour explorer les lieux et préparer les voies. Soit qu'il dirige ses investigations au-dehors, soit qu'il se replie au-dedans de nous-mêmes, il veut une attention libre, une réflexion indépendante.

Il est difficile, si le cœur est asservi, que l'attention soit libre. Nos passions sont pour nous les distractions les plus fréquentes et les plus impérieuses. L'attention bien dirigée est l'empire de soi appliqué au mouvement de l'esprit, à l'action intellectuelle. On ne voit bien que dans le calme.

Au moment de la surprise, l'objet brille d'un plus grand éclat et se fait mieux remarquer; mais il faut attendre que l'émotion soit apaisée, pour pouvoir le soumettre à un examen sérieux, à une investigation approfondie. La surprise n'est qu'un avertissement; ce qui est destiné à éclairer peut commencer par éblouir.

La réflexion intérieure, cette autre action de l'esprit, par laquelle il s'interroge et se scrute lui-

même, qui doit lui révéler de bien plus hautes connaissances, qui seule peut donner à toutes les autres leur sanction et leur garantie, ce principe de toute étude philosophique, exige une liberté bien plus entière encore et plus parfaite. Mais qui délivrera, en effet, la réflexion de toutes les entraves qui la captivent? Qui l'en délivrera, mieux que la vertu? La vertu déjà l'a aidée à s'isoler du tumulte extérieur; elle l'a exercée aux investigations secrètes, aux interrogations sincères que l'âme s'adresse à elle-même; elle a rendu la pensée familière à la pensée. La conscience de l'entendement se tient éveillée avec la conscience morale. C'est peu encore : pour être disposé à s'observer, il faut consentir à se voir; pour vivre dans le commerce avec soi-même, il faut être satisfait de soi. La vertu pare et décore cette résidence intérieure, que le vice eût souillée. Elle nous y appelle, elle nous y retient, en y fixant le siège du vrai bonheur. Il faut une âme pure, pour recevoir la vérité, comme il faut un milieu transparent, pour recevoir les rayons de la lumière.

Si le calme est nécessaire aux opérations réflexives, l'insensibilité leur serait-elle donc favorable? D'abord, l'insensibilité n'est pas le calme. Si elle délivre des sollicitudes qui se rattachent aux intérêts d'autrui, elle ne délivre pas de celles qui naissent de la personnalité, et qui sont les plus actives comme les plus persévérantes. Le

vide du cœur est aussi un principe d'agitation. Les affections douces les sentimens généreux rafraîchissent, reposent et fortifient l'entendement: de l'âme pure émanent les pensées sereines.

L'ordre qui règne au-dedans de nous facilite le travail de la réflexion, comme la symétrie favorise celui de l'observation sur les objets sensibles. Comment la vertu redouterait-elle ce regard investigateur? elle n'a que des motifs qu'elle peut avouer et dont elle aime à se rendre compte.

Qu'il soit permis de le remarquer en passant: ne serait-ce point ici la véritable cause qui a nui si souvent aux progrès des sciences philosophiques? Ne serait-ce point celle qui a particulièrement occasioné les écarts de ces sciences, dans les pays et dans les âges où les mœurs étaient atteintes d'une corruption générale? On a cru pouvoir traiter cet ordre de connaissances comme les sciences appelées *positives;* on n'a pas fait assez attention qu'il exigeait un instrument particulier, l'étude approfondie de soi-même, et que cette étude, à son tour, est intimement liée à la plus haute pratique des vertus. Peut-être donc, il y aura eu peu de grands philosophes, parce qu'il y aura eu trop peu d'hommes éminemment vertueux parmi ceux qui cultivaient la philosophie. Et à quel titre, si ce n'est en effet à ce titre, Socrate a-t-il été reconnu comme le restaurateur de la philosophie, dans l'antiquité? Il enseigna que la

science et la morale ont une source unique et commune, la connaissance de soi-même; et, dans ce principe unique, il renferma tous les principes de découvertes qui devaient guider ses successeurs dans les régions de la sagesse. Le célèbre oracle de Delphes ne peut être réellement compris que des gens de bien.

2° La vanité peut avoir ses motifs pour déprécier dans le monde le mérite qui appartient à la rectitude du jugement : rien n'est plus facile que de se distinguer en y renonçant. Il y a mille voies ouvertes à côté du sentier unique qui conduit au vrai; dans chacune de ces voies on peut paraître original, par cela seul qu'on est infidèle à la droite raison. Il suffit, pour produire de l'effet, de réunir deux idées qui s'étonnent d'être ensemble; le paradoxe lui-même devra son succès à la nouveauté et à la hardiesse. Les esprits justes paraissent pâles, et la simple raison monotone. Le bon sens est une chose si vulgaire que nous voyons des sectes entières de philosophes faire profession de le dédaigner. Cependant qu'est la philosophie elle-même, si ce n'est un grand commentaire sur les leçons du bon sens! N'est-ce pas encore le bon sens qui, en se propageant de conséquences en conséquences, et confirmant leur liaison, régit avec sûreté l'entendement dans les spéculations les plus relevées? Le bon sens est au jugement ce que le naturel est au style. Or, quel est le meilleur

gardien du bon sens, si ce n'est la vertu? Quelle est la meilleure garantie de la rectitude de l'esprit, si ce n'est la droiture du cœur?

On a fait, depuis Aristote, des milliers de traités de logique. Rien n'y manque, dans tout ce qui concerne la décomposition du raisonnement; tous les cas sont prévus, toutes les règles sont tracées; les opérations de l'esprit sont converties en formules infaillibles; l'art de la logique est devenu, dans ces traités, ce que les opérations de l'arithmétique deviennent dans la machine de Pascal; il semble qu'il n'y a qu'à mettre l'instrument en jeu. Quels sont les progrès réels dont la vérité leur est redevable? Dans les sciences spéculatives, le secours a été peu efficace, parce que les conseils qui eussent été les plus utiles, ceux qui embrassaient la conduite de l'esprit ont été les plus négligés. Dans les sciences morales, dans l'ordre des vérités pratiques, le secours a été moins efficace encore! on a mieux su peut-être comment on peut prouver une proposition dans les formes, et même, au besoin, justifier le paradoxe; mais si l'on n'a appris à aimer le vrai, il manque toujours un grand instrument pour parvenir à le connaître. Il est une autre logique moins connue, plus nécessaire, plus usuelle que celle des écoles: celle qui enseigne à bien penser, en enseignant à se bien gouverner soi-même. L'art de diriger les opérations de son esprit n'est qu'un exercice de l'empire de

soi; et cet empire, comment le conserver sur son entendement, si on n'a su l'obtenir sur l'âme elle-même où est le foyer de toutes les facultés humaines?

Il y a des erreurs innocentes, sans doute, et ne sont pas celles pour lesquelles le monde est le plus indulgent. Mais souvent lorsqu'on allègue l'erreur pour justifier la faute, c'est la faute qui d'abord a précédé. L'ignorance aussi, qu'on prend pour excuse, est précisément, au contraire, le premier et le plus grave de nos torts, si nous avons eu les moyens de nous instruire, et que nous ayons négligé de les saisir. Comment se fait-il donc que l'intolérance soit ordinairement réunie à la prévention contre les lumières? Les hommes véritablement éclairés, sont plus indulgens; ils connaissent tout ce que la vérité coûte à acquérir, et savent combien il est facile de s'égarer, même en la cherchant de bonne foi.

Rien n'est plus délicat que les rapports qui existent entre le jugement et la volonté : souvent ils échappent à notre surveillance, ils trompent nos intentions; nous croyons suivre l'un, en nous laissant conduire par l'autre. C'est au jugement qu'appartient, entre eux, la fonction de guide; cependant les opérations de l'esprit étant aussi une action, et toute action ayant ses motifs, il arrive que la nature des motifs décide de la direction que prend l'entendement, et qu'on croit

souvent, en définitive, ce qu'on a voulu croire.

Parmi les sources de nos erreurs, il en est deux principales où cette influence se fait particulièrement sentir, où la partialité du juge corrompt la sentence : ce sont celles qui naissent des vues incomplètes; et celles qu'enfantent les prestiges de l'imagination. Dans ces vérités complexes qui font la matière ordinaire de nos études, et qui demandent à être embrassées dans leur intégrité, un esprit prévenu par la passion ne considérera les objets que sous les aspects auxquels cette passion met du prix, fermera les yeux sur ceux qui la contrarient. La passion prêtera une vivacité nouvelle aux trompeuses images qui empruntent les apparences des réalités; elle se complaira à voir exagérer les proportions, diminuer la distance des objets; elle y répandra à plaisir les teintes qui conviennent à ses alarmes ou à ses vœux. Aussi, plus certaines opinions touchent de près à nos intérêts, plus elles reçoivent le caractère qui convient à ces intérêts; il n'est rien au monde de moins certain, pour chacun de nous, que ce qui est propre à nous émouvoir davantage; il n'est rien sur quoi on soit moins d'accord que ce qui se lie aux affections individuelles; on ne se rencontre que sur les axiomes indifférens par eux-mêmes. Les vérités mathématiques doivent, sans doute, leur certitude à l'évidence de leurs principes et de leurs déductions; mais elles doivent

quelque chose aussi à leur impassibilité; on ne peut pas répondre que les hommes ne vinssent aussi se diviser à leur sujet, si quelques passions s'y trouvaient fortement engagées. Ne voit-on pas une foule de gens s'obstiner à attendre, dans les chances relatives au jeu et à la loterie, des résultats que démentent les plus rigoureux calculs? Ne voit-on pas, dans d'autres sciences, les théorèmes les plus abstraits devenir quelquefois les jouets et les instrumens des passions, dès qu'elles peuvent s'en emparer, et les faits se dénaturer, dès qu'elles ont un motif pour commander le mensonge? L'avantage que la géométrie doit à sa propre nature, la vertu le communiquerait à toutes les autres branches de nos connaissances : il ne serait plus nécessaire que les propositions fussent indifférentes par elles-mêmes; c'est nous qui deviendrions impartiaux. Quoi de plus propre, d'ailleurs, à donner un coup-d'œil étendu, que les affections généreuses? Quel moyen plus efficace de prévenir les écarts de l'imagination, que l'habitude de se modérer? La vertu se place naturellement dans les vues générales, guidée qu'elle est par le flambeau de la justice; elle prévient les illusions fantastiques, par la vigilance sévère qu'elle exerce sur notre intérieur, et par la répression qu'elle oppose à tout mouvement désordonné de nos facultés.

Il est certaines passions qui appartiennent plus

particulièrement à l'esprit, et ce sont souvent celles qui exercent, par conséquent, sur les opérations de l'esprit, l'influence la plus sensible; elles pénètrent encore dans certains ordres d'études où des penchans moins subtils ne sauraient plus trouver d'alimens; elles parviennent à y séduire encore la raison humaine. Mais le cœur est toujours, quoique en secret, complice de ces passions intellectuelles. C'est ainsi que la curiosité, ce noble besoin donné à l'intelligence, pour l'appeler dans les régions du vrai, peut céder aux séductions d'une vanité présomptueuse. C'est ainsi que la joie de posséder ce qu'on croit la vérité, corrompue par l'orgueil, deviendra l'obstination qui résiste à la vérité elle-même. Combien de fois on croit avoir une opinion lorsqu'on n'a qu'un engagement d'amour-propre! Et ce sont ces opinions prétendues qu'on soutient avec le plus de chaleur, pour la défense desquelles on montre le plus d'intolérance!

Les influences morales viennent donc, de toutes parts, s'offrir à la raison comme autant de précieux auxiliaires : elles dissipent les nuages, elles affermissent les pas, elles rectifient les directions. Si elles ne peuvent prévenir d'une manière aussi directe le double ordre de préjugés qui naît de l'imitation et de l'habitude, elles nous apporteront cependant encore ici d'utiles préservatifs. Car les préjugés qui dérivent de l'imitation, reçoivent

une extrême faveur de la servilité dans laquelle l'amour-propre se place à l'égard de l'opinion du monde; et les aveugles routines de l'habitude s'établissent et se confirment par un défaut de vigilance sur soi-même. Tous les préjugés, au reste, reçoivent leur confirmation de cette confiance excessive en nous-mêmes qui rend les erreurs irremédiables; tous les préjugés se coalisent pour proscrire cet art savant du doute, qui renverserait leur empire et ouvrirait les voies à la recherche de la vérité. Or, qui, mieux que la modestie, cette modestie consciencieuse et sincère, fille de la vertu, qui, mieux qu'elle, enseigne et cet art du doute, et cette salutaire défiance de soi, qui sont la meilleure préparation à la vraie science?

Un esprit sain se place dans une âme honnête, comme dans sa résidence naturelle. En beaucoup de choses, la morale prononce et décide d'avance pour nous d'une manière bien plus sûre que notre raison n'aurait su le faire.

3° Elle est, sans doute, un don de la nature, cette faculté de création, qui engendre les découvertes dans les sciences, les modèles dans les arts; qui fait passer les théories dans le domaine des réalités et des applications, et qui reçoit, suivant ses degrés divers, les noms d'habileté, de talent, de génie. Elle peut donc se séparer de la moralité du caractère, qui est toujours un mérite acquis. Cependant, cette faculté active et féconde a aussi

son éducation : s'il n'y a pas d'art qui supplée au talent, lorsqu'il nous a été refusé, il est un art qui l'éveille, le cultive; or, cette culture ne recueille-t-elle aucun bienfait des influences morales? La nature n'a point été aussi avare du talent qu'on le suppose; elle l'a seulement réparti dans des degrés divers, et surtout elle lui a donné des formes très différentes, variant, pour chacun, les aptitudes, comme devaient varier, pour chacun, les situations et les circonstances. Que de germes cependant qui ne se sont point développés, ou qui ne se sont développés qu'imparfaitement, faute d'avoir obtenu en effet une culture favorable! que de talens aussi qui, en excitant notre admiration sous quelques rapports, nous étonnent cependant et nous affligent par leurs écarts! que d'ouvrages heureusement conçus et qui sont demeurés incomplets! Les exercices de la vertu n'auraient-ils fécondé aucune de ces dispositions qui sont demeurées stériles? n'auraient-ils prévenu aucune de ces déviations qui semblent rendre le génie infidèle à lui-même? n'auraient-ils perfectionné encore aucune de ces qualités brillantes qui ressemblent à une espérance mal remplie? n'y a-t-il donc aucun commerce entre le talent et le caractère, entre les conceptions et les mœurs? la vie de l'entendement ne reçoit-elle rien de la chaleur de l'âme? qu'ils s'interrogent, ceux qui, dotés des faveurs de la nature, et trop dédaigneux pour

les secours de la vertu, se livrent avec succès aux grands travaux intellectuels, et se croient dispensés peut-être d'améliorer leur vie! dans les heures fortunées qu'ils consacrent à ces nobles opérations, ne sont-ils pas meilleurs qu'ils ne pensent l'être et qu'ils ne se proposent de l'être? Déserteurs de la morale, ne ressemblent-ils pas à ces déserteurs de la civilisation, qui portent dans une région étrangère les arts de leur ancienne patrie? leur imagination ne dérobe-t-elle pas à la vertu, par un secret larcin, ce que leur caractère n'a pas osé lui emprunter ouvertement? ne recueillent-ils pas alors en eux-mêmes une portion de cette vie morale qu'ils ont trop exclue du reste de leur conduite? n'est-ce pas elle peut-être qui, à leur insu, vient encore les animer de son souffle, et leur suggérer en secret de hautes et neuves pensées?

Trois conditions essentielles semblent conspirer au développement de cette faculté créatrice dont on envie tant la puissance, dont on étudie si peu les ressorts : c'est d'abord une liberté singulière de l'esprit qui, se mouvant à son gré, disposant de lui-même, se dirigeant où il lui plaît, pénétrant partout, va partout détacher et choisir les élémens qui doivent servir aux combinaisons nouvelles, et, comme l'abeille, puiser des sucs dans le calice de chaque fleur; c'est ensuite ce sentiment de l'ordre, ce goût des convenances, qui dispose à saisir les

corrélations les plus naturelles, les plus justes, les plus étendues, quoique souvent les plus cachées et les plus lointaines, qui préside ainsi aux distributions savantes, aux gradations harmonieuses, et fait jaillir l'inconnu du sein du connu; c'est enfin cette énergie de l'esprit qui assemble, combine, par des alliances nouvelles, les idées éparses, en forme un faisceau, et, par des associations plus ou moins vastes, produit un ensemble plus ou moins majestueux. Or, est-il une seule de ces conditions que le concours des influences morales n'aide éminemment à remplir? est-elle indifférente pour jouir de la liberté de l'esprit, l'influence de cet empire de soi qui n'est autre que le principe de toute liberté intérieure, qui est l'affranchissement de l'âme elle-même? est-elle indifférente pour nourrir le sentiment de l'ordre, l'influence de cet amour du bien qui n'est que le culte de l'ordre essentiel et parfait? L'énergie de l'esprit ne recevra-t-elle aucun secours de ce régime salutaire qui entretient la santé et la vigueur de l'âme, et les grandes pensées ne deviendront-elles pas plus accessibles à qui contracte l'habitude des belles actions? L'amour du vrai et du beau, cette passion noble, ardente et pure, qui conserve, exhalte les forces de l'intelligence, ne trouverait-il aucun aliment dans la passion du bien, ou plutôt n'est-il pas un avec elle? Une belle action n'est-elle pas aussi un trait de génie, mais une pensée du génie,

réalisée dans la pratique? Oui, réhabilitons le talent dans sa dignité légitime; rendons-lui ses titres de parenté avec la vertu, titres qu'il reçut de la nature même, parenté qui l'encourage et l'honore! O vous qui dans les beaux jours de la jeunesse tressaillez d'un généreux transport en présence des perspectives que le génie ouvre à l'humanité, qui croyez entendre retentir au fond de vous-mêmes son éloquent appel, qui vous sentez capables d'aspirer aux palmes qui lui sont réservées, ne craignez point de chercher dans votre amélioration morale une vraie initiation aux exercices de l'esprit! Que vous faut-il? Des points de vue élevés? Où en trouverez-vous de plus hauts que dans ces sommités sur lesquelles notre nature entre en communication avec une nature supérieure?.. Des émotions tout ensemble calmes et profondes qui deviennent pour vous de fécondes inspirations?... Où en puiserez-vous de plus salutaires que dans les affections généreuses qu'accompagne l'oubli de soi-même? Les habitudes vertueuses garantiront le talent qui vous fut donné en partage, de se perdre dans l'oisiveté, de s'égarer dans une direction fausse, de se dissiper dans de vaines et stériles conceptions; elles lui conféreront son plus digne prix, lui prépareront sa plus belle couronne en l'appelant à servir les intérêts de l'humanité. Voyez dans les arts brillans qui décorent la scène du monde, que de pensées lumineuses émanées

des foyers de la morale, et qui ont répandu au loin un éclat immortel! quels types la vertu a offerts à la poésie, aux arts du dessein! quelle éloquence elle a suggérée à la musique elle-même! quelle vie nouvelle, quelle âme elle a répandue dans tous les tableaux dont l'imagination ébauchait les esquisses! quelle sublimité elle a donnée aux élans de l'art oratoire, aux vues de l'histoire, aux considérations qui embrassent la science des choses humaines! Combien de couronnes méconnues, dédaignées encore par un talent trop vain de lui-même, qu'elle apprendrait à remporter! Voilà ce qui reste encore de plus neuf, de plus inépuisable; il est une mine de découvertes qui peuvent en divers régions être obtenues par les inspirations morales.

Dans les sciences exactes elles-mêmes, dans ces sciences positives qui, dédaignant l'assistance de l'imagination, ne reconnaissent que des faits ou des calculs, n'invoquent que des procédés rigoureux, l'esprit de méthode sera encore favorisé par les habitudes d'ordre que fonde la pratique de la vertu; l'esprit d'invention sera secondé par le goût des méditations sérieuses; la persévérance du travail sera soutenue par les dispositions de la patience, par le mouvement d'un zèle désintéressé pour ce qui est d'une utilité générale. L'art de concevoir les grandes coordinations trouvera un appui dans ces exercices salutaires qui dirigent

eux-mêmes notre pensée sur les vastes corrélations des notions morales, qui nous les rendent familières, qui nous apprennent à voir dans une maxime universelle des applications individuelles et prochaines. Il n'est aucun théâtre où se produisent mieux que sur celui de la morale les rapports des vues générales aux spécialités, des théories aux faits et des règles à la pratique.

Toute création n'est qu'une combinaison; or, l'égoïsme est de tous les dissolvans le plus actif; l'amour est le plus puissant de tous les principes d'union et d'amalgame. Une pensée forte est l'alliance d'idées qui se trouvaient à une extrême distance l'une de l'autre dans l'ordre d'acquisition, mais qu'unit cependant une étroite consanguinité d'analogie; or, dans l'ordre des idées qui touchent aux choses humaines l'amour et la vertu ont une puissance magique pour révéler ces secrètes affinités, puisque tout en eux n'est qu'une force d'attraction et un sentiment exquis des convenances.

Il est du moins une supériorité que l'égoïsme réclame avec assurance et que l'opinion du monde ne lui refuse guère: c'est celle de l'habileté dans ce qu'on appelle les affaires. Il ne serait pas étonnant sans doute que l'égoïsme fût mieux inspiré dans tous les calculs qui se réfèrent à l'intérêt personnel, par cela même qu'il porte dans la poursuite de cet intérêt plus de persévérance et

d'ardeur, par cela même aussi que le choix des moyens lui étant indifférent, il peut suivre des voies abrégées que s'interdit une moralité délicate. La vertu, sous ces deux rapports, avoue les désavantages de sa condition, les accepte, s'en honore; mais il lui reste des compensations qui lui appartiennent en propre : les vues de la sagesse et les sentimens honorables sont aussi des guides pour l'esprit de conduite; l'estime d'autrui et la conscience de sa propre estime donnent, dans le genre d'affaires qui suppose le commerce des autres hommes, plus de fermeté et d'assurance. On exerce sur les autres hommes une influence plus vraie et plus stable, quoique plus lente peut-être et plus tardive par la confiance qu'on leur inspire que par toutes les combinaisons de l'art. « Les cœurs honnêtes, dit-on, sont souvent abusés; ils sont peu exercés dans la connaissance des hommes et du monde; ils espèrent trop facilement, et jugent avec trop de faveur »! Mais les cœurs insensibles et égoïstes ne se trompent-ils pas aussi, quoiqu'à leur manière, dans cet ordre de jugemens? Leurs erreurs seulement ont lieu en sens contraire : ce sont celles de l'injustice. Toute opinion que nous cherchons à nous former des autres hommes ne peut être qu'une présomption, qu'une probabilité; dès-lors, l'opinion la plus prudente et la mieux motivée sera nécessairement démentie quelquefois, par le seul jeu naturel des chances

dans les choses probables ; d'où il suit que, précisément pour être équitable dans les jugemens que l'on porte en cette matière, on doit s'exposer à se tromper quelquefois et à trouver ces jugemens en défaut; d'où il suit encore que celui qui n'aurait jamais présumé trop favorablement de ses semblables, s'accuserait par là même de les juger habituellement avec trop de sévérité : celui qui ne se trompe jamais en absolvant les autres hommes, doit se tromper fréquemment en les condamnant à tort. Si tel est le mérite de l'égoïsme, qu'il en jouisse, qu'il en triomphe! cet avantage est en effet digne de lui. Pour nous, nous consentons à avoir le tort de croire quelquefois nos frères meilleurs qu'ils ne sont, plutôt que celui de les juger habituellement moins bons qu'ils ne sont en effet. Ce grand art, au reste, cet art difficile de la connaissance du cœur humain, où en sont les élémens? Avons-nous donc un instrument quelconque qui pénètre immédiatement dans le secret des ressorts par lesquels sont mus des êtres étrangers? D'où tirons-nous les inductions propres à nous révéler un ordre de phénomènes qui ne se laisse point directement apercevoir ? L'esprit d'observation doit ici être secondé par la réflexion intérieure; c'est en nous-mêmes que nous étudions les autres, parce que c'est en nous que nous trouvons la solution des problèmes que présente l'expérience de la vie et la scène du monde ; et c'est pourquoi,

en effet, nous jugeons ordinairement les autres hommes semblables à nous. S'être mêlé au monde, l'avoir visité en tout sens, ce n'est pas encore l'avoir véritablement connu, ni surtout l'avoir jugé, si l'on n'a appris avant tout à se juger soi-même.

CHAPITRE VI.

COMMENT L'HOMME EST CONDUIT A LA RELIGION PAR LE DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS MORALES.

Si les sentimens religieux conduisent à la vertu, la vertu aussi conduit à la religion, et cette considération, moins familière peut-être, est cependant d'un assez grand intérêt pour la religion elle-même. C'est un légitime triomphe, sans doute, pour la religion que de voir combien l'homme s'améliore en l'observant; mais c'est aussi un beau témoignage en sa faveur, que de voir comment les cœurs honnêtes et purs tendent naturellement à elle.

En saine logique, les vérités morales sont autant de prémisses des vérités religieuses, et des prémisses rigoureusement nécessaires. De même aussi, tous les sentimens moraux invoquent les sentimens religieux, pour achever de s'y purifier, de s'y satisfaire. Sous ce double rapport, la morale est donc une vraie initiation religieuse. De

même que la civilisation dépose de l'existence du législateur politique, la morale dépose de celle du législateur divin; ce que l'une atteste sur le théâtre de la société, l'autre l'atteste dans le sanctuaire de la nature. Le législateur politique n'a point créé la morale publique et privée; il l'a rencontrée préexistante; il s'est appuyé sur elle; il lui a servi d'organe. Mais ce génie de la morale, qui l'a inspiré, d'où dérivait-il lui-même? Qui avait tracé ce code primitif, lequel a servi d'exemplaire et de type aux codes explicites de chaque peuple? Si l'ordre qui se déploie dans l'univers sensible manifeste aux yeux de tous les hommes l'action de la providence suprême, l'ordre qui préside aux phénomènes de la nature morale n'aurait-il pas son auteur? L'ordre moral, considéré comme la législation universelle du genre humain, décore le système général de l'univers, en achève l'harmonie, l'anime d'une vie nouvelle et sublime.

N'est-ce pas une chose digne d'attention, que tant de penchans impérieux aient été placés dans le cœur de l'homme, que tant de circonstances aient été placées autour de lui, pour le conduire à cet état de société, dans lequel seul ses facultés pouvaient recevoir leur entier développement? Les plantes ont obtenu l'air, la lumière, le sol nécessaire à leur croissance; l'animal qui devait chercher sa nourriture a reçu l'instinct nécessaire pour la trouver, et les organes convenables

pour l'atteindre et la saisir. L'homme qui attendait tout de sa réunion avec ses semblables et de la combinaison des forces, a reçu les affections, la pensée et le langage, c'est-à-dire précisément ce qui devait le mettre en rapport avec ses semblables : d'ailleurs, il est né plus faible et plus dépendant que les autres animaux, en même temps que seul il est né perfectible. La sociabilité explique cette contradiction apparente; l'état de société la fait disparaître. Or, la société, à son tour, appelle et demande la morale comme la condition sans laquelle elle ne pourrait subsister, comme l'instrument principal de tous ses progrès. Il y a donc dans la corrélation de toutes ces choses, un plan, un dessein dont l'humanité est le théâtre, dont le suprême législateur a été l'architecte, dont la vertu est la condition fondamentale. Dans ce dessein, la même sagesse qui appelait l'homme a l'état social pour opérer l'éducation de ses facultés, instituait le code des devoirs moraux pour servir de lien à l'état social, et cette grande pensée présidait dans les siècles, aux destinées du genre humain.

Est-il rien de plus propre à montrer la sagesse et la bonté divines, que cet accord entre ce qui est moral et ce qui est réellement utile, utile à tous et à chacun, que cette dispensation en vertu de laquelle le sacrifice commandé à l'individu, se trouve ne lui être prescrit que dans un intérêt gé-

néral, que cette autre dispensation qui fait retrouver encore l'individu, sous une autre forme, et avec usure, ce que le devoir l'a porté à immoler pour l'avantage d'autrui? De la sorte, le code de la morale est comme une vaste et bienfaisante prévoyance étendu sur l'humanité; il est une protection tutélaire instituée pour la faiblesse de l'homme; il ressemble aux recommandations de la tendresse paternelle. Ne révèle-t-il donc pas la sollicitude d'un père invisible et suprême? La providence ne s'est pas reposée sur notre seule prudence, pour préparer notre bonheur, et, de même qu'elle a donné l'instinct à l'animal, dans l'intérêt de sa conservation, elle a donné à l'homme l'instinct sublime de la vertu, dans l'intérêt de sa félicité. En départissant la liberté et l'intelligence à sa créature, le créateur lui a donné un guide sous la forme du devoir.

Ainsi, la morale est un témoignage éloquent qui atteste la divinité; ainsi, mieux la vertu est sentie, mieux la providence est comprise.

Il y a plus, et si les vérités morales n'étaient incontestablement reconnues comme évidentes par elles-mêmes, il deviendrait impossible à la raison de démontrer les attributs de l'auteur de toutes choses. Aucune démonstration de ce genre n'a jamais été tentée qu'en partant des principes de la morale naturelle, comme d'autant d'axiomes incontestables. S'il n'y avait une différence essen-

tielle entre le bien et le mal, comment la raison se formerait-elle une notion quelconque de l'être souverainement bon? De quel droit attacherait-on les notions de la justice, de la véracité, de la sagesse, de la bonté à l'essence divine, si ces attributs n'était déjà reconnus comme autant de perfections réelles; s'il n'y avait par conséquent déjà un principe qui en détermine le caractère moral? Aucune révélation n'y saurait suppléer : car la certitude de toute révélation dépend avant tout de la supposition que l'être infini ne peut mentir, et par conséquent de ce principe moral que le mensonge est une imperfection et une souillure.

La croyance à un avenir au-delà du tombeau est, sans doute, appuyée sur de puissantes inductions tirées du cours ordinaire de la nature : car rien ne périt dans les élémens qui la composent; ils ne font que changer de forme, en passant dans des combinaisons diverses; or, la raison et l'analyse font également voir que le principe de l'individualité, dans l'être intelligent et sensible, est nécessairement un, et ne peut se dissoudre, puisqu'il est élémentaire. Mais ces inductions laisseraient encore subsister un voile épais sur les destinées qui composent un aussi important avenir. C'est aux vérités morales qu'il est réservé de lever ce voile; d'une part, en nous montrant dans le suprême dispensateur un juge plein d'équité, et d'une autre part, en nous montrant dans les ac-

tions humaines un mérite ou un démérite. Le bien ne saurait être bien, par la raison qu'il est récompensé; le mal, un mal parce qu'il est puni. C'est précisément tout le contraire, ainsi que l'annoncent assez les termes de peine et de récompense. Il faut donc que la vertu soit par elle-même une chose réelle et digne d'un prix élevé, pour qu'on puisse lui appliquer les conséquences tirées de la notion d'une justice infinie et de la notion du juge suprême, associées à celle du souverain rémunérateur.

Ainsi la vertu est encore un témoin qui dépose de l'immortalité. Et mieux la vertu est sentie, mieux aussi sont comprises les espérances de ce grand avenir. Elle y reconnaît sa propre destinée, le dénoûment qui explique et satisfait à sa condition sur la terre. Le spectateur placé au pied d'un vaste et régulier édifice n'en peut embrasser d'un coup-d'œil toutes les parties; mais celles qui s'offrent à son œil lui font concevoir la pensée de l'architecte; il complète dans son esprit ce qu'il ne lui est pas encore donné d'apercevoir; il prolonge les lignes, et voit le point où elles doivent se réunir; il pénètre d'avance dans les profondeurs qui lui sont encore cachées. Telle est l'induction que la morale nous autorise à former, dans cette étroite portion de l'espace et du temps que nous occupons ici-bas, sur la portion encore invisible de notre destinée. La vertu sur la terre est comme

le péristyle d'un grand avenir. Ce que nous voyons en elle de si régulier, de si harmonieusement et si sagement concerté, nous fait justement pressentir comment la coordination qu'elle institue s'accomplit et se consomme. Toute la nature morale se présente comme un grand prélude, comme une magnifique promesse. C'est un rapport dont nous tenons les premiers termes. C'est un triangle dont nous occupons la base, et dont le sommet est encore voilé d'un nuage. Cette progression nouvelle dont l'homme présent et terrestre occupe les premiers degrés, semble se peindre déjà comme une image ou une ébauche au sein de l'humanité même, par l'échelle des supériorités morales : autant l'homme de bien est supérieur au méchant, autant il sent qu'il y a encore quelque chose de bien supérieur à lui-même : cette espèce de pressentiment d'un monde meilleur s'accroît en lui avec le perfectionnement qu'il obtient. Quel est celui qui, dans certains momens de sa vie, n'en a obtenu une sorte de prescience anticipée? Faut-il donc laisser toujours tomber nos regards à nos pieds, et ne les porter jamais vers les sommités qui dominent notre faible nature? J'ai vu une famille assemblée dans un oratoire domestique ; la mère offrait à Dieu ceux auxquels elle donna le jour; le père bénissait ses enfans ; de jeunes cœurs rendaient grâces au père céleste dont ils comprennent bien la providence

tutélaire, accoutumés qu'ils sont à la reconnaître dans les interprètes qu'elle s'est choisis ici-bas : oh! que la religion est donc belle, puisque par elle le tableau de la famille peut s'embellir encore! J'ai vu une multitude confuse réunie dans un temple; toutes les âmes étaient recueillies, tous les esprits confondus dans une même pensée; le concert des chants annonçait celui des cœurs; le pauvre, à côté du riche, sans en être jaloux, avait oublié ses misères; le riche avait appris sa propre indigence; la fraternité primitive, que semble glacer sur la scène du monde l'aspect des distinctions sociales, se réveillait libre et pure; tous avaient obtenu l'intelligence de leur destinée; tous s'y préparaient dans une commune ovation; tous s'avançaient d'un pas égal : combien l'humanité s'est agrandie! Que d'obscurs mystères se sont éclaircis! que de dissonances sont apaisées! La terre entière semble s'enorgueillir de la dignité que vient d'acquérir la plus noble des créatures mortelles; le système entier de l'univers est expliqué.

Aussi, celui de tous les cultes qui a obtenu, dans le genre humain, le succès le plus général et le plus durable, le seul qui ait dû uniquement ce succès à la conviction libre et individuelle, qui ait triomphé, par la seule force d'une semblable conviction, de toutes les résistances du préjugé et de la force, est-il précisément celui qui a eu le rare privilège de satisfaire pleinement aux vœux

et aux besoins de la morale; aussi est-ce de ce caractère qui le distingue si éminemment que ses premiers défenseurs firent sortir leurs plus éloquentes apologies; ils savaient bien qu'en appelant la vertu en témoignage elle ne tromperait pas leur attente. Aussi ses premières conquêtes furent-elles, soit parmi les hommes de bien, parmi les hommes simples qui avaient résisté à la corruption du siècle, soit aussi parmi les sages qui avaient profondément médité sur les lois éternelles de la morale, tels que les Justin, les Théophile, les Athénagore, les Panthène, les Clément d'Alexandrie! Magnifique hommage rendu au christianisme qu'il ait pu faire déserter l'école même de Platon! (1)

Dans le système général des êtres, tout procède par une gradation continue, comme tout tend à une extrême simplicité, quelle que soit l'admirable complication des moyens; c'est une pyramide immense dont la régularité se découvre d'autant mieux qu'on en étudie davantage les détails. Au degré inférieur de l'échelle gisent les substances inanimées, inorganiques; successivement l'organisation se produit, se déploie; bien-

(1) Tous les pères de l'église se sont accordés à présenter les vérités de la morale naturelle comme les prolégomènes du christianisme, et à chercher les preuves les plus éclatantes du christianisme dans sa conformité avec la plus pure morale naturelle.

tôt elle reçoit le souffle de la vie; le sentiment n'est encore qu'une sensation, l'action qu'une simple mobilité. Avec la morale et l'intelligence commence une région nouvelle qui couronne les précédentes; c'est l'atmosphère dans laquelle entre l'homme, mais elle commence seulement à lui. L'échelle demeurerait-elle donc subitement interrompue? La progression s'arrêterait-elle précisément au point où notre vue vient à défaillir? Ce qu'il y a de prééminent dans l'ensemble du système serait-il exclu de la loi commune? Le dessein restera-t-il avorté là où il acquerrait plus d'importance? Ah! il eût été bien mieux de le laisser incomplet dans les espèces inférieures! La nature eût pu se passer de quelques insectes, de quelques reptiles; elle ne peut se passer des degrés supérieurs dans l'ordre de l'intelligence et de la bonté.

Oui, l'homme est aussi un anneau intermédiaire dans la chaîne des êtres. S'il voit ce qui est à ses pieds, il pressent ce qui est au-dessus de lui. Ce qu'il y a de plus relevé dans l'humanité, la perfection morale et intellectuelle, est précisément ce qui touche de plus près à cette nature supérieure, ce qui en reçoit les plus immédiates influences.

Eh! que signifierait donc ce mouvement secret mais insatiable de notre âme, qui se dirige incessamment vers une plus haute perfection, tous ces soupirs qui appellent constamment un ordre meil-

leur, tous ces regards tournés en haut, pour attendre l'accomplissement d'un grand mystère; cette notion de l'infini, devenue le poison le plus cruel, si elle n'est pas une espérance juste et glorieuse; cette tendance à gravir sans cesse; ces vœux qui invoquent tout ce qui est capable de nous élever; ce sentiment intime qui nous atteste que nous sommes, en effet, les néophites d'une vie meilleure; cette dignité, cette fierté naturelles qui seraient si peu justifiées, si nous ne considérions que ce que nous sommes en effet; ces affections si vives, si pures, et qui n'auraient qu'un objet si passager; cette faculté d'aimer qui ne rencontrerait que des objets si imparfaits et si limités; cette vertu elle-même, si vraie dans tout ce que nous pouvons contrôler par l'expérience, et qui serait trompée sur ses plus chers intérêts, dans ce que nous ne pouvons vérifier encore? Que serait la terre orpheline de Dieu? Que serait l'humanité, déshéritée de l'immortalité future? Ah! la nature morale tout entière invoque et par cela même proclame, d'une voix unanime, ce dernier rapport de l'homme avec son auteur, du présent avec l'avenir; qui seul donne la solution de tous les problèmes de l'existence!

La religion, sans doute, est un soupir de la faiblesse; mais elle est surtout un vœu, un besoin de la vertu qui seule nourrit ces nobles instincts auxquels la religion doit satisfaire; la vertu tres-

saille à la vue de la religion, de la même joie qu'éprouve un fils, lorsqu'il vole dans les bras de sa mère. Et quelle voix s'éleverait donc dans l'intérieur de l'homme pour répondre à la voix du créateur, si ce n'était celle de la conscience? Quelles puissances salueraient, recevraient la religion se présentant sur la terre, et lui porteraient les hommages de l'humanité, si ce n'étaient ces puissances morales qui l'animent, l'élèvent et la dirigent? Quelle racine pourraient jeter les vérités religieuses dans une âme privée du sentiment de ce qui est juste et bon? Quel langage la piété pourrait-elle adresser à un cœur sourd pour la vertu, de manière à s'en faire entendre?

Que sert d'aller laborieusement explorer si, dans quelque coin du globe, se trouve ou non une peuplade ignorée, qui, dans l'abrutissement auquel la condamne la privation des premières nécessités de la vie, n'a encore que des notions plus ou moins confuses du suprême bienfaiteur et du culte qui lui est dû? Et quelle est donc l'importance qu'on attache à ces vagues récits des voyageurs? Oui, les idées religieuses croissent et se développent avec la civilisation, parce qu'elles ne peuvent germer que dans les mœurs, et c'est là ce qui prouve leur affinité avec le sentiment moral. Elles acquièrent d'autant plus de grandeur et de vérité, que ce sentiment a plus de pureté et d'énergie. Que sert d'accumuler tant de malheu-

reux exemples de superstition aveugles ou cruelles qui ont souillé le culte de la divinité sur la terre? L'homme ne pouvait-il pas y porter ses passions et ses erreurs? En l'adoptant, ne pouvait-il pas le corrompre? Ce n'est plus le culte de la divinité; c'est le produit adultère de nos propres vices; c'est la profanation, et rien ne prouve mieux combien la pureté du cœur et l'innocence de la vie sont une préparation naturelle aux véritables sentimens religieux. Cherchons des faits plus propres à nous instruire des vœux de l'humanité. L'expérience, que je consulte, et sur laquelle je me repose, est celle de l'homme de bien. Le sentiment religieux ne sera, en quelque sorte, en lui, que la continuation et la suite de ceux qui remplissaient déjà son âme, et qui prennent un plus vaste cours. Il sera religieux, car il a mérité de l'être. Tout ce qu'il y a en lui de pur, de louable et de généreux, sera satisfait. Il avait soif de la justice: et les torrens d'une justice éternelle, infinie, universelle, couleront devant lui, et toutes les injustices de la terre seront réparées. Il se complaisait dans le mouvement de la reconnaissance; il aura découvert l'auteur de tous biens. Un idéal errait dans sa pensée; il le trouvera réalisé. Il mettait son bonheur dans le dévoûment; il pourra consacrer toutes les facultés de son être à un amour sans bornes, et, du bien qu'il fera aux autres hommes, faire encore un tribut offert à

Dieu lui-même. Par cela seul qu'il pratique le bien, l'homme vertueux est donc déjà le néophite de la religion : il la desire, il l'appelle, il se prépare à la comprendre; il lui dispose un temple en lui-même, et quel temple plus digne d'elle que le cœur de l'homme de bien! Il ne faussera point son enseignement, il ne dénaturera pas son auguste caractère, il ne l'altérera pas par le mélange des passions impures. La religion ne sera point, pour lui, un instrument, mais un but. Il la professera, non pour la montrer, mais pour en jouir; il en jouira, non comme d'une vaine allégorie qui amuse son imagination, mais comme d'une vérité profonde qui remplit son cœur; non comme d'un privilège qui flatte sa vanité, mais comme d'un patrimoine de l'humanité entière; non comme d'une distinction qui l'isole, mais comme d'une alliance qui l'unit plus étroitement avec ses frères. Il n'y cherchera pas le droit de condamner autrui, mais le devoir de se juger plus sévèrement; il n'y cherchera pas un moyen de se rassurer dans ses écarts, de se dispenser des obligations actives, mais une lumière qui le garantisse des erreurs, une force pour triompher des obstacles, un encouragement pour mieux faire. Il entrera, en un mot, dans le véritable esprit de la religion, parce qu'il aura été inspiré par la droiture de son cœur. (1)

(1) Lorsqu'on entreprend de traiter le sujet le plus relevé qui puisse s'offrir à la pensée humaine, on s'impose de conte-

Le perfectionnement intellectuel contribue aussi, pour sa part, au développement du véritable esprit religieux. Car il ne faut pas oublier que le perfectionnement intellectuel dépend bien moins de l'étendue des lumières, que de cette harmonie des facultés, qui est comme la santé de l'entendement : or, les vérités religieuses s'offrent naturellement à un bon esprit, comme un bon esprit est nécessaire pour les bien comprendre. La providence a voulu que les fondemens sur lesquels ces vérités s'appuient, fussent placés dans le domaine du bon sens (1); et il en devait être ainsi, puisque ces vérités étaient le patrimoine de tous les hommes. Ces inductions du sens commun s'enrichissent et se fortifient ensuite de tout ce qu'apporte

nir en soi les émotions qu'il est propre à faire naître; on craindrait de ne les exprimer que d'une manière trop imparfaite; on tremble de ne pouvoir trouver un langage qui corresponde à de telles vues, et cette réserve est d'autant plus impérieuse, qu'on a de plus justes motifs de se défier de soi-même. Mais les âmes élevées vous comprennent; elles achèvent ce qu'on n'était pas capable de bien dire; il suffit, si on leur a pu rappeler du moins ce qu'elles savent bien mieux sentir, et si on a mérité d'invoquer leur témoignage.

(1) C'est ce que l'auteur espère avoir démontré dans un Traité *sur l'existence de Dieu*, qu'il se propose de mettre au jour, et qui a précisément pour objet d'établir que la philosophie, ici, comme en beaucoup d'autres choses, ne fait qu'apporter une sanction plus éclairée et plus complète aux premiers enseignemens du bon sens.

une sage érudition; comme elles peuvent s'évanouir, même avec l'accroissement de l'érudition, si l'esprit contracte des habitudes vicieuses; elles partagent cette destinée, ces dangers avec toutes les vérités morales, avec toutes les vérités philosophiques. Par l'influence salutaire qu'elles exercent sur le perfectionnement intellectuel, la sagesse et la vertu viennent donc encore porter un nouveau tribut à l'auguste bienfaitrice de l'humanité.

Quels sont ces observateurs superficiels qui viennent nous présenter la philosophie comme en état d'hostilité avec les doctrines religieuses? Où a-t on pris une supposition si évidemment démentie par la nature des choses? Suffit-il que quelques écrivains aient, au nom de la philosophie, attaqué quelques-unes de ces doctrines? N'y a-t-il donc eu aucun écrivain qui, au nom de la religion, ait tenté de justifier la superstition ou le fanatisme? Laissons ces locutions d'un jour; conservons le langage de l'histoire! Voyez dans tous les pays et dans tous les siècles ce concert des véritables sages, proclamant, par un témoignage unanime, l'accord de la religion et de la morale, comme une vérité fondamentale pour la raison, comme la plus belle et la plus utile prérogative de la nature humaine? Voilà pour les intérêts des idées religieuses de meilleurs auxiliaires que les apologistes de l'ignorance!

Les causes qui, en rendant l'homme infidèle au véritable esprit de la religion, corrompent en lui les fruits précieux qu'il en devait attendre, et les causes qui éloignent l'homme de la religion, en l'empêchant de s'élever jusqu'à elle, ont entre elles une étroite analogie. Aussi, remarque-t-on que l'homme passe souvent, tour-à-tour, de l'un de ces deux états à l'autre, et que souvent aussi, chez des individus différens, le seul spectacle de l'un des deux contribue à précipiter dans l'autre.

Lorsque les idées religieuses se dénaturent, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la débilité de l'esprit humain, aux bornes étroites dans lesquelles il est captif. Trop souvent sans doute, au lieu de s'élever à ces notions majestueuses, il s'efforce de les rabaisser à lui; il en altère la pureté, en y portant le mélange des produits fantastiques et grossiers de l'imagination et des sens; il les mutile pour les asservir à ses propres habitudes; il les voile en partie des nuages de son ignorance.

Mais il est rare que les passions ne soient pas complices de cette profanation; ce seront peut-être des passions secrètes; mais le ravage exercé par elles n'en sera que plus assuré. L'égoïsme portera dans les perspectives religieuses ses vues toujours intéressées et vénales; il cherchera dans les pratiques religieuses un moyen prompt, direct et puissant pour satisfaire aux intérêts temporels, aux appétits de la sensualité elle-même. L'orgueil s'em-

parera des dehors de la religion pour s'autoriser dans ses prétentions individuelles, pour se confirmer dans son dédain pour les autres hommes. L'envie s'associant à l'orgueil pour enfanter l'esprit de secte, cherchera dans les doctrines religieuses, une arme pour des combats déplorables, et s'exercera ainsi dans ses haines et ses vengeances. Si la faiblesse de la raison fléchit quelquefois en présence de ces considérations sublimes, la faiblesse de caractère n'exposera pas moins à les fausser ; elle n'y trouvera qu'une source de terreur et d'effroi; elle ne recueillera que l'abattement, peut-être que le désespoir de ce noble commerce dans lequel l'homme devait trouver une nouvelle vie et un redoublement de forces.

Quatre causes diverses et principales conduisent ordinairement à l'irréligion.

La première est sans doute le scepticisme de l'esprit; mais le scepticisme, en tant qu'il est un système raisonné, est beaucoup plus rare qu'on ne pense; le doute absolu ne saurait même se constituer en doctrine, sans tomber dans une contradiction évidente ; la plupart du temps le scepticisme est plutôt une maladie de l'esprit, qu'un vrai système, quoiqu'il en prenne la forme et le langage. C'est l'infirmité d'une intelligence qui a plus de pénétration que d'étendue, plus de subtilité que de justesse, plus de netteté que de vigueur; qui, s'arrêtant aux détails sans saisir les

ensembles, succombe sous chaque objection sans concevoir la portée des preuves.

La cause la plus fréquente et la plus générale peut-être de l'irréligion est l'indifférence, suite de la légèreté, mais qui résulte surtout aussi de l'aveugle préoccupation par laquelle les intérêts matériels captivent l'homme languissant encore dans la puérilité morale; c'est l'irréflexion de cet être distrait qui n'a ni interrogé sa destinée, ni consulté sa conscience; c'est l'assoupissement d'un cœur qui n'a point encore éprouvé le besoin des grandes et généreuses affections; c'est la suite de l'asservissement aux jouissances sensuelles et la morne insouciance qui accompagne toute servitude.

Quelques hommes mélancoliques n'abandonnent point les idées religieuses par l'effet d'un éloignement qui les fasse repousser, mais par un découragement qui empêche de les saisir; ils s'affligent même de cette grande privation comme d'un jeûne pour la raison et pour le cœur; ils s'en affligent pour l'humanité comme pour eux-mêmes. Mais ils ne savent voir les objets qu'au travers d'un crêpe; leur imagination, leur peignant sans cesse la nature sous les couleurs les plus sombres, semble avoir en quelque sorte besoin de leur faire aussi porter le deuil même de leur auteur. Les désordres moraux, les désordres physiques, semblent seuls se montrer à eux; ils s'y perdent comme

dans un labyrinthe; ils désespèrent de l'avenir, ils désespèrent de toutes destinées; ils ne supposent dans l'inconnu que des puissances malfaisantes. Ces tristes dispositions s'accroissent encore chez ceux qui ont été victimes du caprice du sort et de l'injustice des hommes; mais elles se développent surtout chez ceux qui éprouvent un malaise intérieur et qui sont mécontens d'eux-mêmes.

Si la religion est quelquefois directement, ouvertement repoussée, s'il se trouve des hommes qui se déshéritent volontairement et de plein gré de ses bienfaits, c'est lorsque les passions dominantes redoutent ses importunités, veulent se soustraire à ses arrêts; elle n'a d'ennemi véritable que l'immoralité et la corruption. Il faut en quelque sorte pour qu'un divorce aussi funeste soit prononcé, il faut que l'homme dégradé, dégénéré, ait abdiqué déjà lui-même les plus éminentes prérogatives de sa nature.

Vous donc qui à votre entrée dans la vie voulez soumettre à une conviction raisonnée les opinions les plus importantes pour votre bonheur, exercez-vous avant toutes choses à obtenir un esprit droit et sain, à aimer le vrai, à desirer le meilleur! écartez de votre esprit toutes les préventions, de votre âme toutes les souillures! ne vous inquiétez point ensuite des incertitudes passagères qui sont l'enfantement, presque nécessaire, des convictions profondes! Si votre cœur et pur, si vos fa-

cultés sont saines, il suffira de vous interroger de bonne foi. Vous écouterez dans le calme la voix de la raison, celle de la conscience; vous les trouverez en accord; elles vous diront ce que vous avez besoin de savoir.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

DE LA CULTURE

DES FACULTÉS MORALES.

SECTION PREMIÈRE.

DU RÉGIME INTÉRIEUR PROPRE A DÉVELOPPER L'AMOUR DU BIEN ET A PROCURER L'EMPIRE DE SOI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SIMPLICITÉ.

Deux conditions générales sont nécessaires pour l'éducation commune de l'amour du bien et de l'empire de soi, c'est la simplicité, c'est l'exercice. Mais de ces deux conditions, l'une est en quelque sorte conservatrice, l'autre est active et créatrice. L'une protège nos facultés dans leur source originelle; l'autre les seconde dans leur développement progressif.

Arrêtons-nous un instant à méditer ce qui est propre à chacune de ces deux conditions générales; nous examinerons ensuite le régime intérieur qui convient d'une manière plus spéciale à la culture de l'amour du bien, ou à celle de l'empire de soi.

On n'atteint pas à la simplicité; on lui reste fidèle; elle est comme l'innocence; elle se conserve; perdu, elle ne se retrouve plus. Elle ne s'imite point; qui veut se faire simple n'est que maladroit, et accuse seulement une prétention de plus, en voulant déguiser les autres.

Si la simplicité accompagne la perfection, c'est que la perfection réside dans la conformité aux destinations de la nature.

La simplicité, considérée dans le domaine des arts, est le caractère essentiel du grand et du beau. Le grand veut-il s'élever au sublime? qu'il devienne plus simple encore! La beauté veut-elle s'orner de grâces? qu'elle répande la simplicité sur les moindres accessoires! La simplicité est la vérité personnifiée, mise en action. Elle repousse toute prodigalité qui retarderait l'effet, toute complication qui le rendrait douteux; elle n'accorde de détails, que ceux qui se réfèrent au but; d'expressions, que celles qui sont fidèles à la pensée; d'ornemens, que ceux qui naissent du sujet; d'attributs, que ceux qui conviennent à l'essence de la chose. Elle fait ressortir l'unité du dessein, elle fait res-

pirer l'intention de l'artiste dans chaque partie, de telle sorte que l'ouvrage conçu d'une seule pensée, exécuté d'un seul jet, n'excite qu'une impression dominante, dont le spectateur sera saisi sans hésitation et sans partage.

Mais comment le génie imprime-t-il ce caractère à ses productions? Où puise-t-il les secrets de cette portion de l'art, si accomplie et si difficile tout ensemble? Il la puise dans une disposition de l'esprit, qui est elle-même la simplicité dans la manière de concevoir et de sentir. La médiocrité se tourmente; elle multiplie les moyens, parce qu'elle sent son insuffisance. Le génie est sobre, parce qu'il est confiant, et confiant, parce qu'il est fort. Il a vu le but; il a vu la route directe qui y conduit; il a conçu la pensée avec netteté, l'a embrassée tout entière; il s'est rempli de son sujet. La simplicité lui conserve toute sa vigueur, en lui conservant sa libre spontanéité et son originalité native. Il étudie sans doute; il étudie beaucoup, il étudie sans cesse; mais, pour se pénétrer du vrai, non pour y suppléer. La vérité le remplit, l'occupe; c'est elle, et non lui, qui se produira dans ses œuvres; il s'abdique pour être tout entier à elle, et comme le prêtre inspiré du dieu, en rendant des oracles, il n'est plus qu'un interprète.

Or, dans l'éducation morale de l'homme, la simplicité prête à la vertu la même assistance qu'elle prête au génie dans la carrière des arts. Si

elle décore un grand et beau caractère, c'est qu'elle conserve la virginité du cœur; l'intégrité de ses forces, la pureté de ses motifs. Elle est, relativement au caractère, la vérité des sentimens et la fidélité de l'action, comme elle est, relativement à l'esprit, la vérité de la pensée et la fidélité de l'expression. Elle est à la vertu ce que le bon sens est à la raison.

La simplicité des manières, celle du langage, trouvent dans le monde une juste approbation; elles y sont considérées comme les compagnes naturelles de ce qui est noble et distingué; et cependant la simplicité du caractère, dont elles sont l'image, est rarement appréciée. C'est sans doute que le monde a peine à la comprendre: et comment en effet l'homme qui, dans chaque action, ne cherche que le but réel et légitime, serait-il compris de ceux qui, en agissant, sont occupés surtout de l'opinion des autres? Tandis que nous vivons pour les spectateurs, l'homme simple vit dans la réalité et pour son propre compte, si l'on peut dire de la sorte. L'homme simple, la plupart du temps passe inaperçu, et s'en réjouit parce qu'il en demeure plus libre. Quelle surprise ensuite n'excite-t-il pas, quand il vient à exécuter de si grandes choses, à les exécuter comme si elles lui étaient naturelles! On avait vécu avec lui sans le remarquer; on l'avait dédaigné peut-être; on est contraint de l'admirer, et on se demande où

donc il a puisé des forces si merveilleuses. Où il les a puisées? dans cette simplicité même de caractère qui attiraient nos dédains et qui lui permettait de recueillir en silence toutes les facultés de son âme. Pendant que nous dissipons les dons de la nature, il en conserve le dépôt intact; pendant que nous divaguons au hasard, il marche à la fin qui lui fut assignée; déjà nous avons vieilli, qu'il a encore toute sa jeunesse; nous sommes accablés sous le poids des chaînes que nous nous sommes données; il continue d'obéir aux inspirations primitives. Nous l'avions rangé dans le vulgaire, et c'est nous maintenant qui, avec toutes nos ambitions, ne sommes plus que le vulgaire auprès de lui.

Comment, en effet, pourront se maintenir et se développer en nous, sans altération, au milieu de la scène du monde, ces sentimens généreux dont la nature avait placé le germe dans notre âme, cet amour du bien qui les comprend tous et les réunit sous une loi commune? Le tumulte nous assiège, les évènemens nous trompent, les regards des hommes nous investissent; nous sommes menacés par la distraction, par le découragement, par les exigences de l'opinion. La simplicité sera la gardienne instituée pour nous préserver de ces dangers. Elle veillera à l'entrée de notre âme pour repousser l'invasion de tout ce qui pourrait y porter la confusion et le désordre.

L'amour du bien se déploie dans une âme simple, comme le faisceau de lumière dans un cristal transparent; il la pénètre sans obstacle; il s'y montre dans toute sa pureté; il semble s'y réjouir et s'y complaire. La vertu est si bien notre partage, nous sommes si bien nés pour elle, qu'elle se fait d'autant mieux entendre à nous, que nous restons mieux à notre place; son éloquence est en raison de notre propre ingénuité. Il n'y a rien de plus droit que les voies de la vertu, rien de plus clair que ses notions, rien de plus juste que ses préceptes. Un cœur simple trouve en elle l'aliment qui lui convient; il se concentre dans le sentiment qu'elle inspire, il s'y livre avec franchise, il s'y repose avec sécurité. Car tout est un dans la vertu, tout y est ordonné; hors d'elle, tout est épars, discordant et multiple.

L'un et le multiple, cette célèbre devise qui contient des pensées si profondes, qui était la clef des plus hautes spéculations métaphysiques chez les anciens platoniciens, est aussi une grande clefs des théories morales (1). Elle est un résumé de la vie intérieure de l'homme et de ses rapports avec l'univers, comme elle est un symbole de l'univers lui-même (2). L'*unité* exprime ce qui est

(1) C'est que les spéculations métaphysiques des platoniciens étaient proprement une contre-épreuve, un reflet de la morale.

(2) Dieu, *unité* suprême, créant la *variété* des êtres, les soumettant aux lois générales; l'âme humaine, *unité* subor-

bon, puissant et vrai; le *multiple*, ou la variété, est en lui-même la source de la faiblesse, de la corruption et de l'erreur; mais le *multiple*, soumis à l'*unité* par l'empire de l'ordre, en reçoit toutes les perfections (1). Le *multiple* est la cause de la divergence, c'est le chaos des innombrables penchans de la personnalité, c'est l'affluence des impressions du dehors; c'est la bigarrure des opinions étrangères. L'*unité*, c'est le terme de l'amélioration, c'est le devoir, toujours immuable, toujours en accord avec lui-même, c'est le régulateur interne. Le malheur, le vice, tout ce qui égare l'âme, la dégrade, est dans la discordance. La paix, la dignité, tout ce qui éclaire, élève l'âme, est dans le retour à l'unité. Or, l'unité est l'apanage des âmes simples; elle y est reçue, comprise, gardée. C'est au sein de la simplicité que subsiste l'unité de vues et de sentimens. La simplicité est comme le vase où s'enferment les dons de la vertu.

donnée concevant, du moins en partie, cette *variété;* au-dehors, la soumettant aux opérations des arts, au-dedans, la soumettant aux règles de la morale : ces deux unités, placées l'une au sommet, l'autre au dernier degré de l'échelle des intelligences, se répondant comme la simple goutte de rosée à l'astre du jour dont elle réfléchit la lumière ! *Unum et plura.*

(1) S'il était quelqu'un des lecteurs dont on n'eût pas ici le bonheur de se faire entendre, qu'il veuille bien se souvenir que cet écrit est essentiellement destiné aux jeunes gens qui ne sont point étrangers aux études philosophiques.

Si nous sommes incertains de nos propres intentions, si nous réussissons à nous tromper sur nos propres vues, c'est que nous admettons une pluralité de motifs; l'ambiguïté naît de la complication. La simplicité est une habitude de candeur et de bonne foi de l'âme vis-à-vis d'elle-même. On a des arrière-pensées dans le commerce intérieur avec soi, comme dans le commerce extérieur avec les hommes. La simplicité bannit les unes et les autres. Elle n'a rien qu'elle ne s'avoue et qu'elle ne puisse laisser voir. De cette sincérité du dedans, naît cette droiture naïve et franche qui s'annonce au-dehors; la simplicité ne retire point en secret une portion de ce qu'elle donne; elle ne rétracte point en secret une partie de ce qu'elle dit; elle n'a ni réserves, ni réticences; elle ne se perd point dans les interprétations, les commentaires, les distinctions subtiles; elle dit *oui* ou *non;* peu de paroles lui suffisent; son regard seul est un langage; elle a des expressions qui ne sont qu'à elle, qu'elle imprime comme un sceau inimitable, et qui portent avec elles une conviction certaine. Elle a des négligences qui sont d'une grâce charmante, parce qu'elles n'accusent que l'oubli désintéressé de soi-même; telles sont ces draperies ondoyantes que la main de l'art laisse flotter, comme un voile léger sur les formes les plus belles. Comme tout, pour la simplicité, devient facile et sûr! quelle liberté dans les mouvemens! quelle

rapidité dans la marche! quelle persévérance dans la direction! quelle cordialité dans les affections! quel abandon dans l'amitié! quelle sécurité dans le commerce de la vie! quels échanges de confiance! quels rapports pacifiques avec les autres hommes! la simplicité ne fatigue, ne blesse, n'irrite point les amours-propres; elle sait donner des éloges sincères. Le poison de la susceptibilité trouve en elle son plus efficace antidote. Elle captive sans effort, parce qu'on ne lui voit point le dessein de captiver; elle attire surtout à elle les âmes tendres et délicates. Sa sévérité même peut être plus austère, parce que le principe n'en est pas suspect; elle se livre d'ailleurs elle-même, elle se soumet sans détours aux jugemens, parce qu'elle se laisse bien connaître, parce qu'elle ne fuit point les investigations, ne recherche point les suffrages; elle confesse tout, même ses propres défauts, ou plutôt les laisse voir.

On n'agit jamais qu'avec gêne et avec contrainte, quand on agit sous les yeux des autres hommes, si l'on est préoccupé de leur présence et de l'idée qu'on en est aperçu. Dès qu'on a consenti à subir le joug de l'opinion, tout est faussé; il n'est plus permis de penser ou d'agir d'après soi, les choses perdent leur valeur réelle et propre pour recevoir un prix de pure convention; il faut multiplier les précautions, prévoir une foule de conséquences, satisfaire aux préjugés les plus contraires; on ne

sait à qui entendre; on craint sans cesse de se trahir; on est dans un état d'observation continuelle; on porte de toutes parts des regards inquiets; on marche sur des charbons ardens; on conçoit mille prétentions qu'on ne peut soutenir; en même temps, on ne sait plus faire valoir les avantages qu'on possédait; soi-même, on ne s'estime plus d'après son mérite, mais d'après son habileté; on ne cherche plus le résultat, mais le succès; et ce succès, apparent, incertain, dépend du juge le plus exigeant et le plus frivole; ambitionnant le succès, on veut paraître encore y être indifférent; cette ambition reflue tout entière au-dedans, tourmente, agite, trouble sans cesse; on n'ose plus se confier en son talent; on perd même une portion du mérite de ses vertus; on ne saurait pas se dire quel est, dans le bien que l'on fait, ce qui est fait par la seule inspiration d'un sentiment pur, ce qui est fait en vue de la considération dont on a besoin de jouir; avant de s'abandonner à un mouvement généreux, on regarde autour de soi, pour savoir si on est observé et s'il sera permis de s'y livrer; dans l'acte du dévoûment, on pense encore à son attitude. Ainsi, aucune inspiration ne se conserve libre, franche, spontanée, et ne peut prendre tout son essor.

La simplicité du caractère, en nous dégageant de mille entraves, protège donc encore l'empire de soi; comme elle protège l'amour du bien, en

nous délivrant des fausses situations du cœur. Elle est toujours forte, parce qu'elle use avec économie de ses forces, parce qu'elle les réserve pour le moment décisif, parce qu'elle les déploie en vue d'un but nettement aperçu. Elle ne se fatigue point par les efforts qu'exige la nécessité de prendre un rôle, par l'affectation et la recherche qui en sont la suite; elle ne s'use point dans un vain travail qui n'aurait pour objet que l'art de paraître. Elle agit avec la fraîcheur du matin, elle jouit de toute la vigueur de la jeunesse.

La simplicité procure un repos salutaire à l'esprit et au cœur. Elle les empêche de se tourmenter en mille manières pour de vaines et minutieuses sollicitudes. Elle nous défend de cet excès d'inquiétude qui veut tout prévoir et être à tout. Elle nous accoutume à voir et à prendre les choses telles qu'elles sont. Et pourquoi, après tout, nous agiter à ce point? Que cherchons-nous, et que nous reviendra-t-il de tant de sueurs? Quelle est cette torture que nous nous imposons, sans fruit pour nous-mêmes? Que ne nous permettons-nous de respirer? Les biens que nous poursuivons sont plus près de notre âme que nous ne le pensons; ils s'offriraient à elle, si elle consentait seulement à être plus calme.

Ne nous y trompons pas: si nous mettons tant d'intérêt à trouver des appuis au-dehors, c'est que nous sentons notre propre faiblesse, nous cou-

rons au-devant du joug, pour nous dispenser d'avoir une volonté, et par conséquent, de faire un effort. Soyons simples, et nous oserons davantage; nous compterons moins sur des secours étrangers; nous aurons moins de difficultés à vaincre; nous jugerons mieux nos forces; nous les déploierons avec plus de calme.

Le monde s'imagine qu'il y a dans la simplicité, un défaut de perspicacité; il se rit de l'ignorance qu'il suppose en elle. Oui, il y a en elle une ignorance, mais une heureuse ignorance, celle des choses oiseuses. D'ailleurs, elle abonde en vraies lumières, celles qui jaillissent de la faculté de se bien connaître. S'il est une foule de détails qu'elle ne comprend pas, quelle intelligence rapide et sûre elle a de tout ce qui est noble, généreux et grand!

Il arrive quelquefois aux personnes vertueuses elles-mêmes, de manquer de simplicité, jusque dans la pratique de la vertu. Elles se laissent préoccuper par des vues trop subtiles; elles se livrent à des investigations trop inquiètes; elles se chargent à-la-fois de trop d'observances de détail; elles s'obsèdent elles-mêmes par une rigueur trop exigeante, par une surveillance minutieuse et tyrannique. Elles s'imposent des chaînes inutiles, des devoirs gratuits et stériles. Elles se soupçonnent injustement, elles élèvent des doutes, elles imaginent des interprétations sur leurs intentions

les plus louables, elles conçoivent une défiance excessive contre elles-mêmes. Ainsi, le travail de l'amélioration se complique pour elles d'une manière inutile, et par là même fâcheuse; la voie du bien s'embarrasse; elles ne peuvent plus y courir en liberté. D'autres fois, elles dédaignent trop les vertus familières; elles sont tourmentées du besoin des choses extraordinaires; elles ne savent pas comprendre que la perfection ne saurait dépendre du bonheur des circonstances, ni de la grandeur du théâtre.

Ici, une grande considération vient nous frapper : ce qui relève encore le prix de la simplicité, c'est que, en même temps qu'elle est une des conditions essentielles et fondamentales de notre éducation morale, elle est aussi une condition accessible au plus grand nombre des hommes, et précisément aux classes les moins favorisées; les situations les plus obscures sont redevables de cet avantage à leur obscurité même.

La simplicité des goûts est au bonheur, ce que la simplicité du cœur est à la vertu. L'une et l'autre tirent la richesse, de l'économie; elles se prêtent aussi une faveur mutuelle.

CHAPITRE II.

DE L'EXERCICE ET DES HABITUDES.

Toute éducation n'est qu'une succession d'exercices bien conçus et sagement gradués.

Il est dans la nature de nos facultés, de se développer en s'exerçant, pourvu toutefois que cet exercice soit progressif, et qu'il n'excède jamais la juste mesure que permet l'état actuel de nos forces.

Les habitudes sont les nouvelles manières d'être, les dispositions acquises qui résultent en nous, d'un exercice ou d'une inaction plus ou moins prolongés.

Ainsi, l'éducation a pour objet de nous faire acquérir, avec de bonnes habitudes, des capacités plus étendues.

Mais on peut se méprendre gravement sur la nature des exercices utiles, sur le caractère des habitudes et sur les effets qu'elles peuvent produire.

La répétition continue ou fréquente agit par une influence non-seulement diverse, mais contraire sur nos organes matériels, sur nos facultés actives, sur notre sensibilité extérieure et sur les affections morales.

Faute d'avoir bien su distinguer ces choses, on a commis de grandes erreurs dans l'éducation pédagogique; on pourrait, par la même cause, en commettre de bien graves aussi, dans le travail de sa propre amélioration morale.

C'est ici qu'on apprend à connaître combien l'homme dépend de ses organes; mais aussi quel pouvoir il a de les dominer.

Les phénomènes aussi nombreux qui résultent de l'exercice répété, et qui, transformant l'état primitif de l'homme, lui composent une nouvelle nature, peuvent être rangés sous quelques lois principales.

La sensation reçue perd graduellement de son intensité par la répétition ; elle finit par échapper presque à l'attention : l'agrément ou le déplaisir qui y étaient attachés décroissent en même temps.

Chose singulière! la sensation qui cesse d'être agréable, celle même qui était indifférente, deviennent, en quelque sorte, nécessaires par la répétition habituelle. On n'en jouit plus, mais on ne peut plus s'en passer. Ainsi naissent les besoins artificiels: les voluptés, en s'usant, se convertissent en autant de chaînes.

L'action organique devient beaucoup plus facile, en se répétant : elle devient par là plus prompte. Elle devient si facile, qu'elle s'exécute en quelque sorte, d'elle-même, et sans que la réflexion y prenne part. On connaît les prodigieux phénomènes de l'habitude acquise par un semblable exercice; on en voit des exemples familiers et sensibles dans les jeux d'adresse, dans les diverses professions mécaniques.

Les mouvemens extérieurs, ainsi convertis en habitude par une répétition fréquente, ne se bornent plus à obéir rapidement au signal de notre volonté; ils la préviennent; ils se reproduisent même contre son gré, dès que les circonstances de lieu, de temps ou autres, auxquelles ils se sont liés, viennent à reparaître. Ils deviennent automatiques; ils se confondent avec ceux qui appartiennent aux fonctions vitales. Tout mouvement contraire devient impossible. Ces habitudes deviennent donc aussi une résistance, un obstacle à l'exécution de certaines déterminations volontaires.

L'imagination, en tant qu'elle est une faculté passive, reçoit de la répétition fréquente les mêmes effets que la sensation. L'habitude ternit l'éclat des tableaux, en efface graduellement les couleurs.

L'imagination, en tant qu'elle est une faculté active, reçoit par un exercice fréquent, un degré toujours croissant d'énergie : elle forme des com-

binaisons plus rapides et plus étendues, s'empare mieux de tous les rapports harmoniques qui servent à les instituer.

Le grand phénomène de l'association des idées n'est qu'une habitude contractée par l'exercice, et qui gouverne la mémoire. En assemblant les idées suivant l'ordre fortuit de la succession ou de la simultanéité, elle voile les relations d'analogie qui sont entre elles.

L'attention, le jugement qui n'est lui-même à quelques égards qu'une attention étendue, ces deux facultés éminemment libres et spontanées prennent un essor toujours plus indépendant, à mesure que les actes en sont répétés avec la liberté et la spontanéité qu'ils exigent.

L'attention et le jugement discernent mieux les détails des impressions et des images qui, par les fréquentes répétitions, ont perdu une partie de leur vivacité.

A mesure que l'association des idées prend plus de force, l'attention et le jugement deviennent graduellement impuissans et inhabiles à séparer et à distinguer les anneaux de la chaîne que cette association compose. Alors la chaîne se déroulant d'elle-même, l'habitude tient lieu du jugement, et lui commande; tout accès est fermé aux analyses de la réflexion. On croit sans voir, on croit en dépit de soi-même.

La part qui, dans nos affections, dépend des

impressions reçues et de la vivacité des images, est soumise à l'affaiblissement progressif que l'habitude fait éprouver aux unes et aux autres.

Certaines affections, en cessant par l'effet de l'habitude d'être des jouissances, deviennent des besoins; les besoins à leur tour deviennent toujours plus impérieux.

La personnalité, à mesure qu'elle s'occupe de se satisfaire, devient toujours plus exigeante, plus exclusive, plus susceptible, plus inquiète; elle voit augmenter le nombre et la force de ses nécessités, sans voir étendre la sphère de son bien-être. Elle incorpore en quelque sorte, à elle-même, les moyens qu'elle avait employés à ses intérêts; elle se personnifie tellement en eux, qu'elle ira jusqu'à les préférer quelquefois à ces intérêts directs eux-mêmes.

La générosité, au contraire, en s'exerçant, devient plus expansive et plus libre; elle se dégage de toutes les sujétions artificielles. Le calme croît pour elle avec l'activité même, et la continuité qui ternit tout, rend son bonheur plus complet encore.

La pratique des devoirs, se convertissant en habitude, soulage tout ensemble la réflexion et la volonté.

Les devoirs qui prescrivent la répétition exacte et constante d'actes uniformes, reçoivent dans la pratique une nouvelle confirmation de l'habi-

tude; il en est tout le contraire de ceux qui prescrivent des actions variées et nouvelles.

Par une méditation assidue, le sentiment du bien, sentiment éminemment libre et spontané, acquiert une énergie toujours croissante.

Par une suite d'efforts continués et progressifs, l'âme devient toujours plus capable de se commander à elle-même, soit qu'il faille agir ou se contenir, résister ou vaincre.

Dans ce petit nombre de lois est renfermée toute l'histoire des passions et celle des opérations de l'esprit humain.

On y voit l'origine de la distinction entre les passions arides et les passions ardentes : les premières, comme l'avarice, naissent d'une habitude mécanique qui étouffe toute sensibilité; les secondes, comme l'amour et la colère, d'un essor de l'activité qui rend la sensibilité plus énergique. On voit pourquoi les secondes ne persévèrent qu'autant que leurs objets se présentent entourés de circonstances nouvelles qui semblent les renouveler elles-mêmes, et pourquoi, lorsque ces circonstances leur manquent, les passions ardentes se transforment en passions fixes et arides.

On y découvre tout ensemble et l'origine des préjugés et la source des découvertes : les premiers naissent des aveugles routines dans lesquelles l'esprit se trouve engagé par les habitudes mécaniques; les secondes de l'essor indépen-

dant de la raison déployant graduellement son activité.

On y peut admirer les bienfaits de la morale, cette source inépuisable de lumières et d'activité, qui réjouit l'âme en l'affranchissant, qui la rajeunit incessamment, et la met en pleine possession d'elle-même.

On y aperçoit enfin la différence essentielle des deux espèces d'éducation : l'une qui, se fondant uniquement sur la répétition extérieure des mêmes procédés, peut donner l'habileté de la routine et l'instruction de la mémoire, mais rend incapable d'inventer ou de perfectionner, paralyse les combinaisons de l'imagination et l'indépendance du jugement; l'autre qui, au contraire, remontant aux motifs et aux principes, enseigne à mieux faire, en se rendant compte de ce qu'on a fait, et à mieux penser en se rendant compte de ce qu'on sait : l'une qui n'est que la tradition du pédantisme, l'autre qui est l'art de la sagesse; l'une, qui construit des automates, dresse aussi les animaux; l'autre qui élève, anime, éclaire et forme des hommes.

En effet, en réfléchissant sur les phénomènes qui viennent d'être indiqués, on remarque qu'il y a pour l'homme deux sortes d'exercices, et deux sortes de dispositions acquises.

Il y a un exercice mécanique qui consiste à répéter les mêmes actes, d'après le modèle qui en

est tracé, sans recourir aux motifs qui les ont primitivement déterminés.

Il y a un exercice réfléchi qui consiste au contraire à se nourrir de ces motifs eux-mêmes.

Il y a donc des habitudes passives qui ne sont autre chose que la faculté acquise de reproduire les mêmes actes, même en l'absence du modèle, sans avoir besoin de voir ni de sentir.

Il y a des capacités actives qu'on ne peut appeler qu'improprement des habitudes, et qui sont la faculté de sentir plus vivement comme de mieux voir.

Ces deux ordres de dispositions acquises paraissent directement contraires, et, au premier coup-d'œil, on les jugerait incompatibles entre eux : l'un restreint, l'autre étend; l'un impose des chaînes, l'autre procure la liberté; l'un prévient la réflexion et la volonté, l'autre leur donne un plus grand essor; et, ce qu'il y a de bien remarquable de ces deux modes d'exercice, l'un a principalement son siège dans nos organes extérieurs, l'autre dans le foyer même de l'âme : de ces deux ordres de dispositions acquises, l'un est principalement soumis aux conditions de notre tempérament, l'autre ressort essentiellement de nos facultés intellectuelles et morales. C'est ainsi que l'âme et ses organes, quoique étroitement unis, dépendent de deux systèmes de lois évidemment différentes.

Toutefois, ces deux ordres de dispositions ac-

quises peuvent, si leurs rapports naturels ne sont pas intervertis, se prêter un mutuel secours; ils sont même nécessaires l'un à l'autre.

Le premier est essentiellement conservateur; le second essentiellement conquérant.

L'étude confie au premier genre d'habitudes les résultats des connaissances acquises, pour les y retrouver au besoin dans l'occasion; de cette manière, elle n'a plus besoin d'avoir sans cesse présente la série des observations ou des raisonnemens qui conduit à ces connaissances. De même aussi, la vertu confie à ce premier ordre d'habitudes les bonnes qualités acquises, pour les employer dans la circonstance; elle n'a plus besoin d'avoir sans cesse présentes les considérations qui ont servi à fonder le devoir dont ces qualités sont une expression vivante.

Mais, pour l'étude et pour la vertu, l'avantage de ce secours consiste précisément en ce que l'une et l'autre soulagées de la sorte du poids de leurs richesses, pendant qu'elles en conservent cependant l'usage, deviennent libres d'appliquer leur activité à des acquisitions nouvelles.

Là est tout l'art du perfectionnement; car, c'est à l'aide de ces lois admirables que l'homme, quoique si limité par sa condition, devient capable de s'élever et de s'étendre par une progression non interrompue, et que même plus il obtient, plus il devient capable de produire encore.

Là aussi est une preuve manifeste de la destination naturelle de l'homme au perfectionnement; car ces deux dispositions, évidemment instituées l'une pour l'autre, sont combinées entre elles pour que l'homme puisse s'enrichir sans cesse; l'une se chargeant de recevoir en dépôt ce que l'autre recueille, approvisionne.

Cependant, toute cette belle et sage économie sera détruite si l'on tombe dans l'une des deux erreurs suivantes : si l'exercice purement mécanique usurpe les fonctions qui, dans l'éducation morale, appartiennent à l'exercice réfléchi, ou si, satisfait d'avoir acquis d'heureuses habitudes, on néglige de les raviver sans cesse par la développement des capacités actives.

Et d'abord, toute l'utilité des habitudes est évidemment subordonnée à la valeur primitive du dépôt dont la conservation leur a été confiée. L'habitude contractée d'après le seul exercice mécanique, étant aveugle de sa nature, peut s'emparer indifféremment du mal comme du bien, de l'erreur comme de la vérité. Si, dans cette alternative, elle a le bonheur de rencontrer la chance la plus favorable, dotée par l'effet du hasard et non par le choix, elle ne possédera que des richesses stériles; en effet, on ne peut employer une règle, comme on ne peut appliquer un principe, qu'autant qu'on est entré dans l'intelligence de leur sens et de leur esprit; le précepte le plus

sage, l'axiome le plus exact, s'ils sont adoptés sans être compris, ne se plieront point à la variété des circonstances, pourront même devenir des instrumens funestes.

Mais l'habitude contractée de la sorte peut aussi se former sous des chances moins heureuses; et de là ces fausses associations d'idées qui attachent la notion de la vertu à des actions que la vertu ne saurait avouer, et dont on rencontre dans l'histoire et sur la scène du monde de si nombreux et de si déplorables effets. L'habitude donne à ces associations arbitraires une singulière ténacité, et comme elle prend elle-même la forme d'une nécessité impérieuse, elle leur prête quelque chose des apparences du devoir; on leur obéit ainsi de bonne foi, et chaque jour elles paraissent plus sacrées, parce que l'habitude devient plus forte.

C'est ainsi que les idées se confondent : on ne sait plus ce qui appartient à la routine, ce qui appartient réellement au devoir. Il est plus d'une personne peut-être qui se trouverait assez embarrassée s'il lui fallait discerner, dans ce qui se présente à elle sous l'image d'une obligation, ce qui résulte réellement d'une loi morale, et ce qui ne constitue qu'une association d'idées formée dès l'enfance; cette observation elle-même, vraie dans quelques cas, mais généralisée à tort, est venue, à son tour, par une autre association d'idées non moins arbitraire et non moins erronée, égarer

plus d'un philosophe; elle a servi, en particulier de prétexte aux sophistes pour contester la réalité des notions de la morale. (1)

Telle est l'origine de ces vertus de convention, qui prennent si souvent la place des véritables; soit qu'elles excluent celles-ci d'une manière directe, soit qu'elles absorbent des forces que celles-ci auraient réclamées. Tel est le secret de l'artifice qu'emploie le pouvoir, quand il veut convertir le fait en droit, en appelant les habitudes pour tenir lieu de la légitimité, dans la soumission. Telle est la source de ces vues étroites qui se refusent à l'intelligence des maximes générales, et qui donnent en même temps un caractère absolu aux règles relatives et purement conditionnelles. Telle est aussi l'une des causes de ce fanatisme immobile et froid, qui affecte le calme et la dignité de la raison, parce que, dans les fausses idées qu'il s'est faites du devoir, l'habitude a pris la place de l'enthousiasme. Tel est enfin le principe de cette disposition qui nous porte à condamner ceux qui font autrement que nous n'avons coutume de faire, et nous rend ainsi d'autant plus intolérans que nous devenons moins bons et moins sages.

(1) A force de remarquer, dans le monde et dans les mœurs des peuples, des observances fondées uniquement sur d'aveugles habitudes, ils se sont accoutumés eux-mêmes à ne plus supposer que des habitudes routinières partout où ils ont rencontré la fidélité à certaines règles.

Sans doute, lorsqu'elles ont passé dans le domaine de l'habitude, la connaissance cesse d'être une vue actuelle de l'esprit, la vertu cesse d'être un mérite actuel. Mais, dans l'origine, la connaissance a dû être une vue de l'esprit, et la vertu un mérite; sans quoi la première, même en rencontrant le vrai, ne serait plus une connaissance, mais un préjugé, et la seconde ne serait plus qu'une qualité heureuse et non un titre à l'estime. L'habitude ne doit servir qu'à dispenser de revoir sans cesse ce qu'on a bien vu une fois, et de recommencer un effort pour l'observation du même devoir.

On répète sans cesse qu'il faut contracter de bonnes habitudes : rien n'est plus vrai; mais ce n'est pas assez dire; il faudrait ajouter que ces habitudes doivent être fondées sur un bon principe, c'est-à-dire sur une conviction éclairée, sur un sentiment réfléchi; sans cela elles ne constitueront tout au plus qu'une sorte de régularité extérieure; elles ne contribueront point à la vraie amélioration morale.

Ce n'est point encore assez; et, lors même que les meilleures habitudes ont été contractées, il faut aussi revenir fréquemment au principe qui avait présidé à leur formation; et, de même que les connaissances une fois logées dans la mémoire deviendraient stériles et comme mortes, si elles n'étaient fréquemment replacées dans la lumière

primitive des théorèmes générateurs; de même aussi les qualités louables se terniraient peu-à-peu si elles n'étaient fréquemment ranimées par la chaleur vitale du sentiment moral. Faute de les ramener ainsi à leur origine, elles se confondraient dans leurs effets avec ces habitudes aveugles dont on vient de parler; elles ne sauraient plus se prêter à la variété des applications et aux besoins naissant des circonstances nouvelles; elles se trouveraient tour-à-tour ou trop absolues ou insuffisantes.

Enfin, ce serait renoncer au bienfait principal qu'on doit attendre des habitudes, que de se reposer sur elles, en se dispensant d'entretenir cette activité intérieure qui doit aspirer sans cesse à des acquisitions nouvelles. La culture de l'intelligence s'arrête si l'on tourne perpétuellement dans le même cercle d'idées; les idées obtenues veulent être incessamment soumises à de nouveaux rapprochemens qui en fassent jaillir de nouveaux rapports. Cette élaboration ainsi continuée ajoute encore à la clarté des notions qu'on possède en les rendant fécondes; à mesure qu'elle en multiplie le nombre, elle en rend l'intelligence plus facile et le poid plus léger par la coordination toujours plus parfaite qu'elle établit entre elles; on sait d'autant mieux qu'on sait davantage. La culture morale s'arrête également, si on néglige d'offrir à l'amour du bien de nouveaux alimens, et à l'em-

pire de soi la matière de nouveaux triomphes : on se reposera sur les bonnes habitudes contractées; mais on laissera languir et s'éteindre les deux puissances intérieures par lesquelles l'âme agit et se déploie. On continuera de se mouvoir au-dehors, on cessera de vivre au-dedans; ainsi ce prétendu repos, ce repos fatal deviendra une rétrogradation véritable. Au contraire, lorsque l'amour du bien et l'empire de soi, lorsque les facultés actives de l'âme continuent de s'entretenir par des conquêtes successives, toutes les qualités acquises en reçoivent une nouvelle force, un nouveau degré de pureté. Car toutes les règles, tous les motifs de ce qui est bien, conservent entre eux une étroite analogie, dérivent d'une source commune, et plus on avance mieux on saisit les rapports intimes qui les unissent.

Ainsi, lorsqu'on recommande l'exercice comme le principal moyen de perfectionnement, il faut bien entendre qu'il s'agit, non pas seulement de s'exercer à agir, mais de s'exercer aussi et surtout à sentir, à voir; qu'il s'agit, non pas seulement de répéter mécaniquement les mêmes choses, mais de s'entretenir aussi dans les motifs, de croître en force et en liberté; qu'en un mot, c'est l'âme elle-même qu'il faut exercer dans ses facultés les plus intimes.

Gardons-nous donc de rompre l'harmonie naturelle qui doit exister entre les habitudes conser-

vatrices et le mouvement d'une activité progressive! Gardons-nous de vouloir subsister toute la vie sur le fonds de quelques années, et après avoir commencé en hommes, de vouloir continuer en automates! Celui qui négligerait d'accepter le secours des habitudes, ne ferait que remplir sans cesse le tonneau des Danaïdes ; il serait, relativement à la pratique de la vertu, ce que serait dans l'ordre des connaissances un homme privé de mémoire. Perdant sans cesse à mesure qu'il acquiert, n'ayant point de passé, ne pouvait rien lier par l'esprit de suite, il serait le jouait d'une mobilité continuelle; il commencerait toujours et n'acheverait jamais. L'homme, enfermé dans ses habitudes comme dans une sorte de forteresse, se condamnant à ne plus s'étendre et croître, cesserait de goûter le bien, en le pratiquant, et même de le comprendre; il ne vivrait plus de la véritable vie, il offrirait le phénomène d'une sorte de pétrification morale ; il conserverait seulement la forme de ce qu'il fut jadis. Pendant que tout se renouvelle autour de lui, seul, il resterait immobile; étonné de se voir dépassé par ceux qui ne partagent point sa léthargie, il condamnerait les progrès eux-mêmes comme une sorte d'innovation téméraire; il se scandaliserait des améliorations; on le verrait nier la possibilité de tout perfectionnement, sourire dédaigneusement en présence des plus nobles et des plus justes espérances, se croire

exempt d'illusions, quand il n'est que l'esclave de ses préjugés; ériger en système général la borne qu'il s'est imposée à lui-même, semblable à un paralytique qui prétendrait refuser aux hommes la faculté de se mouvoir. Il arriverait même à s'attribuer une supériorité marquée sur les autres; car on se croit d'autant plus grand qu'on n'aperçoit pas ses limites.

Les habitudes prêtent spécialement un appui solide à toutes les vertus qui renferment le caractère de la fidélité et de la constance. L'exercice des facultés actives prépare un secours non moins puissant aux vertus qui demandent un effort spontané, un élan subit de l'âme. Disons mieux; ces deux conditions se réunissent dans toutes les vertus, seulement dans les proportions inégales. L'éducation morale doit nous mettre en mesure de satisfaire à ce que demandent l'un et l'autre.

Il est un grand combat, un combat perpétuel et universel, sur le théâtre de la société, comme dans l'intérieur de chaque individu : c'est le combat entre l'ancien et le nouveau. Il embrasse les idées et les sentimens, les arts et les institutions. C'est le combat entre les habitudes et les tentatives, entre le repos et le mouvement. On dirait que ces deux grandes forces, toujours en présence, jouent dans le monde moral le même rôle qui est assigné par les astronomes, dans le système planétaire, à la gravitation et à l'impulsion : mais

dans le système planétaire, elles se font constamment équilibre; aussi l'ordre n'est-il pas un instant rompu. Ou, si l'on aime mieux, c'est ainsi que dans la nature extérieure, il y a deux principes : l'un permanent : la matière et ses propriétés, et l'autre toujours nouveau et productif : le mouvement, principes qui se combinent par un merveilleux accord. Dans ce combat de l'ancien et du nouveau, l'une des deux forces est armée pour la résistance, comme l'autre pour l'attaque; l'une invoque l'autorité, l'autre l'enthousiasme; celle-là paraît plus fidèle, celle-ci plus généreuse; celle-là, gardienne de la stabilité, conserve; celle-ci, mère des améliorations, veut produire; celle-là, en repoussant tout changement, arrêterait tout progrès; celle-ci, en précipitant les progrès, créerait tous les dangers; la première est immobile autant que la seconde est présomptueuse; la première n'est occupée qu'à maintenir, comme si rien n'avait commencé; la seconde, qu'à créer comme si rien n'existait. Qu'au lieu d'être hostiles l'une à l'autre, elles fassent donc alliance! Ne sentent-elles pas le besoin qu'elles ont de leur mutuel secours? Par là, ce qui est ancien rajeunira sans cesse, seul moyen de ne pas périr; ce qui est nouveau succédera, seul moyen de fonder avec solidité; tout pourra se mouvoir sans se dissoudre. Cette grande alliance sera le perfectionnement : dans l'ordre social, ce sera l'accord des mœurs et

de la liberté, dans les sciences et les arts, celui de l'expérience et de l'esprit d'invention ; dans la morale, celui de la constance et de la générosité. Voyez avec quel art la nature, dans la première éducation de l'homme, a combiné ces deux puissances rivales! A peine il est né, que des habitudes se contractent; elles vont se multipliant de jour en jour; mais, de jour en jour, des objets nouveaux viennent les modifier, les plier, les étendre, réveiller et entretenir l'activité intérieure. Continuons son ouvrage sur le même plan! Veillons à l'origine de nos habitudes; pour n'en contracter que de salutaires, et pour ne les former que d'une manière réfléchie! veillons encore sur elles quand elles sont acquises, pour ne pas les laisser dégénérer? Mais, tournons aussi nos regards sur l'avenir, et ne cessons point d'être jeunes pour la vérité et la vertu! Portés sur un vaste océan, exposés aux tempêtes, mais appelés au port, les souvenirs seront pour nous une ancre, les espérances, une voile.

CHAPITRE III.

COMMENT SE DÉVELOPPE L'AMOUR DU BIEN. — DE LA CULTURE DE LA SENSIBILITÉ.

De même que le monde commet l'erreur de faire consister presque exclusivement la morale dans les affections naturelles, les philosophes, à leur tour, commettent quelquefois celle d'isoler la morale des affections; quelquefois même, ils vont jusqu'à vouloir immoler celles-ci à celle-là. Cependant, la sensibilité bien dirigée est une préparation heureuse et graduelle à l'exercice du devoir, elle le rend plus facile en le rendant plus doux; elle donne des forces précieuses pour l'accomplir; elle est en quelque sorte l'adolescence de la vie morale. La sensibilité se nourrit du désintéressement; elle nous le fait pratiquer presque à notre insu; elle y joint un charme singulier; elle se dirige souvent aux mêmes fins que le devoir, quoique sans y joindre encore et la notion et le

mérite du devoir; elle est comme l'aurore du véritable amour.

L'art de cultiver et de bien diriger la sensibilité est donc une portion essentielle de la première période de notre éducation intérieure. Sans doute, cette belle faculté est un don de la nature, et la nature l'a réparti avec quelque inégalité parmi les hommes. Toutefois, il n'est aucun de nous qui ait été déshérité de ce trésor du cœur; ceux qui paraissent avoir été laissés dans l'indigence, se sont le plus souvent appauvris eux-mêmes, en négligeant ou dissipant le patrimoine qui leur est échu. Si la sensibilité paraît s'affaiblir avec l'âge, si l'expérience qui ne devait que l'éclairer, si le commerce de la société qui, sous plusieurs rapports, pouvait l'entretenir, viennent cependant lui porter de si funestes atteintes, nous avons bien plus de part que nous ne croyons au préjudice qui nous est causé, et nous devrions avant tout en accuser notre légèreté et notre imprudence.

Deux causes principales altèrent et détruisent progressivement en nous cette douce puissance du cœur, ou l'empêchent du moins de se faire jour. L'une a son origine au-dehors, l'autre au-dedans de nous-mêmes. La première est dans la distraction qui naît de toute espèce de tumulte extérieur, qui nous porte d'objets en objets, sans nous permettre de nous fixer sur aucun, et qui, en nous agitant sans relâche, nous empêche d'ha-

biter avec nous-mêmes. La seconde est dans cette personnalité active, réfléchie, ambitieuse, qui prend les formes de l'orgueil, de la vanité ou de l'amour-propre. L'une dissipe la sensibilité, l'autre en dessèche la source.

La sensibilité est un principe secret, caché au plus profond de notre cœur, que souvent nous n'y soupçonnons pas, et qu'il faut aller y découvrir; elle ne se fait jour que dans le calme du recueillement; elle a besoin de se replier sur elle-même, de se nourrir de ses propres émotions, de s'y arrêter, de s'y reposer en liberté. De là vient qu'elle se complaît dans la retraite et le silence. C'est une plante délicate qui veut croître à l'écart et à l'ombre; c'est un parfum exquis et suave, qui s'évapore rapidement s'il est exposé au grand air. Dans les scènes de la nature comme dans les productions des arts, la sensibilité demande des teintes douces et sombres, des lignes ondoyantes et prolongées; elle recherche ces voûtes mystérieuses qui semblent lui offrir un asile. Elle a de secrètes mélodies qui ne peuvent être entendues que de l'oreille la plus attentive. Rien ne la protège mieux que les pensées graves et sérieuses. Elle ne peut suffire à plusieurs objets à-la-fois; elle ne peut passer rapidement d'un objet à un autre, elle s'attache d'autant plus qu'elle s'est attachée plus longtemps.

De tous les genres de distractions extérieures,

celles qui souvent sont le plus fatales à la sensibilité, sont celles qu'entraîne une excessive préoccupation des affaires. La dissipation de la frivolité peut avoir un terme, et quelquefois alors le cœur, en se retrouvant lui-même, éprouve une sorte de surprise et de joie qui lui rend une vie nouvelle. Mais la préoccupation de ce qu'on appelle *les affaires*, n'est autre chose qu'une habitude d'être absorbé par la discussion des intérêts matériels; elle nous place vis-à-vis des autres hommes dans l'attitude de la défense; elle ramène constamment à la distinction du tien et du mien. Dans les transactions dont se composent les affaires, chacun stipule ce qu'il veut acquérir; dans le commerce des affections, chacun porte ce qu'il a besoin de donner.

D'ailleurs, la sensibilité redoute en général tout ce qui présente l'apparence d'un calcul; elle répugne même à ce qui est trop déterminé, trop précis; elle craint de rencontrer les entraves, même de les apercevoir; elle y voit une gêne pour sa liberté, un obstacle à cet abandon, à cette confiance qui lui plaisent; la rigueur des méthodes la déconcerte, la clarté des définitions l'incommode : il lui faut une sorte de vague; elle a besoin de mystère; elle veut errer; elle ne consent point à être captive.

On sait combien sont profondes les atteintes que l'abus de la volupté des sens porte à la sensi-

bilité de l'âme. Le dommage est d'autant plus considérable que les jouissances ont un caractère plus matériel et plus grossier; l'homme semble perdre dans ce genre d'excès la conscience de sa vie intérieure; cette espèce d'ivresse entraîne le sommeil du cœur comme celui de la raison. Cependant, si ces égaremens ne vont point jusqu'à la dégradation, l'égoïsme des sens altère la sensibilité d'une manière moins absolue, moins irréparable que l'égoïsme des prétentions ambitieuses : quoiqu'il n'arrive guère qu'on se livre pleinement aux plaisirs sensuels quand l'âme est remplie d'affections vives ou tendres, il y a quelquefois, dans l'espèce d'hilarité et de bien-être que ces plaisirs procurent, une disposition favorable à une sorte de confiance, d'abandon, de générosité même. Mais l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, resserrent le cœur en tout sens et ne lui permettent point de s'épanouir; ils l'entretiennent dans un état constant d'hostilité, de défiance, dans une disposition d'envahissement. L'orgueil introduit des distances là où la sensibilité aspire à rapprocher ou à confondre; il veut dominer, et la sensibilité cherche à complaire. La vanité demande des distinctions, et la sensibilité exige cette espèce d'égalité qui seule donne cours à la confiance; la vanité cherche les applaudissemens, la sensibilité craint les applaudissemens parce qu'ils pourraient nuire aux affections. L'amour-propre trouble les relations

de la vie par ses susceptibilités et ses exigences; la sensibilité a besoin avant tout de sécurité dans les rapports avec les autres hommes. L'orgueil aime à protéger, la vanité aime à se montrer puissante; l'une et l'autre se complaisent donc quelquefois à donner, parce qu'en cela ils affectent une sorte de supériorité; mais leurs bienfaits sont empreints d'ostentation. La sensibilité accepte la protection lorsqu'elle lui est nécessaire; elle sait jouir de recevoir, porter avec joie la dette de la gratitude et bénir la main qui a répandu le bienfait. Si elle donne elle-même, elle ignore sa générosité, tant le mouvement lui en est naturel. L'amour-propre peut ambitionner de plaire; la sensibilité aspire à soulager, est avide de faire jouir. La volupté la plus exquise qui soit sur la terre, celle de se sentir aimé, peut être empoisonnée par l'amour-propre. L'orgueil dédaigne; la sensibilité se plaît à relever, à honorer l'objet de ses affections. La sensibilité du cœur ne se développe qu'à mesure qu'on se dépouille de soi-même, en s'accoutumant à respirer dans les autres; or, il n'est aucune recherche de soi-même plus active, plus ingénieuse, plus persévérante, plus universelle, que celle dont la vanité est le mobile.

L'amour-propre est pour la sensibilité un ennemi d'autant plus dangereux qu'il se déguise pour la séduire, s'insinue auprès d'elle avec des formes amicales, semble s'associer à ses intérêts,

pour l'associer elle-même aux prétentions qui l'occupent, aux sollicitations qui le dévorent.

Si nous réussissons à écarter de nous ces deux principaux obstacles, les distractions du dehors, la recherche de soi-même au dedans, la sensibilité pourra dès-lors se faire jour, et le régime propre à la seconder sera beaucoup plus simple qu'on ne serait porté à le croire. Car, il n'y a pas un art pour se donner de la sensibilité; les efforts même que l'on ferait pour l'exciter auraient leurs dangers; on agirait sur son imagination plus que sur son cœur; on ne ferait que se tromper soi-même. Les émotions qu'on se compose et qu'on se commande n'ont rien d'utile, de profond, de stable. Elles paralysent les émotions ingénues. Que si l'on veut considérer comme un art l'éducation de cette faculté de l'âme, l'art consistera ici comme en tant d'autres choses, à écouter, suivre, seconder les indications de la nature, qui, bien comprises, ne sont que la voix de la providence. N'est-il pas visible, par exemple, que la providence a voulu nous retenir, pendant le premier âge, au sein de la famille, comme dans le séjour où cette grande éducation pût commencer d'elle-même? Mais ce n'est pas aux enfans seuls, comme on le suppose, que cette école est ouverte: là, doit se continuer l'éducation des parens, s'achever celle des vieillards. Ceux-ci y puisent, à leur tour, des instructions abondantes: la famille est pour eux

une école où chaque jour encore ils apprennent ce qu'on doit apprendre toute la vie, où ils apprennent à aimer, où ils l'apprennent d'autant mieux, qu'ils y sont appelés à se montrer plus généreux, et à goûter le bonheur de donner. C'est là qu'ils obtiennent le touchant privilège de vivre pour autrui et de s'oublier entièrement eux-mêmes.

C'est donc dans le sein des affections domestiques que la sensibilité semble destinée à naître, à croître, à se fortifier; aussi se défie-t-on, avec quelque fondement, de ces sentimens exaltés qu'affectent certaines personnes, hors de leur propre intérieur, et qu'elles ne savent point y répandre; aussi remarque-t-on souvent que la sensibilité tarit ou prend une fausse voie chez ceux que quelques circonstances ont privés du bonheur de pouvoir goûter ces relations naturelles.

En général, on ne conserve cette précieuse faculté du cœur, qu'autant qu'on demeure dans le vrai, qu'on se garantit de tout ce qui est exagéré, affecté, factice. Le spectateur superficiel peut donc y être facilement trompé. On s'y trompe à l'égard de soi-même : on a souvent beaucoup plus de sensibilité réelle qu'on ne paraît, qu'on ne croit en avoir, parce que celle qu'on a suit son cours régulier et ne se produit par aucune explosion extraordinaire et désordonnée; comme, aussi, il est des gens qui se lamentent sur l'excès de leur

propre sensibilité, et qui peut-être devraient s'affliger de ne pas encore savoir véritablement aimer.

De là vient, sans doute, la secrète sympathie que la sensibilité éprouve pour ce commerce intime avec la nature, qui s'alimente par la contemplation des œuvres de la création. La nature, d'ailleurs, a su se composer de toutes ses productions variées dont elle a peuplé notre séjour, une sorte de langage éloquent, bien que muet, pour s'adresser à nos affections, les éveiller, les entretenir. Elle a ingénieusement trouvé dans mille nuances des couleurs, dans mille parfums, dans mille formes, dans les mouvemens qui paraissent spontanés, dans la combinaison de ces divers effets ou dans l'art de les faire succéder les uns aux autres, autant d'expressions par lesquelles elle semble compâtir à nos peines, sourire à nos joies, nous inviter à l'attendrissement, à la confiance, et ces expressions sont si fidèles, que nous les lui empruntons à notre tour, pour suppléer à la stérilité de nos propres idiomes. On dirait une vaste scène sur laquelle est représenté, par une sorte de pantomime admirable, le grand drame des affections du cœur humain; ici, la douleur semble soupirer; là, l'espérance semble luire; ici, la générosité semble s'épancher; là, la délicatesse semble se voiler aux regards; ici, des attractions réciproques qui se répondent comme par une sorte de sympathie; là, des tributs offerts comme par une

sorte de culte; tout à l'entour, ce recueillement, ce silence, sauve-garde des sentimens purs; partout, cette vérité, cette ingénuité, qui seules donnent au sentiment sa sincérité et sa candeur. Aussi, le cœur aimant et tendre, qui fut douloureusement trompé dans le commerce des hommes, peut-il venir en sûreté dans ce refuge qui lui est ouvert, et y trouver un ami fidèle qui l'entendra du moins; aussi, les âmes unies par une affection céleste pourront-elles entrer dans ce sanctuaire, et y trouver un témoin qui semblera applaudir à leurs transports! De plus, et ceci mérite d'être particulièrement remarqué, il y a dans la contemplation de la nature quelque chose qui, en développant la sensibilité, la fait servir à sa destination essentielle, c'est-à-dire, à notre éducation morale, en la dirigeant vers les pensées de la vertu : ce sont ces images d'un ordre parfait, quoique caché, qui se reproduisent dans l'ensemble et dans les moindres détails, tantôt avec une majesté imposante, tantôt avec une grâce enchanteresse; c'est ce spectacle d'un empire régi par des lois sages et puissantes, où tout obéit sans effort, et, en obéissant, concourt à l'harmonie et au bien; c'est ce contraste de la mobilité et de la fixité, de l'agitation et du repos, de la naissance, de la destruction et de la renaissance, de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, qui paraît si bien peindre les secrets de notre destinée; ce sont tous ces témoignages écla-

tans de la sagesse immense qui préside au système universel des êtres; c'est enfin cette paix si favorable aux méditations du cœur, cette simplicité auguste et sublime qui réduit au néant l'étalage des vanités humaines.

Les traitemens que nous faisons subir aux animaux sont-ils sans influence sur les habitudes de notre caractère? Cette question excite depuis quelque temps et mérite en effet une attention sérieuse. L'absurde hypothèse des cartésiens ne peut se soutenir en présence de tant de signes manifestes qui annoncent dans ces êtres inconnus que nous appelons les animaux, séparés de nous par une épaisse barrière, mais doués d'organes semblables aux nôtres, un principe de sensibilité et un commencement d'intelligence. Or, il est impossible qu'un homme s'accoutume à voir souffrir des êtres sensibles, quoique revêtus d'une forme différente, sans devenir moins compatissant pour les souffrances de ses semblables; ce danger deviendra bien plus grave s'il s'accoutume à les faire souffrir, s'il va jusqu'à se complaire en quelque sorte dans leurs souffrances. Car le principe de la sympathie en sera nécessairement altéré, et si la sympathie n'est pas encore la sensibilité du cœur dans toute sa pureté, elle en est du moins le prélude et l'auxiliaire. Eh quoi! peut-on consentir à créer gratuitement la douleur sur la terre? Que nous ont-ils fait, ces êtres infortunés sur les-

quels nous exerçons cette cruelle puissance? Ceux que nous tourmentons davantage ne sont-ils pas quelquefois ceux-là même qui nous prêtaient avec docilité, avec une sorte d'empressement, leurs utiles services, qui semblaient peut-être même s'associer à nos plaisirs, et rechercher avec nous les rapports d'une singulière affection? Le mystère qui couvre pour nous leur existence, ne nous commande-t-il pas une sorte de réserve ou, du moins, de timidité? L'homme est leur roi, ou prétend l'être : lui est-il permis d'être leur bourreau? Toutefois, qu'on y prenne garde aussi : il y a une exagération contraire à éviter; si la cruauté envers les animaux peut endurcir le cœur, il y a souvent, dans les impressions que fait naître la vue de leurs souffrances, plus de cette sensibilité organique qu'excitent les signes de la douleur, que de ces vraies émotions de l'âme qui seules constituent les affections. L'être inconnu qui respire dans l'animal, quel qu'il soit, est trop loin de nous, trop au-dessous de nous, pour que la sensibilité ne se profane pas en l'admettant à un commerce d'affections qui doit avoir toujours un caractère moral. La sensibilité a une certaine dignité à conserver pour remplir la vocation qui l'attend.

Il est une seconde condition non moins essentielle à la culture de la sensibilité, et qui se réfère plus directement encore au but de cette éducation. Elle consiste à diriger nos affections vers

les objets qui méritent véritablement de les faire naître et de les captiver : en errant au hasard, elles s'exposent à des mécomptes, elles contractent une mobilité funeste : mieux elles seront fondées, au contraire, sur la raison et la justice, et plus elles deviendront fortes et durables. Or cette maxime reçoit deux applications : nos affections peuvent être réclamées comme un hommage; elles peuvent être invoquées comme une assistance.

Heureux ceux qui, dans les êtres auxquels ils sont liés par les nœuds de la nature, trouvent en même temps des modèles, et qui peuvent joindre ainsi le sentiment d'une vénération réfléchie aux instincts de la tendresse! Quel amour alors que cet amour mêlé d'admiration, et qui se confond avec le culte même de la vertu! Plus heureux encore ceux qui peuvent en offrant les exemples d'une belle vie aux êtres que la nature plaça sous leur protection, répandre ainsi sur eux le plus grand de tous les bienfaits, en donnant à leur cœur les enseignemens les plus utiles, en offrant à leurs affections les titres les plus légitimes. Que du moins, dans les liens qui sont de notre choix, cette intention soit constamment observée! qu'à nos relations intimes préside une sage réserve et un discernement éclairé! Nous nous plaignons sans cesse d'avoir été trompés dans nos sentimens! Ne devons-nous pas nous accuser plutôt d'avoir été imprudens, aveugles dans les rapports que nous

avons contractés. Ce n'est pas tout au reste : il ne nous est pas donné de trouver autour de nous des êtres parfaits; un commerce habituel fait ressortir graduellement les imperfections de ceux même qui sont les meilleurs; ces découvertes peuvent surprendre, refroidir; la fleur du sentiment peut ainsi se faner : il y a donc une sorte de soin délicat à observer, pour ne point laisser décolorer, si l'on peut dire ainsi, les objets de nos affections, par les impressions que la familiarité tend à produire : il faut couvrir à ses propres yeux, d'une sorte de manteau, ce qu'ils ont de moins distingué; il faut conserver intact le sentiment qui les honore; car on n'aime véritablement que ce qu'on peut reconnaître comme honorable. Quel ennemi plus terrible pourrait donc rencontrer, sur le théâtre de la société, la sensibilité du cœur, quel ennemi plus terrible que cet esprit de causticité qu'on voit avide de tout désenchanter, de tout rabaisser! quelle plus funeste influence pour elle, que le spectacle de ces jeux cruels de l'esprit, où la frivolité maligne se plaît à violer le respect dû à la bonté, à poursuivre la candeur des traits de l'ironie! Comment la sensibilité oserait-elle se produire là où cet art du dénigrement, s'enveloppant de formes élégantes, usurpe l'apparence de la grâce, est célébré comme une chose de bon goût, et devient une condition de succès!

Une juste fierté redoute de contracter trop lé-

gèrement les engagemens de la reconnaissance; une juste délicatesse répugne à les contracter envers ceux qu'on ne peut pas estimer, ou avec lesquels on ne peut entretenir que des rapports trop fugitifs; mais l'amour-propre aussi repousse souvent un genre d'engagement qui l'humilie, et la sécheresse du cœur refuse de promettre ce qu'elle n'a pas le moyen de tenir. Il est des bienfaits qu'il n'est pas en notre pouvoir de rejeter, et qui nous ont même prévenus avant toute réflexion de notre part; il en est qu'une délicatesse plus exquise commande quelquefois d'accepter: c'est ainsi qu'elle se complaît à recevoir les dons dans le commerce de l'affection la plus intime, et à offrir par là un gage encore plus parfait de l'amour. Qui accepte, aime. La reconnaissance, née sous de semblables auspices, devient, pour la sensibilité, une institutrice, une protectrice: elle donne aux affections le caractère d'une dette sacrée; elle élève à nos yeux ceux qu'elle nous fait chérir; elle dispose au respect; elle se nourrit de souvenirs; elle est une fidélité du cœur; elle s'empare, en quelque sorte, de la personnalité, pour l'amener captive aux pieds de l'amour, et la contraindre de lui rendre hommage. La reconnaissance a aussi une sorte de générosité qui lui est propre, savoir, le sacrifice même qu'elle impose à l'amour-propre. Applaudissons-nous donc de voir que notre destinée dans la vie nous a ap-

pelés à recevoir d'abord, pendant l'enfance et la jeunesse, une si longue suite de bienfaits! C'est que la reconnaissance, en effet, nous avait été donnée pour présider à l'éducation de notre sensibilité. Applaudissons-nous encore de nous retrouver, dans la vieillesse, dépendans des services d'autrui! La reconnaissance viendra ainsi réchauffer encore la sensibilité du cœur, sur le soir de la vie. Nous avons besoin d'autrui, et au berceau et dans la caducité, parce que l'amour doit occuper les avenues et l'issue de notre carrière. Qu'est-ce vivre, si ce n'est aimer?

Outre les affections qui se dirigent ainsi au-dessus de nous, il en est d'autres qui se portent vers ceux qui sollicitent nos secours : car c'est par ce genre d'échanges, c'est par cette double direction de la sensibilité, que se forment ces corrélations graduées qui entretiennent la vie dans la société humaine. La pitié, si utile à ceux qu'elle vient soulager, l'est bien plus encore peut-être à ceux qui soulagent. A ceux-ci elle enseigne l'attendrissement; elle leur révèle tout ce qu'ont de sacré les liens qui nous unissent à nos frères; elle les introduit dans le sanctuaire de l'humanité. Mais la pitié qui donne ces enseignemens n'est pas la pitié dédaigneuse : c'est une pitié dans laquelle intervient un juste respect pour le malheur; ce n'est pas celle qui cherche à se soulager elle-même du spectacle de la souffrance : c'est celle

qui a besoin d'en tarir les sources. Combien il est facile d'aimer ceux qu'en effet on peut servir! Quelles facultés nouvelles on découvre en soi, lorsque des occasions inattendues de dévoûment viennent s'offrir, lorsque ensuite on goûte la joie enivrante d'avoir pu répandre, autour de soi, le soulagement et le bonheur! Voyez ces guerriers si terribles dans les combats! Que l'innocence opprimée vienne invoquer leur appui! ils ne sont pas seulement émus, ils sont attendris; les émotions les plus délicates se sont fait jour dans leur âme.

Ceci nous conduit à une troisième condition que nous croirions pouvoir assigner à la culture de la sensibilité. C'est l'activité de la bienfaisance, et nous prenons ici la bienfaisance dans l'acception la plus générale, dans tout ce qui porte un bienfait réel aux autres hommes. Quelquefois, se faisant illusion à elle-même, la sensibilité semble se complaire dans une sorte d'immobilité voluptueuse; cet état de repos prolongé a pour elle un attrait trompeur; elle s'épuiserait bientôt, elle se consumerait par l'abus des jouissances solitaires. Il lui faut une action pour obtenir un aliment, comme il lui faut une expérience pour avoir un régulateur. En se produisant sur le théâtre de la réalité, elle apprend à personnifier, à particulariser ses émotions, à leur donner un objet déterminé; elle s'alimente par les choses même qui servent à la satisfaire; elle s'encourage par les ré-

compenses qu'elle recueille. Qui se dévoue apprend à mieux aimer encore; car, alors seulement, il connaît toute la douceur qu'il y a à aimer. La sensibilité se perfectionne dans la bienfaisance, parce qu'elle y remplit sa vraie destination; elle se défend de cette sombre mélancolie qui la consume, lorsqu'elle se condamne à être oisive; elle se précautionne contre les dangers auxquels l'expose le besoin du vague et de l'indéfini, besoin qui favorise l'incertitude et l'erreur, lorsqu'elle s'y abandonne sans réserve. Trouvant sans cesse autour d'elle de nouveaux objets qui l'invoquent et qui lui répondent, elle se ranime, à chaque instant, d'une nouvelle vie. Enfin, si elle éprouve des mécomptes dans le retour des affections qu'elle espérait, il lui reste toujours un avantage qui n'est sujet à aucun mécompte, le souvenir du bien fait aux autres.

Le souvenir et l'espérance sont deux grands leviers qui agissent sur le développement de la sensibilité, mais avec une puissance presque égale et d'une manière différente.

Si la mémoire est, en partie, un phénomène organique, la réminiscence qui vient s'y joindre est un phénomène intellectuel et moral, d'un grand intérêt. Il n'est rien de plus grave en soi, ni de plus sérieux que le retour vers un passé qui n'est plus; il nous met en présence de l'avenir; il nous enseigne, à-la-fois, et la mobilité et la perma-

nence de notre être; il nous révèle et notre faiblesse et notre dignité; il nous conduit à l'entrée des hauts mystères de l'existence. Le *moi* qui s'apparaît à lui-même, qui se reconnaît au travers de la distance des temps, s'étonne et s'émeut de se retrouver ainsi. Autour de ce *moi* ancien, renaissent et revivent les objets de ses affections, tous les anciens compagnons de sa vie; mais il renaissent entourés d'un charme inconnu; cette rencontre a quelque chose d'attendrissant et de solennel. On sent au travers du cours rapide et variable des circonstances, qu'il y a cependant des liens indestructibles. Le culte des souvenirs ouvre donc à la sensibilité des sources abondantes; il environne d'un caractère sacré les images des absens; il donne aux affections du cœur une empreinte religieuse; il les met sous la sauve-garde de la fidélité, et par cette fidélité, il leur communique une élévation et une pureté singulières. Il a cela de remarquable, qu'il est par sa nature éminemment désintéressé; car il ne peut satisfaire à aucune ambition; il ne peut qu'acquitter les dettes du cœur. Mais, tout empreint de regrets, il concentre l'âme en elle-même; il tend à jeter en elle une sorte de langueur, il l'entoure d'un nuage de mélancolie; s'il n'était soutenu par la vertu, il se verrait quelquefois entraîner par le désespoir : s'il n'était alimenté par la vertu, d'autres fois il pourrait aussi s'éteindre.

La mémoire s'affaiblit par le temps; mais le temps donne à la réminiscence, lorsqu'elle peut lui survivre, un charme toujours croissant : il prolonge ainsi dans un plus grand lointain ce regard que l'âme jette sur le passé, et donne par là quelque chose de plus majestueux et de plus auguste aux objets qu'elle y découvre, comme il donne aussi un prix plus élevé à la constance des affections dont elle continue à les honorer.

L'avenir a aussi ses perspectives, il a aussi ses mystères, et les unes comme les autres ont et plus d'étendue et plus de profondeur encore. Le passé est déterminé, limité, défini; l'avenir est inconnu, il paraît sans bornes. Le passé est décidé, immuable, hors de notre pouvoir; l'avenir semble nous appartenir; il nous appartient, du moins dans tout ce qui est soumis à l'empire de notre libre activité. Du sein de l'avenir semblent sortir mille voix qui répondent aux affections de notre âme; ce sont autant d'échos qui lui redisent ses propres invocations et ses soupirs. Quelles émotions continues ce concert entretient en elle, et y renouvelle sans cesse! L'espérance pare à son gré les objets des affections; elle les enveloppe d'un vague qui les embellit encore; elle leur prête un attrait de plus par la distance même où elle les tient encore, et par l'impatience de les posséder. Elle ne s'est point encore refroidie par la possession, désenchantée par l'expérience. L'espérance est

expansive comme l'amour; elle l'anime par la confiance; elle est sereine, joyeuse, radieuse; elle triomphe d'avance; elle communique aux affections le mouvement qui l'entraîne. Mais, à côté de ses espérances, l'avenir a aussi ses terreurs; mais l'espérance, fille de l'imagination, accompagne cette puissance capricieuse dans ses égaremens, et subit ses mécomptes; mais si elle a nourri la sensibilité en la flattant, elle peut en la trompant ouvrir son tombeau; mais l'espérance ouvre à la personnalité la même carrière qu'à la générosité; l'affection peut s'y laisser séduire et corrompre.

La présence de la nouveauté est pour l'homme le signal de l'espérance et de la crainte. Plus la situation qui commence lui est encore inconnue, plus l'imagination est libre de la remplir des perspectives qui lui sourirent ou qui l'effraient.

Ainsi placé entre l'ancien et le nouveau, l'homme, si son regard était trop constamment arrêté sur l'un ou sur l'autre, pourrait tomber dans le découragement, ou s'abandonner à la présomption. La providence lui a accordé ces deux points de vue pour que leurs influences contraires puissent réciproquement se tempérer. La culture de la sensibilité recevra de leur concours l'assistance la plus favorable. Il n'est rien qui excite dans l'âme des émotions plus énergiques que le réveil d'un ancien souvenir, lorsque, après une longue interruption,

il vient subitement à être reproduit par des circonstances nouvelles. Alors, les deux grands moteurs de la sensibilité humaine agissent à-la-fois, mais en réunissant et combinant leurs forces. Toute la puissance des souvenirs se trouve associée à toute la magie des espérances. L'âme s'étendant de toutes parts semble se mettre en possession tout ensemble et de l'avenir et du passé. Mais l'avenir n'a plus de trompeuses illusions, puisqu'il se présente comme un reflet de l'expérience; mais le passé n'a plus de regrets, parce qu'il va renaître. Rare et merveilleuse coïncidence qui s'offre par exemple à un exilé, quand à son retour il se prosterne sur le rivage de la patrie, qui s'offre quelquefois à un peuple entier, dans ces grandes restaurations politiques qui lui rendent ou des princes qui lui étaient chers, ou des institutions qui lui étaient sacrées! Transports enivrans qui, sur la terre ne peuvent être goûtés que d'une manière rapide, mais qui, sans doute, attendent les cœurs vertueux sur le seuil de l'immortalité future! La nature même des choses ne permet pas à ces rencontres singulières de produire un effet prolongé. Mais il dépend en quelque sorte de nous de les rendre plus fréquentes. Mettons nos espérances sous la protection de l'expérience! nourrissons les réminiscences du cœur par la légitime attente des réunions promises! en d'autres termes, confions à la vertu ces deux grands leviers! elle

les mettra en accord. La vertu elle-même, qu'est-elle autre chose qu'une espérance toujours vivante au sein des plus constans souvenirs? Car elle est toujours ancienne et toujours nouvelle; ancienne par ses règles immuables, nouvelle par les actes du dévoûment; elle reporte l'âme à son origine et lui découvre son avenir; elle la rajeunit sans cesse par les créations qu'elle lui demande et par les récompenses qu'elle lui promet.

Indépendamment des causes qui peuvent développer la sensibilité, il en est qui contribuent spécialement à l'entretenir; dans le nombre de celles-ci on doit particulièrement signaler la fidélité aux affections et les habitudes du respect.

En se reportant aux considérations exposées dans le chapitre précédent, on conçoit comment les sentimens généreux se fortifient par l'exercice, s'alimentent en quelque sorte par eux-mêmes. Ils suivent en cela une loi entièrement inverse de celle qui régit la sensibilité organique. Si les hommes mobiles dans leurs affections croient avoir de vraies affections, ils s'abusent; ils prennent, en partie du moins, les mouvemens de l'imagination pour les émotions de l'âme. En changeant d'objets, la sensibilité semble se condamner; elle se met en contradiction secrète avec elle-même; elle contracte quelque chose de capricieux. La fidélité est une probité dans les sentimens, qui, les élevant à la dignité de la vertu, leur donne quelque chose

de plus pur. Prenez bien garde qué nous ne parlons pas de cette sensibilité exaltée qui se prodigue en démonstration, mais de celle qui réside au fond du cœur, qui fait vivre en ceux qu'on aime!

Les habitudes du respect recueillent, elles aident à la réflexion, elles répandent le calme, elles ramènent l'ordre dans le monde intérieur. Le respect pour les autres hommes, en tant qu'il leur est dû, le respect pour soi-même, le respect pour la vérité et pour les lois du devoir, protègent toutes les émotions sincères et profondes. Le respect prévient cette légèreté qui est l'ennemi le plus ordinaire de la sensibilité du cœur; il environne l'âme d'un rempart contre une foule de distractions; il favorise le commerce qu'elle entretient avec elle-même; il donne à ce commerce du sérieux et de la dignité. Demandez d'ailleurs aux cœurs aimans et tendres : ne se plaisent-ils pas à respecter l'objet de leurs affections? Et que deviendrait la délicatesse du sentiment si ce voile de respect était déchiré!

CHAPITRE IV.

SUITE DU PRÉCÉDENT. — DE LA MÉDITATION.

La méditation, cette grande et universelle institutrice de l'homme, qui préside à toutes les créations du génie, qui seule enseigne véritablement la science, qui, seule aussi, dans les arts guide avec sûreté les applications, parce qu'elle les éclaire du flambeau de la théorie; la méditation prend encore à notre éducation morale une part plus étendue : c'est dans ce dernier ordre de fonctions qu'elle verse de plus abondantes lumières, qu'elle met l'homme en possession de toutes ses facultés et l'élève à toute la dignité de sa nature. Dans les sciences et dans les arts, la méditation ne peut qu'élaborer les faits élémentaires qui lui sont fournis par l'observation; dans le travail de notre éducation morale, elle a en même temps pour but de nous faire explorer notre propre intérieur, pour y recueillir les faits élémentaires qui nous révéleront les lois du devoir et qui nous

initieront à la connaissance de nous-mêmes. Dans les sciences et dans les arts, la méditation n'opère que sur les idées de l'intelligence; dans le travail de notre éducation morale, la méditation est encore appelée à exciter les sentimens qui doivent venir s'associer aux notions de ce qui est bien, ou plutôt qui en découlent et qui animent à l'exécuter. La méditation est l'âme de la sagesse. Mais si les exercices de la méditation présentent tant de difficultés dans la carrière de l'étude, et ne sont familiers qu'à un si petit nombre d'esprits, leur accès est à quelques égards moins facile encore et moins connu dans l'ordre des choses morales; car dans les opérations de l'étude ces exercices s'appuient sur divers ordres de signes sensibles, de descriptions, de nomenclatures; mais dans la sphère des choses morales, ce secours extérieur leur manque; la pensée demeure entièrement abandonnée à elle-même, ne peut s'alimenter que de ses propres fruits, se soutenir que par ses propres forces.

Il y a, comme nous l'avons dit, dans la morale, et une notion et un sentiment; l'une qui éclaire l'intelligence, l'autre qui subjugue la volonté; le sentiment découle de la notion clairement conçue. Telle est l'imposante autorité dont l'auteur de toutes choses a investi la loi du devoir, que son image exerce sur notre cœur un empire toujours plus certain et plus absolu, selon qu'elle s'offre à

notre esprit sous une forme plus simple et mieux dégagée de ce qui lui est étranger. Mais cette image, nous la chercherions en vain au-dehors; nous n'y trouverions que son reflet; elle réside en nous-mêmes, dans le sanctuaire intime de la conscience. Cette image, il ne suffit pas qu'elle se montre, il faut que nous prenions la peine de la découvrir, de la remarquer. L'ignorance, l'inattention la couvrent d'un voile. La plupart du temps, si nous sommes infidèles à la loi du devoir, c'est bien moins pour avoir eu l'intention de la violer, que pour avoir négligé de l'étudier, et, loin que nous fassions le mal pour le mal, il serait presque impossible que nous résistions à l'attrait du bien, si nous savions le considérer dans tout son éclat. Ce n'est pas même assez de jeter les yeux sur ce modèle, il faut y arrêter long-temps ses regards; il est nécessaire que ses influences se répandent graduellement dans notre âme, s'y déploient, en pénètrent les replis les plus profonds, s'en emparent, et l'occupent tout entière. Tel est le but que se propose l'art de la méditation, le premier, le plus puissant des arts, puisque seul il met l'homme en jouissance des plus hautes facultés dont l'ait doté le créateur, et qu'il donne à l'intelligence le caractère d'une cause.

Frappés de l'importance et de la fécondité de ce grand art, les philosophes et les écrivains ascétiques ont, à l'envi, essayé d'en tracer les pré-

ceptes, et nous leur sommes redevables d'un grand nombre de conseils utiles sur un sujet pour lequel de tels conseils sont en effet si nécessaires. Cependant, l'art de la méditation a pu partager le sort qu'ont éprouvé tous les autres, lorsqu'ils se sont vus accablés sous le poids des règles didactiques. On a pu l'embarrasser par des recommandations également inutiles et à ceux qui sont capables d'agir par eux-mêmes, et à ceux qui ne le sont pas, parce qu'elles ne font que répéter aux premiers ce qu'ils exécuteraient naturellement, et qu'elles conseillent aux seconds ce qu'ils sont hors d'état d'exécuter. On a pu le charger de procédés presque mécaniques qui, en voulant rendre ses opérations plus faciles, leur enlèvent le vrai principe d'action et de lumière. On a dit comment il faut choisir un sujet, le déterminer, le circonscrire, le diviser; on a assigné le lieu, le temps, pour l'action et pour le repos, pour les considérations et pour les sentimens; on a presque commandé le moment de la réflexion, celui de l'émotion; on a tracé des cadres, prescrit des méthodes, composé des formules. L'exercice des facultés intellectuelles et morales a été rigoureusement soumis à une marche où tout était prévu d'avance; on n'a pas assez considéré que ces facultés, précisément pour bien remplir leurs fonctions, ont besoin de conserver une certaine indépendance. On a trop oublié que le premier et le plus utile conseil, pour

la méditation, consiste à recommander cette énergie et cette liberté de l'esprit, qui permet à l'âme de s'approprier les vérités qu'elle médite, comme les ayant tirées de son propre fonds.

En effet, ce qu'il y a de plus difficile dans les exercices de la méditation, ce n'est pas de bien opérer dans la région qui en est le théâtre, c'est de parvenir à cette région et d'y pénétrer. Les abords en sont tellement escarpés, qu'ils inspirent une sorte d'effroi à ceux qui tentent de les franchir, et cette circonstance nous explique pourquoi cet art est en effet pratiqué par un si petit nombre d'hommes. Lorsque nous commençons à vouloir nous y livrer, nous nous sentons comme repoussés de toutes parts. D'abord, mille souvenirs viennent nous assaillir dans la retraite où nous tentions de nous réfugier; les fantômes mobiles et capricieux des objets dont nous nous étions éloignés, reviennent nous importuner plus encore que ces objets eux-mêmes, et tourbillonnent en mille sens autour de nous. Réussissons-nous à apaiser ce tumulte? une seconde épreuve non moins pénible nous attend; c'est le silence, le vide, l'obscurité; au lieu de ces régions fertiles que nous espérions parcourir avec joie, nous ne découvrons encore qu'un aride désert; en vain nous invoquons les images célestes qui devaient nous ravir; elles nous fuient; nous retombons sur nous-mêmes, comme accablés du poids de

l'ennui; notre intérieur ne nous présente que l'horreur d'une vaste solitude. Faisons-nous un dernier effort? les ténèbres paraissent se dissiper; les idées se produisent; mais elles naissent confuses, incohérentes, désordonnées; elles nous échappent quand nous croyons les saisir; elles se précipitent les unes sur les autres, se pressent, se heurtent, et nous plongent peut-être dans une dernière épreuve, la plus rude de toutes, celle de l'incertitude et du doute. C'est seulement lorsqu'on a eu le courage de traverser ces trois zones successives, si l'on nous permet cette expression, qu'on atteint enfin à cette sphère lumineuse et paisible où nous attendent tous les fruits de la méditation avec toutes ses jouissances. Mais avant d'y être parvenu on se décourage, on renonce, on déclare que l'entreprise est impossible.

Ce qui importe donc avant tout c'est de faciliter les abords de la région où la méditation nous appelle, et c'est ce qu'on obtiendra par une préparation convenable : or, tous les soins que cette préparation demande sont compris dans le recueillement.

Le recueillement ne consiste pas exclusivement, comme l'ont cru quelques mystiques, dans l'isolement qui affranchit l'âme de toute distraction extérieure; il demande aussi, il demande surtout que l'âme rassemble en elle-même toutes ses forces, qu'elle en dispose avec une souveraine puis-

sance; la présence de certains objets extérieurs pourra quelquefois seconder, plus encore que contrarier, cette réaction énergique; comme aussi, en l'absence de tout objet extérieur, l'âme pourrait rester plongée dans une oisiveté léthargique. Le recueillement est un état de liberté intérieure, active et paisible tout ensemble, parce qu'elle est bien ordonnée. Mais on ne se donne point cet état à volonté, et d'une manière instantanée. La faculté d'en jouir est elle-même une prérogative achetée par un long noviciat, et c'est là ce qui trompe les personnes inexpérimentées qui se présentent aux portes du sanctuaire avec la confiance d'y être immédiatement admises. Néophytes d'un jour, elles s'étonnent de ne pas obtenir l'initiation: qu'elles commencent par s'en rendre dignes! Ce noviciat nécessaire consiste dans un bon régime de vie, dans l'observation de l'ordre, de la régularité, de la sobriété en toutes choses; il consiste, surtout, dans une habitude de vigilance sur soi-même.

Il y a donc, pour la méditation, une préparation éloignée, comme il y a une préparation immédiate et prochaine. Celle-ci peut s'aider d'un concours de circonstances extérieures, telles que le silence et la retraite. Certains lieux, certaines heures lui sont plus particulièrement favorables. Les lieux qui lui conviennent sont ceux qui se trouvent le mieux en harmonie avec nos habitudes

et nos dispositions intérieures, qui inspirent le calme, et qui excitent, en même temps, des impressions uniformes et sérieuses. Les heures qui lui conviennent sont celles où l'âme, libre encore de tout commerce avec les objets extérieurs, jouit de toute sa vigueur et reste en possession d'elle-même, et celles où, ayant interrompu ce même commerce, et revenant à elle, elle peut résumer les expériences nouvellement acquises. Cependant, l'influence de ces circonstances diverses se modifie suivant les individus : il en est qui ont besoin d'un isolement plus absolu, et dont les méditations n'ont jamais plus de force qu'au sein d'une nuit profonde ; il en est dont la pensée a besoin d'être, au contraire, soutenue par la présence d'un spectacle analogue à son objet, à-peu-près comme le chant d'une voix faible et mal assurée a besoin d'être accompagné par l'harmonie des instrumens. Cependant qu'on tâche de ne point rester trop asservi à ces conditions accessoires qui ne sont pas toujours en notre pouvoir! Qu'on s'habitue graduellement à conserver sa liberté entière au milieu du tumulte du monde et des occupations matérielles! A force de s'entourer de précautions pour obtenir le recueillement de l'âme, on devient beaucoup plus exposé à ressentir l'effet des distractions qui surviennent. En exagérant, d'ailleurs, les précautions de ce genre, en se renfermant dans l'isolement le plus absolu, en se con-

centrant trop exclusivement en soi-même, on s'expose aussi à être entraîné à de vagues rêveries, ou emporté par les accès d'une exaltation qu'on ne saura point modérer, parce qu'on ne saura pas même s'en apercevoir. Du reste, tout cet appareil de précautions extérieures est de peu de secours à celui qui ne sait pas obtenir au-dedans les dispositions opportunes; il y a plus, et ces précautions elle-mêmes ne serviront souvent qu'à accroître le trouble intérieur, si l'âme conserve en elle-même un foyer d'agitations. C'est dans la solitude que s'alimentent quelquefois les passions les plus violentes. N'a-t-on pas vu des armées d'anachorètes sortir du désert et venir porter le désordre dans l'empire de Bysance? C'est dans le sanctuaire même de la pensée, que doit être surtout observée la loi du silence; c'est là que tous les objets doivent être disposés dans une harmonie régulière; c'est là que l'affranchissement doit être complet; c'est là que la méditation doit être protégée par des images les plus graves tout ensemble, et les plus douces. Si une fois on est parvenu, par cet ensemble de précautions et de soins, à devenir capable de ce noble exercice, on en saura assez sur l'art de méditer ou plutôt, on apprendra le reste de soi-même. Peut-être on éprouvera des inspirations inattendues bien plus lumineuses que tous les conseils étrangers; il suffira d'oser et de consulter ensuite sa propre expérience.

La première chose qu'enseignera cette expérience, c'est qu'il ne faut point, pour méditer avec fruit, tourmenter, harceler son esprit par des efforts trop multipliés. La méditation est la mère des pensées fortes et des sentimens profonds; mais les unes comme les autres doivent jaillir de notre âme d'une manière naturelle; il faut en favoriser l'essor; on arrêterait cet essor par l'agitation et la contrainte; plus il conservera de spontanéité, plus il aura d'énergie. L'art de gouverner son entendement ne consiste pas dans l'oppression et la violence, mais dans une direction sage et calme. Les méditations morales sont un entretien de l'âme avec elle-même; elle s'interroge; elle doit attendre ensuite la réponse et la recueillir avec attention; en s'interrogeant, elle doit conserver une bonne foi entière, elle doit éviter de s'imposer d'avance la réponse qui lui convient : on n'entend que ce qu'on a un desir sincère d'apprendre. Tous les hommes ont à-peu-près en eux le même fonds d'idées primitif; ils ont le même fonds commun, surtout dans les choses morales; la différence qui s'établit entre eux vient de ce que les uns savent exploiter, pendant que les autres le négligent. Ces convulsions inquiètes de l'esprit qui troublent la méditation en voulant la seconder, s'emparent plus ordinairement de ceux qui commencent; il n'est rien qu'on parvienne plus difficilement à bien comprendre, que ce qui

constitue un activité calme, parce qu'il n'est rien de plus rare que de savoir se contenir dans le mouvement; on passe du sommeil à l'agitation, et on retombe de l'agitation dans le sommeil; l'impatience de réussir en fait manquer le vrai moyen.

Il n'est point de méditation fructueuse, sans méthode; et, dans les méditations morales, cette méthode est d'autant plus nécessaire, que la pensée ne peut s'appuyer sur des secours extérieurs, que l'agitation intérieure tend sans cesse à ramener le vague et l'incohérence. Cette méthode cependant ne devra point avoir la rigueur, la précision des procédés scientifiques; elle en aurait alors la sécheresse : elle doit être naturelle et simple, afin de laisser leur liberté à la réflexion et aux mouvemens du cœur. Elle consistera d'abord à débrouiller le chaos dans lequel les idées se montrent confondues pour commencer à les distinguer, à les distribuer; elle prescrira de bien se rendre compte du but de la méditation elle-même; s'il est nettement conçu, les vues en naîtront naturellement avec abondance, à-peu-près comme chez les géomètres, lorsque la position du problème est bien établie, les moyens de solution accourent sur la voie qui est ouverte. La méthode conduira à découvrir ces *pensées mères* qui portent dans leur sein des germes nombreux; elle aidera à saisir toutes les filiations; elle assignera son rang et sa corrélation à chaque considération; elle ra-

mènera à l'unité ces notions éparses qui flottaient dans l'intelligence, leur assignera une place déterminée, les éclairera les unes par les autres, en fera sortir des conséquences utiles. L'un des plus grands dangers auxquels on soit exposé dans les exercices de la méditation, est de les voir dégénérer en une vague et oiseuse rêverie : une mollesse voluptueuse de l'âme remplace alors le travail régulier de la réflexion; on ne médite plus; on s'oublie; on s'endort; peut-être on s'égare dans une fausse exaltation. Des abîmes peuvent alors s'ouvrir sous nos pas. D'où vient ce danger? De ce qu'on a laissé introduire dans ces exercices la confusion, le désordre, et comme une sorte d'anarchie.

Ces résultats sans doute ne s'obtiendront pas en un instant, ni dès la première fois; il y aura même quelque inégalité dans les succès obtenus, suivant les dispositions momentanées, et quelquefois indépendantes de nous, que nous aurons portées dans ces opérations secrètes : il sera donc nécessaire surtout de persévérer, et c'est la troisième instruction que nous recevrons de l'expérience. La persévérance amènera graduellement à sa suite et la lumière et la liberté. Il faut savoir s'arrêter sur un point de vue pendant un temps convenable pour démêler tout ce qu'il renferme. La stérilité de l'esprit n'est le plus souvent que la suite de sa précipitation. Dans les méditations

morales, le repos qui accompagne cette persévérance est d'ailleurs la condition nécessaire pour laisser découler, des notions de la raison, les sentimens qui doivent se répandre dans le cœur. Il faut à ces sentimens un certain intervalle de contemplation paisible, comme il en faut à l'admiration, pour goûter les chefs-d'œuvre des beaux-arts. L'âme a besoin de quelque loisir pour recueillir les émanations du bon et du vrai, pour les savourer, s'en nourrir, les transformer en sa propre substance. Elle doit même éviter de les trop accumuler, pour que chacune soit convenablement goûtée, et puisse, en se développant, acquérir toute la fécondité qui lui est propre.

Enfin, pour que la méditation la plus abondante et la plus sagement dirigée, porte ses fruits, il faut qu'elle soit convenablement résumée, qu'elle se convertisse en résultats simples, qui puissent rester fixés dans l'esprit, et passer dans le domaine de l'application. La méthode, si elle a présidé à ces exercices, rendra cette dernière opération facile. Mais ce qui la rendra surtout facile, c'est l'habitude d'appliquer assidument, en effet, ce qu'on a médité. La contemplation et l'action se présentent quelquefois comme deux rivales qui se disputent la possession de l'homme moral. La première trouve des partisans zélés parmi les mystiques; la seconde parmi les amis de l'humanité; mais, à le bien prendre, chacune

de ces deux puissances a besoin du secours de l'autre : elles se fortifient et se régularisent par leur alliance; elles se servent mutuellement de préparation, de rectification et d'épreuve. La contemplation des vérités morales, si elle restait oiseuse et stérile, se condamnerait et se démentirait elle-même : elle ne doit point donner à la vertu des sybarites voluptueux, mais de courageux athlètes; conçue dans son véritable esprit, elle aspire à se convertir en applications positives; elle a soif des bonnes actions; elle inspire des forces qui demandent à s'exercer; elle se complaît à voir réaliser les images dont elle se nourrissait avec tant de charmes. Réciproquement, les applications de la pratique deviennent, pour les méditations morales, ce que l'observation et l'expérience sont aux théories dans les sciences physiques; elles contrôlent, déterminent, circonscrivent ce qui n'avait été conçu peut-être que d'une manière vague et incomplète; elles calment l'imagination, elles la contraignent à régulariser ses mouvemens; elles préviennent ou corrigent les égaremens, quelquefois si graves et si funestes, d'une exaltation innocente et pure dans son origine; elles seules peuvent nous apprendre si, dans la contemplation qui nous aura causé le plus de ravissemens, les vérités et les sentimens ont réellement pénétré au plus profond de notre âme, y ont jeté des racines abondantes. Aucun remède ne guérit mieux

les maladies du cœur, les accès d'une mélancolie sombre et découragée, que la pratique des devoirs : souvent nous nous trouvons incapables de penser, de sentir; agissons alors, faisons le bien! nos facultés assoupies se réveilleront pleines de vigueur. Il y a d'ailleurs, dans les notions du devoir, des conditions qui ne sont bien comprises que de ceux qui ont essayé de l'accomplir. C'est sur le terrein de la pratique, qu'on mesure les difficultés, qu'on découvre les obstacles, qu'on apprend la valeur et la force des motifs. C'est là qu'on parvient à se bien connaître, parce que c'est là qu'on s'éprouve; c'est donc là aussi qu'on trouve des préservatifs contre les illusions de la vanité, illusions que favorisent trop souvent les habitudes contemplatives. Après avoir fait le bien, on revient en étudier les lois avec une nouvelle ardeur et un charme nouveau; on porte dans la méditation une plus grande sérénité, on y recueille le suffrage de sa conscience. Chose remarquable! celui qui s'est engagé dans le vice y persévère, parce qu'il s'aveugle; celui qui s'est engagé dans la vertu y persévère, au contraire, parce qu'il s'éclaire. Souvent celui qui persévère dans le vice, en gémit et désapprouve sa propre faiblesse, mais cède comme entraîné par une force mécanique et étrangère; celui qui persévère dans la vertu la goûte toujours davantage, s'applaudit de plus en plus d'avoir choisi la bonne part. Les

chaînes du premier se multiplient et s'appesantissent; le second obtient graduellement une liberté plus entière.

Si l'on réfléchit sur la nature des obstacles qui éloignent un si grand nombre d'hommes des méditations morales, on remarquera que ces obstacles ne proviennent point, comme dans les méditations scientifiques ou philosophiques, de la nature même des choses, mais seulement de leur propre négligence et de leur légèreté. Les notions morales ne se composent point, comme les hautes spéculations de la science, de ces déductions abstraites, de ces vastes combinaisons qui excèdent la portée des esprits ordinaires; elles sont prochaines, familières, simples; on ne les crée pas, on les reconnaît; on les reconnaît, non par des efforts extraordinaires, mais par le recueillement et la bonne foi. Il suit de là qu'aucun homme, quelle que soit sa condition, n'est réellement exclu de ces exercices, ni par conséquent des avantages qu'ils procurent pour notre perfectionnement. Les maximes des premiers sages, qui nous ont été transmises par les plus anciennes traditions, attestent déjà, dès le berceau de la civilisation, des méditations profondes sur les vérités relatives aux destinées humaines. On rencontre quelquefois dans les conditions les plus obscures de la société, des individus qui, quoique ayant peu d'instruction acquise, ont cependant puisé

dans la méditation des lumières qui nous étonnent, et qui, grâce à cette éducation intérieure, parlent mieux le langage de la vertu, que les gens du monde si vains de leur savoir. Ces hommes simples et respectables ne diront peut-être pas qu'ils ont médité, ils ne le sauront peut-être pas; ils n'auront pas médité dans les règles et suivant les formes; mais ils auront contracté l'habitude de descendre quelquefois au fond de leur propre cœur, avec une entière droiture; ils auront été moins détournés de l'étude d'eux-mêmes par les distractions de la vanité et par le tumulte du monde; ils auront beaucoup appris en peu de temps, sous les leçons de la grande institutrice de l'homme. Ils en auront appris assez pour connaître le bien et l'aimer.

CHAPITRE V.

SUITE DU PRÉCÉDENT. — DES MAXIMES ET DES RÈGLES.

Aime, a dit le sage, *et fais ce que tu veux!* Heureux, qui comprend cette parole sublime! Il n'aura besoin, en effet, d'aucun autre précepte; il aura puisé à sa source même l'intelligence de la loi tout entière; non-seulement il aura acquis l'intelligence de la loi, mais il possédera toute la puissance de volonté nécessaire pour son accomplissement, et l'exécution lui sera aussi douce que facile. La morale n'est que la traduction développée, l'application variée de ce grand conseil. Mais c'est être arrivé déjà à une haute perfection, que de concevoir, en effet, la valeur de cette maxime, et de pouvoir s'y abandonner sans péril. Le néophyte de la vertu pourrait n'y trouver que la source d'une illusion présomptueuse; les esprits exaltés y trouveraient facilement un prétexte pour justifier leurs écarts; les hommes dont la morale est toute spéculative, et qui prennent les extases

pour des vertus, s'en autoriseraient pour se confirmer dans leur molle indolence; ils y puiseraient un aliment pour leur vanité. *Aime et fais ce que tu veux.* Si ces paroles ne peuvent, pour la grande généralité des hommes, remplacer le code explicite des devoirs, elles doivent du moins être inscrites en tête du code; elles doivent être répétées à chacune de ses pages; elles doivent le résumer; elles doivent en éclairer tout le commentaire.

A la loi du bien correspondent et une notion et un sentiment. Le sentiment s'attache au motif; la notion prend une forme impérative. La notion offre le type de l'action prescrite; le sentiment se dirige vers le but pour lequel cette prescription est établie. L'âme se pénètre donc d'autant mieux de la loi, elle se porte d'autant mieux à l'accomplir, que, dans l'expression qui promulgue la loi, on réussit mieux à satisfaire à cette double condition. C'est ainsi que la maxime : *Aime et fais ce que tu veux,* peut servir de commentaire au devoir. L'exercice de la méditation a précisément pour objet de réunir ces deux conditions, de donner l'intelligence de la loi, en faisant pénétrer dans son esprit; de rattacher ainsi sa pratique à ses motifs, d'exciter et d'éclairer tout ensemble cet amour qui est appelé à l'accomplir.

En effet, les motifs qui recommandent l'accomplissement du devoir, ne se présentent, d'une manière immédiate et instantanée, que lorsque le de-

voir lui-même est exprimé sous la forme la plus générale; ils deviennent moins sensibles, à mesure qu'on descend aux applications particulières, et qu'on s'éloigne ainsi du principe. L'office de la méditation consiste à combler cet intervalle, à renouer la chaîne et à reporter la lumière primitive des motifs sur les applications les plus familières.

Aussi long-temps que l'expression du devoir conserve cette généralité qui lui permet de s'adresser immédiatement à la conviction de l'esprit et au sentiment du cœur, cette expression n'est guère encore qu'une simple maxime. Lorsque descendant de cette généralité sur le sol de la pratique, le devoir se manifeste comme une prescription de détail, son expression devient plus expressément une règle.

On voit d'avance quels doivent être, et l'utilité et les inconvéniens, ou des maximes, ou des règles, et combien il est à desirer, pour l'intérêt du perfectionnement moral, de maintenir, autant qu'il est possible, les unes et les autres dans une étroite alliance. Les maximes fondamentales ont, en morale, cet admirable privilège, qu'elles sont par elles-mêmes lumineuses, éloquentes : elles ont l'évidence des axiomes ; elles s'adressent aux plus intimes facultés du cœur. Elles n'ont besoin, ni de se justifier par un appareil d'argumentation logique, ni de s'aider d'aucun artifice oratoire. Au

contraire, plus elles conservent de simplicité dans leur expression, plus la conviction qu'elles exciteront sera profonde.

Qu'au milieu d'une réunion d'individus de toute condition, de tout sexe, de tout âge, n'ayant de commun entre eux que les traits généraux de l'humanité, mais attentifs, pour un moment exempts de passions, libres de distractions extérieures, une de ces maximes éternelles, universelles, soit subitement présentée dans toute sa pureté, encore détachée de toute application et forte de sa vérité seule, comme elle retentit à-la-fois dans toutes les âmes! Avec quel concert unanime et spontané elle est reçue! Quel élan de persuasion et d'admiration la salue avant qu'aucune réflexion ait pu en faire prévoir les conséquences! Quel hommage lui est rendu par ceux-là même qui n'en accepteraient peut-être pas en effet les conséquences, si elles leur imposaient quelque sacrifice! Quel transport d'une adhésion sincère et profonde! Son triomphe sera d'autant plus complet que la simplicité du langage aura été plus parfaite, que l'expression aura été plus fidèle. Une foule d'êtres frivoles, étrangers aux méditations de la sagesse, arrachés un moment à leurs habitudes, dépouillés de leurs préjugés, se rencontrent, s'entendent avec les gens de bien, parce qu'ils ont été subitement rappelés à la lumière du vrai et aux sentimens de la nature.

Il y a pour les classes les plus ignorantes de la

société un grand nombre de sentences, transmises et reçues par un assentiment universel, qui exercent un empire naturel sur les âmes, et en sont uniquement redevables à l'évidence intrinsèque de la pensée morale qu'elles contiennent. Les notions qu'elles traduisent ainsi en formule se manifestent d'elles-mêmes comme des vérités primitives, d'autant mieux saisies qu'elles sont moins accompagnées de démonstrations, de commentaires et de tout appareil pédagogique. C'est la philosophie du peuple, et ses axiomes renferment quelquefois un sens assez profond. Tel fut aussi le langage que la morale emprunta chez les premiers sages de l'antiquité. Tels furent les codes tracés pour la civilisation naissante par les gymnosophistes de l'Asie, par les gnomiques grecs et dans les livres sacrés de plusieurs peuples. L'image du bien se produit dans ces sentences vulgaires comme dans un miroir fidèle; elle s'y montre sous ses formes naïves, dépouillée de tout prestige étranger, telle qu'elle sort, vierge et pure, du fond de la conscience humaine; on la reconnaît à la simple vue, et pour y applaudir il suffit de la reconnaître.

Ce sont ces maximes primitives qui répandent dans la méditation solitaire de si abondans faisceaux de lumière qui y deviennent l'objet d'une contemplation ravissante. Ce sont ces maximes éternelles qui répandent un si vif éclat, soit qu'elles

apparaissent dans les productions philosophiques, soit que la poésie ou l'art oratoire aient le bonheur de pouvoir s'en saisir. Remarquons-le toujours : loin que l'impression qu'elles produisent soit aucunement due aux artifices du style, c'est leur simple présence au contraire qui prête au style des effets magiques : l'impression sera d'autant plus profonde que le discours, comme un milieu parfaitement transparent, aura conservé à la vérité une fidélité plus entière.

Ces maximes, en un mot, qui expriment la notion originelle du bon, sont comme un point de ralliement pour le genre humain ; ce sont comme les souvenirs de la commune patrie. En rencontrant ces vérités si familières et cependant toujours si attachantes, on éprouve un sentiment semblable à celui d'un ami qui retrouve un ancien ami, d'un disciple qui retrouve son ancien maître.

Mais à raison même de cette extrême généralité et de ce caractère absolu qui les rendent si lumineuses et si fécondes, les maximes primitives peuvent présenter quelquefois d'extrêmes dangers. Les esprits contemplatifs s'y retranchent, s'y renferment, pour se dispenser d'agir, dédaignant peut-être, dans le mouvement d'un fol orgueil, les modestes observances de la pratique. Nécessairement présentées sous une forme abstraite, elles peuvent être mal saisies ; éloignées des applications, adoptées avec précipitation, elles

pourront être mal déterminées, être invoquées hors de propos, recevoir un faux emploi. On sera quelquefois plus encore ébloui que guidé par l'éclat qu'elles répandent. L'enthousiasme qu'elles ont le pouvoir d'exciter achèvera trop souvent d'égarer ceux qui croiront pouvoir se confier à elles seules. Le danger croîtra à mesure que ceux à qui elles seront offertes seront moins instruits, moins exercés à réfléchir, et surtout moins appliqués à l'observation, moins prémunis par l'expérience. L'ignorance saisit avec une extrême avidité ces instrumens qui paraissent avoir une utilité aussi prompte qu'universelle. Le fanatisme s'empare avec ardeur de ces armes qu'il peut si bien faire servir à sa cause. La logique des passions a un art merveilleux pour tirer de la maxime la plus pure les conséquences qui leur conviennent. Combien de ces sentences si belles et si vraies en elles-mêmes on pourrait citer, qui ont été peut-être inscrites sur les bannières que suit une foule exaltée dans sa fureur, et, au milieu même de cette étrange profanation, étaient cependant encore invoquées de bonne foi!

Les règles spéciales, les préceptes positifs, échappent à un semblable danger, le préviennent lorsqu'ils sont employés à propos, et deviennent comme autant de remparts. Placés à l'autre extrémité de la chaîne des idées, ils expriment toujours le type de quelque action spéciale et précise, sou-

vent avec toutes ses circonstances de temps et de lieux. Ils ne laissent ainsi qu'un champ très limité à la réflexion. Ils étendent la formule impérative jusque sur les moindres détails : ils prévoient tout, tracent tout à l'avance. En cela même ils ont un genre d'utilité : ils offrent à notre volonté toujours faible, incertaine et chancelante, un point d'appui fixe et certain ; ils lui tracent la formule de ses déterminations ; ils ont une raideur qui résiste à la mobilité des circonstances et à celle de notre humeur. Les règles sont toutes empreintes du caractère d'autorité qui appartient à la loi morale ; elles instruisent en commandant. Les règles s'allient aux habitudes ; elles en prennent la forme ; elles en ont la ténacité. En se plaçant dans le cadre des lieux et des temps, en s'emparant des moindres détails, elles contractent une précision, une rigueur, une exactitude, qui préviennent l'incertitude et l'hésitation ; elles ne laissent point lieu à la discussion. Elles circonscrivent tellement l'activité, qu'elles rendent l'erreur comme impossible, lorsqu'elles sont elles-mêmes sagement tracées ; elles font jouir ainsi ceux qui les observent d'une extrême sécurité. Ce que l'équerre et le compas sont à la main de l'ouvrier, voilà ce que sont les règles pour l'activité humaine.

Cependant les règles spéciales, en se multipliant, en descendant toujours davantage aux applications, en cherchant à tout prévoir, contrac-

tent aussi la sécheresse qui accompagne ordinairement tout appareil didactique. Si elles font entendre le langage de l'autorité, elles ont peu d'éloquence pour exprimer le sentiment; elles définissent mieux qu'elles n'expliquent, prescrivent mieux qu'elles ne persuadent. Elles saisissent plus facilement la vie extérieure, qu'elles ne pénètrent dans les secrets de l'âme. Précises, énergiques, quand il s'agit d'interdire ce qui est mal, d'ordonner ce qui est juste, leur langue est moins riche et moins claire quand il s'agit d'encourager au meilleur; elles imposent la fidélité et le devoir, plus qu'elles n'inspirent le zèle de la vertu. A mesure que la règle devient plus spéciale, elle s'éloigne davantage du foyer commun de la lumière; ses motifs deviennent ainsi moins sensibles; elle prend donc une apparence d'arbitraire dans son langage. L'emploi en paraît plus facile parce qu'il est plus immédiat; mais on la comprend moins bien en l'employant. Les règles favorisent quelquefois l'oisiveté de la réflexion; on s'y confie aveuglément; on s'applique peu à les restreindre aux cas pour lesquels elles ont été faites; on se laisse entraîner à leur accorder une valeur plus grande que celle qui leur appartient; on aperçoit mal le lien qui existe entre elles, la subordination qu'elles doivent observer et les rapports sous lesquels elles se modifient. Elles deviennent des gênes plus encore que des guides. On s'impose ainsi,

en réalité, de nombreuses observances, plus encore qu'on ne s'exerce à des vertus réelles; on y tient par une sorte de routine, plus que par une conviction sincère. Combien de gens abandonneraient plutôt un principe de morale que la règle de détail qu'ils se sont faite! De la sorte, le sentiment moral s'affaiblit, quoique les devoirs se multiplient.

Les règles sont une chose très agréable pour ceux qui aiment à commander, à juger et à condamner; on a toujours des règles pour les autres, alors même qu'on en a pas pour son propre usage.

On se place souvent derrière les règles comme derrière un rempart, pour se défendre contre les sollicitations généreuses; on trouve ou l'on crée des règles qui rendraient toutes les grandes actions impossibles.

On a souvent des règles pour se dispenser de réfléchir, comme des répertoires pour se dispenser d'étudier.

Les exemples expliquent la règle; mais ce n'est pas un exemple unique qui donne la vraie explication; il pourrait la donner fausse, en la présentant incomplète. Il faut un choix d'exemples qui la montrent sous toutes ses faces, et qui enseignent aussi à la restreindre dans ses justes limites.

Il est beaucoup de règles qui sont au perfectionnement moral, ce que les échafaudages sont à la construction des monumens, et qui, nécessaires

pendant que l'édifice s'élève, doivent disparaître quand il est élevé.

Quelquefois, les personnes qui s'imposent le plus de règles sont précisément celles qui en auraient le moins besoin; elles se dictent, sans cesse, ce qu'elles ont à faire, quand elles le feraient naturellement, d'après le seul mouvement de leur cœur; en voulant tout prévoir, elles s'ôtent l'aisance nécessaire pour agir; elles perdent de vue le but principal, à force de s'occuper des moyens accessoires; on dirait qu'elles ont moins embrassé la vertu qu'elles ne se sont fait enchaîner par elle.

La pratique du bien doit respirer un certain abandon et ne pas sentir la contrainte.

Il est une règle antérieure à toutes les autres: c'est de rester dans la nature.

CHAPITRE VI.

SUITE DU PRÉCÉDENT. — DE L'EMPLOI DES ALLÉGORIES; DES PEINES ET DES RÉCOMPENSES.

Puisque les maximes renferment en elles le dépôt des motifs, puisque les règles portent avec elles l'instrument des applications, l'art de l'éducation morale doit consister à rétablir la communication et l'enchaînement entre les unes et les autres, de sorte que les secondes se vivifient et s'éclairent par les premières, et que les premières fructifient et se réalisent par les secondes.

Pour faciliter cette instruction, pour déguiser l'austérité des règles, ou pour suppléer à la démonstration de leurs motifs, on a recouru aux allégories et aux symboles. Pour suppléer à l'impuissance des motifs, ou plutôt pour réveiller la capacité de les sentir, et pour environner ainsi l'autorité des maximes d'une plus grande force, on a recours aux rémunérations et aux châtimens. Chacun de ces moyens est bon dans de certaines

limites; chacun peut être utilement employé, si l'on n'en abuse pas, mais chacun aussi est susceptible de graves abus.

Ne dédaignons, ne négligeons aucun des moyens propres à seconder les enseignemens de la vertu, à en favoriser l'intelligence, à les rendre plus aimables. La vertu a, en quelque sorte, sa poésie; poésie sublime et pleine de charmes tout ensemble, par laquelle elle convie l'humanité à embrasser son culte, par laquelle elle anime et embellit notre existence terrestre! L'emploi de l'allégorie est un régime favorable au noviciat moral de l'homme. L'apologue, la parabole furent les premiers traités de morale. Au berceau de la civilisation, l'allégorie servit de ministre et d'interprète aux lois austères du devoir; elle les promulgua dans le sein de la société; elle institua des rites, des cérémonies, des emblèmes, une foule de symboles dans lesquels elle peignit et personnifia ces notions sacrées et sublimes qui, sous leur forme purement abstraite, n'eussent point été assez bien comprises, et surtout n'auraient pas laissé, dans les âmes, des traces assez profondes. L'érudition a découvert, dans certains symboles des cultes de l'antiquité, l'expression de diverses connaissances relatives à l'astronomie, à l'agriculture, ou de diverses traditions historiques; la philosophie y découvre aussi l'image des notions morales primitives, revêtues d'un costume propre à leur concilier

le respect des peuples. La morale a, en quelque sorte, son culte extérieur, comme la religion; ce culte se compose d'une foule de signes plus ou moins naturels ou conventionnels qui s'adressent à l'imagination des hommes, surtout lorsqu'ils sont rassemblés, et qui réveillent les idées propres à entretenir les sentimens de patriotisme, d'honneur, de fidélité, de courage, de respect : tel est, par exemple, l'appareil qui environne les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions publiques; tels sont les étendards déployés en tête des légions. Ces signes ont d'autant plus d'énergie qu'ils sont plus simples, qu'ils ont une analogie plus naturelle avec les impressions dont ils doivent être les excitateurs, et que, liés plus étroitement aux habitudes, ils laissent moins voir leur origine. Dans les états bien policés, dans les pays qui ont eu le bonheur de conserver les usages antiques, les mœurs sont tout empreintes de ces influences; les individus y respirent, y marchent, y commercent entre eux, environnés des symboles qui rappellent les maximes de la morale privée ou de la morale publique. L'observation des bienséances est elle-même une sorte de langage familier qui reproduit encore ces maximes comme étant généralement reconnues au sein de la société, et qui les exprime dans les dehors, dans les formules d'usage, dans les manières.

L'apologue joue dans l'enfance individuelle,

le même rôle que dans l'enfance de la société humaine. Mille moyens s'offrent aussi à un instituteur habile pour environner l'élève de symboles propres à entretenir les sentimens moraux dans son jeune cœur; moyens dont peut-être on connaît trop peu ou dont on néglige trop l'emploi. C'est ainsi par exemple, que le sentiment des bienséances est rarement cultivé avec assez de soin dans les établissemens publics d'éducation; on n'aperçoit pas toutes les conséquences que peut avoir la grossièreté des manières dans les premières habitudes de la jeunesse.

Cette espèce de régime moral qui seconde l'autorité des maximes par le concours des allégories, des symboles, peut avoir aussi ses exagérations et ses abus. Destiné surtout à servir de préparation pour la première adolescence, à éclairer son ignorance et à soutenir sa faiblesse, il aurait l'inconvénient, s'il se prolongeait d'une manière trop absolue, de prolonger aussi l'adolescence elle-même. Le moment vient où les emblèmes doivent faire place à la vérité dont ils ont été les précurseurs, où l'homme doit apprendre à la contempler face à face dans son imposante majesté, et à l'honorer d'autant plus qu'il la voit mieux à découvert. L'habitude de ne voir les vérités morales que sous des expressions emblématiques et figurées, entretient dans l'âme une espèce de mollesse; elle ne laisse pas concevoir et sentir

toute la gravité, toute l'austérité du devoir. Quelquefois même cette habitude peut dégénérer en une sorte de superstition, et le symbole peut dans sa pratique occuper le rang qui était dû aux notions qu'il représente : ne voit-on pas quelquefois certaines gens faire des bassesses pour obtenir les insignes de l'honneur? Tous les genres d'allégorie ont d'ailleurs par eux-mêmes un grave inconvénient : ces vives images ne peuvent donner que des définitions vagues, approximatives, incomplètes; elles peuvent par conséquent favoriser souvent l'erreur : elles multiplient, entretiennent les écarts d'une exaltation trop vive, les illusions de la témérité. Ainsi se trouve malheureusement secondée cette disposition trop fréquente à reléguer dans la région de l'imagination la morale qui devait être tout entière implantée dans le sol de la vie réelle, à se récréer des doux et suaves accords de cette poésie, pendant qu'on néglige la pratique des devoirs positifs, et à s'excuser même à ses propres yeux d'une aussi coupable négligence, par le culte que l'on rend à une vertu idéale, dans des rêveries pleines de charmes.

Il semble quelquefois, dans certains pays, à certaines époques, que le sentiment moral éprouve une sorte d'épuisement; les vieux symboles qui, dans les mœurs antiques, avaient une si grande puissance, perdent toute leur magie; les traditions dépouillées de leurs charmes n'inspirent plus

qu'une sorte de lassitude. Cependant les vérités morales, si elles s'offrent dans toute leur simplicité, n'éprouvent alors aussi que l'accueil le plus froid; on les accuse d'être triviales, surannées; on est fatigué d'entendre toujours redire ces vérités éternelles; on veut qu'elles soient rajeunies; il faut, pour satisfaire un public blasé et frivole, inventer des combinaisons artificielles et variées qui puissent réveiller l'attention, ranimer l'intérêt; il faut appeler au secours des vérités morales toutes les ressources de l'art dramatique; il ne sera point permis aux écrivains d'exposer ces vérités augustes, sans les jeter dans un cadre ingénieux, sans les placer sous la protection des succès littéraires, sans en déguiser le caractère, sans demander grâce en quelque sorte pour elles; il ne sera point permis d'instruire, sans s'entourer de tous les moyens de plaire. Triste et honteuse servitude, dont les serviteurs de la morale ne peuvent trop se hâter de s'affranchir, et dont ils n'hésiteront pas à s'affranchir en effet, si les ambitions de la vanité ne viennent point en eux se rendre complices de l'indifférence du public! Qu'ils osent braver ce dédain d'un monde avide de jouissances! qu'ils ne condamnent point la vertu à rougir d'elle-même! qu'au lieu de solliciter les suffrages du vulgaire par une lâche adulation, ils osent lui parler avec une autorité juste et sévère, avec l'autorité qu'ils reçoivent de leur propre mission!

qu'ils osent présenter une fois les maximes saintes du bien, revêtues du seul ornement qui leur convient, la simplicité; les exprimer avec la dignité, la franchise qu'inspire une conviction profonde! qu'ils ne désespèrent point de leur siècle! qu'ils accordent, par la simplicité de leurs discours, un gage d'estime à leurs auditeurs! Il se trouvera des auditeurs sensibles à ce témoignage d'estime, et capables d'y répondre.

L'emploi des récompenses et des châtimens, s'il est bien entendu, a une analogie beaucoup plus étroite qu'on ne le croirait avec celui des signes allégoriques. Car les châtimens et les récompenses sont essentiellement destinés à faire sentir, à rappeler les lois du devoir, les motifs qui les justifient, à en rendre l'image plus sensible et plus vive. Autant leur influence peut devenir utile, s'ils se bornent à remplir ce rôle auxiliaire et subordonné, autant elle peut devenir funeste, si par malheur les récompenses et les châtimens venaient se substituer eux-mêmes aux motifs du devoir. Toute la moralité des actions humaines est détruite, elle est détruite dans son principe vital, dans sa source originelle, si on ne conçoit l'idée du bien que comme une action récompensée, celle du mal que comme une action punie. C'est alors la personnalité elle même, la personnalité seule, la personnalité dans toute sa nudité, qui usurpe le siège de la vertu, même dans l'accomplissement

de ce que prescrit la vertu. Il n'y a plus réellement ni bien ni mal, ni mérite ni démérite; il y a avidité de jouir, crainte de la souffrance; il y a calcul de l'intérêt; il y a précisément les mêmes mobiles, les seuls mobiles qui conduiraient également aux plus grands crimes si l'intérêt était déplacé; il n'y a plus aucune différence entre celui qui pratique extérieurement le bien, et le coupable, quant aux vues qui les conduisent, aux sentimens qui les inspirent; l'un seulement calcule peut-être plus exactement et plus habilement que l'autre. Il n'y aura donc plus de morale, il n'y aura plus de justice; il n'y aura plus qu'un vil égoïsme régnant sous des formes diverses, accompagné de ses deux lâches et odieux ministres, la cupidité et la crainte. Cessons même dès-lors d'employer les termes de récompense et de châtiment; elles ont disparu, les notions que ces termes expriment; il n'y a plus qu'un marché entre celui qui commande, menace, promet, et celui qui obéit pour obtenir, pour éviter, sauf à désobéir, s'il peut réussir à des conditions meilleures. Celui-là seul mérite d'être récompensé, qui eût encore agi de même, alors qu'en remplissant son devoir, il n'en eût recueilli que la persécution; celui-là mériterait encore d'être puni, qui ne s'est abstenu du mal qu'en vue de la peine, et qui n'a point désavoué l'intention malveillante au fond de son cœur.

Y a-t-il donc rien au monde dont les consé-

quences puissent être plus fatales, qu'un système de peines et de rémunérations tellement combiné, que la rémunération et la peine remplacent le sentiment moral, deviennent les seuls mobiles des déterminations humaines? La morale avait pour but de réprimer l'aveugle ambition des jouissances et d'armer l'âme d'une courageuse résistance contre la douleur et le danger; et votre funeste système achève précisément d'enivrer ou d'abrutir : d'enivrer, s'il fait prévaloir l'espérance des récompenses que vous promettez; d'abrutir, s'il fait prévaloir l'appréhension du châtiment! Dès que, dans la récompense ou le châtiment, il n'aperçoit rien au-delà, il épiera les moyens d'obtenir l'une, d'éviter l'autre, à moins de frais et en satisfaisant les penchans dont vous lui demandez le sacrifice. S'il y réussit, il sera conséquent et fidèle à l'enseignement que vous lui aurez donné; si, à force d'habileté ou d'audace, il devient un scélérat heureux, puissant, vous pourrez en lui contempler votre ouvrage! Pourquoi alors ne serait-il pas honoré? N'a-t-il pas atteint ces avantages extérieurs dans lesquels vous avez voulu faire consister pour lui tous les mérites? Voilà précisément l'effet que le despotisme doit produire sur le caractère général d'un peuple, comme celui que produiraient sur le caractère d'un élève, les caprices de son instituteur. Les châtimens et les récompenses ne se présenteront plus que

comme une institution tout arbitraire qui remplacera la loi, le devoir. Le sentiment de la justice, s'il résiste aux influences de ces fausses injonctions, se révoltera contre un semblable emploi de la force où il ne verra que faveur pour les uns, oppression pour les autres, en sorte que les hommes, s'ils ne sont dégradés, seront appelés à la résistance; et qu'ils résisteront même à ce qui était bien en soi, pour ne l'avoir conçu que comme un joug odieux. Tout mouvement généreux sera étouffé dans son principe, ou bien il se dirigera contre l'autorité même qui aura méconnu sa propre vocation, et abusé de sa puissance.

Or, l'effet qui résultera d'une manière absolue, si la rémunération ou la peine s'offre comme entièrement arbitraire, aura lieu encore, mais suivant des degrés divers, si la rémunération et la peine sont en disproportion avec le mérite ou le démérite réel des actions auxquelles elles s'attachent.

Que si, au contraire, l'emploi du châtiment et de la récompense, est tellement conçu, que l'un et l'autre ne servent uniquement qu'à ramener l'esprit et le cœur à la connaissance et au sentiment du devoir, cet emploi pourra devenir une sorte de langage énergique, un mode d'instruction salutaire, et d'autant plus salutaire, qu'au lieu de voiler les motifs du devoir, il les mettra mieux en évidence. Il atteindra ce but, si un rapport exact

est observé entre le mérite réel des actions et la pénalité ou la libéralité, et si le choix des récompenses et des peines est en même temps déterminé par l'analogie avec les notions morales dont elles doivent favoriser le réveil. Les rémunérations ou les châtimens empruntés aux plaisirs des sens ou aux douleurs corporelles, sont donc les moins propres à remplir cette destination : il est à craindre qu'ils ne viennent bien plus favoriser les penchans de la sensualité, que rallumer l'amour de la vertu. La solitude, le travail peuvent au contraire, dans l'ordre des châtimens, l'une, disposer au recueillement, par le recueillement à la réflexion, l'autre, rétablir des habitudes méthodiques et régulières. Les témoignages d'estime seront de tous les modes de rémunération, celui qui exprimera avec le plus de fidélité la pensée que la récompense doit faire comprendre. Le mérite et le démérite prennent, dans la juste application de la récompense ou du châtiment, une forme sensible qui en rend la notion plus profonde, le souvenir plus durable. Témoins d'un crime ou d'une belle action, un mouvement naturel nous fait exprimer le vœu de voir châtier l'un et couronner l'autre; le même mouvement nous reconduit de la conséquence au principe, de l'application à la règle, si en effet leur enchaînement subsiste et se montre avec évidence. Il n'est aucun de nous qui, en se retraçant les souvenirs de son enfance, ne recon-

naisse que si, en quelques occasions, une récompense surprise a nourri sa vanité, une punition arbitraire a irrité son caractère; dans d'autres occasions aussi, une punition dont il sentait la justice, une couronne vraiment méritée, ont donné au sentiment du devoir un plus grand empire sur lui; l'une, en prêtant au devoir un langage sévère et en provoquant le repentir; l'autre, en l'accompagnant d'une joie enivrante, toutes deux en donnant à l'expression du devoir quelque chose de solennel qui captivait la légèreté, quelque chose de sérieux qui mûrissait la raison.

Ce langage sérieux et solennel, quoique muet, destiné à réprimer les passions trop ardentes ou à encourager les vertus trop faibles encore, convient surtout, comme tout langage auxiliaire, à l'adolescence morale de l'homme; comme aussi, à cette même époque, il est exposé à être moins bien compris. Mieux on le conçoit, et moins il est ordinairement nécessaire.

Or, les vues qui devraient guider l'instituteur, le législateur, dans la création d'un système de pénalité ou de rémunération, sont aussi celles qui doivent, dans l'éducation de nous-mêmes, nous guider relativement au genre de motifs que nous pouvons tirer de la perspective des récompenses ou des châtimens. C'est à nous de les envisager aussi comme un langage, et à éviter l'erreur grossière qui nous les ferait prendre pour des prin-

cipes de détermination. C'est à nous à y chercher un appui, non un joug. Cette vérité serait susceptible de grands développemens; ils s'offriront à ceux qui auront su la méditer. Concluons : l'usage des allégories et des symboles, comme l'influence des récompenses et des châtimens, sont utiles en tant qu'ils accompagnent, commentent, secondent l'enseignement direct des vérités morales; ils deviennent funestes, lorsqu'ils prétendent y suppléer.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

DE LA TENDANCE AU MEILLEUR.

La géométrie enseigne que le côté de l'hyperbole s'avance toujours vers l'asimptote, sans y toucher jamais. Telle est l'image de la condition de l'homme sur la terre, dans ses efforts pour atteindre à la perfection. Mais bien qu'il ne lui soit pas donné d'y atteindre en effet, sa destination est de s'y diriger et de s'en rapprocher sans cesse. C'est par ce trait caractéristique que s'annoncent les âmes nobles et élevées : leur regard se porte toujours en avant; leur marche est constamment progressive; elles ont en perspective une carrière indéfinie. Ainsi s'entretient en elles une jeunesse toujours nouvelle; ainsi leur vie est animée par un intérêt puissant, embellie par de hautes espérances.

C'est le propre de la médiocrité en toutes choses, en morale comme dans les arts, d'être satisfaite d'elle-même, et de ne rien voir au-delà des étroites

limites dans lesquelles elle reste captive. Les âmes vulgaires sont importunées par la présence de ce qui leur est supérieur, effrayées par les conseils qui les excitent à en suivre la trace; elles cherchent leur sécurité dans l'inaction, leur félicité dans la torpeur; elles ont mille prétextes pour se défendre de tout progrès, parce qu'elles y verraient un effort; quelquefois même, elles affectent une sorte de dédain pour ce qui est distingué, afin de consoler leur vanité, en cédant à leur mollesse; elles n'ont de génie que pour concevoir les impossibilités, d'éloquence que pour célébrer les obstacles; elles professent une sorte de culte pour les bornes. La condition stationnaire est aux yeux de certaines gens une sorte d'idéal de prudence et de sagesse; ils confondent l'immobilité avec la persévérance, condamnent tout progrès comme une témérité, toute espérance comme une illusion. C'est ainsi qu'on s'établit, qu'on se renferme, qu'on s'emprisonne dans une existence en quelque sorte toute mécanique, où la seule raison d'agir est dans la continuation de ce qu'on a commencé à faire, où l'on se confirme et s'encourage soi-même dans ses erreurs, ses torts, ses faiblesses, comme si un arrêt irrévocable avait condamné à ne pouvoir jamais s'en affranchir: tout se refroidit, se coagule, se paralyse; l'homme passe en quelque sorte à l'état fossile; le bien même que l'on fait perd son charme; les habitudes prennent la place des senti-

mens, la routine dispense des résolutions: on est porté, on n'agit pas; on roule constamment dans le même cercle, sans avoir besoin de motifs. On croit rester stationnaire, mais, en morale, il n'est point de condition réellement immobile; et qui n'avance pas, rétrograde: car chaque jour amène avec soi des pertes qui demandent à être compensées par des acquisitions; car on ne se soutient au même point que par un esprit de vie qui tend à régénérer sans cesse, car c'est déchoir que d'être atteint par l'indifférence. C'est ainsi que le savant qui n'apprend plus, déjà oublie. Tandis qu'on continue à répéter extérieurement les mêmes actions, on ne continue plus à y porter le même sentiment. Avec une conduite semblable, on n'a plus le même mérite. Quel est donc ce pacte à jamais formé avec la médiocrité morale? Que faites-vous? que prétendez-vous? qu'attendez-vous? Quelle idée avez-vous conçue de votre destinée? Avez-vous une destinée? Ne sentez-vous pas en vous-même une voix qui vous invite à vous estimer davantage, qui vous appelle à croître, à vous élever? Vous vous croyez estimable! Vous êtes régulier peut-être; vraiment vertueux, non, vous ne l'êtes pas! Vous croyez goûter la sécurité! imprudent! Que des circonstances nouvelles surviennent; quel guide vous dirigera? Que des difficultés imprévues naissent sous vos pas; comment saurez vous les vaincre? Dieu vous garde des

grandes vicissitudes du sort, des tentations fortes et des situations périlleuses!

L'amour du bien ne se soumet pas ainsi à une mesure rigoureuse et fixe; il est, de sa nature, actif, expansif, avide de conquêtes. Déclarer qu'on s'est prescrit, dans le bien, des limites qu'on ne veut pas franchir, c'est avouer qu'on n'éprouve pas pour le bien un véritable amour; c'est se mettre en contradiction avec soi-même. Déclarer qu'on veut s'arrêter à un point déterminé dans la carrière, c'est avouer qu'on n'a pas connu les vrais motifs qui devaient conduire déjà jusqu'à ce point lui-même; s'ils avaient été compris et sentis, ils entraîneraient encore à le dépasser.

Loin qu'on dût s'effrayer de cette tendance au meilleur, comme d'une fatigue excessive, on reconnaîtrait bientôt par sa propre expérience, que la pratique des devoirs devient au contraire toujours plus facile et plus douce, à mesure qu'on avance vers le bien.

En veut-on un exemple sensible? Cette paix intérieure, qui est le fruit des habitudes vertueuses et le doux privilège de l'innocence du cœur, devient à son tour la disposition la plus favorable pour connaître, sentir et pratiquer tout ce qui est bien.

C'est pour les âmes lâches et tièdes, que le devoir devient un joug. Telle est l'étroite corrélation qui existe entre toutes les vertus, que chacune

d'elles, à mesure qu'elle est acquise, invite et appelle ses compagnes, et leur prête son appui. Cette marche progressive entretient d'ailleurs dans le cœur de l'homme, je ne sais quelle joie et quelle hilarité qui redouble les forces, qui dispose à entreprendre, et qui aide à accomplir. C'est dans la monotonie d'une existence sans but, qu'on trouve la lassitude; l'activité d'une existence consacrée à la recherche du bien, trouve en elle-même son encouragement et sa récompense. Plus l'homme s'élevera dans les régions morales, plus il verra son horizon s'étendre: des sommités qui se montreront devant lui, viendront tout ensemble et la force et la lumière.

Les grandes choses ne s'accomplissent jamais sans passions; mais une seule passion donne le moyen de les exécuter d'une manière certaine, complète, constante: celle du bien. La tendance au meilleur est à la vertu ce que l'esprit d'invention est aux arts.

On a beaucoup disputé sur les questions qui se rattachent à l'idéal, sur la part réelle qu'il peut avoir aux opérations humaines, et, comme il arrive presque toujours, ces discussions ont peut-être épaissi les nuages, au lieu de les dissiper. On a opposé l'idéal à la réalité, et de là, les dédains des uns pour les instructions de l'expérience, les reproches faits par les autres à tout ce qui porte le caractère d'amélioration, de se perdre en de vaines

chimères. Mais l'idéal, conçu dans sa vraie nature, n'est point en état de guerre avec la réalité; il se met en corrélation avec elle par une double alliance; il lui emprunte des élémens, il l'appelle à lui : il s'instruit auprès d'elle, il sert à l'élaborer.

Pour tous les êtres actifs, intelligens et libres, il y a nécessairement des exemplaires des modèles, antérieurs à chaque action, dans lesquels l'action se dessine d'avance, sans quoi, l'action elle-même serait impossible. Si l'opération qu'il s'agit d'exécuter a déjà été accomplie avec une parfaite similitude par un autre agent, en présence de celui qui doit la répéter, le modèle sera sensible, il sera aperçu, et non conçu. Mais la nouveauté des situations, amenée par la mobilité continuelle des circonstances, suffirait seule pour exiger un grand nombre d'opérations qui n'ont point, dans la réalité actuelle, de modèle absolument semblable. Il y a donc aussi des exemplaires, des types qui n'existent encore que dans la région des idées, et qui sont l'image anticipée de l'acte à produire. Dans les simples arts mécaniques, on peut déjà faire cette remarque et cette distinction : l'ouvrier copie quelquefois un ouvrage qu'il a sous les yeux; quelquefois il conçoit l'image d'un instrument ou d'un produit qui n'ont point encore été exécutés. Dans les arts qu'on appelle d'imitation, il y a également et des modèles puisés dans l'observation, et des modèles véritablement archétypes;

toutefois, ces derniers sont soumis à une double condition : ils sont contraints de puiser dans la nature réelle les élémens de leurs combinaisons; ils doivent se conformer à certaines règles de proportion, de convenance, de vraisemblance, que nous révèle le sentiment du beau, tel qu'il nous a été lui-même inspiré par la nature, tel qu'elle a pris soin de l'enseigner par de nombreux et lumineux exemples : sous l'inspiration de ce sentiment, les arts dérobent donc à ces objets épars sur la scène de la réalité, leurs beautés diverses, en font un choix, en composent de nouveaux assemblages; cette image de l'ensemble, ainsi construite dans l'intelligence, devient l'archétype de l'exécution. Si les arts d'imitation se privent de ce second ordre de modèles, ils se renferment dans de simples descriptions, n'exécutent que de froides copies; en s'aidant au contraire de se second ordre de modèles, c'est surtout la nature morale qu'ils appellent à leur secours pour en combiner les phénomènes avec ceux de la nature sensible; et les effets qu'ils obtiennent deviennent d'autant plus admirables, qu'ils ont mieux su, en empruntant à ces deux natures ce que chacune d'elles a de plus éminent, conserver cependant le plus parfait accord et la plus étroite sympathie entre les élémens puisés ainsi dans l'une et l'autre. Les sciences positives elles-mêmes nous offrent encore quelque chose de semblable. Si elles ont leurs ob-

servations directes qui se contentent de recueillir et d'enregistrer les faits tels qu'ils se présentent, elles ont aussi leurs expériences, dont l'idée est conçue par elles, à l'aide desquelles elles interrogent la nature, en font jaillir des phénomènes nouveaux; et c'est à ces heureuses tentatives qu'elles doivent leurs plus précieuses découvertes. Les mathématiques sont, par rapport à la mécanique et à d'autres branches de la physique, comme une vaste collection d'exemplaires et d'archétypes, qui vont au-devant des faits, président aux applications et les représentent dans la pensée; elles sont l'idéal de la science. La législation et la politique, en s'appuyant sur l'histoire, sur la connaissance du cœur humain, sur les données des circonstances locales, tracent cependant d'une part, à ceux qui gouvernent les affaires humaines, la notion anticipée des directions qu'ils doivent se prescrire, et, de l'autre, aux citoyens, ces règles de conduite qui sont inscrites dans les codes : un code de lois est une collection d'archétypes présentée à la société, pour les actions qui embrassent les divers rapports des hommes entre eux. La morale, à son tour, a servi d'exemplaire et d'archétype au législateur politique. Certes, il n'est rien de plus réel, rien qui soit mieux fondé sur la nature : car la morale n'est que la voix suprême de la nature, retentissant dans le cœur de l'homme et lui annonçant sa destination. La conscience la

reconnaît, et ne la crée pas. Les règles qu'elle a instituées se produisent d'elles-mêmes, en présence des applications, ou réalisées, ou simplement conçues. Or, il est au pouvoir de la pensée, de concevoir d'avance l'image d'une multitude d'actions possibles; à chacune d'elles s'adapteront les règles instituées; la convenance plus ou moins entière, qui se rencontrera entre les unes et les autres, en composera des exemplaires plus ou moins achevés. La combinaison qui satisferait dans le plus haut degré à cette convenance, serait l'archétype de la perfection relative pour la nature humaine. Voilà cet idéal que cherche le génie de la vertu! L'homme de bien, en aspirant au meilleur, ne fait donc autre chose que répéter, dans l'ordre moral, ce qui s'exécute chaque jour dans le domaine des sciences et des arts, dans les plus simples actions de la vie, et ce qui détermine le mérite et l'utilité des opérations accomplies dans ces diverses carrières. L'idéal est pour lui de même nature, quoique dans une région supérieure; il n'est pas plus fantastique ou chimérique, il est seulement plus excellent, parce qu'il correspond à ce qu'il y a de plus éminent dans le caractère de l'humanité.

Cette tendance active et persévérante vers le meilleur, quelque sage qu'elle soit dans son principe, a toutefois plusieurs écueils à éviter. Le premier et le plus grave de tous serait cette exalta-

tion aveugle et sans mesure, qui nous déroberait le sentiment de notre propre faiblesse, qui, en nous précipitant vers le fantôme d'une perfection idéale, nous laisserait dans l'impuissance réelle d'accomplir le bien qui se trouve à notre portée. Que le mouvement dont nous sommes animés soit ardent sans doute, constant, infatigable! mais qu'il ne soit jamais inquiet, précisément pour qu'il puisse mieux se soutenir! Qu'il ne soit pas même impatient! C'est un grand acte de résignation pour une âme qu'embrase le zèle de la vertu que de consentir à reconnaître et à subir la lenteur inévitable des progrès, à porter jusqu'à la fin de ses jours le poids de ses imperfections; mais cet acte de résignation est nécessaire; il est commandé par la condition de l'humanité; seul il peut conserver le calme nécessaire pour bien voir la route qui se découvre en avant de nous et pour y marcher d'un pas sûr. Qu'il y ait une juste élévation dans les vues qui nous guident! mais qu'elles ne se perdent point dans les nuages! qu'elles ne restent point vagues, indéfinies comme on l'observe trop souvent chez ceux qui, en se dévouant au bien, se confient plus aux sentimens intimes qu'aux règles positives! il arrive alors que le sentiment lui-même s'évapore et se confond dans des spéculations purement théoriques au lieu de se convertir en applications positives: l'imagination, dans de douces et sublimes extases, se nourrit des per-

spectives les plus ravissantes, mais la vie n'en reçoit que peu d'influence; c'est une poésie qui charme les loisirs de l'oisiveté, ce n'est pas un instrument pour la conduite.

Enfin et surtout, ce mouvement ne doit point être désordonné, livré au hasard. Dans le grand ouvrage de notre amélioration, comme dans toute industrie, la méthode est la condition fondamentale du succès. Il y a pour l'avancement dans le bien une marche tracée par la prudence, un art important, difficile, qui comporte peu de règles générales et absolues, parce qu'il se modifie pour chacun d'après ses dispositions individuelles.

Nous commencerons par ce qui est le plus facile; rien de plus prudent et de plus naturel; mais nous ne remettrons point trop tard à tenter aussi ce qui est difficile, car on ne se fortifie qu'en luttant contre les difficultés. Gardons-nous de les fuir! ayons soin seulement de les graduer!

Nous commencerons par satisfaire aux obligations précises et rigoureuses avant de nous livrer aux choses de pure surérogation; mais ne nous défendons point cependant d'écouter aussi les inspirations généreuses qui nous invitent quelquefois à dépasser la ligne stricte du devoir! Souvent en accomplissant une belle action on obtient de nouvelles forces pour obéir à des préceptes positifs : l'amour dispose au respect; la bienfaisance aide à la justice.

Nous commencerons par nous exercer aux vertus qui sont pour nous d'un application plus immédiate et plus fréquente; ce sont celles qui nous sont le plus nécessaires, ce sont aussi celles qui se font mieux comprendre et sentir, qui apportent avec elles de plus puissans encouragemens, parce qu'on en voit mieux les résultats, parce qu'on en goûte mieux les récompenses. Il est facile de se composer à soi-même des romans sur les vertus qu'on n'aura pas occasion d'appliquer, et d'en prendre ensuite prétexte pour négliger celles dont la pratique journalière nous serait demandée; cette manière de se faire vertueux dans un ordre hypothétique flatte à-la-fois la paresse et la vanité; mais elle trompe le vœu de l'amélioration morale, elle en énerve le principe. Nous nous attacherons donc aux devoirs qui se lient plus particulièrement à notre profession, à notre situation dans la vie; devoirs plus familiers, moins brillans, mais plus favorables à notre amélioration, précisément parce qu'ils ont moins d'attrait pour l'amour-propre : nouveau et admirable prix de ces devoirs de famille, dont la providence a semé le cours entier de notre vie comme pour donner une valeur à chacun de nos instans, comme pour consacrer nos relations les plus habituelles et les plus intimes, comme pour changer en un sanctuaire l'intérieur qui compose notre existence domestique!

Il est des vertus qu'on pourrait appeler des *vertus-mères*, parce qu'elles sont comme la tige d'un grand nombre d'autres : telles sont par exemple la reconnaissance, la justice. Elles seront donc le premier objet de notre ambition et de nos efforts ; nous y puiserons d'avance l'intelligence et le goût de celles qui leur sont subordonnées ; nous pénétrerons mieux dans leurs principes les motifs qui doivent nous porter au bien; nous sentirons mieux par quels liens secrets nos devoirs se lient les uns aux autres; nous jugerons mieux le rang qu'ils observent entre eux.

Il est des vertus qui sont comme autant de sœurs et qui se prêtent une mutuelle assistance : il nous sera plus facile de passer des unes aux autres. Il est utile cependant aussi de cultiver quelquefois en même temps des vertus qui semblent avoir des caractères presque opposés; elles servent à se circonscrire, à se faire équilibre; on évite de la sorte de tomber dans l'excès des habitudes trop exclusives; on entretient mieux l'harmonie des facultés morales. C'est ainsi que les règles de la gymnastique combinent entre elles les exercices qui exigent à-la-fois plusieurs genres de mouvemens, afin que les organes se développent en accord et qu'aucun n'obtienne aux dépens des autres une vigueur exubérante.

Il est des vertus qu'on peut considérer comme *instrumentales*, c'est-à-dire qui fournissent les

moyens généraux à l'aide desquels les autres peuvent ensuite être pratiquées; telles sont par exemple la patience et l'obéissance; nous aurons soin de nous en munir d'avance autant qu'il nous sera possible, pour arriver armés sur le champ du travail ou sur le théâtre du combat.

Nous nous attacherons à écarter les obstacles avant de nous précipiter vers le but; de nous précautionner contre les périls avant de nous lancer dans de hardies entreprises; de réparer nos pertes avant d'aspirer à des acquisitions nouvelles.

En tout, et c'est ici l'une des maximes fondamentales sur lesquelles repose tout le système de l'amélioration progressive, nous nous étudierons à pénétrer les véritables principes qui motivent nos devoirs et ceux qui en font reconnaître la source originelle; car c'est dans la méditation de ces principes que nous découvrirons les corrélations qui existent entre les vertus, que nous puiserons nous-mêmes les sentimens qui, leur étant communs, conduisent de la pratique des uns à celle des autres. Les détails deviennent faciles à celui qui a bien saisi l'ensemble.

Les petites choses ont cependant aussi leur importance relative, et peuvent même en recevoir une plus considérable sous un certain concours de circonstances. Les âmes élevées ont à se défendre d'une négligence quelquefois excessive pour ces observances de détail, et s'excusent trop faci-

lement aussi du peu d'attention qu'elles y apportent. L'orgueil peut trouver dans ce dédain un secret aliment. Il n'est jamais permis de s'attribuer une supériorité morale qui autorise des manquemens volontaires, quelque faibles qu'ils paraissent. La réflexion qui les reconnaît et les avoue comme volontaires, les aggrave; l'oubli eût été peu de chose, la négligence affectée est un tort réel. Les petites choses d'ailleurs ont quelquefois des conséquences étendues et qu'on n'aurait pu prévoir, particulièrement dans nos rapports avec les autres hommes; une légère imprudence peut occasioner une blessure profonde, causer un grand désastre. L'observation des petites choses donne seule à l'œuvre de la vertu, comme aux productions des arts, ce caractère achevé et fini qui en devient le principal ornement : elle est à la vertu ce que la grâce est aux arts. L'observation des petites choses appelle en quelque sorte la présence sacrée et tutélaire du devoir sur tous les instans de notre vie, anime et remplit de ses influences toute l'atmosphère que nous respirons. Elle a l'avantage de nous faire parcourir une variété d'objets, de nous les faire apercevoir sous toutes les faces, et de prêter ainsi une heureuse fécondité aux notions morales. Il y a aussi une sorte d'élévation à savoir conserver un juste respect pour ce qui est bon, alors même que son image se reproduit sur une scène plus étroite, à savoir s'honorer des ob-

servances les plus modestes et les plus obscures, dès qu'elles sont dans l'ordre établi, et à porter de nobles motifs jusque dans les moindres occasions. Enfin, en donnant aux petites choses le degré d'intérêt qui leur est dû, on s'entretient dans de salutaires exercices : ce seront, si l'on veut, des espèces de jeux, mais des jeux utiles, honorables; on aura le bonheur de ne laisser aucune lacune, aucun relâche dans le travail de l'activité morale; on se préparera graduellement aux choses les plus difficiles; on aura le mérite d'avoir vaincu même en cela une difficulté, en se captivant pour remarquer et pour exécuter ce qui eût échappé à l'attention; mais surtout on se trouvera naturellement conduit de la sorte à la continuité d'une utile vigilance sur soi-même, et dans ce seul résultat on trouvera un préservatif indirect et inattendu contre une foule de dangers d'un autre genre, et qui eussent pu être plus ou moins graves. Les observances de détail sont comme une sorte de sentinelles disséminées çà et là pour nous tenir en éveil et nous avertir sans cesse que dans la carrière de l'amélioration morale il n'est point permis de goûter le repos de l'oisiveté et de la léthargie.

CHAPITRE VIII.

COMMENT ON PEUT ACQUÉRIR ET CONSERVER L'EMPIRE DE SOI.

L'HOMME naît souverain; il naît souverain de lui-même; mais pour entrer en possession de ce droit de souveraineté, concession magnifique de la providence, il faut avant tout le connaître; il faut connaître les moyens de l'exercer. Or, cette double découverte est tardive; elle ne s'obtient qu'avec peine, parce qu'elle dépend d'une étude que nous consentons difficilement à faire, qui est ordinairement la dernière de toutes, l'étude de nous-mêmes. Combien d'hommes descendent au tombeau sans avoir presque soupçonné la plus noble prérogative de leur nature! Si, comme nous croyons l'avoir démontré, si, comme nous ne cesserons de le répéter, l'empire de soi est une autorité tutélaire, non une force capricieuse; s'il doit s'exercer par un sage gouvernement, par une direction éclairé, ce qu'il exige

comme sa condition préliminaire, c'est que l'homme, dans ce commerce intérieur, ait, avant tout, une connaissance familière de lui-même, sache s'interroger, se répondre, se comprendre. Il faut qu'il ait attentivement observé et les ressorts mis à sa disposition, et les besoins auxquels il doit satisfaire, et les obstacles qu'il doit surmonter, et les dangers dont il doit se garantir, et les ressources dont il peut s'aider, et les ménagemens même qu'il doit garder. Il doit se connaître, comme l'instituteur doit connaître son élève, comme l'ouvrier doit connaître et la matière sur laquelle il travaille, et l'instrument qu'il emploie. C'est ainsi qu'il apprendra à se conduire, ce qui est la vraie manière de se commander; c'est ainsi qu'il obtiendra sa propre confiance, par un commerce sincère et assidu avec lui-même. Il apprendra à prévoir, à pourvoir; il ne s'imposera que ce qu'il est capable d'exécuter; il saura se demander tout ce dont il est, en effet, capable. Il saura même se tolérer, se pardonner au besoin, non par une molle complaisance, mais par une indulgence mêlée de sévérité. Il saura se relever, se garantir du découragement, comme de la témérité. Il s'épargnera les efforts inutiles, ce qui sert à faciliter les efforts utiles.

La vigilance continuera et conservera l'ouvrage que l'étude de soi-même avait commencé. Sentinelle active, ses regards seront constamment ou-

vert, non-seulement sur ce qui arrive du dehors, mais sur ce qui se passe au-dedans. Elle observera, à leur origine, les secrets mouvemens du cœur, pour les encourager ou les arrêter, suivant le besoin; elle assignera la mesure précise qu'ils ne doivent point dépasser; elle précautionnera non-seulement contre les attaques, mais aussi contre les surprises; et, comme il n'est pas de surprise plus dangereuse que celle qui emprunte l'attrait du plaisir, elle avertira non-seulement de ce qui peut blesser, mais de ce qui peut séduire; elle préservera ainsi du joug le plus difficile à secouer, celui qu'on a volontairement accepté. Elle accroîtra chaque jour, de la somme de ses expériences, les lumières à l'aide desquelles s'établit une sage discipline intérieure. Cette vigilance, il est vrai, se lasse quelquefois, se déconcerte, se laisse distraire: elle est sujette à défaillir précisément dans les momens où elle est le plus nécessaire. Qu'elle soit donc persévérante! mais, qu'elle ne soit point inquiète, agitée, farouche! qu'elle s'exerce d'une manière douce, égale, continue! Que l'âme se comporte vis-à-vis d'elle, non comme un inquisiteur, mais comme un témoin, comme un confident! Alors la surveillance s'exercera avec moins d'efforts. Évitons d'ailleurs, autant qu'il est en notre pouvoir, de nous précipiter dans le tumulte des distractions; évitons les changemens de situation trop rapides et trop brusques; redoublons

d'attention, quand nous entrons dans une situation nouvelle et inconnue!

L'une des plus grandes difficultés que l'on rencontre dans l'exercice de l'empire intérieur, provient des inégalités singulières qu'éprouvent quelquefois les dispositions de notre âme. Nous ne pouvons point compter sur nous-mêmes; l'état de choses d'après lequel nous nous étions réglés, se montre qnelquefois tellement changé, que toutes nos mesures se trouvent en défaut: les ressources qui s'offraient à nous quand nous jouissions de la sérénité, nous manquent dans le trouble; la confiance qui nous soutenait s'évanouit dans les crises de l'abattement; les perspectives du bien qui nous souriaient avec tant de charmes pendant le cours d'une méditation paisible, ne nous découvrent plus, en d'autres momens, qu'une contrée aride, où nous n'entrevoyons que des fatigues à subir. Plus on est enclin à l'exaltation, plus ces variations deviennent fréquentes et sensibles. Or, la connaissance de soi-même, la vigilance intérieure, ramènent, sous quelques rapports, ces situations inégales à un niveau commun : le souvenir des états passés nous fait prévoir ceux qui surviendront; dans les jours sereins et prospères, on se garde d'une confiance trop aveugle; dans les jours nébuleux, on se guide, on se soutient encore par l'image des temps plus heureux. Celui qui sait être conséquent à lui-même, gouverne mieux

son intérieur, comme il gouverne mieux les autres hommes, s'il est revêtu de fonctions publiques.

Cependant la prudence de la sagesse, même la plus consommée, ne suffit point encore à l'empire de soi. L'exercice de cette autorité demande souvent aussi une fermeté convenable, et s'il ne faut employer cette fermeté qu'avec réserve, il faut être capable de l'employer quand elle devient nécessaire. L'orage gronde autour de nous; il éclate, la tempête va croissant; elle envahit notre intérieur; tout est soulevé, confondu : pilote qui veilles, ce n'est plus assez de ton habileté; tu as besoin de toute ton intrépidité! l'ennemi nous assaille de toutes parts; les penchans que nous condamnons nous entraînent, nous emportent, comme malgré nous, par leur impétuosité et leur violence : néophyte de la vertu, en vain tu croyais t'être mis en sûreté; appelé à une lutte ouverte, ta sûreté n'est plus que dans ton courage! Quel est donc alors le rôle de l'homme? il doit être homme; il saura une chose difficile peut-être, mais indispensable; il saura vouloir, vouloir d'une manière franche, décidée, persévérante. Il pouvait être dangereux, dans l'adolescence morale, d'être appelé à l'exercice de sa propre volonté, lorsqu'elle manquait encore ou d'énergie ou de lumières, parce qu'alors, l'homme, encore inexpérimenté, en croyant disposer de sa volonté, ne

faisait souvent que subir le joug de ses penchans ou celui de la volonté d'autrui. Mais on ne saurait s'exercer trop tôt à vouloir dès qu'on en est capable. Cette éducation de la volonté a besoin d'une juste indépendance, graduellement obtenue, sagement circonscrite. On ne devient point homme sous une tutelle prolongée, et les habitudes du servage rendent inhabile à la liberté. Il est tel esclave qui se croit émancipé quand il n'a fait que changer de maître, et s'en donner un plus dur peut-être que le premier.

Ce qu'il y a de plus important, et malheureusement de plus difficile, c'est de maintenir une juste correspondance entre l'énergie de la volonté et l'étendue des lumières. Si dans la rupture de l'équilibre c'est la volonté qui l'emporte, on n'éprouve plus que le désordre d'une force qui se précipite au hasard; elle ne peut manquer d'être asservie à son insu, n'ayant plus de régulateur. Si l'équilibre est rompu en sens contraire, on se perd dans une contemplation oiseuse ou l'on se désespère en présence d'un but qu'on ne peut atteindre; les forces même qui restent encore deviennent inutiles dans une carrière qui leur est trop disproportionnée. Cependant l'inexpérience est impatiente d'agir; l'expérience conduit souvent à l'indécision. Il arrive donc que nous contribuons nous-mêmes à rompre cet équilibre si nécessaire, voulant agir avant d'être éclairés, nous

trouvant ensuite découragés quand nous sommes instruits. La puissance réelle de la volonté est dans celle de la raison. Ne confondons point l'élan du desir avec la détermination de la volonté; le premier a ordinairement une impétuosité d'autant plus grande qu'il n'est pas en présence des obstacles; cette impétuosité nous trompe sur les ressources que nous trouverons en nous-mêmes dans le moment décisif. La présomption est la fille de l'exagération comme la mère de l'imprudence. La volonté manquera tout entière à notre appel, parce que nous aurons trop compté sur elle, on se brisera dans l'épreuve. Il est cependant un art, et c'est celui de la sagesse, il est un art d'appeler les lumières au secours de la volonté et de les convertir en forces réelles. A qui en effet appartient-il de faire l'éducation de la volonté si ce n'est à la raison? Voulons-nous apprendre à vouloir avec fermeté? sachons avant tout concevoir, adopter des convictions sincères et profondes! Rien ne décide et ne soutient comme le sentiment du vrai. Mais sachons aussi nous confier dans les forces dont la providence nous a pourvus! Elle les a mesurées à notre tâche. N'embrassons pas d'avance, par une prévoyance téméraire, toute l'étendue des efforts qui nous seront demandés! ils ne doivent pas être l'œuvre d'un seul jour. Lorsque ce salutaire équilibre est maintenu, les lumières, dirigées avec prudence, au lieu de dé-

border dans le champ de l'impossible, se circonscrivent dans la sphère du possible, pour s'y répandre avec plus d'abondance; la raison s'appuie sur l'alliance de la pratique et de la théorie, de l'expérience et des principes; elle compose ainsi pour chacun une sorte de science relative, où l'instruction recueillie se trouve naturellement en accord avec les efforts qui sont demandés au caractère, où la connaissance tourne tout entière au profit de l'action. Les sentences de la raison ont par elles-mêmes quelque chose de grave et de solennel qui sert à contenir et à soutenir en même temps. La voix de la raison en pénétrant au fond de l'âme l'entretient dans sa propre estime, lui suggère une confiance qui est toujours un élément de force. La volonté en recueillant les émanations de la raison contracte insensiblement quelque chose de cette fixité, de cette immutabilité propres à la vérité dont la raison se nourrit, et en reçoit ainsi une vigueur naturelle d'autant plus durable qu'elle est plus calme. Mais la raison n'exerce jamais avec plus de succès ces influences salutaires que lorsqu'elle sert d'interprète au devoir : alors, à la dignité et à la stabilité du vrai s'unit une puissance plus active encore; la forme impérative que prennent les injonctions du devoir devient un ressort toujours prêt à seconder les résolutions de la volonté. Il y a dans le foyer de la conscience une chaleur secrète et concentrée

qui ranime le cœur dès qu'il s'en approche. Le sentiment réfléchi du devoir est à la volonté ce que les points d'appui sont aux forces mécaniques. Les hommes passionnés peuvent avoir de l'impétuosité, de la véhémence; telles sont les forces gigantesques et convulsives du malade en délire. L'homme pénétré de ses devoirs a seul une volonté ferme, égale, constante. L'opiniâtreté est inflexible, mais l'inflexibilité peut n'être pas la constance; car il est dans la mission d'une constance raisonnable et sage de se plier aux modifications qu'exige la variété des circonstances; elle est immuable dans le principe, flexible dans les applications; l'obstination porte le caprice et l'arbitraire dans son immobilité elle-même, parce qu'elle se refuse à suivre le cours naturel des choses. Renoncer à une résolution reconnue erronée ou qui ne s'adapte plus à une situation nouvelle, c'est encore être conséquent à soi-même, c'est encore exercer l'empire de soi.

Il y a donc deux moyens principaux d'obtenir et de conserver cet empire intérieur : l'habitude de s'observer et l'habitude de se vaincre. Toutes les concessions que nous faisons à la mollesse, à la lâcheté, à la négligence, au découragement, dans le cours ordinaire de la vie, sont une abdication de la souveraineté, et deviennent ensuite un empêchement qui nous arrête lorsque nous tentons de la recouvrer.

Les difficultés que nous croyons rencontrer dans les choses extérieures, lorsqu'elles peuvent être surmontées, ne sont, à le bien prendre, que des difficultés que nous trouvons en nous-mêmes. Ce qu'il y a par exemple, de difficile dans l'étude, provient de la faiblesse de notre attention; ce qu'il y a de difficile dans une entreprise périlleuse, c'est le courage qu'elle demande; dans un travail, l'effort ou la persévérance qu'il exige; c'est toujours nous-mêmes qui nous trouvons insuffisans, et nous nous trouvons souvent insuffisans, uniquement parce que nous n'osons pas essayer tout ce dont nous sommes capables. C'est donc une préparation salutaire pour acquérir l'empire de soi, que de s'exercer à lutter contre les obstacles, à vaincre les difficultés qui s'offrent à nous dans la vie extérieure. Les hommes qui se font un régime habituel de triompher des difficultés, sont les seuls qui deviennent des hommes véritablement distingués, parce que seuls ils découvrent tout ce dont ils sont capables, et prennent entièrement possession de leurs facultés. Mais pour y réussir, il faut bien prendre garde de ne pas s'attaquer aux obstacles insurmontables, de ne pas se précipiter aveuglément dans des entreprises au-dessus de ses forces. Il faut, comme dans les exercices gymnastiques, graduer ses efforts, s'essayer peu-à-peu, ne tenter que les entreprises immédiatement supérieures à celles qu'on

est déjà accoutumé à exécuter. Or, en jetant les regards sur la scène du monde, on est surpris de voir, d'une part, tant de gens qui n'osent pas ce qu'ils peuvent, et tant d'autres qui tentent ce qu'ils ne peuvent pas.

On peut le remarquer, lorsque l'empire de nous-mêmes vient à nous échapper, c'est presque toujours parce que nous nous sommes laissé concentrer dans le moment présent, et dans quelque impression exclusive qui nous investit de toutes parts. C'est donc un art fort utile pour conserver sa liberté et l'intégrité de ses forces, que d'entretenir des communications étendues et constantes dans le passé et dans l'avenir, avec tout ce qui peut offrir une alliance à la volonté; on oppose de la sorte à l'impression dominante les souvenirs ou les prévoyances propres à la balancer; on conserve son autorité en maintenant l'équilibre entre les résistances. C'est un grand avantage pour demeurer maître de soi, que l'élévation des sentimens et des idées. L'âme, pour régner, doit siéger, en quelque sorte, sur un trône du haut duquel son regard s'étende au loin dans l'espace et le temps.

Les hommes qui sont sans affections paraissent quelquefois être singulièrement maîtres d'eux-mêmes; ils sont du moins dans une situation habituellement tranquille. Que si un penchant de la personnalité vient cependant se réveiller

en eux avec impétuosité, un auxiliaire précieux manquera à leur volonté; ils seront plus facilement entraînés. De même, on conserve d'autant mieux le pouvoir de modérer une affection qui tendait à franchir les limites, en lui opposant des affections plus juste. Les esprits faux sont ceux d'une seule idée : les âmes entraînées sont celles qui cèdent à un seul mobile. Les bons esprits et les âmes libres planent sur la variété des notions et des motifs.

Deux moyens principaux servent à l'éducation de cette puissance morale que l'âme puise dans l'empire de soi : c'est l'ordre et le calme. Ils sont étroitement liés entre eux. Dans la confusion des idées et des sentimens, le gouvernement de nous-mêmes nous échappe infailliblement. On ne voit plus le but; on ne sait plus où trouver les moyens; on a peine à se reconnaître soi-même. Au milieu de l'ordre, la direction est tracée. Dans le sein du calme les facultés conservent toute leur fraîcheur; les forces toute leur liberté. Il suffit même que l'ordre et le calme règnent autour de nous, pour que nous commencions déjà à en recueillir cette bienfaisante influence. Un concert mélodieux, un spectacle symétrique, tout ce qui nous transmet les suaves impressions de l'harmonie, rend à nos facultés un commencement d'indépendance. Nous avons dès-lors un sentiment confus de notre puissance et de notre dignité; nous

nous sentons capables de plus grandes choses, parce que nous acquérons la conscience de notre liberté. Il faut déjà, il est vrai, être en possession de quelque pouvoir sur soi-même, pour remplir cette double condition; mais ce sera le premier emploi qu'on en devra faire, parce qu'il préparera à tous les autres. Les sculpteurs de l'antiquité représentaient ordinairement les héros dans l'attitude du repos, comme nous le voyons, par exemple, dans l'Hercule Farnèse. Ils trouvaient dans le calme, la plus haute expression de la vraie force.

D'ailleurs, les soins qui procurent une habitude d'ordre et de calme sont en général des soins de prévoyance, des soins de détail, et n'exigent pas toujours d'énergiques efforts. C'est un régime journalier; c'est un bienfait donné en partie par la nature, et qui demande à être conservé. Que si l'on sent un orage prêt à éclater, si on aperçoit le sombre grain à l'horizon, c'est encore à ce maintien de l'ordre, au maintien du calme qu'il faut avant tout s'attacher, en redoublant de vigilance. Tout peut être perdu, dès l'instant où l'anarchie s'introduirait dans notre intérieur; tout les moyens de résistance et de salut nous restent, si nous évitons le trouble.

Quelquefois, lorsque la tempête exerce ses ravages avec une extrême violence, il est prudent et sage de se borner à plier toutes les voiles, de res-

ter, en quelque sorte, inactif et comme simple témoin de ce qui se passe en soi-même, sans y adhérer, mais sans se hasarder à combattre ouvertement, et d'attendre avec patience que l'orage soit apaisé : ce sera bien assez de n'avoir point cédé, et d'avoir pu rester immobile.

Une des causes qui nous empêchent le plus souvent de jouir du pouvoir que nous pourrions obtenir sur nous-mêmes, c'est une sorte d'effroi que nous en concevons, comme s'il devait nous imposer une contrainte trop pénible et de trop douloureux sacrifices. Nous espérons goûter, du moins, une sorte de repos, en nous laissant aller au mouvement qui nous est imprimé, et nous abandonnant au courant sur le fleuve de la vie. C'est que nous nous sommes fait de l'empire de soi l'idée la plus fausse; nous avons cru y voir une tyrannie qui tourmenterait notre existence, une sorte de torture continuelle. Si nous osions en faire usage, nous reconnaîtrions bientôt qu'il n'est autre chose que la liberté elle-même, qu'il est le seul principe d'une sécurité véritable. S'il demande quelques combats intérieurs, c'est pour prévenir des chocs mille fois plus douloureux; s'il exige du pilote la vigilance et la fatigue, c'est pour éviter au navire d'aller se briser sur les écueils. L'éducation qui développe et cultive cette grande puissance morale a sans doute quelques exercices rudes et pénibles; elle veut des sueurs, mais elle

n'est pas exempte de charmes; elle a ses jouissances, jouissances mâles et profondes; elle seule rend capable de goûter un vrai repos : car il n'y a de repos réel que celui qui suit le travail et qui le récompense.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

DES DIFFICULTÉS QUE L'ON RENCONTRE DANS L'ÉTUDE DE SOI-MÊME.

Le théâtre sur lequel s'exerce l'étude de soi-même étant, de tous, le plus voisin et le plus intime pour chacun de nous, il semble que cette étude devrait être de toutes la plus facile.

Comme elle nous ramène à l'objet de nos affections les plus vives, il semble aussi qu'elle devrait être de toutes la plus agréable, et que chacun devrait s'y porter par un mouvement naturel.

Cependant, il en est précisément tout le contraire.

Les philosophes nous ont à l'envi recommandé l'étude de nous-mêmes, comme la première et la plus essentielle introduction à la sagesse. Quels sont ceux qui nous ont enseigné les moyens de procéder pour atteindre à cette connaissance et pour triompher des obstacles qui s'y rencontrent?

Il est une portion de ces obstacles qui tient

à la nature même des choses et aux conditions de nos facultés; de plus, toutes les causes qui concourent à nos erreurs agissent ici avec leur plus haut degré d'influence; et, comme si ce n'était pas assez que nous puissions être trompés en tant de manières, souvent nous prenons plaisir encore à nous abuser nous-mêmes; nous nous tendons des pièges, et nous avons le malheur de réussir à nous surprendre.

Lorsque l'imagination cherche à nous égarer dans les jugemens relatifs aux faits extérieurs, il nous reste des moyens de vérification, en quelque sorte matériels, sur le théâtre de cette même réalité extérieure dont elle nous a présenté un tableau infidèle; l'image et la réalité sont situées dans deux régions diverses; on peut les opposer l'une à l'autre. Mais, dans l'étude de nous-mêmes, l'image et la réalité sont placées dans la même région; elles se touchent, se confondent; l'une prend la place de l'autre; quelquefois nous paraissons un moment être tels que nous desirerions être en effet; d'autres fois tels que nous redoutons de devenir; nos craintes et nos espérances passent de l'avenir dans le présent; nous croyons pouvoir tout ce que nous concevons. Voilà pourquoi les gens exaltés se font de si étranges illusions sur eux-mêmes, et les conservent de si bonne foi. L'idéal qu'ils contemplent, qu'ils embrassent avec une si vive ardeur, prend un corps à leurs yeux;

ils lui donnent une existence; ils le personnifient; ils se persuadent de bonne foi qu'ils sont en rapport immédiat avec lui; le poème qui les charme devient pour eux de l'histoire, leur propre histoire. Ils se mirent, ou croient se mirer dans les tableaux qui sont leur ouvrage; ils croient se voir agir dans les fantômes qu'ils ont créés et qu'ils font mouvoir.

L'humeur qui parvient à transformer pour nous la physionomie des objets extérieurs, combien n'altérera-t-elle pas plus facilement notre propre physionomie? Si elle nous rend tristes ou joyeux, qui l'empêchera de se composer, suivant son gré, dans cet intérieur où elle domine, des sujets de tristesse ou de joie?

S'il n'est pas de sujet à l'égard desquels nous soyons plus exposés à l'erreur, que ceux où nous portons quelque partialité, quel ne sera pas le danger dans un ordre d'études dont le sujet nous intéresse plus que tout autre au monde? Quel est celui qui demeurera spectateur indifférent, impassible, de ce qui se passe en lui-même? quel est celui qui, ayant à se juger, ne prendra pas sa cause en main, ne sera pas son propre avocat, plutôt que son juge?

Souvent, les choses que nous apercevons le moins bien, sont celles qui nous sont les plus familières et qui composent pour nous le cours ordinaire; elles n'ont plus rien qui nous arrête et

nous étonne; ce qui est permanent s'efface; on ne remarque que son absence, s'il vient à manquer; c'est ce qui arrive pour tout ce qui entre dans le cadre de nos habitudes; or, y a-t-il rien qui nous soit plus familier que nous-mêmes! Voilà pourquoi tant de gens vivent, presque sans se douter qu'ils soient en société avec eux-mêmes, sans remarquer qu'ils marchent en leur propre compagnie. Du moins, n'y font-ils attention que si ce *moi* moral, leur compagnon, éprouve quelque accident, quelque transformation qui vienne exciter la surprise et avertir de sa présence.

Tout en nous est plein de mystères; nous avons et des penchans et des facultés que nous ne soupçonnons pas, jusqu'à ce qu'une circonstance imprévue vienne leur donner le signal. Nous renfermons en nous les contradictions les plus manifestes. Les motifs les plus subtils sont souvent ceux qui influent le plus sur nos déterminations; ils enveloppent notre volonté comme d'une espèce de réseau invisible. Si nous avons le sentiment de ce que nous possédons, nous voyons mal ce qui nous manque. Moins on a fait de progrès, moins on découvre ce qui manque encore; plus on a perdu, plus on devient incapable d'apprécier la valeur de ses pertes. Mais peut-on même bien évaluer ce qu'on possède, si l'on ne connaît pas bien ce dont on manque?

Invoquerons-nous l'expérience du passé, qui

seule en effet nous aide à bien observer l'état actuel? Mais il faudrait, pour que ce passé fût bien connu, qu'il eût été lui-même bien observé : c'est un cercle vicieux. Lorsque l'issue de nos entreprises vient nous éclairer, rarement il est temps encore pour rectifier notre marche. L'enfance ne s'observe point; l'adolescence s'observe mal; l'âge mûr arrive; il est déjà bien tard pour commencer cette investigation. Quand commencera l'application de l'expérience? D'ailleurs, il est tant de manières d'expliquer le défaut de succès; choisirons-nous bien celle qui nous révélerait nos torts?

Invoquerons-nous les comparaisons? on ne juge bien en effet qu'en comparant. Mais, en nous comparant aux autres, la rivalité trouble notre vue; la présence de ceux qui valent mieux que nous nous humilie; celle des inférieurs nous enfle : de même qu'on se trompe en jugeant les autres d'après soi, on se trompe souvent aussi en jugeant de soi-même d'après les autres. De là, une émulation téméraire et des imitations maladroites.

Nous recueillerons-nous au fond de nous-mêmes, dans le silence et le calme le plus absolu? Sans doute, telle est en effet la condition nécessaire pour bien s'étudier. Cependant, c'est précisément, au contraire, dans le moment de l'action qu'il serait utile de se considérer avec attention; car c'est alors que nos facultés sont en jeu; c'est

dans l'occasion que nous mesurons réellement nos forces; l'occasion apporte avec elle des ressources ou des obstacles inattendus. Les maux qu'on redoutait le plus, les biens qu'on desirait avec le plus d'ardeur, sont souvent ceux qui paraissent moindres dès qu'ils nous arrivent; les dangers dont on s'effrayait le moins deviennent les plus graves. Le solitaire croit se connaître; mais il se connaît seulement tel qu'il sera dans la solitude, et, moins qu'un autre, il saura prévoir ce qu'il deviendra dans une sphère d'activité. Nous ne nous montrons ce que nous sommes qu'en présence des objets, et alors ce sont eux qui attirent nos regards; il faut bien voir hors de soi, en avant de soi, pour agir. A mesure que la passion a plus de violence, il serait plus nécessaire d'en bien observer les accès, mais en même temps, aussi, cela devient d'autant plus difficile.

Invoquerons-nous le témoignage des autres hommes? Les uns exagéreront en nous le bien, par affection ou par procédé; les autres, le mal, par animosité ou par envie; en supposant toutefois que les témoins consultés disent en effet ce qu'ils pensent.

Le seul instrument dont nous disposions pour cette étude, la réflexion, est un instrument qui manque de fixité et de précision; il glisse, vacille, se fatigue, puis s'émousse, tremble dans la main qui l'emploie et lui échappe sans cesse.

D'ailleurs, si l'on se concentre trop en soi-même, on finit par ne plus rien voir, ou par voir tout ce qu'on veut. Il y a des abîmes où l'on se perd.

Parvenons-nous à nous captiver assez pour pouvoir nous bien observer? Déjà, et par cela seul, un changement notable s'est opéré dans notre état intérieur. Le personnage qu'on croyait saisir et voir, se dérobe; déjà il a disparu. On se juge plus sainement quand le moment d'agir est écoulé.

De même que notre intérieur est un état trop complexe, il est aussi un état extrêmement variable. Il faudrait que le regard investigateur embrassât toutes les faces du sujet, le suivît avec persévérance dans ses phases. Dans cette mobilité continuelle, quel est le moment que nous choisirons pour servir de règle à notre jugement et nous donner une idée exacte de nous-mêmes? Les crises de l'exaltation et celles du découragement, dont le témoignage est le plus infidèle, ont précisément ce caractère, que chacune d'elles nous enveloppe d'une atmosphère qui lui est propre, nous représente les choses comme devant durer telles qu'elles sont alors, nous fait oublier le passé, s'empare exclusivement de l'avenir.

Dans le mélange qui s'opère entre les influences qui nous viennent du dehors et la réaction qui provient du dedans, on a peine à distinguer ce qui dérive de ces deux sources. Plus on est

soumis aux influences étrangères, et plus on est inhabile à mesurer ce qui leur appartient.

De même que le préjugé vulgaire transporte sur les corps les couleurs qui affectent notre œil, l'âme reporte sur les objets ses propres modifications; nous attribuons donc aux circonstances ce qui nous appartient. Quelquefois, au contraire, il y a en nous des mouvemens qui nous sont transmis et dont nous supposons la cause en nous-mêmes. Nous croyons les choses impossibles parce que nous n'avons pas osé; nous nous croyons capables, parce que nous avons été secourus. Semblables au navigateur qui croit voir le rivage du fleuve se mouvoir, quand nous changeons, nous croyons que c'est le monde qui change. Nous prenons des qualités d'emprunt pour des élémens de notre caractère; nous prenons des habitudes contractées, pour une condition inhérente à notre nature; nous attribuons à nos facultés ce qui est dû aux instrumens et aux procédés; nous jugeons de toutes les situations par celles qui nous sont connues. Ainsi, alors même que nous réussissons à remarquer les effets, nous nous méprenons en mille manières sur les causes.

Telles sont les difficultés, du moins en partie; car plus on s'étudie, plus on en découvre; mais nous supposons une volonté sincère de se connaître. Que sera-ce si cette volonté manque elle-même? Où sont ceux chez lesquels elle se trouve

véritablement entière ? C'est peu que, par légèreté, par ignorance, par distraction, nous paraissions indifférens pour l'acquisition de cette connaissance fondamentale; c'est peu que nous la négligions, que nous évitions même de la recueillir, nous dérobant à nos propres regards, fuyant devant nous-mêmes, comme si nous redoutions notre société, et que nous n'osions pas nous exposer à nos propres investigations; souvent nous allons jusqu'à user d'artifice pour nous surprendre, et pour paraître à nos propres yeux autres que nous ne sommes. Tantôt, ce sera pour flatter ou excuser nos penchans; tantôt, pour complaire à notre amour-propre et à notre orgueil; tantôt par lâcheté, tantôt pour tous ces motifs ensemble. On veut se supposer fort, quand il s'agit de satisfaire une ambition ou des desirs présomptueux; on n'avoue plus ses forces, quand il s'agit de remplir un devoir difficile. On s'exagère en soi-même les qualités qui paraissent méritoires; on atténue celles qui, offrant un secours naturel, diminueraient au contraire le mérite de nos efforts. Ne serait-ce point, par exemple, par cette dernière raison, que chacun s'accuse de manquer de mémoire, tandis que personne ne s'accuse pas de manquer de jugement? L'égoïsme veut parer l'idole qu'il s'est donnée; la sensualité veut être en repos, et par conséquent se justifier; elle veut même se relever à ses propres yeux, se croire moins grossière qu'elle ne

l'est, pour mieux jouir encore. Si l'on n'avoue guère ses torts aux autres hommes, on n'aime pas à se les avouer à soi-même : notre propre censure est celle qui nous atteindrait de plus près et nous poursuivrait avec plus de constance. La vanité même et l'amour-propre ne peuvent consentir à se reconnaître dans les mouvemens qu'ils inspirent : car, en se reconnaissant, ils se trouveraient humiliés, ils se contrediraient, puisqu'ils ne sont qu'une faiblesse du caractère : ils faut donc qu'ils se déguisent, pour réussir à conserver cette attitude distinguée à laquelle ils prétendent. Souvent, en cherchant à se montrer aux autres hommes sous l'aspect le plus favorable, pour obtenir leur approbation ou leur bienveillance, on se pénètre tellement de son rôle, qu'on finit par le prendre au sérieux, par tomber soi-même dans la méprise qu'on veut causer aux autres : on ressemble à un acteur qui continuerait à jouer tout seul la comédie, pour son propre compte.

Les personnes exaltées, après avoir commencé à s'abuser de la meilleure foi du monde, finissent toujours par se tromper de propos délibéré. Toute exaltation, mobile de sa nature, a des intervalles de relâche; et, lorsque l'exagération vient à se calmer, on veut continuer cependant à soutenir le même personnage; on ne veut pas convenir qu'on ne soit plus le même; on se compose une exaltation factice; on écarte tout ce qui pourrait

la troubler; on redoute surtout les rayons de la lumière; on se condamne à une sorte de charlatanisme vis-à-vis de soi-même, et l'on devient sa propre dupe. Quelque chose de semblable peut aussi avoir lieu chez ceux qui relèguent leur morale dans les spéculations contemplatives; ils seraient troublés dans leurs extases par les souvenirs de leur vie effective, si ceux-ci étaient trop peu en accord avec leurs sublimes théories; il faut donc trouver le moyen d'interpréter les motifs de manière à ce que les actions n'offrent plus une contradiction aussi choquante; il faut se persuader que les conceptions de l'esprit ont une racine réelle dans l'âme; il faut réconcilier entre eux les deux personnages qui se donnaient un mutuel démenti; cette réconciliation aura lieu en démonstrations et en paroles, et l'un de ces deux personnages trompera l'autre.

On a mille ruses pour réussir dans ces funestes combinaisons; on prend vis-à-vis de soi-même toutes sortes de masques. On est singulièrement favorisé dans ces artifices par les nombreux obstacles qui rendaient déjà naturellement l'étude de soi-même si difficile. On exploite surtout avec une rare habileté une circonstance bien favorable à celui qui veut s'abuser, l'espèce d'analogie qui se trouve entre certaines bonnes qualités et les défauts qui leur correspondent : ceux-ci n'étant que l'excès de celles-là et appartenant originairement

au même principe générateur, on réussira facilement à se faire illusion sur la limite qui les sépare.

Mais rien ne favorise davantage les illusions qui nous égarent dans l'étude de nous-mêmes, soit qu'elles restent sincères, soit qu'elles naissent de notre propre mauvaise foi, que le mélange et la confusion que nous laissons introduire dans les motifs de notre conduite. Les intentions complexes se prêtent à toutes les interprétations; elles ont des explications préparées pour tous les systèmes; elles ont un but qu'on peut s'avouer, à côté de ceux qu'on veut réellement atteindre. Le désordre des sentimens et des idées jette dans notre intérieur une obscurité profonde; dans ces ténèbres on voit tout ce qu'on desire voir, on se crée un roman sur soi-même, l'on manque de moyens pour le comparer à la réalité, et par conséquent pour reconnaître que ce n'est en effet qu'un pur roman. D'ailleurs, plus il est agréable plus on aime à y croire, et l'on finit toujours par croire ce qu'on desire.

CHAPITRE X.

DE L'AVANTAGE QU'ON PEUT RETIRER DE SES PROPRES FAUTES.

Tout sert à notre perfectionnement, même les fautes qui semblent nous en éloigner, et de tous les moyens de perfectionnement celui-ci pourrait devenir l'un des plus utiles, puisque les occasions en sont aussi constantes que générales. Les hommes les plus distingués n'échappent point à certaines anomalies du caractère, à certaines inégalités dans les dispositions : ils y sont peut-être même d'autant plus exposés qu'ils possèdent des qualités plus éminentes. Quelquefois, l'essor extraordinaire que prend en eux l'une des facultés de l'esprit ou du cœur rompt l'équilibre qui devait régner entre elles; quelquefois la conscience qu'ils ont de leurs intentions ou le sentiment qu'ils ont de leurs forces leur inspire une confiance trop aveugle; quelquefois ils dépassent le but en s'abandonnant sans réserve et sans mesure à un

mouvement honorable dans son principe; quelquefois leur attention, absorbée par les efforts qu'exigent des entreprises difficiles, néglige de veiller sur d'autres circonstances; quelquefois ils pensent même pouvoir s'accorder quelques négligences comme une sorte d'indemnité pour leurs sacrifices, et se croient autorisés à être moins sévères envers eux-mêmes, en raison des mérites qu'ils ont acquis.

Chacun de nous éprouve plus ou moins ces vicissitudes, en souffre, en gémit. Quelquefois c'est nous-mêmes qui changeons, sans que nous puissions nous rendre compte des causes de cette inconstance. Il est des instans où nous nous portons au bien naturellement et sans effort; il en est où nous sommes entraînés à ce qui est mal comme malgré nous-mêmes. De bonnes et saintes inspirations apparaissent, disparaissent avec la rapidité de l'éclair; l'âme s'élève et retombe, s'éveille et s'assoupit; elle s'enflamme aux premières clartés du bien; elle s'épuise par une contemplation prolongée. On dirait que nous sommes sujets à certaines maladies intérieures pendant lesquelles nous avons peine à nous reconnaître nous-mêmes; alors notre vue se trouble, notre sensibilité paraît éteinte. Plus nous avions goûté les choses élevées plus nous sommes découragés par ces défaillances. Former des résolutions, y manquer ou les oublier; concevoir de nobles es-

pérances, se laisser abattre, éprouver de généreux sentimens, succomber à des faiblesses puériles, projeter, essayer, échouer, se décourager, éprouver des regrets, n'est-ce pas l'histoire abrégée de notre vie? Que si cependant on reste dans une disposition fixe et stable, ne sera-ce point l'aveugle routine des habitudes, ou la molle inaction de l'indifférence ? C'est échapper aux erreurs en renonçant aux progrès, et à la mobilité en tombant dans l'inertie.

Quelquefois ce sont les circonstances qui se modifient autour de nous, et qui exercent tour-à-tour sur nous des influences contraires. Mal préparés à recevoir ou à repousser ces influences diverses, nous sommes surpris et déconcertés par les changemens imprévus qui s'opèrent autour de nous; nous laissant aller sans résistance à toutes les impulsions qui nous sont données, nous varions avec les objets qui agissent sur nous, croyant toujours être les mêmes, parce qu'en effet nous demeurons constans dans notre mollesse et notre négligence. Aussi trouve-t-on bien peu de caractères soutenus, et la chose la plus rare est de trouver un homme parfaitement conséquent à lui-même. Les hommes jugés dans l'ensemble, ne sont ni aussi bons, ni aussi méchans qu'ils le paraissent. Mais on n'envisage guère les caractères que sous l'un ou l'autre de leurs aspects. On ne suppose pas qu'un même individu puisse être en

contradiction avec lui-même. On conclut de ce qu'on remarque en lui, à ce qu'on n'a pas eu occasion d'observer. De là vient aussi qu'on porte sur le même homme tant de jugemens divers ou opposés. Chaque spectateur juge d'après le côté qui lui fait face.

Or l'illusion qu'éprouve le spectateur, nous l'éprouvons nous-mêmes en voulant nous juger. En proie à des oscillations continuelles, nous ne savons pas mesurer les différences qui marquent les degrés auxquels nous montons et descendons tour-à-tour. Dans chaque phase, nous croyons presque occuper un poste fixe; nous perdons la mémoire du passé; nous croyons pouvoir compter sur l'avenir. De là les causes ordinaires de nos fautes; de là aussi l'utilité principale que nous pourrions tirer de l'expérience de nos fautes.

Malheureusement, le sentiment de ces fautes, lorsque nous consentons à les reconnaître, produit le plus souvent sur nous, un effet tout contraire à celui qu'on en devait attendre. On ne fait point le mal, pour le mal; mais, quand on a fait le mal, on couvre d'un voile l'image du bien, pour n'en pas être importuné; on se trouble; le désordre s'introduit dans l'esprit et le cœur; si on a succombé par faiblesse, on devient plus faible encore par l'abattement; si on s'est laissé emporter, on s'enivre, on perd le sentiment de la mesure. Si l'on ne veut pas se reconnaître coupable, on

fausse sa conscience; si on se reconnaît coupable, on s'accoutume à l'idée de ses torts, on consent à être coupable, on est en danger de se dégrader. Malheureux! arrêtez! un abîme est sous vos pas. Gardez-vous, gardez-vous à tout prix, de considérer un premier tort comme une sorte d'engagement! gardez-vous de vivre en société avec l'image de votre faute, sans la désavouer! gardez-vous d'accepter les souillures du caractère, et la honte intérieure, la plus ignominieuse de toutes! La faute est peu de chose encore, tant que le caractère n'est pas flétri. Fatale et cruelle sévérité du monde! Il accable souvent sans miséricorde, d'un arrêt irrévocable, ceux qui ont failli; il prétend leur imprimer le sceau d'une réprobation sans terme. En leur ravissant l'espoir de la réhabilitation, il les condamne à persévérer; en les déshonorant à jamais, il les excite à se rendre à jamais méprisables; il semble leur dire : « Le vice est ta « part et ton héritage ». Le monde qui prononce une telle proscription, est-il bien ce même monde qui renferme dans son sein tant de hontes ignorées; qui, en tant d'autres rencontres, excuse si facilement, préconise, encense au besoin, et quelquefois même va jusqu'à prescrire de grandes violations du devoir, lorsqu'elles sont entourées d'éclat, suivies du succès, ou conformes aux préjugés? Peut-être, l'infortuné qu'il a proscrit, était, malgré sa faute, bien moins corrompu que ses

juges. Qu'ils soient bénis les êtres compatissans qui viennent au secours du plus réel des malheurs, qui tendent la main à celui qui est tombé, qui, en lui témoignant une tendre sollicitude, lui promettent le retour de l'estime : véritables médecins des âmes, qui songent, non à frapper le malade, mais à le guérir, qui lui rendent l'espérance pour préparer sa guérison, qui, forts de leur propre vertu, ne craignent point de se montrer indulgens, et qui par une indulgence bien entendue, ouvrent la voie au repentir! Grâces soient rendues aux doctrines religieuses, qui tiennent sans cesse ouvertes au repentir les portes du sanctuaire de la vertu, qui réhabilitent aux yeux du juge suprême ceux qu'avait flétris l'opinion capricieuse des hommes! Vincent de Paule est plus grand encore dans les bagnes que dans les hôpitaux, qu'auprès de la crêche où les enfans trouvés sont recueillis!

Ceux qui débutent dans la carrière du bien après s'y être lancés d'abord avec ardeur, sont souvent menacés d'une crise de découragement, lorsqu'ils viennent à découvrir combien ils sont faibles encore. Ils se croyaient en pleine possession de cette vertu qu'ils adorent d'un culte si sincère, et ils se retrouvent tributaires des défauts qu'ils condamnent; ils s'affligent; ils se demandent si cette ardeur si pure, dont ils étaient animés, n'était pas elle-même une illusion; ils n'osent plus

compter sur eux-mêmes; ils deviennent timides, tièdes; ils s'arrêtent. Ceux qui sont avancés dans la carrière du bien s'étonnent quelquefois d'avoir toujours à lutter contre les mêmes adversaires, de les voir reparaître encore après les avoir si long-temps combattus; découvrant chaque jour de nouvelles imperfections en eux-mêmes, par cela même qu'ils voient mieux et ce qu'ils devraient être et ce qu'ils sont, ils peuvent se laisser atteindre par la lassitude et la tristesse.

Cependant, l'expérience de nos fautes, si nous savions bien la consulter, nous apporterait à toutes les époques de précieuses lumières et de nouvelles forces pour bien faire. Elle est la grande, dure, mais salutaire instruction qui nous initie à la connaissance de nous-mêmes; elle est l'avertissement qui nous rappelle à une vigilance active et continuelle; elle signale pour nous et les parties faibles de notre caractère, et les dangers extérieurs qui nous menacent le plus; elle nous fait apercevoir où nous conduirait la pente sur laquelle nous avons glissé, si nous nous y laissions entraîner; elle tire ainsi d'une première erreur un préservatif contre d'autres erreurs plus nombreuses et plus graves : elle nous préserve encore d'un autre genre d'erreurs non moins funestes, celles qui naîtraient d'une présomption téméraire et d'une fausse sécurité; elle marque pour nous les degrés de l'arc

que nous décrivons dans les tristes oscillations auxquelles notre mobilité nous condamne; elle marque et les points sur lesquels nous défaillons par impuissance ou lâcheté, et ceux sur lesquels nous excédons par exagération ou par impétuosité; elle nous recueille, nous invite aux réflexions sérieuses, nous conduit à reconnaître et les causes premières et les conséquences de nos déterminations, et les diverses influences auxquelles elles sont soumises; elle nous exerce à une bonne foi sévère vis-à-vis de nous-mêmes; elle dissipe le genre d'illusions qui nous égare davantage, celles de la vanité.

Par cela même qu'elle dissipe les prestiges dont la vanité nous environnait, l'expérience de nos fautes nous fait retrouver une précieuse liberté par la censure qu'elle nous conduit à exercer sur nous-mêmes. La condamnation que nous prononçons contre nous demande un courage qui rend tous les autres courages plus faciles; elle exige de nous un sacrifice d'amour-propre, celui de tous qui est souvent le plus pénible, le dernier quelquefois auquel on se résigne. L'homme sincère éprouve une horreur bien plus vive pour ce qui est mal, quand ce qui est mal a momentanément envahi quelque portion de lui-même; quand il se voit souillé par sa présence, il reconnaît plus évidemment tout ce qu'il y a dans la violation du devoir d'antipathique à la condition de son exis-

tence, et à l'ordre de ses facultés; il repousse cette anomalie funeste avec d'autant plus d'énergie, qu'il s'en est senti atteint de plus près. Il arrive aussi que la vertu, pour avoir été un instant obscurcie d'un nuage, se revêt à nos yeux d'une plus éclatante majesté, alors qu'elle se dépouille du voile qui l'avait couverte. Le voyageur éloigné quelque temps de sa patrie, la retrouve plus belle encore, en mettant le pied sur les rivages qui l'ont vu naître; la réconciliation rend une puissance toute nouvelle aux liens qui avaient été momentanément rompus; le fleuve s'élance avec un redoublement d'impétuosité dans son lit, lorsque l'obstacle qui arrêtait son cours a disparu. On a vu des hommes passionnés ou frivoles subitement arrachés aux égaremens qui les entraînaient, aux distractions qui les captivaient, par le sentiment d'une faute commise, et ramenés alors, par la méditation, aux habitudes graves et sérieuses; on a vu même de grands coupables délivrés, par une révolution soudaine, des habitudes du crime, se livrer au bien avec un transport de zèle et un courage inconnus à beaucoup d'honnêtes gens, et trouver dans le souvenir de leurs excès passés le plus puissant aiguillon pour se porter à la perfection. Il y a, en effet, dans le repentir, un sentiment bien profond et bien sincère; il retrempe tous les ressorts de l'âme; il donne un besoin insatiable de réparer. Le malade n'aspire pas plus avidement à

la santé que le repentir n'aspire à la vertu; c'est un exilé qui redemande sa terre natale; c'est un orphelin qui redemande sa mère. Que si on peut se relever si noblement du crime lui-même, si on peut en sortir plus animé à bien faire, qu'hésitons-nous à secouer le joug de faiblesses bien plus légères, à tirer avantage des fautes qui nous échappent chaque jour? Il faut, il est vrai, pour cela deux conditions premières : il faut nous avouer avec candeur la faute commise; il faut la rétracter, l'expier, non par un désaveu spéculatif, exempt d'effort et de douleur, mais par une résolution de la volonté qui répare déjà d'une manière anticipée, parce qu'elle s'engage à réparer effectivement la faute, quand l'occasion s'en offrira : il faut aussi, il faut avant tout, apaiser le trouble intérieur qui accompagne la faute et qui redouble souvent alors qu'elle est reconnue. Ne nous y trompons pas : dans l'impression douloureuse que cette vue nous fait éprouver, il entre quelque chose de plus que le regret et le remords : il y a une douleur cuisante de l'amour-propre blessé dans l'un de ses côtés les plus sensibles, et contraint d'abdiquer une partie de ses prétentions les plus chères; on n'est pas seulement mécontent de soi, on est humilié : si l'on blâme le tort qu'on a commis, on s'irrite de se trouver déchu. Voilà où il faut d'abord porter le remède : il faut écarter du principe même du repentir tout ce qui en al-

térerait la pureté et la franchise. Alors, son amertume, sa juste amertume, se convertira bientôt en une douceur singulière, et du sein même du trouble sortira une paix inconnue. On goûtera, s'il est permis de dire ainsi, les joies de la convalescence morale.

Ce travail intérieur, solitaire, assidu, qui consiste à réparer sans cesse, à rétablir l'ordre en nous-mêmes, a quelque chose de bien moins attrayant sans doute que la marche progressive vers l'amélioration; c'est la longue fatigue à laquelle nous sommes condamnés ici-bas; mais elle a un mérite particulier, précisément en ce que ses exercices ont moins de charmes, ses effets moins d'éclat. La nécessité où nous sommes de recommencer sans cesse cet ouvrage, comme la toile de Pénélope, l'impuissance où nous sommes de nous affranchir du tribut que nous payons douloureusement chaque jour à la faiblesse de notre nature est l'une des épreuves auxquelles la vertu a été soumise ici-bas par la providence; la vertu y trouve l'occasion d'appliquer un genre de patience qui lui fait trouver encore un moyen de perfectionnement dans le sentiment de l'imperfection elle-même; car elle l'accoutume à reconnaître et à accepter les limites de notre condition terrestre; elle lui fait pressentir en même temps avec plus de force les destinées futures qui doivent reculer enfin les limites contre lesquelles elle lutte avec

tant de persévérance, et qu'elle repousse sans pouvoir jamais les briser.

Le monde tient si peu de compte à la vertu de ces fatigues secrètes dirigées vers la réformation intérieure, que souvent il apprécie les qualités naturelles de préférence à celles qui sont acquises au prix de tant de sueurs. C'est peut-être qu'il ne croit pas assez fermement à la vertu pour avoir une entière confiance à la solidité de la réformation qui en est l'ouvrage.

On tire plus d'avantage des fautes commises par l'excès ou l'abus d'une qualité estimable que de celles qui sont la suite de la faiblesse et de l'impuissance; on se relève plus difficilement de celles qui avilissent que de celles qui égarent seulement; on a plus de peine à réparer celles qui ont été commises avec réflexion; celles que le repentir efface le plus rarement sont celles qui portent le caractère d'un froid calcul de personnalité; celles qui sont les plus irremédiables sont celles par lesquelles on se ment à soi-même.

On se confirme quelquefois davantage dans les torts que l'on a commis en présence de témoins; l'amour-propre survient, il prolonge la faute, il l'aggrave, il la rend tristement féconde; non-seulement il met obstacle à ce qu'on se l'avoue, mais il en fait naître de plus funestes encore pour la justifier. C'est ainsi qu'on devient plus malveillant pour ceux qu'on a offensés, qu'on ne l'était en les

offensant; c'est ainsi qu'on les hait pour le mal qu'on leur a fait. L'amour-propre et la vanité sont donc le principal obstacle qui nous empêche de profiter de l'expérience de nos torts; et de tous les dommages qu'ils nous causent, celui-là n'est pas le moindre. Dans cette portion de l'éducation de soi-même, dont le but est de faire fructifier du moins une expérience qui coûte si cher, les premiers soins se dirigeront donc à attaquer l'amour-propre et la vanité, comme les deux gardiens qui, placés en avant de nos autres défauts, les protègent, les cachent, les défendent, peut-être même les préconisent.

On rencontre assez souvent d'honnêtes gens qui ont le bonheur de ne faillir presque jamais, qui se conforment tranquillement aux principaux préceptes, qui respectent les prohibitions, qui surtout ne s'égarent jamais par l'excès des affections généreuses. Ils sont en règle, mais leur vie est à-peu-près stérile pour le bien; mais ils sont stationnaires, immobiles; ils sont satisfaits d'eux-mêmes, ils dorment en repos; ils s'étonnent d'entendre dire combien la pratique de la vertu est une chose difficile : c'est qu'ils la pratiquent eux-mêmes comme une sorte de métier plutôt qu'ils ne l'embrassent comme une vocation. Ils ressemblent à ces ministres subalternes du temple, que nous voyons errer d'un œil froid et insouciant autour de l'autel et du sacrifice, en remplissant l'office

matériel pour lequel ils sont gagés, étonnés du recueillement et de la piété des fidèles. Certes, qui dort ne pèche pas. Heureux peut-être les honnêtes gens dont nous parlons, si quelque bonne faute venait un jour les tirer de leur engourdissement, leur rendre par le repentir une nature plus vigoureuse, les désabuser de la sécurité, de l'orgueil peut-être qu'ils goûtent dans leur médiocrité morale, et leur inspirer enfin la pensée, le desir de devenir meilleurs!

L'expérience de nos propres fautes est une lumineuse introduction à la connaissance des hommes, et par là aussi à la science qui a pour objet la conduite de la vie. Elle est une éducation de la bienveillance; elle nous fait rechercher avec plus d'ardeur le commerce des bons; elle nous fait mieux supporter celui des êtres imparfaits : le sentiment de nos propres imperfections, en nous rapprochant de ceux-ci, nous dispose aux affections que nous leur devons, nous inspire plus de condescendance pour eux, nous obtient en retour une confiance plus entière de leur part. Lorsque poursuivis par le regret d'un tort commis, nous avons le bonheur de rencontrer un être atteint par l'adversité, et de pouvoir lui donner des soins, il semble que notre conscience se soulage, que nous avons trouvé la médiation qui doit nous réconcilier avec le devoir. Les consolations que nous répandons alors sur le malheur nous consolent

nous-mêmes d'une peine intérieure et cuisante. Les larmes de la reconnaissance, en tombant sur nous, guérissent notre cœur malade, des blessures qu'il s'était faites. Oh! la belle et douce expiation, que les actes de la charité!

De tous les exercices de la générosité, le plus noble, le plus étendu, le plus difficile, est celui qui porte aux autres hommes des soulagemens et une utile assistance dans les maladies morales. Mais quel médecin donnera d'utiles directions, si ce n'est celui qui a expérimenté par lui-même les maux qu'il cherche à guérir? C'est dans le souvenir de nos fautes, que nous puiserons des conseils vraiment efficaces; et que nous trouverons aussi le secret du langage qui peut les faire entendre aux autres.

Digitized by Google

SECTION II.

DU RÉGIME EXTÉRIEUR; DES OBSTACLES ET DES SECOURS.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'IMITATION ET DES EXEMPLES.

Placé dans des rapports aussi nombreux que variés avec ses semblables et avec les choses, l'homme en reçoit, pour son perfectionnement moral des influences ou favorables ou contraires. L'éducation qu'il se donne à lui-même pendant le cours entier de sa vie, ne se borne donc point à la culture intérieure de ses facultés; elle a un second objet non moins essentielle, non moins difficile : elle doit aussi modifier, ou les rapports extérieurs dans lesquels il est engagé, ou les

effets qui en résultent. Car, s'il est souvent hors d'état de changer le cours des circonstances, il est toujours en son pouvoir de maîtriser les impressions qu'il en reçoit, de prévenir ou de repousser les dommages qu'elles pourraient porter à son caractère, ou de recueillir et de conserver l'assistance qu'elles viennent lui offrir.

Dans cette seconde éducation qu'on peut donc appeler une éducation extérieure, il importe de bien distinguer ce qui est réellement en notre pouvoir, de ce qui est absolument indépendant de nos efforts, et d'étudier ensuite les moyens de bien user, en effet, de la puissance qui nous reste. Les circonstances du dehors agissant à-la-fois sur le développement de l'amour du bien et de l'empire de soi, en parcourant successivement ces circonstances, il conviendra d'observer parallèlement ce double ordre de résultats.

En jetant donc maintenant nos regards sur la scène qui nous environne, les exemples de nos semblables s'offrent à nous comme les premières influences les plus importantes peut-être.

Les lois qui régissent l'instinct de l'imitation offrent, avec celles qui gouvernent les habitudes, une singulière analogie. A la vue des actions exécutées par les autres hommes, nous exécutons des actions semblables avec plus de facilité, de promptitude; nous les répétons sans qu'il nous soit nécessaire d'en combiner le plan, sans qu'il nous

soit même nécessaire d'en concevoir les motifs, l'instinct de l'imitation tient lieu et de réflexion et de volonté; il y a plus, il devient même un besoin qui nous sollicite, un mouvement qui nous entraîne, tantôt à notre insu, tantôt malgré nous. On pourrait dire que l'instinct de l'imitation est une habitude empruntée; et que l'habitude est aussi une sorte d'imitation qui consiste à se copier soi-même.

Il y a, toutefois, dans l'imitation, quelque chose de supérieur à l'habitude proprement dite : celle-là suppose et un commencement d'observation et une certaine sympathie; la seconde est solitaire, comme elle est aveugle; aussi, les animaux acquièrent-ils la première de ces capacités dans un moindre degré que la seconde; chacun d'eux n'imite guère que ceux de sa propre espèce, sauf une exception bien remarquable : c'est que plusieurs d'entre eux s'essaient à suivre les traces de l'homme, lorsqu'ils vivent dans sa société, comme s'il leur avait été donné pour guide. Cette faculté d'imitation est graduée dans les diverses espèces; elle obtient dans l'homme tout son développement, parce qu'il y a en lui un esprit d'observation plus curieux, plus investigateur, et un principe d'activité plus infatigable.

Cependant l'empire légitime, l'empire utile de l'imitation s'étend, comme celui de l'habitude, sur la région de la vie extérieure, sensitive, organi-

que : c'est là qu'elle doit régner. Elle apportera dans la pratique, une grande économie de soins, de fatigues et de temps; par une participation toute naturelle, elle rendra commune à un grand nombre d'individus, l'expérience de l'habileté acquise par quelques-uns, par un seul : elle entretiendra le concert au milieu de la multitude des mouvemens individuels; elle les ramènera à l'uniformité, comme l'habitude soumettait chacun d'eux à la constance; l'imitation produira même un autre genre de persévérance, celle qui se perpétue dans les générations par la tradition des exemples.

Mais l'instinct de l'imitation, comme l'habitude mécanique, simple instrument d'exécution pour l'activité extérieure ne doit être employé que dans sa sphère d'application; au-delà, il n'est plus qu'un obstacle. L'imitation instinctive et l'habitude routinière sont les deux grands ressorts des êtres qui ne se meuvent et ne se dirigent point par eux-mêmes; elles leur composent ensemble une vie automatique, et dans la servitude qu'elles leur imposent, chacune des deux prête son assistance à l'autre. Ne nous étonnons point si tant de gens se contentent plus ou moins de ce genre d'existence : elle est si commode! Elle dispense de tout travail intérieur, elle soulage de toute incertitude; elle nous rend savans sans études, réguliers sans efforts; et, en nous revêtant des

formes communes, elle nous assure d'avance l'approbation générale.

L'imitation instinctive n'intervient que pour usurper sur ce qui appartient à la spontanéité des facultés morales, et n'usurpe que pour détruire. Elle étouffe l'amour du bien en même temps qu'elle détruit l'empire de soi, elle substitue un principe aveugle à la voix de la conscience; elle soustrait nos actions à notre volonté; elle prévient le choix et enchaîne la liberté.

C'est donc avoir peu fait encore que de s'être proposé de bons exemples. Ce qui importe surtout, c'est la manière de se les approprier, c'est le genre d'instruction qu'on en retire.

Depuis que les modèles de l'antiquité ont été rendus à la littérature et aux arts, on n'a cessé de dire et de redire : « Imitez les anciens; » et la foule a cru qu'il s'agissait de calquer les œuvres modernes sur celles de nos devanciers, en reproduisant les mêmes sujets, en s'enfermant dans les mêmes cadres, en observant les mêmes proportions, en employant les mêmes ressorts. En vain un petit nombre d'esprits supérieurs se sont écrié : « Est-ce donc là imiter les anciens! oui, imitez-les; mais en remontant aux mêmes inspirations! Devenez ce qu'ils furent! Osez, comme eux, penser d'après vous-mêmes! Soyez originaux, simples, ingénus comme eux! » Ils ont dit, et aujourd'hui encore, on a peine à les entendre, parce que

c'est au génie seul qu'il appartient de les com prendre.

Il en est de même des exemples offerts à notre imitation dans l'ordre moral; nous dirons aux élèves de la vertu : contemplez les modèles, mais pour vous pénétrer de leur esprit! Que serait-ce que de vous borner à copier leurs actions? Ce sont leurs généreux motifs qu'il s'agit de découvrir, d'emprunter. Entrez en communication avec leur âme; pénétrez-vous de leur esprit; apprenez d'eux à vous connaître, à consulter votre conscience plus que l'opinion; à posséder vos mérites en propre, et par conséquent, à agir aussi par vous-mêmes!

Il y a donc deux sortes d'imitation, comme il y a deux sortes d'exercices : l'une passive et mécanique, l'autre active, libre, réfléchie et féconde; la première ne fait que voir l'exemple et le suivre; la seconde le médite, l'interprète, et ces deux modes d'imitation agissent en sens inverse l'un de l'autre.

Le premier indifférent de sa nature, sert de canal à la contagion du vice et de l'erreur, comme il peut porter son secours à la propagation des choses louables; mais, dans l'instant où elles lui confient leur destinée, la vertu comme la vérité perdent leur caractère; l'une se dépouille de son mérite, comme l'autre de son évidence.

Le second choisit et discerne; il accepte les

exemples comme des secours, non comme des chaînes; il enseigne aux âmes généreuses toute l'étendue de leur propre liberté; il leur révèle le secret de leurs forces. Le Corrège s'écrie : « *Et moi aussi je suis peintre!* » A la vue des nobles modèles qui viennent briller à nos yeux dans la carrière de la vertu, un cri semblable sort quelquefois du sein d'une âme bien née, mais qui s'ignorait encore elle-même; « et moi aussi, se dit-elle, « je suis capable et digne d'aspirer au bien! » Ces facultés inconnues qui sommeillaient encore en elle, attendaient une occasion semblable pour prendre un subit essor; c'est dans l'exemple d'autrui, comme dans une sorte de miroir, qu'elle a appris à se connaître. C'est dans le type des belles actions exposé sous ses yeux, qu'elle a découvert sa vocation véritable, découverte immense et sublime, qui décidera peut-être du sort entier de la vie!

Si les exemples sont étudiés dans cet esprit, nous en retirerons pour notre éducation morale trois genres principaux d'utilité. D'abord, ils faciliteront, éclaireront l'intelligence des notions du bien, ils en offriront une définition vivante. En second lieu, ils fourniront une expérience positive sur les moyens de succès, sur les obstacles et les ressources dans la pratique du bien. Enfin, par une heureuse sympathie, ils communiqueront à notre cœur les sentimens dont ils produisent les

effets; ils exciteront en nous une émulation généreuse, c'est-à-dire, tout ensemble, et l'ardent desir et la confiance d'égaler ceux qui nous ont précédés, de les surpasser peut-être; mais ces trois genres d'utilité exigent aussi trois conditions qui leur correspondent.

1° Ce n'est point assez d'un exemple unique et isolé, pour définir avec clarté et exactitude une notion morale; l'exemple isolé peut même tromper, au lieu d'instruire; l'idée, en devenant trop étroite, deviendrait fausse en même temps; toute notion morale, personnifiée et rendue sensible par l'exemple, est accompagnée, dans ce cas particulier, d'un cortège de circonstances qui lui sont, au fond, étrangère, qui ne se rencontrent avec elle que d'une manière fortuite. On pourra se méprendre, prendre pour le fond des choses ce qui n'en est que l'accessoire et le costume. Il faut donc comparer les exemples, pour éviter de trop particulariser les conséquences qu'on en peut déduire; il faut les retrouver dans des situations diverses, afin que l'idée juste et vraie ressorte seule, toujours claire, toujours plus distincte, au milieu de ces contrastes. Recueillons donc, dans les différentes régions de la terre, dans les différens siècles, cette riche moisson que nous offrent les traditions des vies honorables! Gardons-nous d'emprisonner l'image de la vertu dans de trop étroites conditions! Qu'elle se dégage de ce qui

appartient aux individus, aux occasions, aux lieux, aux temps, pour briller de son véritable et immortel éclat! Qu'elle s'offre, non comme une dépendance des usages, des mœurs, mais comme une grande loi éternelle, universelle, absolue; non comme une institution locale, mais comme la dot de l'humanité!

2° S'il est utile de recourir quelquefois aux exemples les plus éloignés de nous, il est nécessaire que, dans la variété de ceux dont nous voulons recueillir les leçons, il s'en trouve d'assez rapprochés de nous pour nous offrir, à-peu-près, le tableau des circonstances où nous sommes placés nous-mêmes. Nous ne comprenons bien les pensées et les sentimens des personnages mis en scène, qu'autant qu'ils sont en rapport avec nous, qu'ils sortent de nos rangs; surtout nous concevons difficilement la possibilité et la manière d'appliquer leurs motifs et de nous les approprier, si ces personnages n'ont pas été placés dans une situation analogue à la nôtre; du moins, nous restera-t-il toujours des prétextes pour nous dispenser de suivre leurs traces; nous nous contenterons d'une admiration théorique. Il est bien de lire Plutarque, il est bien de contempler, dans ces grands personnages de l'histoire, les traits immortels qui caractérisent l'héroïsme de la vertu; ils sont pour l'éducation morale, ce qu'Homère est pour l'éducation poétique : mais il faut aussi cher-

cher autour de soi une expérience plus familière et plus prochaine, qui, si elle ne nous transporte pas aussi vivement dans la région de l'idéal, nous enseigne la pratique réelle, et nous inspire des sentimens de nature à se réaliser chaque jour.

3° Pour être vraiment instructif, l'exemple doit être complet; c'est-à-dire, il doit nous faire connaître non-seulement l'effet, mais encore la cause, le concours de toutes les causes; ce qu'il y a de plus difficile n'est pas de savoir ce qu'on doit faire, mais d'apprendre comment on peut le faire. Qu'en nous montrant le but on nous trace aussi la route; qu'en contemplant une action vertueuse, nous puissions découvrir aussi quels obstacles il a fallu vaincre, par quels moyens on en a triomphé, par quelle préparation souvent progressive et lente on s'est mis en mesure d'y réussir. Une action détachée de la vie entière peut briller d'un grand éclat; mais elle ne fut peut-être qu'un accident heureux, qu'une inspiration soudaine et passagère; c'est l'ensemble d'une vie vertueuse qu'il est utile d'étudier : c'est là qu'on verra comment les actions naissent du caractère et s'enchaînent les unes aux autres. On y trouvera d'ailleurs, de tous les exemples, celui duquel découle l'instruction la plus nécessaire, celui qui nous offre le modèle d'une conduite soutenue, d'un caractère conséquent à lui-même.

L'imagination se sent entraînée vers les exemples extraordinaires : de toutes les images du merveilleux, en est-il qui soient revêtues d'un charme plus puissant, plus juste? c'est le merveilleux de la nature morale; c'est un merveilleux qui semble nous appartenir. Ne craignons point sans doute d'élever quelquefois nos regards vers ces grands monumens qui, debout au milieu du cours des âges, attestent toute la dignité de la nature humaine, et de nous réconforter par ce spectacle! Nous sommes tellement entourés de choses vulgaires, nous expérimentons tellement notre faiblesse! Il est bon de mesurer jusqu'où peut aller l'élan de la vertu, quand ce ne serait que pour apprendre combien nous en sommes encore éloignés. Mais nous admirons, nous louons plus facilement aussi les mérites qui ne sont pas à notre usage, et que nous nous croyons dispensés d'acquérir; la jouissance que nous éprouvons à les contempler est toute gratuite : c'est ainsi que nous allons applaudir, sur la scène tragique, à ces grands actes d'immolation au devoir, qui sont les modèles du sublime moral, sans que cela tire à conséquence pour notre propre vie, et sans que nous songions à y puiser quelque application usuelle. Cherchons donc aussi des exemples qui soient réellement exemples, qui, plus modestes, se trouvent par là même à notre portée, qui deviennent l'itinéraire du voyage que nous sommes

appelés à entreprendre, que nous espérons pouvoir accomplir!

Il est utile enfin de prendre les exemples dans les situations qui offrent et plus d'obstacles et moins de secours. Les vertus des riches ont peu d'éloquence pour persuader ceux qui subissent l'épreuve de l'adversité. La pauvreté a ses modèles d'héroïsme, dont le spectacle récompense au centuple, en les instruisant, ceux qui s'approchent d'elle pour la secourir : combien de fois ils ont rougi, en considérant tant de patience, de résignation, de douceur chez ces êtres souffrans, abandonnés, dédaignés! Que ne peut-on conduire à un tel spectacle cette jeunesse qu'on croit instruire avec des livres! que ne peut-on ouvrir à tous les regards les portes de ces humbles asiles! Qu'ils viennent, qu'ils voient ceux qui, préparés par l'éducation, soutenus par l'opinion et les regards du monde, ayant si peu d'épreuves à subir, tant d'aides pour les assister, osent cependant, du sein de toutes les jouissances de la vie, élever des doutes systématiques sur la liberté humaine et la réalité de la vertu! qu'ils viennent ces hommes qui, en contestant à notre nature ses plus belles prérogatives, affectent cependant quelquefois tant d'orgueil! qu'ils voient, qu'ils s'humilient! qu'ils apprennent tout ce qu'il y a de grand, de vrai, de sérieux dans les destinées humaines! qu'ils trouvent ici le remède à leur frivolité et la réponse à leurs sophismes!

Dès les premiers âges de la civilisation, les peuples rangèrent au nombre des demi-dieux les personnages qui s'étaient signalés par une suite de grandes et belles actions; on supposait que ces héros avaient dû conserver avec la nature divine une consanguinité plus prochaine; on se complaisait à mettre le souvenir de leurs exemples sous la sauve-garde du culte public, à ajouter à l'autorité de ces exemples toute la puissance de la religion; c'était une sorte de culte qu'on instituait en l'honneur de la vertu. Combien le christianisme a étendu et épuré ces vues! il a choisi les modèles dans toutes les contrées de la terre, dans toutes les conditions de la société; c'est lui qui a enfin appris au monde à honorer les vertus obscures; il a fait sortir ses héros du sein des plus humbles professions; il les a fait apparaître sous les haillons de l'indigence; il a contraint notre orgueil et notre frivolité à se prosterner en leur présence. Il a trouvé des exemples pour chacun de nous; il en a trouvé surtout pour ceux qui ont le plus besoin de secours.

Le vulgaire tire la règle morale de l'autorité des exemples, tandis que l'exemple n'a lui-même d'autre autorité réelle que celle de la règle qu'il est destiné à mettre en lumière. Souvent, sans souscrire précisément à ce préjugé, on conclut cependant par induction : on suppose que tout ce qu'on voit faire à des hommes vertueux, peut ser-

vir de modèle, ou du moins d'excuse : c'est une erreur. Les gens de bien ne sont pas toujours parfaitement conséquens à eux-mêmes; ils ont leurs anomalies; ils ont leurs erreurs que de louables intentions peuvent racheter; il y a en eux aussi des choses qui sont liées et à l'ensemble de leurs situations, et à leurs vertus elles-mêmes; c'est une espèce de privilège qu'ils ont acquis. Soyons bons autant qu'eux, avant de prétendre y participer!

L'esprit de contradiction semble avoir été placé à côté de la disposition obséquieuse à l'imitation mécanique, comme pour lui servir d'antidote. Le sentiment de notre liberté et les besoins d'indépendance qui sont innés en nous, lorsqu'ils ne sont pas entièrement étouffés, réagissent contre toute usurpation qui tend à nous asservir. Aussi, se manifestent-ils d'autant plus, que la prétention de nous asservir se découvre plus ouvertement. Aussi, l'esprit de contradiction semble-t-il avoir été plus particulièrement départi aux êtres faibles : menacés, ils y trouvent une protection; opprimés, une vengeance. Si l'homme faible ne peut défendre sa liberté dans les choses essentielles, il s'en consolera dans les petites; s'il ne peut résister aux actes, il censurera les motifs, et l'on verra ce contraste d'une faiblesse qui obéit à l'exemple donné, et d'une liberté d'esprit qui, en condamnant ce même exemple, se dédommage de sa ser-

vitude. Toutefois, l'esprit de contradiction sert mal quelquefois la cause pour laquelle il paraît s'employer : il ne cherche pas ce qui est meilleur en soi, mais ce qui est opposé à ce qui existe : il ne tend pas au but, il lui suffit de dévier de la route commune. Son office devrait être de critiquer, seulement pour préparer à un examen impartial, de rompre les chaînes de l'imitation instinctive pour rendre à l'âme cette libre activité qui plus tard, s'exercera dans une imitation réfléchie.

L'orgueil aussi repousse les exemples, mais parce qu'il se refuse à reconnaître toute supériorité; et la supériorité morale, étant la plus réelle, doit l'importuner plus qu'aucune autre. Il dédaigne les secours; il veut s'isoler. On dirait que le vrai et le bon eux-mêmes ont tort à ses yeux, venant d'autrui. Il devient capricieux, bizarre, en se croyant original. Ceux qui rejettent les exemples sont ordinairement ceux auxquels ils seraient le plus nécessaires. Un de leurs grands avantages est précisément de servir de remède à notre orgueil. Qu'ils soient donc bénis, ceux qui nous ont légué ce riche héritage, ceux qui, en nous précédant, nous ont aplani les voies! Qu'ils continuent à être présens au milieu de nous, entourés de notre vénération et de notre reconnaissance! Ils furent nos vrais instituteurs et nos maîtres. Il est beau, il est doux de vivre dans cette compagnie illustre et

sainte! nous y trouverons une sécurité entière; nos inquiétudes se calmeront; nos doutes seront dissipés : fatigués de la vue du monde, du sentiment de notre propre faiblesse, isolés peut-être sur la terre, nous trouverons en eux des amis dont le commerce nous soutient, nous encourage et nous console.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DES AMIS ET DES ENNEMIS.

Quel est celui, douce amitié, qui ne t'invoque, qui ne te bénisse, quand tu as accédé à ses vœux, qui ne mette tes bienfaits au-dessus de tous les trésors? Nous t'appelons dans nos joies pour les rendre complètes, dans nos peines pour les consoler; nous nous réfugions sous ta protection dans les dangers qui nous menacent; nous sollicitons ton approbation pour être bien avec nous-mêmes. Mais où sont ceux qui comprennent toute la grandeur et toute la sainteté de ton ministère, qui recourent à toi, comme à une institutrice, pour leur propre éducation morale? Satisfaits de te devoir une si grande part de notre bonheur, nous ne songeons guère à te demander des secours pour notre amélioration. Souvent nous nous autorisons de ton suffrage pour nous croire dispensés de nouveaux efforts, ou nous nous endormons dans les délices de ton commerce; quelquefois même,

t'arrachant des faveurs qui flattent notre amour-propre, un assentiment qui confirme nos prétentions, une indulgence même qui confirme nos faiblesses, t'associant à nos intérêts les plus avides, nous corrompons tes influences, nous te rendons complice de notre inaction ou de nos torts. Dans la société de nos amis, nous sommes toujours disposés à nous croire meilleurs que nous ne sommes, erreur qui met obstacle à ce que nous devenions meilleurs en réalité.

Dans le plan général de la nature toute association est un principe de fécondité. L'amitié, cette grande association morale, est destinée à faire germer la vertu du sein de l'affection.

Si nous voulons que l'amitié soit pour nous ce qu'elle doit être, une grande institutrice morale, allons chercher nos amis au-dessus de nous. N'est-ce pas là ce que font les ambitieux dans la carrière de la fortune ou du pouvoir? En nous attachant à des êtres qui valent mieux que nous, nous pourrons être mis d'avance en garde contre les deux dangers qui viennent d'être signalés : les voyant marcher en avant, nous serons préservés de l'inaction; nous comparant à eux, nous serons défendus de la présomption. Les âmes distinguées se sentent naturellement attirées vers le commerce des personnes dont elles sentent la supériorité ; une sorte d'instinct leur révèle l'importante vérité qu'on essaie ici d'établir : elles aperçoivent dans l'image

de cette supériorité ce qu'elles sont destinées à devenir aussi quelque jour. L'intimité avec ceux qui sont meilleurs que nous, réunit à l'instruction que donne l'exemple, à la confiance qui naît de la présence du secours, ce genre puissant et nouveau d'émulation, qui naît du desir de s'unir à celui qu'on chérit : elle porte la noblesse dans les sentimens, l'ardeur dans la volonté, la confiance dans l'action. Heureux, mille fois heureux, celui qui dans un ami a pu trouver un modèle (1), qui peut confondre l'affection avec ce haut degré d'estime qui touche à l'admiration et au respect! L'admiration se convertit en joie, le respect devient tendre. La vertu semble s'être personnifiée; elle est descendue jusqu'à nous; on la voit, on la sent, on la possède, on l'embrasse! Le vœu de Platon n'est-il pas accompli (2)? A mesure que la vertu se fait ainsi mieux connaître, elle en devient plus belle; à mesure qu'elle nous admet à sa familiarité, elle nous engage mieux à son culte. L'amitié aussi en devient plus étroite et plus vive; car on aime d'autant mieux ceux qu'on peut honorer.

(1) On dira peut-être : « Mais si tous faisaient ainsi, il n'y aurait par le fait, point d'amitiés; car chacun chercherait un ami; personne n'en trouverait ». Qu'on se rassure, l'homme vertueux s'estime toujours moins qu'il ne vaut, et cela suffirait pour résoudre la difficulté.

(2) « Si la vertu était visible, etc. »

Nous cherchons ordinairement des amis qui nous ressemblent, toujours par la même cause qui nous fait desirer, dans l'amitié, un moyen de repos et une sanction à nos habitudes. Si nous voulons trouver dans l'amitié un moyen d'éducation, il nous faut au contraire découvrir des amis chez lesquels abonde ce qui nous manque, et qui aient les qualités de nos défauts. C'est alors que nous pourrons faire des comparaisons propres à nous instruire, des échanges propres à nous enrichir. La contradiction habituelle sera utile, quoique incommode peut-être : elle nous tiendra en éveil; elle nous arrachera à la servitude de la routine; elle nous apportera un salutaire contrôle. C'est ce que nous a indiqué la nature, quand elle a fondé sur le contraste le plus absolu cette amitié qu'elle a instituée elle-même, qui est aussi la plus parfaite de toutes, comme elle est la plus durable, la plus féconde, celle de l'hymen. Il en est donc des conditions relatives aux qualités morales, à-peu-près l'inverse de celles que l'amitié demande dans les situations extérieures où elle veut et la plus grande égalité, et la similitude la plus prochaine.

Il y a dans l'amitié un certain degré d'intimité qui semble ne pouvoir s'établir qu'entre deux personnes seulement; c'est une sorte d'hyménée des âmes, qui n'admet pas la polygamie. Le cœur a des secrets qui ne peuvent guère se confier qu'à un ami unique; le dévoûment, des tributs qui ne

peuvent se partager : on ne se donne pleinement qu'à une seule personne ; la communauté ne peut plus être réciproquement absolue, dès qu'un tiers y est reçu. L'amitié est une préférence et un choix ; elle procède ainsi par réduction. La morale religieuse n'a fait que confirmer le vœu du sentiment, lorsque dans l'amitié la plus parfaite, dans l'union conjugale, elle a repoussé toute pluralité. Toutefois, il n'est pas sans inconvénient de se renfermer d'une manière exclusive et continue dans le commerce d'un seul et unique ami. L'amitié manquerait ainsi à l'une de ses missions, qui consiste à ouvrir le cœur aux affections sociales, et à préparer graduellement le règne de la bienveillance. De plus, dans ce tête-à-tête prolongé, on finirait par se copier l'un l'autre de manière à n'avoir plus d'échange à faire ; on s'aveuglerait facilement l'un sur l'autre : on ne pourrait échapper au danger d'une adulation mutuelle ; car elle aurait lieu de très bonne foi. Il importe de varier les comparaisons et les exemples. En multipliant ses relations, on se montre soi-même sous des faces diverses, on recueille des influences plus complètes, on se défend mieux de laisser introduire la personnalité dans ses affections, on est moins exposé à la partialité des jugemens, on se préserve plus facilement des exagérations, on est moins entraîné à adopter les défauts de ses amis, en même temps que leurs qualités. Oh ! la belle et

glorieuse société, que cette réunion d'âmes généreuses qui, rassemblées sous la bannière du bien, marchant ainsi toutes ensemble à la conquête du perfectionnement, s'exhortant et s'éclairant les unes les autres, mettent en commun leurs belles actions ! Semblable aux bataillons sacrés des anciens Lacédémoniens, ne sera-t-elle pas assurée du triomphe dans les nobles combats de la vertu ?

Le pacte de cette amitié sainte, dont le perfectionnement réciproque est le terme, doit reposer sur deux conditions principales qui se correspondent entre elles : d'une part, la sincérité la plus entière, en se donnant à connaître ; de l'autre, la sévérité de la surveillance.

On s'arrange toujours, même involontairement, pour se produire dans le commerce de l'amitié, sous l'aspect le plus favorable ; et comment ne pas craindre de compromettre ces liens auxquels on met tant de prix, en découvrant ce qu'on craint de s'avouer à soi-même ? Comment ne pas se faire illusion, dans les momens où l'on goûte un sentiment si délicat et si pur, et ne pas oublier facilement alors les faiblesses auxquelles on succombe dans les heures de la vie solitaire ? Cependant, il en est de la présence d'un ami comme de celle du médecin ; les secours dépendent des aveux. Les aveux ont un pouvoir magique pour préparer la guérison des maladies de l'âme ; ils nous aident à être sincères envers nous-mêmes ;

ils ont un commencement de générosité qui purifie la volonté, et donne l'essor au courage. Tout aveu contient déjà une promesse implicite de tenter la réforme. Il est certains défauts qui sont presque à moitié corrigés, quand on a pu les confesser ainsi sans déguisement; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces défauts sont précisément ceux qui étaient les plus difficiles à atteindre; parce qu'ils se cachaient au plus profond de nous-mêmes : tel est, par exemple, cet amour-propre subtil et recherché qui met toute son habileté à se dérober aux regards pour se satisfaire plus sûrement. En s'imposant la loi de cette parfaite candeur dans un commerce habituel, on se préserve de certaines souillures qu'on n'oserait jamais montrer aux regards. Heureuse habitude qui garantit ainsi la pureté du cœur, qui lui conserve les dons de la simplicité, qui la soulage, la met à l'aise! Mais comment s'y soumettre sans réserve, se résigner aux sacrifices qu'elle exige, si l'indulgence de l'amitié ne venait nous rassurer sans cesse, si quelquefois même elle n'allait jusqu'à tempérer les reproches que nous nous faisons à nous-mêmes?

La surveillance demandée à l'amitié n'est pas seulement une surveillance de critique, elle est aussi une surveillance d'encouragement. Le véritable ami est un censeur bienveillant; il nous soutient en nous réprimant; il nous console en nous

corrigeant; sa sévérité est pleine de tendresse.

Cependant cette seconde clause du traité est peut-être la plus difficile à bien remplir. D'une part, on consent plutôt à confesser ses torts, qu'à se laisser prévenir par l'avertissement d'autrui; d'un autre côté, il est plus agréable de remarquer les mérites de ses amis que leurs torts, et de les louer que de les reprendre. Aussi, avec quelle mollesse remplissons-nous ce devoir! et combien est faible notre reconnaissance pour ceux qui le remplissent!

Le commerce d'une amitié vertueuse est donc une véritable école pour l'étude de soi-même. Les épanchemens de l'intimité nous aident d'ailleurs à nous connaître : le langage est un miroir qui nous réfléchit notre pensée; le sentiment, en se communiquant, se développe, se définit, et nous n'apprenons bien toute l'étendue de nos secrets intérieurs, qu'en les confiant aux autres.

Le regard d'un ami vertueux suffit pour nous préserver d'une faiblesse, et pour nous inspirer une résolution courageuse, si nous le rencontrons au moment critique. C'est un éclair qui semble partir du ciel, et descendre au fond de notre âme. Marchons constamment en présence de nos amis; leur estime sera pour nous une force, le besoin d'en être digne sera une force encore; le desir de les faire jouir, de faire tressaillir leur cœur à la vue de nos bonnes actions, sera un dernier en-

couragement; et de quoi ne nous rendrait-il pas capables! Nous voulions nous dévouer à leur bonheur! Pouvons-nous leur apporter une félicité plus pure?

La conviction de la vérité semble redoubler dans l'esprit, quand on la retrouve chez autrui; c'est un témoignage qui nous atteste que nous avons bien pensé. Les sentimens honorables acquièrent de même plus de puissance, quand on les trouve partagés. Il est dans la nature de toutes les impressions qui portent en elles-mêmes un caractère d'harmonie, de se complaire dans le concert qui les répète, de recevoir une nouvelle énergie, en se rencontrant ainsi avec leur propre image; c'est une seconde harmonie jointe à la première, qui la confirme et la rehausse. La vérité trouvée à deux prend un plus vif éclat; une bonne action faite en commun cause une joie plus profonde. Quand, retiré à l'écart avec un ami, vous avez ensemble médité les choses du bien, quand vos regards se sont rencontrés, comme vos cœurs, dans un saint transport, la vertu ne vous a-t-elle pas paru plus majestueuse et plus belle? Oh! si cette alliance sacrée se forme dans la fleur de la jeunesse, qu'il est beau de la voir naître au milieu de toutes les ardeurs généreuses et de toutes les légitimes espérances! C'est à cette époque de la vie qu'elle a le plus d'utilité; c'est à cette époque aussi qu'elle a le plus de charmes, comme si la

providence s'était plue à y inviter de la sorte ceux qui doivent y trouver le plus de secours Contractée dans la perspective du but commun de la destinée, elle pourra dès-lors devenir l'alliance de la vie entière. Les voilà qui s'avancent ensemble dans la carrière orageuse et difficile de l'existence terrestre, ces êtres unis pour devenir meilleurs! Ils s'avertissent, s'encouragent, se récompensent, se tendent la main au milieu des précipices, se montrent la palme; ils ont mis tous leurs mérites en commun, et leur affection s'accroît de leur reconnaissance mutuelle. L'un d'eux est il atteint par l'adversité? frappé par l'injustice des hommes, il n'en est que plus cher, il n'en est que plus honoré par l'autre ; l'amitié lui conserve de vrais biens qui ne peuvent lui être enlevés, l'absout des injustes arrêts de l'opinion. Les évènemens, les passions s'agitent autour d'eux sans affaiblir les liens qui les tiennent unis; car ces liens sont placés sous une sauve-garde inviolable. L'absence même ne saurait les séparer véritablement; car leurs âmes ont un centre où elles se retrouvent et s'entendent. Ils arrivent ainsi du même pas..... Qu'ai-je dit? Peut-être l'un d'eux a le premier accompli se tâche! il a disparu! les secours de l'amitié ont-ils cessé? Non, celui qui est condamné à survivre s'améliore encore par sa douleur elle-même; son âme veuve pour un temps, se nourrit de ses souvenirs ou de ses espérances;

auprès du tombeau de celui qu'il aima, il médite ses exemples, ses conseils avec une vénération profonde, avec un attendrissement religieux. Dans cette voix intérieure qui lui dit : *Sois bon,* il reconnaît la voix de son ami. De belles actions, voilà les monumens qu'il veut élever à sa mémoire. D'un cercle entier d'amis, il en est un qui devra rester le dernier sur la terre; infortuné! son cœur était créé pour les affections! et à quelle solitude il est voué! Quels appuis trouvera-t-il pour l'aider à supporter sa destinée? Quels appuis? S'il a su en effet s'instruire à l'école de la vraie amitié, il comprendra qu'il est encore, dans les voies du perfectionnement, un degré plus élevé que celui où résident les jouissances de l'affection intime, degré heureusement réservé à ceux qui sont déjà avancés dans la carrière; il comprendra qu'il y a un secret héroïsme du cœur dans cette fidélité au bien qui persévère, alors que les consolations, les encouragemens sont retirés, alors qu'on ne peut plus trouver sa récompense dans l'approbation de celui qu'on aimait; cette privation de toute assistance visible l'appelle à des exercices presque sublimes; il touche aux sommités de la vertu.

Indépendamment des secours que nous puisons dans le commerce de l'amitié, il en est d'autres qui ont aussi leur utilité, quoiqu'ils soient loin d'avoir la même douceur; ils sont au contraire mêlés d'amertume; ce sont ceux que nous pré-

tent nos ennemis, ou du moins que nous pouvons leur emprunter. Ils serviront à corriger ce qu'il y avait dans l'amitié, de trop complaisant et de trop mou, à réparer ses adulations si séduisantes et si propres à nous corrompre. Ils deviendront un supplément abondant aux instructions qui nous introduisent à la connaissance de nous-mêmes. De nos amis nous apprenons nos qualités; par nos ennemis nous saurons nos défauts; nous pouvons nous fier à eux pour cette découverte, que sans eux peut-être, jamais nous n'aurions su faire. Notre amour-propre aura, il est vrai, la ressource d'accuser ces témoins de partialité; mais si nous sommes sincères, nous trouverons presque toujours quelque chose de vrai au travers de l'exagération que l'inimitié aura portée dans ses reproches.

La présence d'un ennemi entretient notre vigilance; nous devenons sévères envers nous-mêmes, pour échapper à ce qu'il y aurait de juste dans la sévérité d'autrui.

Il est donc bon à quelques égards, d'avoir des ennemis; cela peut même être nécessaire. Certes, on n'est pas contraint à être l'ennemi de qui que ce soit; mais on peut être souvent appelé à avoir des adversaires. On ne rencontre pas seulement les adversaires dans la lutte des intérêts privés; on les rencontre inévitablement aussi en se dévouant à la cause de la vérité et de la justice; et c'est sur-

tout dans ce dernier cas, que les adversaires deviendront des ennemis implacables.

La crainte de se créer des ennemis a fait commettre plus d'une lâcheté coupable : c'est ainsi qu'on transige avec ses devoirs, lorsqu'en les remplissant il faut résister aux passions des autres ou heurter leurs préjugés; on ne prend que d'une voix timide et faible la défense de l'innocence opprimée; on laisse passer et circuler sans obstacle les maximes pernicieuses qui se trouvent accréditées. Irait-on compromettre son repos pour des abstractions? On tremble surtout devant l'orgueil et l'intolérance, parce que de toutes les passions, celles-ci sont les plus irritables; cependant ce sont surtout l'intolérance et l'orgueil qui demandent à être réprimés avec vigueur, châtiés avec sévérité, qui doivent trouver l'homme de bien inflexible. On espère échapper par des concessions, et plus on accorde, plus on se trouve entraîné à céder encore.

Le sage en servant la cause de la vertu, évite d'employer les traits qui blesseraient les personnes; il réserve ses sévérités pour les choses. Cependant, quels que soient les égards qu'il prenne soin d'observer, il se trouve toujours des gens qui se reconnaissent dans ce qui a été censuré, qui prennent pour eux le blâme, et qui sont même blessés d'entendre louer des mérites qu'ils n'ont pas. L'homme de bien en servant la

cause de l'innocence, évite toujours de mêler, même à la juste indignation d'un âme honnête, les accens des passions humaines; mais la violence qui opprime s'irrite davantage d'une modération qui la condamne. Les persécuteurs ne pardonnent pas à ceux qui refusent de servir d'instrument à la persécution; ils en veulent même à ceux qui refusent de l'approuver, surtout si ce sont des gens de bien. Que faire donc, et comment échapper aux animosités? l'impartialité même et la modération, loin de vous défendre toujours des inimitiés, vous attireront la haine des hommes que les passions aveuglent. Que faire? il reste à accepter cette haine comme un honneur, à la dédaigner avec une fierté modeste et sereine. Il est certains ennemis dont les attaques doivent nous donner une conscience plus vive de nos mérites : l'homme public devra s'applaudir de sa fermeté, de l'intégrité de son caractère, s'il est en butte aux clameurs de l'intrigue; à quelles fureurs ne devra pas s'attendre celui qui appelé à démasquer l'hypocrisie aura rempli ce devoir avec une courageuse franchise. Un magistrat, nous en avons fait plus d'une fois l'expérience, n'a pas d'ennemi plus acharné que celui qui a vainement tenté de le corrompre. Il est impossible d'être sincère sans blesser quelques vanités; juste, sans offenser quelques prétentions; généreux, sans faire le procès à l'égoïsme. On l'a remarqué, et malheureusement la

remarque est fondée, que l'inimitié la plus injuste porte presque toujours à celui qui en est l'objet quelque préjudice dans l'opinion; ce sera encore une instruction à recueillir : cette expérience enseignera à ne point trop s'appuyer sur l'opinion, à en mesurer le prix; elle enseigne un dernier sacrifice que réclame le devoir; elle contraint à chercher, à trouver dans le témoignage intime de la conscience, le véritable secret du repos et de la force.

La présence de l'amitié alimente surtout l'amour du bien; celle de l'inimitié favorise surtout l'empire de soi.

CHAPITRE III.

DE LA VIE DU MONDE ET DE LA SOLITUDE.

Le commerce des hommes est pour l'homme le premier moyen d'éducation. C'est par ce commerce qu'il est délivré de la vie sauvage et brutale des sens, qu'il est introduit à la vie des affections et de la pensée; la même influence l'accompagnera encore à son entrée dans la vie morale.

De même que le langage institué d'abord pour les communications réciproques, devient ensuite, pour chaque individu, un instrument qui développe, forme, fixe sa pensée et son jugement; de même aussi en croyant n'être que spectateurs des actions des autres, nous nous étudions à notre insu dans autrui comme dans un miroir qui nous réfléchit notre propre image; les différences même qui existent entre nos semblables et nous, nous instruisent à nous mieux connaître; elles multiplient pour nous les comparaisons et les con-

trastes. Ainsi, le commerce des hommes devient en réalité une école pour la réflexion intérieure. En découvrant ainsi ce que nous sommes, nous apercevons en même temps ce que nous pouvons devenir; appelés à choisir en présence de ces perspectives, nous sommes par là conduits à nous consulter nous-mêmes. La lutte des intérêts et des prétentions fait éclore le sentiment de la justice, les bienfaits reçus enseignent la reconnaissance, et ainsi s'opère le passage de l'équité à l'amour; l'échange des affections enseigne le dévoûment, et le dévoûment, cette générosité qui est à son tour l'introduction à la vertu.

Ne cessons point d'admirer la sagesse profonde des desseins de la providence dans les lois constitutives de la nature humaine! elle a placé l'aiguillon d'un besoin partout où se trouvait pour l'homme un moyen de perfectionnement. L'état de société devait occuper en général le premier rang parmi ces moyens; et pour chaque individu il est d'abord une nécessité, il devient ensuite un attrait. Nos facultés devaient se perfectionner par l'exercice; et le besoin d'activité nous fait rechercher tous les genres d'exercices, et l'état de société entretient ce desir de mouvement en lui offrant des occasions infiniment variées pour le satisfaire. L'enfance et l'adolescence avaient surtout besoin d'appuis et de guides; elles ont été parées des grâces aimables qui charment et appel-

lent les cœurs; c'est en se sentant aimé qu'on apprend à aimer à son tour. Attiré ainsi auprès de ceux qui débutent dans la vie, l'affection vient les prévenir; ils lisent dans nos regards la grande leçon de l'amour; ils sont attendris, émus; ils comprennent; eux-mêmes, pressés du besoin d'être chéris, ils invoquent, sollicitent nos affections, avec les premières choses de la vie, et sans se rendre compte encore du secours qu'ils nous demandent. Bientôt ils découvriront la nature et le prix de ce secours : ils sentiront aussi que, pour conserver de tels biens, il faut mériter l'estime; ils rougiront de n'avoir rien fait encore pour l'obtenir; ils voudront répondre au sentiment dont ils sont l'objet; dans ce sentiment lui-même, ils trouveront un soutien, une protection; quelle confiance n'inspire pas le bonheur de se voir aimé!

O vous qui chérissez avec tendresse le jeune âge, soyez bénis! par ce sentiment seul, vous êtes déjà ses vrais instituteurs! vous ne lui donnez pas seulement de précieuses lumières, vous lui donnez aussi des forces! Or, la même influence qu'exerce le commerce des hommes sur l'aurore de notre vie, devrait se continuer, à quelques égards, dans toute la suite de notre éducation morale, si, de notre côté, nous savions y concourir par la coopération qu'elle exige; mais cette influence se modifie aussi, et, par conséquent, peut

s'altérer à mesure que nos rapports s'étendent et se compliquent.

« Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, « a dit un sage, j'en suis revenu un homme plus « imparfait ». Ce sage a été trop sévère peut-être envers la société et envers lui-même. C'était un solitaire. Quiconque sort de sa solitude pour entrer dans le monde, court le danger d'être entraîné à porter des jugemens beaucoup trop sévères et sur le monde et sur lui-même. On ne peut trouver réalisées les images que l'on s'était formées à son gré, d'après une contemplation tout idéale; on ne peut appliquer avec rigueur les règles absolues que l'on avait puisées dans le domaine de l'abstraction; jeté au milieu de la société, on est frappé du contraste; on rencontre mille difficultés, mille obstacles qu'on n'avait point éprouvés, ni soupçonnés, peut-être, dans la vie solitaire. La distraction seule serait déjà un grand trouble : on n'a plus les mêmes secours; on est déconcerté. Il avait été facile jusqu'alors de spéculer en paix, loin des dangers, sur les voies de la perfection; on se croyait peut-être près d'atteindre au terme; c'est qu'on n'avait pas été réellement mis à l'épreuve : la réalité survient et le travail commence; alors on s'en prend au monde, faute de remarquer qu'on n'avait apporté soi-même dans le monde qu'une vertu imparfaite et débile. N'accusons donc pas le commerce des hommes, des

torts qui nous sont personnels! mais examinons les dispositions que nous devons y porter, celles que nous devons y conserver, pour en éviter les périls et en recueillir les avantages.

Le penchant de la sociabilité a quelque chose d'éminemment moral : il met en mouvement plusieurs facultés précieuses; il ouvre l'âme et fait épanouir plusieurs sentimens honorables. Avons-nous jamais bien remarqué ce qui se passe en nous lorsque nous nous trouvons jetés au milieu d'une grande réunion d'hommes, particulièrement lorsque cette réunion renferme des personnes de conditions différentes, et qui n'ont avec nous aucun point de contact qui puisse donner lieu à la collision des intérêts? Il y a, dans ce que nous éprouvons, une impression vague, mais profonde, qui apprend à chacun de nous à se reconnaître comme un membre de l'humanité, et qui lui fait trouver dans ce titre quelque chose de noble, de touchant, de solennel. C'est une impression du même genre que celle que l'on ressent en se voyant au milieu de sa famille; elle est moins vive, mais elle a plus d'étendue. Alors, tout ce qui intéresse la dignité de notre nature se fait mieux comprendre et sentir; on se sent fortifié par cette grande et vaste alliance; les émotions généreuses prennent un ascendant plus rapide et plus sûr. Si, dans l'un de ces jours que nos institutions sociales, par une disposition aussi sage que

bienfaisante, ont consacré à un repos général, vous vous mêlez inconnu au milieu de la foule, dans les promenades publiques, confondu avec ces bonnes gens, aspirant le même air, contemplant le même ciel, comme vous participez à la même nature et à la même destination! votre cœur ne semble-t-il pas se dilater, ne goûte-t-il pas un certain bien-être, ne s'ouvre-t-il pas à des dispositions douces et sereines? Si ce paisible cortège se déploie au milieu des scènes augustes et simples de la nature, s'il se dirige vers quelque monument grave et majestueux des arts, de la civilisation, s'il entoure les statues des grands hommes, s'il pénètre dans un temple, si, en un mot, quelque pensée morale ou religieuse vient encore planer sur cette assemblée, les émotions que cette pensée eût produites dans votre âme ne prennent-elles pas un nouveau caractère de force et d'élévation? Telle serait l'influence naturelle que nous retirerions constamment du commerce général de la société humaine, si elle n'était altérée par les dispositions hostiles qui naissent de nos rivalités, du desir secret que nous avons de subjuguer ou d'envahir. Or, ce qui la trouble, ce ne sont pas tant encore les hostilités dont nous sommes l'objet, que celles dont nous sommes les auteurs; les blessures même que nous causent les premières s'envenimment par notre faute; nous semblons nous complaire à les rendre plus vives : l'envie, que

nous pouvions dédaigner, nous irrite; la critique, qui pouvait nous éclairer, nous blesse; l'indifférence même quelquefois nous humilie : notre amour-propre, surtout, entre en guerre avec tous les amours-propres, guerre sourde et cachée, mais continuelle et implacable. Nous nous plaignons de l'entraînement des exemples; mais les exemples n'ont de prise sur nous qu'autant que nous l'accordons : en s'examinant bien, on verra, d'ailleurs, que les exemples si facilement suivis ont trouvé en nous quelque penchant favorable, ou que nous avions quelque intérêt secret à suivre les vestiges d'autrui; c'est ce qui arrive, en particulier, à l'égard de ceux qu'on veut flatter; car il n'est pas d'adulation plus délicate. Nous nous plaignons de l'extrême corruption du monde, du découragement et de la tristesse qu'elle nous fait ressentir. Ici, prenons garde aux déclamations, et apprécions les choses à leur juste valeur! A notre entrée dans le monde, nous présumons ordinairement beaucoup trop de bien des autres hommes; et aussi, nous en exigeons bien davantage. Plus tard, nous tombons dans l'exagération contraire, par l'effet même de la surprise que nous fait éprouver notre mécompte. Soyons sincères! les vices que nous reprochons surtout au monde, sont ceux dont nous avons souffert dans notre vanité, notre repos, nos prétentions; et le jugement que nous en portons ressemble un peu à la vengeance.

Nous sommes mécontens de nous-mêmes; nous reportons ce mécontentement sur les autres; nous les voyons au travers de cette disposition chagrine qu'a fait naître en nous le malaise intérieur. Nous ne nous sommes guère étudiés à découvrir, à noter ce que la société pouvait renfermer de vertus cachées, de sentimens vrais et justes. D'ailleurs, quelle est donc cette faiblesse de notre raison, si la morale perd de son autorité à nos yeux, parce qu'elle perd de son crédit dans le monde? Le succès terrestre lui est-il donc nécessaire comme une sanction ou une preuve? Devient-elle une illusion, parce que quelques hommes frivoles la méconnaissent? Que conclure donc de cette expérience? Il en faut conclure que le monde est le théâtre sur lequel, généreux défenseurs de cette cause méconnue, nous devons venir combattre pour elle, au lieu de fuir, cédant à des craintes pusillanimes! Voilà ce qu'elle attend de nous. En cherchant à la faire honorer, à lui faire obtenir la conquête des cœurs, nous sentirons mieux tout ce qu'elle a de vrai, de bienfaisant et de céleste; nous sentirons le besoin d'appuyer nos apologies par notre caractère. De quels progrès la philosophie et la science ne sont-elles pas redevables aux contradictions que la vérité a souvent rencontrées en se produisant! Leurs partisans ont recueilli des vérités nouvelles qui jaillissaient du sein des discussions. La morale peut

retirer les mêmes fruits, des mêmes froissemens. N'arrive-t-il pas, pour l'homme de bien, un moment où il doit confirmer, par ces nobles combats, la solidité de ses principes? N'est-il pas temps qu'il apprenne à professer tout haut les saintes maximes du devoir en présence des passions humaines, à faire le bien pour le bien lui-même? Semblable au serviteur fidèle d'un monarque poursuivi par la fortune, qui brave le pouvoir de l'usurpateur, il s'enflammera d'une ardeur nouvelle pour la morale, en la voyant méconnue, exilée, persécutée; il sortira du champ où il se sera dévoué pour sa cause, plus mâle, plus grand, plus indépendant encore.

L'honneur de porter jusqu'à l'héroïsme ce genre de dévoûment n'est accordé qu'à un petit nombre d'hommes; c'est une faveur que la providence semble avoir réservée à ces âmes privilégiées qui paraissent sur la terre comme de glorieux témoins des vérités éternelles. Mais chacun de nous, dans le cercle où il se trouve placé, peut participer à cette généreuse vocation; chacun de nous, en luttant contre les préventions, contre les passions vicieuses, contre l'indifférence et la frivolité, peut aussi être un confesseur de la morale, remplir à sa manière une sorte d'apostolat, le confirmer par ses succès et ses sacrifices, en recueillir une nouvelle provision de forces, en apprenant à résister.

Il suffirait d'ailleurs, pour trouver dans la vie du monde un exercice favorable à l'empire de soi-même, il suffirait de ces sujétions et de ces gênes sans nombre auxquelles elle nous soumet, de ces contradictions de tout genre qu'elle nous suscite continuellement, si nous savions en profiter. Par une erreur bien singulière, nous nous résignons à endurer ce supplice, et nous dédaignons d'en tirer les avantages. Nous nous contraignons avec dépit, nous faisons ce sacrifice à l'intérêt, à l'ambition, surtout à l'amour-propre : il nous eût été si facile d'en faire un moyen de perfectionnement ! Il eût suffi de faire volontairement ce que nous faisons à contre-cœur, et d'accepter sincèrement la contrariété, au lieu de nous borner à maîtriser notre langage et nos manières. Si nous savions l'employer de la sorte comme un exercice vertueux, la contrainte elle-même qui nous est imposée, deviendrait beaucoup moins pénible, et nous atteindrions mieux l'effet que nous en attendons, parce que nous la supporterions de meilleure grâce. La vie des anachorètes a sans doute de brillantes austérités ; mais il en est aussi au milieu de cette vie du monde qui ne semble offrir que des distractions et des plaisirs ; il en est pour ceux qui savent les comprendre et en faire usage ; et, pour être moins singulières, elles n'en sont pas toujours moins méritoires.

La vie du monde pourrait donc être plus favorable à notre perfectionnement, que nous ne voulons en convenir, peut-être pour nous excuser de ne pas profiter des secours qu'elle nous offre. L'entreprise est difficile, il est vrai, mais les difficultés elles-mêmes sont au nombre des conditions qui servent aux fruits qu'on en retire. Ce qui en résulte au surplus, c'est qu'il faut être déjà mûr et fort quand on se présente sur ce théâtre; c'est qu'il faut continuer sans cesse de se fortifier, de se mûrir. La vie du monde est un voyage où l'on ne peut s'engager sans provisions, un combat où l'on ne peut se présenter sans armes. Il faut y arriver avec un grand fonds de bienveillance pour les personnes et de sévérité sur les principes, et renouveler ce fonds continuellement; car c'est celui que la vie du monde tend aussi continuellement à épuiser. Il faut y arriver nourri par la méditation, et se ranimer incessamment par ses exercices; car la vie du monde n'est qu'une distraction renouvelée sous mille formes, et un tumulte immense. Il faut être soi en y entrant, et y demeurer soi; car la vie du monde tend à nous enlever tout ce qui nous appartiendrait en propre. Il faut y croître sans cesse; car sans cesse, les obstacles s'y multiplient. Voulons-nous prévenir dans leur première origine, les impressions fâcheuses que nous recevons du commerce du monde? veillons sur nous-mêmes, et prenons garde avant tout à ce

que le désordre et le trouble ne s'introduisent dans nos facultés morales, par l'effet de l'agitation qui règne autour de nous! C'est en effet par là que commencent toutes les maladies morales dont la contagion nous menace. Ainsi se dissipent les bonnes résolutions dont on s'était nourri; ainsi s'oublient les plans qu'on avait conçus : on est quelque temps entraîné sans s'en apercevoir; on est surpris sans défense; chaque jour on rétrograde de quelques pas; on n'a point le dessein formé de se corrompre; mais on cède à la corruption presque à son insu. Que si un trait soudain de lumière vient avertir du péril, et révéler les pertes déjà éprouvées, le trouble s'accroît encore par les regrets, par la contradiction qui s'élève entre un ancien sentiment de ce qui est bien et les habitudes de faiblesse déjà contractées; la confusion est bientôt à son comble, et l'on finit par détourner ses regards de soi-même, pour échapper à un spectacle importun. C'est à-peu-près ainsi que le défaut de surveillance amène progressivement la ruine d'une fortune entière. Voyez le sage, au milieu de ce monde dont il n'est pas aperçu, dont il se réjouit d'être ignoré! Libre et paisible, à l'abri de l'obscurité, attentif et recueilli sur cette scène agitée, ne s'engageant point dans la guerre des prétentions, exigeant peu, ayant peu à défendre, témoin impartial, juge indulgent, il ne se laisse point entraîner; il observe.

De même que le regard scrutateur de la science trouve une mine inépuisable de découvertes dans ces scènes de la nature dont l'aspect ne fait que distraire l'œil superficiel de l'ignorance, l'âme du sage démêle dans les scènes de la société une foule d'instructions qui l'enrichissent. Le sage a comme le savant, un art qui lui sert à transformer les faits observés en résultats utiles. Quelles expériences le spectacle du monde n'offrirait-il pas à ceux qui sauraient l'étudier? Combien de circonstances chaque jour feraient rentrer l'homme frivole en lui-même, et le ramèneraient aux réflexions les plus profondes, s'il consentait un instant à rapprocher les effets des causes! Au milieu de tant d'écarts et d'erreurs, le sage fera leur part à la légèreté, à l'ignorance, à la faiblesse, et mesurera ainsi toute la gravité des conséquences qu'elles entraînent; il y découvrira peut-être l'altération de qualités qui se sont dénaturées par suite d'une direction vicieuse, ou par le défaut de mesure; il verra la corruption pour en apercevoir avec les suites funestes, l'origine souvent cachée; l'intrigue pour en mieux évaluer toute la bassesse dans son succès lui-même, en considérant les moyens qui l'y ont conduite. Il sera contraint de voir le vice, de le voir triomphant peut-être, pour apprendre à lui vouer toute la détestation qui lui est due; mais il démêlera aussi à l'écart des vertus humbles et obscures, et il tressaillera de joie à cette découverte.

Le sage paraît être dans le monde; mais il le traverse sans s'y confondre. Il y était entré avec défiance et courage, il y marche avec vigilance, il n'en sortira point sans quelque satisfaction, et certainement toutes les vérités morales auront acquis pour lui une plus grande force et de plus vastes corollaires.

Il peut donc y avoir une indication trompeuse, soit dans la crainte, soit dans le dégoût du monde, qui portent si souvent à rechercher la solitude. Les causes les plus diverses, les plus contraires même, peuvent en inspirer le besoin, et l'attente qui y conduit n'est pas toujours également satisfaite. Quelquefois une âme timide y cherche un refuge contre des dangers qu'elle n'ose pas affronter. Quelquefois une âme sensible et tendre y cherche un refuge contre les traits qui la blessent; trompée par de cruels mécomptes, elle y veut essayer l'oubli. On voit l'inexpérience s'y renfermer comme dans un port, à l'abri des orages; la douleur s'y ensevelir comme dans un tombeau. Les imaginations mélancoliques espèrent y trouver un soulagement, en y goûtant plus de liberté. De grands coupables s'y sont rencontrés avec l'innocence virginale : ceux-là y venaient se livrer aux expiations, tourmentés par les remords, pendant que celles-ci y venaient goûter plus librement des joies célestes et pures. A la suite des orages causés par des passions violentes, l'abattement,

la prudence, la réaction d'une volonté énergique, y amènent les caractères qui semblaient les moins faits pour elle. Il n'est pas jusqu'à l'ambition et la vanité elles-mêmes, qui, après avoir vu toutes leurs prétentions renversées, ne soient quelquefois poussées dans la solitude par une sorte de dépit. La misanthropie égoïste, toutes les humeurs insociables demandent à la solitude moins ce qu'elle peut leur donner que le triste privilège de l'isolement; elles y sont traînées peut-être pour y subir leur châtiment. La sagesse aussi soupire après la solitude; elle visite la retraite comme le sanctuaire de la méditation; elle vient y chercher ce calme et cette indépendance nécessaires pour régler les facultés morales. Les grandes âmes se complaisent dans la retraite; elles espèrent justement y voir se développer toutes ces pensées et ces sentimens élevés qui fermentent en elles; elles aspirent à la retraite pour mieux jouir d'elles-mêmes.

Or, l'influence qu'exercera la solitude dépend autant des motifs qui y conduisent et des dispositions qu'on y apporte que de la manière dont on sait en user.

On a presque tout dit sur les avantages de la solitude, on n'a pas tout dit sur ses dangers; c'est que ceux qui ont succombé à ces dangers ont rarement été disposés à nous en avertir. Surtout, on n'a pas assez insisté sur les conditions que la

solitude exige pour être profitable, pour ne point devenir funeste.

La faiblesse, empressée à trouver une protection dans la solitude, achève souvent de perdre les ressources qui lui restaient à l'abri de cette protection elle-même, parce qu'elle y perd toute occasion de s'exercer au courage. Souvent on retrouve au-dedans des ennemis plus terribles que ceux du dehors, avec moins de moyens pour leur échapper et pour les combattre. Ceux-ci même trouvent des passages pour y poursuivre encore leur victime; et alors, la tenant comme captive, ils s'acharnent sur elle. On espérait le repos, on tombe dans l'épuisement ou bien on s'égare dans le délire. On espérait des consolations, on reconnaît bientôt qu'on s'est privé des consolations les plus vraies, celles qu'eût données l'activité de la bienfaisance. On se flattait de recueillir d'abondantes instructions; peut-être on se voit plongé dans les ténèbres; bientôt ces ténèbres se peuplent de mille fantômes divers. La solitude n'est utile qu'à celui qui y apporte un desir sincère de devenir meilleur. Malheur à qui y emprisonnerait ses passions avec soi sans être résolu à les subjuguer!

Mais il ne suffit pas même d'entrer dans la retraite avec cette disposition de l'âme, il faut encore s'y présenter avec certaines provisions faites d'avance pour y alimenter et son esprit et son cœur;

autrement on court risque de n'y trouver qu'un désert où bientôt l'on périrait d'inanition. Il est nécessaire que les facultés morales aient déjà acquis un certain degré d'énergie pour qu'on tire de la retraite les avantages qu'elle promet; autrement on sera bientôt fatigué de la monotonie des objets, de la continuité de la situation; on tombera dans la léthargie. Il est ensuite un art préliminaire qui nous disposera plus qu'aucun autre à bien user de la solitude; c'est celui de la rendre aimable et douce. Puisse la sérénité régner constamment dans ce séjour! Puissions-nous trouver en nous-mêmes un hôte d'un commerce facile, non un geôlier farouche! Alors il restera à observer deux conditions principales pour convertir la vie de la retraite en une salutaire éducation, savoir: une activité constante et bien ordonnée, une sage défiance de soi-même. L'une et l'autre sont nécessaires si l'on veut prévenir les égaremens de l'imagination, les spéculations oiseuses, les illusions les plus funestes sur soi-même, l'aveugle présomption de l'orgueil. Que, si on n'y observe aucune règle, si l'on ne s'y crée aucune limite, si on ne s'y soumet à une continuelle vigilance, l'extrême liberté dont on jouit dans un tel séjour devient un extrême péril. Là germeront à l'envi et sans obstacle toutes les doctrines absolues, toutes les exagérations d'un faux enthousiasme; les vertus se mêleront aux passions, en prendront

la véhémence : on tombera dans des excès de rigueur envers les hommes, envers soi-même; on poursuivra une perfection chimérique, pendant qu'à son insu peut-être on deviendra complice des entreprises les plus funestes aux hommes. C'est ainsi que la solitude peut se convertir en une école austère dans laquelle s'achève l'éducation morale, ou bien devenir un abîme dans lequel s'engloutissent le bonheur, la raison, la vertu. Si elle a vu sortir de son sein les plus grandes découvertes du génie et les bienfaits répandus par des caractères éminens, n'a-t-elle pas aussi lancé quelquefois sur le monde l'explosion de ces passions terribles, dont les excès ont consterné l'humanité et étonné l'histoire? (1)

Si la solitude est une éducation utile, elle est donc aussi une éducation difficile; elle exige et une préparation et des précautions convenables. Nous ajouterons : si la solitude est une éducation

(1) D'estimables philanthropes ont conçu l'idée d'employer la retraite absolue comme un moyen de correction pour les grands criminels, et de l'employer ainsi comme un châtiment; idée qui mérite doublement nos éloges, en ce qu'elle est éminemment morale, et parce qu'il n'est en effet permis à la justice humaine de considérer que comme un moyen de correction, le châtiment qu'elle inflige au crime; cette vue a reçu un commencement d'exécution trop lent et trop borné, sans doute, mais couronné d'un entier succès. Toutefois dans l'application de ce moyen, il faut considérer avec soin quels sont

indispensable, elle n'est pas une éducation suffisante et complète. Il n'appartient sans doute qu'à elle seule de donner au sentiment de ce qui est bien toute l'énergie, aux vues de la réflexion, toute la profondeur dont notre nature soit capable; de porter au plus haut degré de développement ces vertus intérieures qui s'appliquent au commerce de l'âme avec elle-même; de donner à l'empire de soi toute l'autorité qu'il peut recevoir du recueillement et de la connaissance de soi-même; de préparer ainsi les alimens les plus substantiels à l'héroïsme de la vertu. Mais si le régime de la solitude est absolument persévérant et continu, il lui manquera et les secours qui naissent des instructions de l'expérience, et l'exercice pratique des vertus actives, et cette utile influence que l'empire de soi retire du choc des obstacles extérieurs. On arrivera plus promptement et plus facilement à un perfectionnement partiel, opportun sans doute pour celui que ses devoirs retiennent dans une sphère concentrée; mais on atteindra bien moins à ce perfectionnement général

les caractères de ceux que l'on soumet à un régime semblable, pour le modifier suivant les circonstances; il faut bien prendre garde aussi à éviter que la solitude absolue ne puisse devenir une funeste oisiveté, en s'appliquant à y combiner, dans des proportions convenables, et le travail du corps et le genre de lectures le plus propre à favoriser les réflexions salutaires.

qui, embrassant toutes les applications, est la destination de ceux que leurs devoirs appellent à se répandre au-dehors. La solitude continue est un régime d'exception (1). La solitude discontinue est le régime qui convient à la plupart des hommes. Il en est, pour le perfectionnement moral, du passage alternatif de la retraite à la vie du monde, comme il en est, pour le progrès des sciences, du mélange de la théorie à l'observation. Ce sont deux termes qui s'appellent l'un l'autre, et qui se fécondent mutuellement. La solitude a ses exagérations, comme la théorie a ses systèmes gratuits. La solitude et la théorie peuvent à la rigueur se passer plus souvent du commerce du monde et des arts d'observation, pour recueillir quelques fruits par eux-mêmes; mais le véritable et légitime emploi des premières doit être de préparer et de résumer les seconds, d'être un instrument d'élaboration : privées de cet instrument, la vie du monde et l'observation ne sont plus que la dissipation pour le cœur, l'empirisme pour l'intelligence.

Redoutez-vous la solitude? c'est un signe infaillible qu'elle vous est nécessaire : vous n'avez point

(1) Il n'est pas besoin de rappeler que la philosophie morale est le seul objet des méditations présentes, et qu'ainsi nous ne considérons point le sujet sous le point de vue ascétique.

encore appris à vous connaître; et dès-lors que pouvez-vous connaître? Vous êtes atteint de quelque maladie de l'âme, que la solitude fera découvrir et qu'elle guérira peut-être. Avec une raison déjà forte, avec un cœur brûlant de bien faire, avez-vous encore devant vous une portion de votre destinée! Accourez dans la solitude et venez, comme dans un vaste arsenal, disposer tous les moyens de vos généreuses conquêtes? Etes-vous appelé à prendre quelque résolution importante? Vous trouvez-vous en présence de circonstances imprévues et difficiles? Retirez-vous dans la solitude pour consulter vos forces, prévoir et combiner vos plans de conduite! Avez-vous beaucoup vécu? La solitude vous attend, pour recevoir et mettre en ordre le dépôt de vos pénibles expériences. Allez, et retournez ensuite dans le monde pour appliquer tout ensemble et pour vérifier les travaux de la retraite? La solitude convie, surtout, et les premières années du jeune âge et les dernières années de la vieillesse. Mais, le drame sérieux de notre vie doit avoir aussi ses entr'actes; il faut des stations aux divers points de la carrière. Recourez à la solitude, et la veille et le lendemain de tous les grands évènemens de votre destinée!

Voulez-vous ensuite que ces deux régimes vous offrent tour-à-tour l'assistance la plus utile? tâchez, en vivant dans le monde, d'y conserver une sorte de solitude intérieure! Tâchez de vous

créer dans la retraite un monde nouveau, mais tel que vous puissiez un jour le transporter sur la scène des réalités! Vivez avec le monde comme si demain vous deviez le quitter; dans la retraite, comme si demain vous deviez commercer avec les hommes, et par conséquent, les servir!

CHAPITRE IV.

DE L'ART D'ORDONNER SA VIE.

Observez comment l'ambition du pouvoir ou de la fortune parvient à ses fins! Dans sa recherche persévérante du but qu'elle s'est donné, elle conçoit l'ensemble de tous les moyens qui peuvent y conduire; elle y rapporte, elle y fait servir tout ce qui est à sa disposition, tout ce qui est en contact avec elle, et même ce qui lui paraissait contraire; elle y asservit ses affections, ses relations, ses plaisirs eux-mêmes; elle tire parti des évènemens; elle exploite les moindres ciconstances : c'est une œuvre parfaitement concertée et liée dans toutes ses parties, à laquelle il ne manque qu'une destination plus honorable. A quoi ne parviendrions-nous pas, si nous appliquions la même méthode et les mêmes procédés au premier et au plus réel de nos intérêts, à notre perfectionnement? Et n'est-ce pas ce que nous négligeons cependant presque toujours, de la manière la plus étonnante? Notre vie, considérée sous le point de

vue moral, ressemble à un ouvrage de marqueterie, dont les parties diverses se rencontrent sans se lier, où l'on ne saurait distinguer aucun dessein, où les élémens du bien sont jetés çà et là au hasard; de sorte que ce qui devait nous être utile demeure sans fruit, faute d'à-propos; ce qui peut nous nuire devient plus dangereux, faute de précautions; ce qui est acquis se dissipe; ce qui survient nous trouve mal disposés à le recevoir; tout nous étonne, parce que nous avons été imprévoyant; rien ne nous instruit, parce que les choses ne s'offrent pas à leur véritable place.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si, dans la plupart de nos institutions modernes, l'enfance et la jeunesse reçoivent l'éducation la plus appropriée au genre de carrière qui attend chaque individu dans le monde, si même elles y reçoivent une éducation qui soit, en général, en rapport avec la vie du monde, si même enfin elles y reçoivent une véritable éducation, c'est-à-dire, si l'on s'occupe réellement de cultiver leurs facultés, si l'on dirige cette culture de manière à développer ses facultés dans une juste harmonie. Il y aurait d'ailleurs tant à dire sur ce sujet! mais on conçoit toute l'influence qu'un semblable défaut de corrélation doit exercer sur la suite entière de la vie. Qu'est-ce qu'un noviciat conçu précisément pour une vocation différente de celle qui attend l'individu? Au moment où il va entrer en possession

de la vie réelle, bien loin de se trouver préparé, il se trouvera au contraire d'autant plus déconcerté, qu'on aura davantage travaillé à son éducation prétendue, et que lui-même croira en avoir recueilli des résultats plus positifs. Tel serait un voyageur partant pour des explorations lointaines, auquel on aurait remis, pour le guider, la carte géographique d'un pays autre que celui qu'il doit parcourir. Eussions-nous, par une singulière faveur, reçu en effet la préparation convenable, il n'en sera pas moins indispensable, pour en obtenir les fruits, d'y ajouter nous-mêmes ce qu'aucun instituteur ne peut nous donner, d'y ajouter ce dernier travail par lequel l'homme, prêt à paraître sur la scène de la vie active et réelle, concerte d'avance son plan général de conduite. Si ce travail est bien exécuté, il pourra suppléer en partie à ce que notre noviciat avait d'imparfait; il sera d'autant plus nécessaire, que ce noviciat avait été plus mal conçu.

C'est d'abord l'ensemble de notre vocation que nous devrions embrasser une fois, par une méditation préliminaire, pour mettre en accord toutes les parties principales du plan général de notre vie. Les évènemens extérieurs jouent, il est vrai, un grand rôle dans cette combinaison, et comme la plupart du temps ils ne sont point en notre puissance, il faut bien les accepter comme des conditions. Mais cela même serait l'une des vues

fondamentales d'un dessein sagement médité; on s'attacherait à reconnaître qu'elles sont en effet les circonstances auxquelles il faut se soumettre, et à les distinguer de celles qu'on peut modifier ou maîtriser; on examinerait ensuite quelles sont les conséquences qui résultent du premier genre de circonstances, ce qu'il y a dans ces conséquences de réellement inévitable : car, souvent d'un évènement inévitable en lui-même, peuvent résulter pour nous des suites diverses qu'il est en notre pouvoir d'arrêter ou de seconder. On pourrait juger alors sur quelles bases est assise pour nous la combinaison du possible, les limites dans lesquelles elle est renfermée. L'on pourrait coordonner le plan de sa vie avec les réalités, ce qui est sans doute la première chose à faire pour concevoir un plan raisonnable. Mais en acceptant les conditions nécessaires des choses auxquelles nous ne pouvons rien changer, nous en séparerions les dommages ou les avantages qui en peuvent naître, et qu'il est en notre pouvoir de détourner ou d'obtenir. Ici commencerait la portion du plan qui est à notre libre disposition. Passant ensuite au second ordre de circonstances extérieures, à celles que nous pouvons soumettre, on jugerait mieux des moyens de les soumettre en effet; on verrait dans quel esprit il faut agir sur elles, comment on peut les employer, les diriger, les rendre tributaires de notre perfectionnement.

Ainsi sera faite la part de la nécessité, et celle de la sagesse. La première représentant les conditions de la situation qui nous est échue, assigne à nos vœux les bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer pour ne pas nous épuiser dans une lutte sans objet; la seconde, exprimant ce qui, dans notre situation, peut encore dépendre de nous, indique à nos espérances l'enceinte dans laquelle peuvent s'exercer notre prudence et notre courage. Mais faute d'avoir su faire avec discernement la séparation de ces deux parts, il arrive fréquemment qu'on se consume dans une agitation malheureuse, en s'irritant contre les nécessités imposées, pendant que, par une indolence non moins fâcheuse, on accepte comme des nécessités ce qu'il eût été possible de prévenir ou de changer.

Ces deux parts ne sont pas à beaucoup près les mêmes pour tous les hommes. Il en est pour lesquels la seconde est bien restreinte. Ceux pour lesquels elle a le plus d'étendue sont cependant ceux qui négligent souvent davantage d'en tirer parti. Il arrive souvent que la première s'agrandit progressivement aux dépens de la seconde. Des circonstances de notre situation qui, dans l'origine, étaient en notre pouvoir, passent dans l'ordre des nécessités qui nous sont imposées, soit par suite des engagemens que nous avons contractés, soit par la conséquence inévitable des actions que nous avons exécutées. Souvent notre imprévoyance

augmente imprudemment le nombre de ces chaînes, et nous subissons ainsi à jamais les conséquences de l'erreur d'un moment.

Dans la première classe se rangent toutes les circonstances qui dépendent de notre naissance : notre tempérament, la patrie à la laquelle nous appartenons, ses institutions, ses lois, ses usages, les relations de famille, le rang que nous occupons, le degré d'aisance ou de gêne qui nous est échu, etc., mais aussi les bornes naturelles assignées aux facultés de la créature humaine, et celles qui sont particulières à la personne. Dans la seconde classe se rangent plus ou moins le choix de la profession, celui des relations habituelles, des liaisons intimes, l'emploi et la distribution des heures, le réglement des dépenses, le régime de vie, la direction donnée aux lectures, aux conversations, etc. Ce sera déjà beaucoup que, dans cette matière mise à notre disposition, rien ne demeure inutile et stérile, que tout soit mis à contribution pour notre amélioration; mais ce ne sera point encore assez : il faudra que tous les élémens qui composent cette matière soient mis en accord entre eux; qu'ils soient mis en accord avec les conditions qui nous sont imposées; que chacun de ces élémens soit placé dans le lieu, le temps opportun, employé avec la mesure et dans la proportion convenable; enfin, qu'ils soient rangés suivant leur importance res-

pective, de telle sorte que tout forme un ensemble harmonieux et conçu dans le même esprit. Ceux qui ont eu le bonheur de pouvoir combiner ainsi le dessein de leur carrière, y trouvent une merveilleuse facilité pour avancer dans les voies du perfectionnement, tandis que des efforts extraordinaires se trouvent quelquefois perdus, parce qu'ils ont été tentés hors de propos, parce qu'on a négligé de les soumettre aux salutaires influences de l'esprit d'ordre et de l'esprit de suite.

En s'étudiant à concevoir ainsi d'avance un système de conduite, comme le général qui dresse son plan de campagne, on ne peut tout prévoir, et il serait même dangereux de croire qu'on a tout prévu. Chaque jour, le cours des évènemens viendra résoudre ce qui était encore incertain, changer ce qui existait, ouvrir un avenir inattendu. Aussi, à ces principales époques de la vie, on reprendra le même travail pour le compléter, le rectifier d'après les instructions de l'expérience et le nouvel état des choses. On s'arrêtera sur les sommités qu'on rencontre dans la route, pour procéder à une sorte de reconnaissance, pour jeter les yeux tout ensemble, sur la région qu'on a déjà parcourue, sur celle qui reste à parcourir. On répétera ces reconnaissances d'une manière successive et dans une étendue graduée aux principales divisions du temps, au commencement de l'année, du mois, de la semaine; on les répétera

chaque jour en particularisant toujours davantage. Chaque époque aura son cadre toujours plus restreint, mais toujours mieux déterminé. De même que, à chacune de ces reconnaissances, il est essentiel de mettre le passé et l'avenir en présence l'un de l'autre, de faire servir la révision et l'examen du premier aux prévisions du second, il n'importe pas moins de faire concorder avec ce rapprochement, l'objet qu'on assigne à ses méditations : car l'office propre des méditations morales consiste éminemment à opérer cette fructueuse conversion de la révision du passé en un plan de conduite pour l'avenir. N'allons point tant chercher dans les livres nos sujets de méditation? Demandons-les plutôt à notre expérience journalière et aux réflexions que nous faisons sur nous-mêmes; elles nous indiqueront quels sont les défauts, les vertus que nous devons prendre pour texte, quels sont les ordres de considérations dont nous avons besoin de nous pénétrer. Il est certains prédicateurs dont on serait tenté de dire qu'ils prêchent pour les absens, non pour ceux qui les écoutent : de même, il nous arrive souvent de méditer sur des vertus que nous ne serons point appelés à exercer, pendant que nous sommes à la veille d'avoir besoin de lumières et de forces dont nous négligeons de nous pourvoir. Enfin, cette série graduée de reconnaissances morales opérées dans le chemin de la vie, doit être soumise elle-

même à une méthode simple et régulière. Les plans de détail doivent se référer au plan général, et le point de vue dans lequel on considère la journée qui va être remplie, doit être pris constamment dans les règles qu'on s'est prescrites pour la vie entière. La révision qui a lieu à l'époque subséquente doit se référer au plan qui avait été conçu à l'époque antérieure, afin de juger comment il a été exécuté, et quels obstacles en ont modifié l'accomplissement. On décomposera le dessein général qu'on avait conçu pour son amélioration; on s'attachera successivement aux diverses parties qui le composent, en donnant à chacune d'elles tout l'espace qu'elle réclame, en suivant avec persévérance les traces de l'analogie. Ainsi, chaque jour recueillera les fruits du jour qui l'a précédé, et préparera la fécondité du jour qui lui succède. Benjamin Franklin a donné dans ses Mémoires un exemple très remarquable de l'application d'un semblable système à la conduite de la vie (1); l'exemple est d'autant plus utile qu'il est accompagné des résultats que son auteur en avait recueillis; il a d'autant plus d'autorité que son auteur avait lui-même plus de simplicité et de droiture. Mais c'est à chacun de nous à combiner ce système, de la manière qui nous est spécialement propre, à le coordonner avec son caractère, sa position. Il faut

(1) Voyez *Franklin, Mélanges*, etc., 2e édit. Paris, Renouard, 1826, tome 1, page 61.

beaucoup se défier de ces modèles empruntés; il n'est aucun type universel qui ne soit par là même incomplet, et qui puisse être à l'usage de chacun. Tout plan sera bon, s'il est assorti à nos besoins, s'il est conçu dans un esprit d'ordre, s'il est exécuté dans un esprit de suite. Il est, par exemple, deux vertus que Benjamin Franklin n'a point fait entrer dans son tableau, et dont quelques personnes devront faire leurs premières têtes de chapitre : La patience et la vigilance sur soi-même.

Le temps étant le cadre général donné au développement de l'activité humaine, le premier objet d'un système de conduite bien concerté doit être l'emploi du temps et sa distribution. Aux nombreuses et utiles recommandations qui ont été tracées sur ce sujet, on pourrait ajouter plusieurs autres soins non moins nécessaires, moins connus, et peut-être plus difficiles : c'est de faire en sorte que, dans la succession des heures, le passage d'une occupation à l'autre soit toujours concerté de manière à ce qu'elles soient liées entre elles, et qu'elles s'aident réciproquement; c'est de trouver le moyen d'employer encore utilement ce qu'on appelle les *momens perdus ;* c'est d'avoir un plan flexible, c'est-à-dire de se mettre en mesure pour n'être point déconcerté, lorsque le tableau qu'on s'était formé d'avance pour la distribution de ses heures, vient à être interverti par des circonstances inopinées.

La régularité du retour périodique des mêmes actions, dans les mêmes instans et les mêmes lieux, a l'immense avantage d'en rendre l'exécution plus facile, plus rapide, et de soulager d'autant l'attention qu'elles exigent. Mais il y a aussi un extrême inconvénient à laisser convertir cette régularité en une sujétion, tellement qu'on ne sache plus agir quand on se trouve déplacé du temps et du lieu accoutumés, et cet inconvénient devient d'autant plus grand qu'on est moins assuré de rester le maître des conditions auxquelles on s'est asservi. En général, l'esprit d'ordre que nous devons porter dans la conduite de la vie, ne doit point descendre à des détails trop minutieux; il ne doit point accorder trop d'importance à la distribution des accessoires; il ne doit pas aller jusqu'à imposer des chaînes inutiles. Ces exagérations rendent souvent notre commerce incommode et fâcheux à ceux au milieu desquels nous vivons; elles nous créent des devoirs de surérogation dans lesquels nous consumons les forces que réclament des devoirs plus réels; elles donnent à la vertu quelque chose de mesquin, de raide, de contraint; elles nous gênent et nous entravent dans le moment de l'action. Il arrive souvent à ceux qui se sont attachés de la sorte avec une sorte de superstition aux détails de leur réglement de vie, que si ses devoirs extérieurs les forcent à y déroger, ils ne savent plus où ils en sont; ils ont comme perdu toute

direction morale; il leur arrive aussi que s'ils viennent eux-mêmes à négliger quelques points de ces nombreuses observances, ils s'attristent, se découragent, et s'ôtent la faculté de bien faire. L'ordre que le sage met dans sa vie ressemble à celui que la nature a mis dans ses œuvres. Comme celui-ci, il allie à la constance des lois générales, la variété et la mobilité qu'exigent les rapports mutuels des choses; ce n'est point une aride et rigoureuse symétrie où tout soit compassé et reste immuable; c'est un ordre caché, quoique accompli; c'est un ordre qui admet la liberté, l'aisance, qui se plie à tout parce qu'il a tout prévu; c'est un ordre qu'on sent, qu'on juge par ses effets, mais qui ne fatigue point la vue par l'échafaudage de ses règles; c'est, en un mot, un ordre animé et plein de vie.

Il y aurait un traité assez utile à faire sur *l'art de la conversation*, en considérant cet art comme un moyen d'amélioration morale, point de vue sous lequel il n'est guère considéré. Une portion notable de notre vie s'écoule dans des entretiens que nous abandonnons à-peu-près au hasard, et cependant il en est peu dont une sage direction ne pût tirer plus d'avantages. C'est ici sans doute l'une des occasions où l'on aurait à se défendre des exagérations de l'esprit d'ordre et de régularité. La conversation résiste par elle-même à une discipline rigoureuse. Vouloir la transformer en

un dialogue méthodique, serait lui enlever avec l'abandon et le naturel cette vérité d'expression qu'y cherche le commerce des esprits et des cœurs. Mais sans lui enlever ce caractère, il est tant de moyens indirects pour la ramener à des fins utiles! On peut être assuré, par exemple, qu'on ne peut flatter plus agréablement ceux avec lesquels on converse qu'en les mettant sur la voie de nous exposer ce qu'ils savent. Sans affecter aucune attitude pédantesque sous les formes de la modestie, sous les dehors même de la gaîté, il est tant de moyens de mettre en circulation des pensées vraies et des sentimens honorables! Une bienveillance sincère leur servira facilement de passeport. Puisque la conversation est en effet le commerce des esprits et des cœurs, que de choses à y verser! que de choses à y recueillir! Que d'occasions favorables pour resserrer les liens qui nous unissent aux autres hommes, pour découvrir les moyens de les servir! Le talent de la conversation est aussi une puissance et une grande puissance dans l'état actuel de nos sociétés. On l'a beaucoup exploitée, cette puissance, dans l'intérêt de la vanité, de l'ambition : quel usage ne pourrait-on pas en faire dans les intérêts de la vertu et de la vérité! O parole, instrument admirable et sacré, accordé aux créatures intelligentes et sensibles pour les mettre en contact les unes avec les autres, comment ne craignons-

nous pas de te profaner? comment ne rougissons-nous pas de te laisser oiseuse et stérile? car est-ce t'employer que de te faire servir à des usages si peu dignes de ta destination? Que ne peux-tu devenir comme le canal universel, habituel, qui transmet d'âme en âme toutes les émanations du vrai, du bien et du beau! Quel prix, dirigée à une telle fin, n'aurais-tu pas encore dans les rapports les plus familiers et les plus modestes, où tu sers par là même aux communications les plus sincères, les plus libres et les plus intimes! Il en est de ces âmes expansives et généreuses qui ont su comprendre tes plus beaux privilèges, et qui se sont emparées de toi comme d'un grand moyen de conquêtes morales! Elles n'ont besoin pour captiver que de se donner à connaître; en se montrant supérieures, elles se montrent si naturelles qu'on s'élève à elles sans effort et qu'on les contemple sans envie : toujours simples et sincères, elles éclairent, elles entraînent par la force de leur propre conviction et par l'ascendant du sentiment qui les inspire; on se sent meilleur auprès d'elles parce qu'elles admettent à la participation de leur propre vie; elles sont comme des foyers autour desquels nos cœurs viennent se réchauffer, se ranimer; elles exercent sur la terre un apostolat insensible et doux, mais continuel et fécond; l'admiration qu'elles excitent, les affections dont elles sont l'objet, se confon-

dent avec le culte de ce qui est bien ; le langage, dans leur bouche, est un messager céleste qui annonce les bienfaits de la vertu. Telle est la prérogative accordée aux gens de bien, que, chez eux, le talent de la conversation peut être en partie suppléé par l'influence naturelle du caractère : on écoute toujours plus volontiers ceux qui n'annoncent aucune prétention personnelle, chez lesquels on ne soupçonne aucun artifice; celui-là porte une éloquence naturelle dans le commerce des hommes, qui est pénétré de la passion de leur être utile. Au surplus, à défaut du talent de parler, il en est un autre, celui d'écouter, qui peut non-seulement mieux contribuer à notre perfectionnement, mais nous fournir d'autres moyens d'être utiles aux hommes. N'est-il pas l'un des moyens les plus assurés de les connaître? Savoir écouter celui qui souffre, n'est-ce pas en partie le consoler déjà ? N'y a-t-il pas dans la manière d'écouter quelque chose qui témoigne la bienveillance et qui sert à l'obtenir? Ecouter est pour la grande étude de l'humanité ce que voir est pour celle du monde sensible.

Telle est la puissance exercée par l'ordre sur les facultés de notre âme, que la seule image de l'ordre, reproduite dans les objets naturels dont nous sommes environnés, favorise nos méditations, nous dispose au recueillement, à la modération, au respect, à plusieurs sentimens hono-

rables. C'est ce qu'on peut remarquer par exemple dans l'effet moral qui résulte des impressions produites par les monumens de l'architecture.

Cette puissante influence de l'ordre sur nos facultés explique encore une observation importante et dont l'expérience du monde offre une fréquente application : c'est que les devoirs sont un grand avantage pour ceux qu'ils régissent, à ne considérer les choses que sous le rapport du développement de l'activité. Les soldats se fatiguent moins quand ils marchent au son des instrumens; l'homme, dans la vie ordinaire, se fatigue moins aussi quand il s'avance aidé par la mélodie de la vertu. Ceux qui ont des devoirs ont des points fixes, des régulateurs dans l'indécision, des motifs inépuisables pour agir. Celui qui manque de devoirs à remplir est souvent fatigué du vide et de l'incertitude de la vie; il se demande sans cesse : *A quoi bon?* Souvent il se trouve désœuvré, désabusé; il devient à charge à lui-même. La même action s'exécute avec une joie nouvelle, avec une singulière netteté d'esprit, quand, en l'exécutant, on peut se dire intérieurement qu'on accomplit ce qu'on doit. On voit des gens privés de devoirs chercher à y suppléer en se donnant des manies.

Dans le plan général de la vie, les devoirs forment les principaux linéamens; la recherche du meilleur achève le reste.

Le perfectionnement n'étant que l'harmonie intérieure, une vie bien ordonnée étant l'harmonie extérieure, l'un concorde naturellement avec l'autre : ce sont le tableau et son cadre.

CHAPITRE V.

DES DIVERSES CONDITIONS HUMAINES.

La condition qui nous est échue dans la société compose pour nous la grande éducation des circonstances; éducation qui influe souvent bien plus sur notre caractère, que toutes les leçons de nos maîtres; éducation qui se compose sans doute d'une suite d'évènemens indépendans de notre volonté, mais à laquelle cependant nous pourrions coopérer encore, en modifiant l'influence que ces évènemens exercent sur nous, et ne fût-ce aussi que par la manière de nous soumettre à ce qu'ils ont d'inévitable.

A chaque pas que nous faisons dans l'étude de la nature humaine, comme dans celle de l'univers sensible, nous reconnaissons, avec une admiration toujours nouvelle, la profondeur et la sagesse des plans de la providence. Combien n'éclate-t-elle pas dans cette variété singulière de besoins, de capacités, qui, dans l'institution de la société hu-

maine, a produit à son tour une si grande multitude et une si grande variété de conditions, surtout lorsqu'on considère que ces conditions diverses sont cependant aussi tellement liées entre elles que, à l'exemple des productions de la nature, elles conspirent toutes ensemble à un but commun, l'intérêt général ? De la sorte, chacun, dans sa carrière individuelle quelle qu'elle soit, travaille réellement pour tous, même sans qu'il s'en rende compte ; il lui suffit, pour rendre sa carrière honorable et méritoire, d'y porter, comme une intention, la vue de cette même utilité commune qui en doit être le résultat. Ces considérations ne sont point affaiblies par l'inégalité qui résulte de la diversité des conditions sociales. Ce n'est pas qu'il faille regarder comme un avantage absolu les effets qui résultent de cette inégalité pour entretenir l'activité par l'émulation ; car cette excitation aurait d'extrêmes dangers, si les ambitions impatientes qu'elle tend à faire naître n'étaient contenues par la morale. Mais, sous le point de vue moral, cette disproportion fait éclore des vertus nouvelles, introduit entre les hommes des liens nouveaux et sacrés. Elle relève le mérite de la probité ; elle appelle la modération à savoir trouver une vertu dans le contentement, à se défendre de l'envie ; elle provoque des échanges de services d'une autre sorte, mais qui ont aussi un grand prix : de même que la variété des condi-

tions fournit la matière des transactions, et devient ainsi l'occasion d'un exercice continuel pour la confiance et la bonne foi, l'inégalité des conditions entretient un autre genre d'échanges : elle entretient le commerce de la générosité avec la reconnaissance. Dans ce commerce, celui qui occupe la condition supérieure n'a point, comme il semble au premier abord, le privilège de rendre seul des services; il en reçoit, et de plus importans peut-être : en retour du bien qu'il a fait, il obtient ces affections qu'aucun salaire n'eût pu acheter, ni acquitter; il recoit aussi l'instruction la plus nécessaire à tous les hommes, et celle que lui refusait cependant son expérience propre et ordinaire; il reçoit les leçons de la patience, du courage, qui lui sont données du moins par l'exemple d'autrui; il recueille les lumières sublimes qui jaillissent du sein de l'adversité : il ignorait la vie; c'est auprès du malheur qu'enfin il viendra l'apprendre : peut-être il ignorait son propre cœur; la vue de l'infortune le lui révélera, si toutefois il est digne de cette découverte.

C'est ainsi que les conditions sociales, dans leur inégalité, composent une échelle que la bienveillance est appelée à descendre et à gravir sans cesse, chargée ou de présens ou de tributs; échelle dont les deux termes extrêmes sont précisément ceux qui ont réciproquement le plus besoin l'un de

l'autre, ceux qu'en effet la vertu vient rapprocher entre eux.

En considérant ainsi les diverses conditions de la vie sous le rapport des services qu'elles fournissent l'occasion de rendre ou de recevoir, on y trouve l'une des principales mesures qui servent à apprécier l'influence qu'elles peuvent exercer sur notre perfectionnement moral. L'utilité de cette influence dépendra éminemment et de la nature et de l'étendue de ces services; elle sera différente pour celui qui les rend et pour celui qui les reçoit.

Les services obligés, par exemple, peuvent corrompre celui qui les reçoit par la séduction de l'orgueil, avilir celui qui les rend par la dépendance où ils le placent. Ce danger s'accroît pour les premiers lorsque ces services ont plus d'importance; pour les seconds, au contraire, selon qu'ils ont un objet plus mesquin. Les services volontaires élèvent ceux de qui ils viennent, comme ils touchent ceux auxquels ils s'étendent; ils exercent les premiers au désintéressement, les autres à la gratitude. Les services qui sont rendus dans l'ordre des choses intellectuelles et morales en même temps qu'ils unissent plus étroitement les hommes, développent une activité favorable au perfectionnement, chez ceux qui ont le bonheur de pouvoir en être les auteurs : de même qu'on apprend de nouveau et qu'on apprend mieux ce

qu'on enseigne aux autres, on se pénètre mieux aussi des sentimens du bien, en cherchant à les inspirer. Mais aussi, quels pièges ne tend pas l'orgueil à ceux qui ont le bonheur de pouvoir servir leurs semblables dans une sphère si élevée? Combien ils ont besoin de se tenir en garde contre l'esprit de domination, contre le défaut d'indulgence! Combien ils doivent éviter de se croire meilleurs que les autres? Les services rendus dans un ordre purement matériel rabaissent la condition de ceux qui les fournissent, lorsqu'ils ne font qu'alimenter par là sensualité l'égoïsme de ceux qui les reçoivent. Les services rendus à un seul individu comportent une plus vive affection, mais peuvent supposer une dépendance qui menace la dignité du caractère. Les services rendus à une communauté ont toujours quelque chose de plus noble; mais il est plus rare qu'on en conçoive bien le mérite.

Deux autres points de vue se présentent à côté du précédent et concourent avec lui à déterminer l'influence des conditions sociales sur notre amélioration : c'est celui des besoins qu'elles excitent en nous, et c'est celui des obstacles qu'elles nous opposent. Chacun de ces besoins peut être un principe d'activité, et peut être aussi une cause de dépendance; il peut être plus ou moins hostile ou généreux, plus ou moins pur ou grossier. Si ces obstacles s'opposent au développement de nos

facultés morales, l'influence en sera funeste sans doute; s'ils ne s'opposent qu'aux prétentions de la personnalité, ils pourront irriter les passions, mais ils favoriseront la vertu; s'ils sont de nature à devoir être, à pouvoir être surmontés, ils exerceront notre courage, et fortifieront l'empire de nous-mêmes.

Mais, et c'est ici ce dont il importe surtout de se bien pénétrer, quel que soit ou le danger ou l'avantage d'une situation dans la société, il n'en est point de si fâcheuse dont on ne puisse tirer parti pour devenir meilleur, point de si favorable dans laquelle on ne puisse se perdre. Notre destinée est réellement dans nos mains. Lorsqu'il est en notre pouvoir de choisir entre ces conditions diverses, l'étude de leurs inconvéniens ou de leurs avantages servira à guider dans le choix; lorsque nous n'aurons pas ce pouvoir, elle servira à nous donner les moyens d'en bien user, et comme c'est ici l'hypothèse la plus générale, c'est dans cet esprit que nous devons nous y livrer.

En général, c'est là où se trouvent les plus grands secours, que se trouvent aussi les plus grands périls; là aussi, où sont les plus grands secours, sont ordinairement les plus grands devoirs.

Que sont en réalité les conditions supérieures de la société, si ce n'est une véritable mission conférée à ceux qui s'y trouvent placés, pour le bien de la société elle-même? Cela est évident sans

doute pour ceux que la société a élevé au rang ou au pouvoir; mais cela n'est pas moins vrai pour ceux qui ont été comblés des dons de la fortune. Les uns et les autres sont appelés à exercer un patronage, à remplir une sorte de tutelle. Ce n'est pas assez pour les premiers, de faire servir, au plus grand avantage de tous, l'autorité qui peut leur avoir été confiée; par cela seul qu'ils sont les plus forts, ils doivent appui et protection aux faibles; par cela seul qu'ils sont placés plus haut, ils doivent à tous l'instruction des bons exemples. Ce n'est point assez pour les seconds, de remplir l'auguste mission de la bienfaisance; ils sont appelés à servir, en plusieurs manières, d'instrumens pour favoriser le développement et la propagation des choses utiles. Les classes supérieures ne s'élèvent au-dessus de la terre que comme des nuées fécondes destinées à lui rendre une abondante rosée. Voilà pour elles de beaux et nobles devoirs, la magnifique prérogative qui leur fut départie par la providence suprême! Les prestiges de la vanité, l'égoïsme de la domination, l'égoïsme de la sensualité, l'erreur funeste qui leur ferait absorber comme des faveurs du sort, ce qu'elles ne reçurent qu'en dépôt, voilà le péril! L'absence des obstacles, la facilité à tout obtenir, voilà ce qui peut accroître encore le péril! Elles sont d'autant plus faibles que rien ne leur résiste : il leur faut donc plus de vertu sous tous les rapports.

Voici maintenant les secours : le premier de tous est dans le bien même qu'elles peuvent faire; car rien ne restaure autant que l'exercice de la générosité; en donnant on apprend à aimer; on se fortifie en venant à l'aide d'autrui : de plus, les lumières affluent de toutes parts, autour de celui qui est placé dans une situation élevée; il a des loisirs qui lui permettent une culture plus assidue de ses facultés; il embrasse un horizon plus étendu : l'élégance des mœurs, l'habitude des choses distinguées, tend à nourrir en lui la noblesse des sentimens : les égards dont il est l'objet l'invitent à mériter par des titres réels la considération et l'estime; il n'est pas jusqu'au luxe des arts qui, l'environnant habituellement des images du beau, ne favorise en lui le principe des émotions généreuses, s'il sait laisser pénétrer jusqu'à son âme les impressions qui en émanent.

La médiocrité de rang et de fortune, qui est pour les hommes la condition la plus générale, est aussi celle qui offre le plus de sécurité : elle entretient, conseille, impose au besoin cette modération qui est sans doute la disposition la plus nécessaire à la généralité des hommes. Sous ce double rapport elle est favorable au calme, et par le calme à la liberté intérieure. A la faveur de l'obscurité elle se soustrait plus aisément au joug de l'opinion. Garantie d'un grand nombre de prétentions, la simplicité est son partage naturel.

Pratiquant des vertus sans fastes, elle est moins exposée à en voir corrompre les motifs par l'ambition des suffrages ou pas les louanges des spectateurs. Par cela même qu'elle constitue la condition générale de la société, elle sent mieux les bienfaits de la morale, des lois de l'autorité légitime dont l'intérêt général est constamment l'objet. Elle se fortifie en s'appuyant sur les bornes qui la circonscrivent. Son activité est incessamment excitée par la vue de ce qu'elle peut acquérir; sa persévérance s'entretient par la lenteur des progrès qui lui sont permis. Siégeant au banquet de l'égalité, elle comprend mieux la justice; par la même raison elle goûte mieux aussi la sympathie; les relations sociales comportent pour elle plus de franchise, de confiance, d'abandon : en s'élevant on se sépare, en se confondant on est plus près de s'unir; les affections individuelles ont plus d'intimité : plus les situations sont semblables et plus il y a à mettre en commun. Enfin, la médiocrité a aussi cet avantage, qu'elle profite de l'expérience universelle et n'a point à tenter les voies d'exception; si elle n'a pas les honneurs du privilège elle échappe à ces dangers. Mais si l'éducation que nous recevons de la médiocrité a précisément les avantages qui étaient desirables pour la foule, elle peut avoir aussi des inconvéniens dont il est nécessaire de se préserver : elle nous renferme dans un cercle dont l'uniformité et la

monotonie favorisent les habitudes aveugles de la routine et l'engourdissement des facultés actives; elle nous place sur une scène où la similitude des situations, la conformité des mouvemens, disposent à une imitation servile; nous ramenant ordinairement aux détails, elle nous expose à leur accorder trop d'importance; elle peut, en rétrécissant les vues de l'esprit, nuire indirectement à l'élévation des sentimens. Si donc les conseils de la sagesse nous enseignent, avant tout, à accepter avec satisfaction les limites que la médiocrité nous impose, ils nous recommandent aussi de rendre à notre âme, par les exercices intérieurs de la vertu, cette indépendance, cette noblesse auxquelles les circonstances extérieures semblent alors moins favorables.

A mesure qu'on descend aux conditions inférieures, on voit, pour chaque individu, le cercle de l'existence se rétrécir, les privations, les gênes s'accroître, les secours extérieurs devenir moins abondans. Parmi les secours, l'un des plus précieux, celui des lumières, diminue surtout d'une manière extraordinaire; mais si, dans de telles conditions, les devoirs deviennent de plus en plus austères, ils deviennent aussi plus simples : ce qui est exigé de nous est plus difficile; mais la loi du perfectionnement relatif exige moins de choses. L'éducation essentiellement nécessaire à une telle situation sociale, est celle d'une patience coura-

geuse; or, telle est précisément celle que les circonstances tendent à procurer à celui qui y est placé. Dans le nombre des lumières qui lui manquent, il en est une partie qui viendrait peut-être augmenter l'amertume de sa destinée; il en est une autre à laquelle suppléera pour lui l'expérience de l'adversité, de toutes les instructions, celle qui est, pour l'art du perfectionnement, la plus abondante et la plus sûre. Il y acquiert le privilège d'une science qu'on n'obtiendrait d'aucun maître, qu'on ne trouverait dans aucun livre. Si plusieurs avantages lui sont refusés, il en est dont il est plus particulièrement appelé à recueillir les fruits, mais qui exigent des soins attentifs pour les faire valoir, ceux qui sont attachés aux salutaires habitudes du travail.

Heureux celui qui dès ses jeunes ans a connu les rigueurs de la fortune! Il s'est préparé à la carrière difficile et rude de la vie, par les exercices d'une sorte de gymnastique morale; il s'est familiarisé de bonne heure avec les idées sérieuses : il a entrevu les secrets de la destinée humaine, ses vertus auront pris des racines profondes; il a reçu une éducation virile. Graduellement admis à une situation plus heureuse, il sera moins exposé à s'en laisser corrompre, il sera mieux disposé à la faire fructifier pour les autres comme pour lui-même; il a contracté avec le malheur des liens de confraternité qui ne doivent pas se

rompre. Or, telle est, dans une société bien organisée, la marche naturelle des choses, que l'homme laborieux et économe doit en effet s'avancer par une gradation insensible et régulière à une plus grande aisance, s'il n'est pas traversé par des accidens imprévus.

L'alternative des succès et des revers a aussi son utilité. Nous nous plaignons de l'inconstance de la fortune! C'est de sa constance que nous devrions nous plaindre; alors, en effet, elle a plus de moyens de nous corrompre, et ses faveurs même sont moins senties. Les succès et les revers, en se succédant tour-à-tour, nous tiennent en haleine, nous éclairent par leurs contrastes; jugeant mieux les évènemens, nous apprenons mieux à leur résister et à nous en servir.

Ces diverses considérations pourraient être appliquées également aux diverses professions de la vie; elles formeraient, par leur développement, une nouvelle branche des sciences économiques. On verrait, d'une part, quels sont les secours que chaque profession apporte, ou les obstacles qu'elle oppose au perfectionnement moral de l'homme, les moyens de rendre ces secours plus efficaces, et d'affaiblir ces obstacles; on verrait, d'une autre part, comment le perfectionnement moral des individus peut donner aussi à chaque profession un plus haut degré de bien-être et d'utilité, et contribuer ainsi puissamment à la prospérité géné-

rale : on arriverait certainement à ce résultat, que de bons livres, de bons exemples, qui développent dans le sein de la société la patience, la persévérance, la probité, l'esprit d'ordre, et les autres vertus, comptent au nombre des moyens qui accroissent les richesses communes, tout aussi bien et mieux encore que certains instrumens et certains procédés des arts, quoique ordinairement les écrivains qui traitent de l'économie politique ne daignent guère accorder une place dans leurs calculs à ces principes moraux de la production et de la conservation des richesses. On reconnaîtrait que l'homme étant le principal instrument de toute production, que l'homme obéissant à son tour, en tant qu'il est agent, aux mobiles de sa volonté et aux lumières de sa raison, il faut remonter plus haut que la simple fonction d'un moteur matériel, et arriver, de levier en levier, jusqu'aux fonctions de l'agent moral. Il est vrai que ces vues, convenablement traitées, pourraient changer beaucoup aux bases des théories qu'on est convenu d'adopter et contrarier plus d'un système.

La distinction généralement admise, entre les professions libérales et mécaniques, n'est pas aussi tranchée dans la réalité, qu'elle le paraît au premier abord : car, dans celles qui exigent essentiellement les travaux de l'esprit, il y a presque toujours un concours d'opérations mécaniques; dans celles qui se composent essentiellement de

travaux manuels, il y a presque toujours une participation quelconque de l'intelligence; entre ces deux extrêmes, les deux élémens se combinent dans des proportions diverses : chaque jour, et l'ami de l'humanité en éprouve une joie profonde, chaque jour, les professions mécaniques se rapprochent des professions libérales, par l'effet de la multiplication et du perfectionnement des moteurs matériels; l'homme reprend ainsi le rôle qui lui appartient dans les opérations de l'industrie, celui qui consiste à diriger les forces; recouvrant sa dignité, rentrant dans l'exercice de ses facultés, il devient en même temps un agent bien plus utile. Mais, en s'attachant à examiner la part d'influence qui appartient à chacun des deux élémens qui viennent d'être distingués, on peut caractériser le régime moral qui résulte de l'exercice d'une profession, suivant que l'un des deux y prédomine davantage.

Plus est grande la part que les opérations de l'esprit prennent à la profession exercée, et plus sont abondans sans doute les secours qu'elle peut offrir à notre perfectionnement; la dignité individuelle y est mieux conservée; on goûte mieux le sentiment de son indépendance; les facultés actives prennent un essor plus étendu; étant appelé à être plus éclairé, on est appelé par là même à devenir meilleur; si on devient meilleur en effet, on se trouve réciproquement plus habile; toutes les

faveurs semblent réservées à ces belles applications de l'activité humaine. Mais toujours le danger de l'abus est à côté des avantages. C'est ici le théâtre ou se déploient les séductions de la vanité, où la passion du succès cherche et saisit ses victimes. Ici l'équilibre que doivent conserver entre elles les facultés de l'intelligence et celles du cœur serait facilement détruit si les directions de la sagesse ne venaient constamment le rétablir. Les affections généreuses devront donc s'entretenir au même degré que l'activité intellectuelle: rien n'est plus funeste que le talent ravalé au service de l'égoïsme.

Mais les professions libérales doivent être distinguées à leur tour, selon le genre de directions qu'elles tendent à donner aux facultés intellectuelles. Elles peuvent en effet, favoriser plus spécialement ou la vivacité de l'imagination, ou l'habitude des considérations spéculatives, ou l'esprit d'observation, et par là réagir sur la culture de la sensibilité et sur le développement des dispositions morales. Si l'on composait, par exemple, un manuel à l'usage des artistes, dans l'esprit que nous venons d'indiquer, combien de recommandations utiles ne pourrait-il pas renfermer sur les dangers de l'exaltation, sur la mobilité du caractère, sur l'ambition des louanges! Si l'on en composait un à l'usage des hommes qui exercent l'art de guérir, combien de recommandations utiles sur l'art de

consoler, d'encourager ceux qui souffrent, sur la discrétion qui est due en retour de la confiance, sur les précautions à prendre pour que le spectacle habituel de la douleur n'étouffe pas la sensibilité! si l'on en composait un pour la profession du barreau, et celles qui s'y rattachent, combien d'indications sur la manière d'ennoblir et d'étendre par l'utilité des conseils, par le zèle et le désintéressement, l'assistance prêtée aux cliens, sur la scrupuleuse observance des règles de l'équité, sur le soin que l'on doit mettre à ne jamais prêter des armes aux passions! N'y aurait-il pas aussi des manuels à l'usage des savans, à l'usage des gens de lettres, si du moins ceux-ci daignaient les accepter, ne fût-ce que pour les préserver de la tyranie de l'amour-propre, de la sécheresse du cœur, des susceptibilités, des animosités que trop souvent enfantent les prétentions rivales? Enfin, les philosophes, en donnant ces manuels moraux aux diverses classes de la société, ne devraient-ils pas avant tout, en composer un pour leur propre usage, dans lequel ils renfermeraient des antidotes contre l'orgueil, dans lequel ils se prescriraient la bonne foi, la simplicité, la sévérité et la défiance envers eux-mêmes, l'indulgence envers les autres, dans lequel ils se rappelleraient sans cesse que, dans la science de la sagesse, la pratique du bien est la première source des lumières?

Classer les professions, comme on veut quelquefois le faire d'après les fausses idées répandues dans le monde, en distinguant celles qui sont salariées, de celles qui ne le sont pas, c'est chercher une base qui n'a point de réalité. Quiconque verse le fruit de son industrie dans les échanges dont se compose le commerce général, reçoit un salaire, c'est-à-dire le juste retour de ce qu'il a livré, quel que soit le nom qu'il lui donne. Il n'y a que deux exceptions à cette condition universelle : l'une concerne ceux qui ont le bonheur de pouvoir donner gratuitement, sans accepter aucun retour, tout ce qu'ils mettent en circulation, et cette première exception est assez rare; l'autre concerne ceux qui ne versent rien dans le commerce social, qui ne coopèrent en rien par leur propre industrie, au bien-être commun, et ceux-ci, quelle que soit la fausse distinction qu'ils obtiennent dans les préjugés du monde, ne font que consommer sans produire. Depuis l'administrateur placé dans le rang le plus élevé, jusqu'au plus humble journalier, tous également recueillent une rétribution méritée par un travail utile, c'est-à-dire reçoivent un vrai salaire en retour de leurs services. Ce n'est donc point le salaire par lui-même qui peut humilier, et en humiliant avilir; c'est l'esprit dans lequel il serait cherché et reçu; ce sont les intentions vénales; c'est la cupidité; c'est la servilité du caractère. Dans cette nécessité qui nous

est imposée par la constitution de la société et par la nature des choses, d'acheter le salaire par le travail, nous trouvons une instruction continuelle qui nous avertit que nous sommes destinés en effet à servir la grande communauté humaine, ou dans son ensemble ou dans ses membres.

Toutefois, l'image de la rétribution attachée à l'industrie se présente dans certaines professions d'une manière plus immédiate, plus sensible, plus fréquente : il est donc nécessaire, dans ces professions, de s'armer avec plus de soin contre les délétères influences des vues sordides. Parmi les mobiles intéressés, il en est peu qui rétrécissent davantage les idées, qui glacent davantage le cœur. En vain ce honteux mobile cherche-t-il à se relever à ses propres yeux par l'étendue qu'il donne à ses calculs; la passion de l'argent portée sur un plus vaste théâtre ne produit que de plus grands ravages. Un manuel moral, destiné aux professions dans lesquelles les intérêts pécuniaires sont habituellement mis en jeu, enseignerait des exercices capables d'opposer la générosité des sentimens à la contagion de la cupidité; il indiquerait comment l'équité dans les transactions doit être conservée par la bonne foi; comment elle peut s'ennoblir encore par la délicatesse; il indiquerait dans l'emploi de la fortune un contrepoids aux influences qui peuvent naître des moyens de l'acquérir.

Il est des professions calmes, sédentaires, dont les opérations ont un caractère constant d'uniformité; on y sera mieux à l'abri des orages des passions; on y trouvera plus de facilités pour la régularité d'un plan de vie; mais on devra s'y tenir sans cesse en garde contre l'assoupissement moral et contre les habitudes qui réduiraient l'existence à une sorte de végétation. Il est des professions tumultueuses, agitées, qui nous transportent à chaque instant sur une scène nouvelle; elles sont plus fécondes en jouissances; elles mettent en jeu les facultés actives; elles peuvent offrir l'occasion d'exercer des vertus plus variées; elles protègent mieux contre la routine : mais on devra s'y défendre de la distraction qui dissipe à-la-fois et la pensée et le sentiment, de la mobilité et de l'inconstance auxquelles elles exposent le caractère; on doit y être armé d'une vigilance bien plus sévère sur soi-même.

Il est des professions dont les perspectives sont bornées dans une sphère très restreinte, qui sont sujettes à peu de chances, qui ne promettent guère d'avancement progressif; elles protègent la modération; elles exercent à la persévérance, à la patience, quelquefois à la résignation. Il en est qui se placent entre les dangers et les espérances; elles sont fécondes en émotions; elles excitent puissamment l'ardeur de la volonté et l'énergie du caractère. Dans les premières, on doit se préserver de l'abat-

tement, du découragement, de l'apathie qui pourrait gagner jusqu'aux facultés du cœur; on doit se créer un avenir par ses affections. Dans les secondes, on doit se préserver des rivalités jalouses et diriger tous ses soins à conserver l'égalité de l'âme. Dans les premières c'est surtout l'amour du bien qui demande à être entretenu contre des influences léthargiques; dans les secondes, c'est l'empire de soi qui a besoin d'être fortifié, pour opposer la modération des desirs aux séductions de la fortune.

Il est des professions qui nous mettent plus particulièrement en contact avec les choses; il en est d'autres qui nous mettent plus spécialement en rapport avec les hommes.

Dans la première espèce de profession, il n'est point inutile de considérer quel est le genre d'objets avec lequel elles nous mettent en contact; car elles peuvent contribuer à nous entourer d'images plus ou moins tristes ou sereines, harmonieuses ou désordonnées, nobles ou ignobles, élégantes ou grossières, austères ou voluptueuses: de là, autant d'influences diverses, quoique peut-être lentes et insensibles, sur les habitudes morales; de là aussi autant de soins divers à prendre pour repousser ce qui dans ces influences pourrait nous énerver, nous avilir, nous corrompre, et pour recueillir au contraire ce qu'elles pourraient avoir de propice pour entretenir ou l'élévation

ou la pureté du caractère. Dans les rapports que nous entretenons avec les choses, il convient de considérer aussi le degré d'action, l'étendue de pouvoir que nous conservons sur elles; car l'esprit d'ordre, l'habitude de l'application s'entretiennent par la pratique des procédés qui ont un caractère de régularité, qui sont soumis aux règles de l'art et du génie des combinaisons. Le sentiment de notre dignité s'entretient aussi par la puissance que nous exerçons sur la matière et par la hardiesse des transformations que nous la contraignons de subir. Les vues d'utilité générale se présentent plus habituellement dans les professions dont les opérations se lient par des rapports plus variés et plus étendus à la prospérité commune; on peut donc y trouver plus d'occasions pour cultiver l'élévation des sentimens. On a souvent remarqué qu'un commerce habituel avec les animaux pouvait faire contracter aux mœurs quelque grossièreté; que les professions qui accoutument à la vue et à l'effusion du sang disposent à la dureté; et la première de ces observations peut expliquer pourquoi les bergers de nos campagnes ressemblent si peu à ceux des idylles. Il n'est pas jusqu'aux lieux dans lesquels est fixée notre résidence habituelle, aux objets dont le spectacle nous est constamment offert, qui ne puissent influer secrètement sur les dispositions de l'esprit et du cœur. Les mœurs graves, simples, sérieuses des marins

naissent sans doute, en partie, de la familiarité qu'ils contractent avec le danger; mais elles naissent aussi du genre d'impression que produit un spectacle imposant et vaste dans son uniformité. L'élégance artificielle que le luxe déploie dans nos demeures n'entretient point en nous les mêmes dispositions, que la grâce et la majesté avec lesquelles la nature a décoré la grande habitation préparée pour nous loin des villes. L'asile obscur et sombre où la misère est ensevelie, redouble pour elle la tristesse et le découragement, par les images dont il fatigue ses regards. Ceux qui ont écrit sur l'hygiène ont remarqué l'influence qu'exerce sur la santé l'habitude de prolonger le sommeil pendant le jour, et la veille pendant la nuit : cette habitude n'influe pas moins sur les dispositions de l'esprit et du cœur: elle doit laisser moins de fraîcheur, de simplicité, de naturel et de calme aux facultés de l'âme. Les moralistes recommandent avec raison les soins que réclame, sous le rapport de la propreté et de la décence, ce corps qui sert d'habitation passagère à l'âme immortelle : ces soins qui peuvent être observés dans la pauvreté même, sont une habitude d'ordre, et rappellent le sentiment de l'ordre; ils entretiennent, à quelques égards, le respect qu'on se doit à soi-même.

Les rapports dans lesquels une profession place celui qui l'exerce, avec les autres hommes, peu-

vent être des rapports d'égalité, de supériorité ou de dépendance. Les rapports d'égalité seront plus favorables aux affections, à la confiance, nourriront mieux les sentimens de la justice; ils continueront, pendant le cours de la vie entière, les nombreux avantages que l'enfance recueille de l'éducation commune: mais cette situation demande aussi quelque vigilance, pour ne point laisser jaillir les passions hostiles, du choc inévitable des rivalités. Dans une situation qui nous donne des supérieurs, nous devons nous mettre en garde, tout ensemble, et contre la servilité et contre l'irritation. Dans celle qui nous donne des inférieurs, nous devons faire provision d'équité, de douceur, d'indulgence. Plus la dépendance est indéterminée et laisse lieu à l'arbitraire, plus elle peut enorgueillir celui au profit duquel elle est établie, avilir celui qui s'y trouve soumis. Mais, lorsque cette indépendance est fondée sur la nature d'une opération qui exige un concours d'efforts, par conséquent une distribution, une organisation, lorsque celui qui préside est un chef plus encore qu'un maître, et qu'ainsi ses fonctions sont déterminées par l'intérêt d'un service fait en commun, l'obéissance et le commandement s'expliquant mieux, étant mieux limités, blessent ou découragent moins les inférieurs, flattent moins les passions de ceux qui ordonnent. Il est à considérer encore, si le genre de commerce

qu'une profession établit entre celui qui l'exerce et les autres hommes, met plus spécialement celui-là en rapport avec ce que ceux-ci ont d'estimable, ou bien avec leurs passions. Dans le premier cas, ce commerce lui offrira d'utiles encouragemens; dans le second, il l'exposera à une contagion funeste. Il y a des professions dont l'exercice repose essentiellement sur la confiance, et dont le succès dépend de l'étendue de la confiance accordée à celui qui les exerce; de telles professions offrent un encouragement continuel aux qualités du caractère qui font mériter l'estime. Pourquoi nos aveugles et frivoles préjugés ont-ils essayé de flétrir certaines professions qui n'ont rien d'immoral? De la sorte, ceux qui sont condamnés à nous rendre ce genre de services, humiliés par nous, seront peut-être dégradés à leurs propres yeux; et en deviendront plus facilement méprisables. Il faut considérer enfin, dans l'exercice des professions, si elles appellent un individu à faire partie de quelque association ou communauté, quel est le lien qui forme une telle communauté, s'il tend à favoriser l'esprit d'union toujours si précieux, ou l'esprit de corps souvent si funeste, et quelle direction il peut donner à ce dernier.

C'est dans le sein de la vie publique, que se déploient les plus brillantes qualités du caractère: elle est une école pour la force d'âme, pour le courage réfléchi, pour l'élévation et la générosité des

sentimens. Telle sera du moins son influence sur ceux qui, en y entrant, se pénétreront des devoirs qu'elle impose, et se défendront des ambitions qu'elle peut exciter : car elle ouvre aussi une carrière aux passions les plus véhémentes, et les rend d'autant plus dangereuses, qu'elle offre plus de préceptes pour les justifier, de moyens pour les déguiser, et souvent de funestes succès pour les récompenser. Un bon manuel moral pour les hommes publics serait un bienfait pour la société entière, si du moins il était lu, médité et suivi.

Partout où les institutions fortifient les liens qui attachent le citoyen à sa patrie, où elles fondent les lois sur l'équité, et règlent sur les lois l'exercice du pouvoir, le simple particulier, même au sein de la vie privée, comprend mieux la communauté des intérêts, la réciprocité des devoirs; il puise dans le sentiment du patriotisme un noble aliment pour toutes les affections vertueuses, et dans une soumission éclairée aux lois et aux magistrats, d'utiles lumières sur la morale; l'activité se déploie, le talent s'enhardit, les âmes s'élèvent, les idées s'étendent. Les institutions fortes et généreuses sont les gymnases des grands caractères: mais elles ne s'établissent que sur un sol convenablement préparé; elles ne sauraient se fonder là où règnent des intentions vénales, l'avidité des jouissances, les calculs de la personnalité. Sous de telles institutions, le perfectionnement moral des

individus et les progrès généraux de la société se trouvent dans une plus étroite correspondance, et se prêtent mutuellement de plus abondans secours. Comme ces institutions trouvent leur principe vital dans la garantie des droits collectifs, dans la protection assurée aux intérêts généraux, l'éducation qui prépare à la vie publique ceux qui sont appelés à en jouir, à la soutenir, doit consister dans les exercices du dévoûment désintéressé, et réciproquement, chacun trouvera, dans les fonctions qu'il remplit sous de tels auspices, s'il est fidèle à leur esprit, un exercice constant de la justice et de la bienveillance. Le sentiment du bien public, partout où il peut se produire, est l'un des plus puissans antidotes contre toutes les passions égoïstes, contre tout ce qui matérialise ou dégrade le caractère. Il y a donc un lien beaucoup plus étroit qu'on ne pense entre les vertus de la vie publique et celles de la vie privée; elles ont une source commune. C'est à une morale épurée qu'il appartient de créer cette conscience politique trop rare peut-être, qui immole au bien de tous l'égoïsme individuel, sous quelque forme qu'il se produise; elle enseignera au citoyen à ne réclamer et à n'exercer ses droits, que comme une conséquence de ses devoirs, au magistrat à ne considérer son autorité, que comme un message confié par la société; elle enseignera au délégué du peuple à reconnaître, dans l'autorité légale, une ga-

rantie nécessaire, au délégué du pouvoir à reconnaître, dans les droits collectifs ou individuels, le dépôt qu'il est chargé de protéger; elle enseignera à tous les hommes publics à mépriser et à braver les volontés hautaines des factions, à se garantir de cet esprit de parti qui, créant dans la société générale plusieurs sociétés rivales ou même hostiles, corrompt le patriotisme, porte le trouble dans les opinions, l'altération dans les caractères, et devient une semence féconde d'intolérance et d'injustice.

On a composé pour un grand nombre de professions des manuels propres à guider dans les procédés de l'art. Il y aurait donc aussi d'autres manuels à leur offrir, qui, considérant ces professions sous un point de vue moral, indiqueraient les devoirs qui sont plus particulièrement relatifs à chacune d'elles, la manière de les remplir, les avantages qu'on peut retirer de leur accomplissement? Avec leurs secours, on prendrait, de ce qu'on appelle son état, une idée plus relevée et plus juste en même temps; on le considérerait comme un moyen de satisfaire à la destination qu'a reçue la créature humaine comme un moyen de devenir meilleur et d'être utile aux autres. Les diverses professions de la société composent comme autant de nations diverses dont chacune a sa physionomie, ses mœurs, ses habitudes, ses usages, ses relations, son langage même: les au-

teurs comiques l'ont bien compris; ils y ont puisé le sujet de scènes non moins variées : ils ont exploité surtout les préjugés et les ridicules : il reste, pour le moraliste, une mission plus relevée et plus bienfaisante : il recueillerait et promulguerait le code de devoirs, spécial à chacun de ces peuples divers; il peindrait les vertus qui lui conviennent, celles qui le caractérisent. S'il s'adressait aux professions industrielles, par exemple, combien de choses à dire sur l'esprit d'ordre, l'activité, la vigilance, la prudence, la loyauté, la délicatesse, qui doivent être l'âme des opérations auxquelles elles se livrent! Que d'avertissemens précieux à donner en même temps pour garantir le cœur de la sécheresse, l'esprit des vues étroites qui sont trop souvent la suite des habitudes du calcul du commerce des choses purement matérielles, du débat des intérêts pécuniaires! S'il s'adressait à des chefs d'établissement, que de précieuses directions à leur offrir sur les soins de bienveillance, de protection qu'ils doivent aux individus placés dans leur dépendance, sur les exemples qu'ils sont appelés à leur offrir, sur la manière de porter un véritable esprit de famille dans ces rapports où l'on ne voyait que l'échange du travail et du salaire. S'il s'adressait à ces professions qui mettent en communication ordinaire avec le public, combien de grandes vues à présenter sur la manière d'obtenir et de justifier la confiance par

la discrétion, le dévoûment, la fidélité; sur les influences morales que, dans ces relations, on peut indirectement ou répandre ou recevoir; sur l'assistance volontaire que le zèle peut joindre aux services obligés! S'il s'adressait enfin à ces professions humbles, obscures, dépendantes, que rabaissent nos préjugés, avec quelle tendre sollicitude, avec quel intérêt empressé il s'efforcerait de relever à leurs propres yeux ceux qui les exercent! Quel accueil il ferait à ces êtres disgraciés! combien il aimerait à les encourager! Il leur montrerait comment toutes les fonctions sont ennoblies par le sentiment du devoir, comment le mérite se mesure au sacrifice, comment la fierté de l'âme peut se concilier avec la dépendance extérieure, comment la vertu acquiert un plus haut prix sous le voile de l'obscurité; il découvrirait encore pour eux des affections, des joies et des espérances. (1)

(1) Lorsqu'on considère que les personnes employées à notre service domestique, sont confiées à notre protection sous un rapport moral; lorsqu'on réfléchit à l'influence que leur caractère et leurs habitudes peuvent exercer sur nos enfans, on ne peut assez s'étonner de notre coupable négligence à soigner leur amélioration, et de l'indifférence avec laquelle elles paraissent traitées par nos institutions publiques ou par nos usages privés; comment, par exemple, a-t-on à peine songé à les préparer par une éducation convenable à un genre de fonctions qui demande des qualités tellement spéciales?

L'une des règles les plus essentielles pour tirer de la condition qui nous est échue tous les fruits moraux qu'elle renferme, pour nous garantir des dangers qui lui sont propres, est celle qui nous prescrit de conformer à cette condition nos sentimens, nos habitudes, nos vœux. Qu'on se garde bien toutefois d'entendre cette maxime dans le sens que lui donne une frivolité superbe lorsqu'elle prétend condamner à la servilité le caractère lui-même des êtres disgraciés par la fortune! Dans la condition la plus humble, l'élévation de l'âme ne sera que plus convenable et plus nécessaire. Ne craignons point qu'elle rompe les liens de la subordination, qu'elle trouble la hiérarchie sociale! La vraie élévation de l'âme enseigne, au contraire, le contentement au milieu des rigueurs du sort, et le calme dans l'obscurité : votre subordonné peut vous être supérieur par le caractère moral et la pratique des vertus; mais il n'en remplira que mieux ses devoirs envers vous; il n'en observera que mieux les égards qui vous sont dus.

CHAPITRE VI.

DU TRAVAIL.

Lorsqu'on considère que le travail est la condition obligée à laquelle se trouve soumise la presque universalité des hommes, qu'il remplit pour chacun d'eux la plus grande portion de la vie, on se sent puissamment attiré à méditer sur un sujet auquel se rattache étroitement notre destinée terrestre. Au premier abord, un sentiment de tristesse s'empare du philosophe ami de l'humanité, à l'aspect de tant de fatigues, et du genre de travaux qui forment la tâche générale; lorsqu'il remarque tout ce qu'ont de monotone, tout ce que semblent avoir de stérile, pour l'esprit et pour le cœur, ces occupations qui font couler tant de sueurs: il se demande avec surprise, si cet être qu'il voit courbé vers la terre, ou s'agitant dans un atelier, pour tourmenter une matière inanimée, assimilé aux instrumens mécaniques, est bien l'être im-

mortel dont il avait conçu la noble origine, l'auguste vocation; il se demande avec une sorte d'effroi, comment un tel état de choses peut être concilié avec la dignité de notre nature; comment pour la multitude de nos semblables qu'un tel arrêt semble condamner à une vie tout animale, peut exister cette carrière du perfectionnement moral qui devrait être ouverte à tous; il se demande avec effroi si dans les hautes idées qu'il s'était formées des vues de la providence sur l'homme, il ne s'est point laissé égarer par de douces mais chimériques illusions.

Non : il n'avait point trop présumé de la destination et de la dignité de l'homme, des espérances d'amélioration qui lui sont offertes. Le travail, si l'on envisage toute l'étendue de ses effets, confirme ces vues de la sagesse, loin de les détruire.

L'homme ici-bas est de toutes parts en contact avec la nature matérielle, il est vrai. Il dépend d'elle pour ses premiers besoins, il est vrai. Il lui est soumis par les impressions des sens, il est vrai encore. Il faut qu'il vienne s'abaisser jusqu'à elle par le travail : mais cette fois c'est pour la subjuguer, la conquérir, la transformer; c'est pour s'emparer des forces qui sont éparses dans les airs et les eaux, cachées au sein des élémens pour les gouverner à son gré, pour les rendre fécondes; c'est pour élever sur la terre, ce monument immense que les arts de la civilisation ont

construit à l'usage de la société humaine, et qui lui servira de séjour. Déjà, en présence de tels résultats, et dans ses rapports avec ces vastes combinaisons, le travail obscur du simple individu prend à nos yeux un nouveau caractère. Mais des effets plus étendus se déploient. Du sein de cette aisance, de cette prospérité générale que les progrès du travail ont amenées, jaillissent maintenant les lumières; une foule d'influences morales naissent du développement que reçoivent les relations sociales; les sueurs d'un grand nombre procurent à quelques-uns ces loisirs apparens qui se convertissent en méditations fructueuses; les fruits de ces méditations à leur tour viendront servir l'aliment moral à la multitude des hommes laborieux, servir à leur amélioration et à leur bonheur. De la sorte, et à le bien prendre, chacun avec son travail, outre qu'il aura produit ce qui était nécessaire à sa vie physique, aura concouru aussi indirectement à préparer ces grands approvisionnemens de connaissances utiles, placés au-dessus de lui, mais auxquels, en diverses manières, il est appelé à participer.

Dans le vaste système de la constitution et du mouvement de la société, tout se réfère donc au travail; il est le grand et universel levier de la puissance humaine sur la nature; il est la source de toute production de la richesse commune. Déjà et sous ce premier rapport, le travail quel qu'il

soit, acquiert un caractère de noblesse; car il s'élève à la dignité de la vertu; il devient l'accomplissement d'un devoir universel; il se convertit en un tribut acquitté envers la société à laquelle nous devons tout ce que nous sommes. Nous sommes trop accoutumés à ne chercher la vertu que dans les actions extraordinaires et brillantes, dans les choses qui sortent de l'ordre commun et continuel. Daignons la reconnaître dans les actions les plus vulgaires, lorsqu'elles entrent dans les vues de la providence sur notre destination! Osons espérer qu'elle peut s'emparer de la substance même de notre vie, devenir pour nous comme une sorte de respiration! Que les préjugés de l'amour-propre ne viennent pas encore corrompre et fausser les notions de ce qui est bien! Oui, le travail est une vertu! Cette pensée repose et réjouit le cœur du sage; elle est éminemment bienfaisante; elle change entièrement le point de vue sous lequel s'offre la destinée de l'homme ici-bas. Voici en effet une vertu qui est le patrimoine de tous, qui est surtout la dot des conditions les plus nombreuses, les plus obscures, les moins favorisées de la fortune (1)! Voici une vertu qui con-

(1) « Sur la porte de la maison qu'habitait Jeanne d'Arc à « Donremi, on lit l'inscription suivante, placée en 1441, et « conservée jusqu'à ce jour :

Vive labeur!

« Cet hommage rendu au travail, le seul peut-être de ce genre

sacre tant de fatigues ignorées, si mal récompensées par les salaires du monde, payées, par les dédains de ce monde, du tribut qu'elles portent à la prospérité générale! Voici une vertu qui imprime un caractère moral à des occupations en apparence toutes matérielles! Voici une vertu de laquelle découle un mérite réel pour les actions qui remplissent le tissu entier de notre vie, pour des actions que nous eussions accomplies, d'ailleurs, par la nécessité seule! Elle ne nous demande que de faire les mêmes choses, mais de les faire par des motifs qui porteront plus de douceur, et qui en feront naître plus de fruits! Le mineur lui-même, qui, enseveli dans les entrailles de la terre, frappe incessamment de son marteau un dur rocher, et paraît plutôt subir un châtiment, qu'exercer une industrie, le mineur voit son existence se ranimer, s'embellir; une lumière plus pure que celle du jour dont il est privé, vient briller pour lui au sein des cavernes souterraines; il reprend avec allégresse le lourd instrument qui s'échappait de ses mains découragées; il se dit : « Et moi aussi, j'accomplis « la loi sainte qui fut imposée à la créature! Pour « moi aussi la vie est le noviciat d'une plus haute « destinée! » Cet atelier immense où tant de travaux

« qui existe, ne pouvait être mieux placé que sur ce modeste « monument devenu national, et consacré à l'héroïsme des « sentimens patriotiques. »

paisibles et obscurs s'exécutent à-la-fois, se trouve converti en un temple où retentit le concert d'un hymne universel, l'hymne de la soumission aux décrets suprêmes. Que l'homme relève donc avec une juste fierté ce front courbé vers le sol qu'arrosent ses sueurs! Que la créature de Dieu ne laisse point flétrir son cœur et abattre son courage! N'est-ce pas l'œuvre même de la création que sa main vient orner, achever, conduire aux fins du créateur? N'est-ce pas le grand édifice de la société qu'il concourt à élever? Quel prix caché il découvre sous ces grossières apparences! Cette victoire qu'il remporte sur la nature extérieure devient l'image et l'emblème d'une sage et sublime victoire, de celle qu'il doit remporter sur ses sens et ses passions; et la première déjà le dispose, l'exerce à la seconde.

Il y a dans le travail un mystère moral, mystère profond et grave; envisagé seulement sous un rapport individuel, il est un moyen d'éducation fondamental et nécessaire pour chacun de nous.

Une occupation fixe et régulière est indispensable à l'homme; elle prévient le désordre dans lequel le jetterait l'impatience de se mouvoir, jointe à l'incertitude de ses mouvemens; elle le soustrait au poids de l'ennui; elle empêche ses forces de s'engourdir, de divaguer, de s'entre-détruire peut-être; elle entretient donc l'activité, en la réglant, en la garantissant des écarts. Le tra-

vail captive les sens, les soumet à un régime salutaire; il les rappelle à leur juste fonction, en leur apprenant qu'ils ne sont pas seulement des instrumens de jouissance, mais qu'ils sont aussi, et surtout, des organes d'action, des instrumens de production utile. Il est une école de sobriété, de tempérance. Les exercices du travail préviennent, apaisent les orages de l'imagination, dissipent les vains prestiges, détournent les vagues rêveries, ramènent au spectacle des réalités, rendent leur autorité aux enseignemens de la pratique. Ils cultivent sans relâche l'attention, par l'application qu'ils demandent; ils exercent à la persévérance, à la précision, à la méthode; ils nous contraignent à entrer dans les secrets de l'esprit d'ordre et de l'esprit de suite, secrets si importans pour tout l'ensemble de notre conduite. Le travail entoure de digues protectrices ces desirs sans aveu, dont l'impétuosité déréglée n'eût pas été peut-être suffisamment prévenue par la raison seule; il les emprisonne, pour ainsi dire; il vient ainsi au secours de la sagesse, pour conserver la modération et avec elle la paix du dedans, l'équilibre des facultés et la santé de l'âme.

A l'abri du travail, sous les habitudes sérieuses et régulières qu'il fait contracter, l'homme goûte donc plus de sécurité. Il est mieux défendu contre les passions qu'on pourrait appeler le vagabondage des penchans. Sa faiblesse y trouve un refuge, sa

mollesse un remède. Contraint de se maîtriser sans cesse, luttant habituellement contre les difficultés, subissant des privations, et de toutes les privations l'une des plus rudes, celle de sa liberté, il se fortifie chaque jour par ces exercices, et d'autant plus qu'ils sont en effet plus pénibles; sa volonté devient robuste; par la patience, il acquiert la vigueur qui rend capable d'une longue persévérance. Aussi les hommes laborieux, dans les conditions inférieures, quels que soient les dédains que nos préjugés répandent sur leur modeste travail, éprouvent-ils ordinairement une fierté intérieure, paisible, silencieuse, que le monde ne soupçonne pas, que l'observateur superficiel ne découvre pas, mais bien remarquée par ceux qui ont obtenu leur confiance, et nourrissent-ils un dédain secret pour ceux qui, même au sein du luxe, mènent une vie oisive.

Le travail est l'école de la résignation; il nous enseigne notre dépendance, il nous rappelle ce que nous devons à autrui; il corrige et punit notre vanité, il est un long et continuel commentaire de cette vérité capitale qui définit la vie humaine comme une grande épreuve et une haute préparation.

Le travail étant, de toutes les origines de la propriété, la plus claire, la plus légitime, celui qui est voué à la carrière du travail comprend mieux le respect dû à la propriété, et par consé-

quent, une branche importante des notions de la justice. Il s'accoutume à voir, dans les avantages de la vie, une récompense méritée. En général, les hommes laborieux sont amis de l'ordre, l'ordre de la société étant institué pour protéger le travail de chacun, et lui en assurer les produits.

En remplissant ce devoir modeste, mais continuel, que nous avons le bonheur de pouvoir reconnaître dans le travail, nous nous faisons, en général, des idées plus justes de la vertu, nous en concevons mieux la véritable essence, sous trois rapports principaux : nous la pratiquons comme un régime austère, destiné à contenir et à réprimer nos ambitions; nous apprenons à nous convaincre qu'elle réside loin des applaudissemens des hommes, qu'elle ne se fonde point sur l'opinion, qu'elle est toute dans la réalité; nous reconnaissons enfin qu'elle est une chose ordinaire, égale, constante; qu'elle doit occuper chacun de nos jours, de nos heures, de nos instans, remplir la substance même de notre vie; que notre âme, en un mot, doit la respirer comme le reste du corps respire l'air qui nous entoure; et nous découvrons ainsi la plus magnifique prérogative de notre nature, celle de pouvoir consacrer notre existence entière au devoir, en nous soumettant par une volonté libre et réfléchie à la destinée que nous a marquée le créateur.

Ce que nous disons ici du travail ne doit point

s'entendre seulement de celui qui consiste dans l'exercice des facultés de notre esprit. Ces considérations embrassent aussi le travail manuel, ce travail fatigant, journalier, dans lequel la simple action du corps se combine plus ou moins avec l'attention de l'esprit. Nous les voyons s'appliquer par exemple, et même recevoir encore quelque nouvelle conséquence dans ces travaux agricoles qui sont l'occupation habituelle de la plus grande partie du genre humain. La vie du cultivateur est une véritable éducation morale, s'il sait en effet recueillir toutes les instructions qu'elle renferme : la variété des soins qui lui sont demandés, les productions qui récompensent ses efforts, la régularité des phénomènes dont il est témoin, les circonstances diverses qui l'appellent à réfléchir sur l'utilité de l'ordre, de l'économie, de la prévoyance; le besoin qu'il a des autres hommes, alors même qu'il est comblé des dons de la nature; les scènes magnifiques qui se reproduisent à chaque instant sous ses yeux, les témoignages de la bonté et de la sagesse du créateur, qu'il recueille de toutes parts; cette grande harmonie de la création, qui se déploie tout entière autour de lui. Voilà pour lui tout autant de leçons, et quelles leçons!

Tous les moyens de perfectionnement, au reste, n'ont d'efficacité qu'autant que nous consentons à les faire valoir; il en est du travail à cet égard, comme de tous les autres. Il ne s'agit pas ici de

savoir si en effet, nous en tirons l'utilité qu'il nous offre; mais bien quelle utilité nous y puiserions si nous savions le vouloir. L'homme des champs ne sait guère peut-être se rendre bien compte des instructions qui y sont renfermées; cependant il en recevra une influence insensible et générale, pourvu qu'il ne se condamne pas, par une sorte de dégradation volontaire, à une existence toute matérielle; il ne tient qu'à lui de convertir son humble chaumière en un paisible sanctuaire de vertus.

Encore ici, et sur ce vaste théâtre de l'industrie humaine, les actions qui sont utiles à tous sont donc aussi utiles à leur auteur.

Que si le travail contribue directement et en tant de manières à notre amélioration morale, on peut dire aussi que les habitudes vertueuses à leur tour servent à rendre le travail plus facile et plus productif, vérité qui n'est pas moins importante ni moins douce. Les ouvriers qui accompagnent leur travail avec leur chant, travaillent mieux, agissent avec plus d'aisance et de sérénité; il en est de même d'un travail qui est secrètement accompagné par la satisfaction d'une bonne conscience; une mélodie intérieure vient le charmer d'une manière bien plus puissante encore. Quel est l'homme de peine qui compte la fatigue de sa journée, s'il attend le soir quelque large rémunération, s'il peut se promettre d'obtenir pour le

lendemain un jour de fête? Eh bien! la vertu vient précisément joindre ses récompenses au modique salaire obtenu par nos sueurs; elle nous promet un lendemain magnifique. Le fardeau devient plus léger dès que l'esprit est serein et le cœur content. Lorsqu'on vient d'accomplir une bonne action, on se sent plus agile, plus fort, mieux disposé. La méthode et la persévérance qu'exige le travail coûtent moins à celui qui s'est soumis à l'ordre, à la patience dans tout l'ensemble de sa vie. Et s'il en est ainsi des simples opérations mécaniques, que sera-ce des travaux qui exigent aussi le concours des facultés de l'âme? Notre intérêt suffirait donc pour nous conseiller de porter en effet dans le travail journalier cette intention qui l'embrasse comme un devoir, puisque par cette seule adhésion aux vues de la providence nous en rendrons le poids plus facile à supporter et les fruits plus abondans.

CHAPITRE VII.

DU PLAISIR ET DU REPOS.

Ce travail qui nous coûte tant de sueurs n'est cependant point sans quelques charmes : l'exercice réglé de l'activité suffit pour lui donner de l'attrait, pour en faire presqu'un besoin : on voit des personnes oisives se donner un travail manuel pour se délivrer du poids du désœuvrement; la plupart de nos divertissemens sont une imitation du travail, un travail privé seulement d'un but sérieux; le travail d'ailleurs engendre les voluptés et les joies du repos; c'est un privilège qui lui est exclusivement réservé; il relève ces voluptés en leur donnant le caractère d'une récompense.

La nature s'est complue à nous recommander par l'agrément de la jouissance ce qui devait nous être utile. Aussi cet agrément ne s'attache-t-il au repos que pendant les intervalles où il

doit en effet réparer nos forces. Il cesse et fait place à l'ennui si le repos est anticipé ou prolongé outre mesure.

Non-seulement la nature, comme une mère prévoyante, nous invite par l'attrait du plaisir à rechercher ce qui doit satisfaire à nos besoins, mais par une aimable et tendre sollicitude elle a encore semé sous nos pas une foule de plaisirs innocens que nous dédaignons trop souvent de goûter, et qui nous sont gratuitement concédés. De toutes parts des formes élégantes se dessinent, des nuances gracieuses s'étalent, de douces harmonies se produisent, de suaves parfums s'exhalent; la terre se pare de fruits et de fleurs; le ciel se déploie comme une tente magnifique; l'air même que nous respirons semble nous faire respirer le bien-être; on dirait un vaste banquet auquel la créature humaine est conviée chaque jour; il nous est servi avec une libéralité si sincère que les plaisirs n'ont besoin d'être achetés par aucun effort, qu'ils se prodiguent surtout aux conditions les plus nombreuses et les moins favorisées de la fortune; ils ne nous demandent qu'un peu d'attention et une disposition calme; ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont plus vulgaires et par conséquent plus universels; ils sont d'autant plus salutaires qu'ils sont par eux-mêmes renfermés dans les bornes de la modération; ils sont d'autant plus inépuisables que leur variété

est infinie, et que se succédant les uns aux autres ils reparaissent avec le charme de la nouveauté. Serait-il possible de ne pas reconnaître dans ces dispensations une vue de la providence, vue qui éclate aussi manifeste que bienfaisante? N'annoncent-elles pas que l'auteur de toutes choses a, non-seulement permis à la faible créature de goûter ici-bas le bien-être, mais lui a même en quelque sorte enjoint de se reposer dans le bonheur? En assignant à ces plaisirs innocens une place dans le cadre de notre destinée, elle les a presque promus au rang des devoirs. Nous-mêmes, en acceptant le délassement mérité qu'elle nous envoie, nous apprenons encore à la bénir : le paisible sourire du contentement peut aussi exprimer la reconnaissance. Ce serait donc une fausse sagesse que celle qui repousserait les intentions du bienfaiteur suprême. Par le seul cours naturel des choses nous ne manquerons pas de combats à soutenir, de sacrifices à faire, de privations à endurer : laissons restaurer nos forces, prenons quelques momens de relâche. Un peu de plaisir convenablement goûté fait du bien à l'âme, ranime et soutient la vertu. L'homme sur la terre n'accomplit encore que l'adolescence de sa destinée; il faut à cette adolescence quelques soulagemens qui la récréent dans ses exercices : plus nous sommes faibles encore et plus cet encouragement nous est nécessaire. Quel est donc celui qui

aurait assez d'orgueil pour le dédaigner? Il entretient l'égalité et la sérénité de l'humeur, la clarté dans les idées, l'aisance dans les actions. Le cœur s'épanouit, s'épanche avec liberté. Le bonheur ne gâte rien quand il est légitime; mais peut-il y avoir un vrai bonheur qui ne soit pas légitime? L'image du bon paraît embellie; le dévoûment semble naturel et s'exécute sans effort; l'abandon seconde la bienveillance; on a besoin de communiquer aux autres le bien-être que l'on éprouve.

L'effet naturel du plaisir est de rétablir, entre les facultés, l'équilibre détruit par la fatigue. Ordinairement le travail exerce d'une manière privilégiée quelque branche spéciale des facultés actives; le plaisir remet en jeu celles qui étaient restées oisives; c'est pourquoi il suffit, le plus souvent, de passer à une autre occupation pour se procurer un délassement; le changement seul récrée.

L'effet naturel du repos est de rendre aux facultés de l'âme un calme secret et doux. En sortant du sein du repos, s'il a été goûté dans un moment opportun, si l'on n'en a point abusé, on se trouve mis en pleine possession de soi-même; on sent plus fidèlement, on comprend mieux les inspirations de la nature; on éprouve une plus grande confiance; on est plus fort contre la peine, et mieux disposé pour le bonheur.

Si ces maximes n'étaient pas fondées, la morale serait en contradiction avec elle-même, en nous

conseillant de répandre sur nos frères les mêmes jouissances qu'elles nous imposerait de répudier pour notre propre compte. Elle devrait, alors, condamner la satisfaction que nous goûtons en voyant régner autour de nous des plaisirs dont nous avons pu être les auteurs.

Il y a donc un art pour goûter le repos et le plaisir, dans des vues morales; cet art n'est pas seulement utile, il est louable; c'est presque une obligation pour nous que de le découvrir et de l'observer. Il embrasse le temps, la mesure, le choix des jouissances, les circonstances qui les accompagnent; il embrasse aussi l'esprit qu'on doit y porter. Les règles en sont simples à concevoir, quoiqu'elles ne soient pas toujours faciles à observer.

Que le plaisir et le repos soient toujours placés dans les intervalles du travail, proportionnés à ses fatigues! Qu'ils soient toujours la rémunération acquise par les efforts qui ont précédé, et la préparation nécessaire à ceux qui vont suivre! La satisfaction qui les accompagnera, les espérances nouvelles qui s'y montreront en perspective, en rehausseront le prix, en accroîtront la douceur. Cette intention morale, si juste et si utile en elle-même, consacrera, en quelque manière, les jouissances qui eussent été presque entièrement matérielles; un sentiment religieux viendra s'y joindre encore pour achever de les épurer et de les en-

noblir. Le plaisir et le repos doivent être soumis sans doute à de justes limites, dans le seul intérêt de la jouissance ; mais il ne faudrait guère se fier à la prudence de la personnalité, pour reconnaître et observer exactement ces limites ; nous devons rendre grâces à la vertu d'avoir institué et garanti une économie aussi utile à notre bonheur. Ces limites, d'ailleurs, sont rigoureusement nécessaires pour conserver l'empire de nos facultés et la liberté de notre âme : elles attesteront la présence de l'être moral, au sein même de la volupté, par la puissance réfléchie qu'il conserve sur elle, soit qu'il l'accepte, la rejette ou la modère. Évitons, dans le choix des plaisirs, tout ce qui tendrait à nous dégrader; dans la manière de goûter le repos, tout ce qui nous laisserait dans l'engourdissement. Que les délassemens du repos soient encore animés autant qu'ils peuvent l'être ; que les plaisirs, au contraire, conservent toujours un certain degré de calme. Évitons dans l'un et dans l'autre tout ce qui aurait le caractère de la grossièreté, tout ce qui engendrerait le trouble, tout ce qui ressemblerait à un abandon de nous-mêmes! Le repos n'exclut point la vigilance; le plaisir l'invoque pour se préserver de l'ivresse qui tendrait à le corrompre. Le moyen de rendre le plaisir plus vrai, son influence plus utile, est de réunir par une heureuse combinaison, aux impressions sensibles qui en composent le cortège,

de secrètes corrélations qui s'adressent à nos plus nobles facultés, d'intéresser ainsi et l'esprit et le cœur lui-même à ces joies terrestres. Les sens ne doivent jamais envahir tellement l'existence de l'homme, qu'ils l'occupent exclusivement à eux seuls : ce serait de sa part une abdication de sa nature. Que le plaisir soit un ornement de la vie! Que les images de l'ordre viennent encore s'y reproduire en se jouant! que le sentiment des convenances, en rendant la jouissance plus délicate, en conserve aussi la pureté!

Les préjugés du monde accordent une indulgence excessive aux désordres de mœurs, et semblent même les encourager, pourvu que ces désordres ne soient pas portés aux derniers excès; il suffit d'y joindre quelques qualités brillantes pour les faire excuser, peut-être pour y faire applaudir, surtout s'ils se présentent aussi comme des succès, moyen assuré de captiver la frivole opinion du monde : préjugés aussi funestes qu'aveugles, et que la saine morale doit mettre tous ses soins à détruire! Les désordres de mœurs, dans leurs effets extérieurs, troublent ou profanent l'institution la plus sacrée de la nature et de la société; ils violent, usurpent ou détruisent les affections de famille, ils entraînent à leur suite une foule de manquemens aux devoirs de la fidélité, de la délicatesse, de la bonne foi; ils conduisent souvent par une pente insensible, ou même, par

quelque conséquence subite et imprévue, aux plus graves délits (1). En même temps et par une secrète réaction, ils portent intérieurement une atteinte fâcheuse aux facultés de l'âme : ils altèrent la dignité du caractère; ils affaiblissent la puissance de méditation, en rendant le recueillement plus difficile; ils introduisent dans les idées et dans les sentimens, une sorte de libertinage et de déréglement qui nuit à l'énergie de la raison, autant qu'à celle de la volonté; ils dépouillent les images du bien d'une portion de leurs charmes; par l'effet des habitudes qu'ils entraînent, des nuages se forment, enveloppent l'âme, et viennent affaiblir pour elle l'éclat radieux et pur des notions de la vertu. Lorsque le monde, ensuite, traite avec une sévérité plus marquée les fautes commises par le sexe le plus faible, s'il trouve un motif à cette sévérité dans l'influence que ces fautes peuvent avoir sur l'existence des familles et sur les droits qui s'y rattachent, aux yeux de la morale, cependant, la distinction qu'il établit est une véritable injustice, non pas seulement par la raison que celui qui, étant le plus faible est par

(1) Si l'on fait le relevé des causes qui amènent les criminels devant les tribunaux, on sera surpris de voir combien est grand le nombre de ceux qu'un déréglement de mœurs a conduits au crime, d'une manière plus ou moins directe.

là même plus excusable; non pas seulement parce qu'on aurait dû être moins sévère envers celui qui a cédé et s'est mal défendu, qu'envers celui qui a provoqué, entraîné; mais encore, et surtout, parce que celui envers lequel le monde est le plus indulgent, est celui qui devait l'exemple de l'empire sur soi; parce que celui qu'il traite avec le plus de sévérité, a été le plus souvent séduit par une sensibilité égarée, parce que le séducteur se joue de cette sensibilité, voue ou du moins expose sa victime aux plus grands de tous les malheurs, aux mécomptes d'une affection abusée, à la honte et au découragement qui viennent à sa suite. Quels sont donc ces plaisirs achetés aux dépens du bonheur d'autrui, du bonheur d'un sexe que la providence avait confié à notre protection? Quels sont donc ces prétendus succès obtenus par une vraie cruauté? Quel est ce mélange de volupté et de barbarie? Quel est ce bas égoïsme caché dans de vaines démonstrations de sentimens? Quelle est cette vanité inconcevable, odieuse, qui compte comme des triomphes les plus noires trahisons dans le commerce des cœurs?

Oh! que le plaisir soit toujours innocent de toute peine causée à autrui! Alors seulement il sera légitime et pur. Alors seulement aussi il sera salutaire pour celui qui l'éprouve. Ce n'est pas assez : le plaisir, pour être complètement vrai, a besoin d'être alimenté par la sociabilité; le plaisir

solitaire est toujours imparfait; il a quelque chose d'étroit et d'aride. Les jouissances les plus matérielles prennent un caractère nouveau, dès qu'elles sont goûtées en commun, et qu'elles deviennent une sorte de symbole ou de canal pour les douces affections dont la sociabilité se compose. Le plaisir disposant le cœur à l'ouverture, la communauté de la jouissance donne à la sympathie un plus libre essor, et, réciproquement, la sympathie donne au sentiment du plaisir quelque chose de plus délicat et de plus doux. La personnalité y prend une moins grande part, ou, du moins, elle s'y montre moins; on jouit du plaisir d'autrui, en même temps que du sien propre. Cette alliance, qui confond pour un moment les personnes réunies au banquet d'une volupté innocente, est encore un des liens qui unissent l'humanité; elle fait sentir et rappelle les autres liens, au moins confusément; elle relève ainsi ce qu'il pourrait y avoir de purement matériel dans la volupté; elle en tire un moyen indirect pour favoriser les communications et l'épanchement des cœurs; elle fait contracter les engagemens tacites d'une bienveillance réciproque. Veut-on des plaisirs réellement complets, des plaisirs d'où s'exhalent des parfums exquis? Qu'on fasse plus encore! qu'on réussisse à les animer par la bienfaisance!

Les philosophes ont abandonné aux gens du monde le soin de faire l'éloge de la gaîté, et peut-

être ils ont eu tort. Ils eussent pu montrer, dans une gaîté innocente et douce, un breuvage salutaire et fortifiant qui réconforte le cœur, au milieu des fatigues de la vie; ils eussent pu faire voir comment la gaîté prévient ou dissipe quelquefois les orages des passions, apaise la colère, désarme les ennemis, fait justice des prétentions injustes, dissipe les prestiges de l'orgueil, ramène au naturel et à la vérité, rapproche les hommes entre eux, les dispose à la confiance, à l'indulgence, aux concessions mutuelles; comment elle peut même favoriser la transmission des vérités les plus sérieuses et les plus utiles, en les couvrant d'un voile qui en déguise la sévérité. On a souvent insinué, à l'abri de la gaîté, ce qu'on n'eût pu faire adopter par la démonstration la plus rigoureuse. Une gaîté innocente semble être le sourire de la vertu; elle la recommande en la montrant aimable, en l'annonçant heureuse.

Les êtres désœuvrés, ceux qui sont mécontens d'eux-mêmes, ne pouvant trouver dans le plaisir son véritable but, un délassement et une préparation, lui demandent des émotions qui les réveillent ou qui puissent les distraire. Ils sont poussés ainsi à le chercher hors des voies de la nature, et, par conséquent, hors des conditions de la vérité, hors des prescriptions de la sagesse. Ils n'y trouvent plus que des poisons, au lieu d'y puiser des forces.

Il y a un repos fécond et plein d'activité. Combien sont rares les hommes qui le connaissent! Quelle puissance y trouvent ceux qui savent le goûter?

Au contraste fondamental qui, dans la nature humaine, annonce le contact de deux natures diverses, correspondent une foule de contrastes subordonnés qui ont aussi la même origine : celui des facultés actives et des facultés passives; celui de l'infini dans le desir et de la borne dans les forces; celui de l'adhérence au passé et de l'avidité pour le nouveau; celui de l'instinct de l'imitation et du besoin d'indépendance ; celui des penchans et de la raison; celui de la soumission et de la liberté, celui des influences propres à la contemplation et à la pratique, à la vie du monde et à la solitude; enfin, celui du travail et du repos, de la douleur et du plaisir. Mais, dans cette longue suite de contrastes, la lutte n'est qu'apparente, et l'harmonie, comme l'utilité, sort des combinaisons qui concilient entre eux les principes opposés. Ce grand résultat qui se découvrait déjà, et se faisait pressentir à l'origine, se confirme de plus en plus dans tout le cours du développement que reçoivent nos facultés; il explique beaucoup de choses dans notre destinée; il renferme une foule de directions utiles pour notre conduite. L'homme, être mixte, aspirant à une existence meilleure, soumis encore à une condition

imparfaite, y trouvera un remède contre l'orgueil, un encouragement pour sa faiblesse, une règle de tempérance en toutes choses.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

DES ÉPREUVES.

Qu'elle est grave, austère, terrible, cette dernière partie de l'éducation de l'homme! L'âme ne peut se défendre d'un saisissement profond, à la vue des périls et des maux qui, sous tant de formes diverses, assiègent l'humanité, et qui peuvent atteindre chacun de nous, dans le cours si rapide de son existence. Combien de fois la raison du sage en a été momentanément troublée! Combien d'esprits ont succombé, en voulant sonder le grand mystère, et s'expliquer l'origine des calamités qui assiègent le monde! Les uns ont perdu la confiance au suprême dispensateur; les autres ont imaginé un génie malfaisant, égal en puissance au génie du bien, indépendant de lui, et s'acharnant sur la créature comme sur une proie livrée à ses fureurs : tant il en coûte pour consentir à accepter les misères de la vie comme une épreuve salutaire, et pour y puiser les instructions qu'elles

renferment! Certes, ce n'est pas avec de vaines spéculations, avec une morale toute poétique, qu'on peut affronter cette portion de la destinée; on est ici aux prises avec des réalités qui ne laissent pas de cours aux illusions. La vérité seule, la vérité la plus solide, peut résister à une aussi rude expérience.

Cependant cette éducation est inévitable; il ne nous est pas donné de nous soustraire à ses leçons; elle est nécessaire en elle-même; car nous tirons des leçons qu'elle nous apporte les plus importantes lumières et les plus puissans secours. Combien n'est-il pas déplorable que nous en repoussions le bienfait, que nous la fassions tourner à notre perte! L'épreuve en cessant d'être utile, en devenant funeste à notre caractère, n'en devient d'ailleurs que plus dure à supporter; et cette remarque suffirait pour faire pressentir que, dans le plan de nos destinées, elle nous est envoyée en effet pour servir à notre amélioration morale.

Nous comprenons ici sous le nom d'*épreuves*, et les périls, et les privations, et les revers, et les souffrances physiques, et les douleurs de l'âme, parce qu'en effet toutes ces choses, considérées au flambeau de la sagesse, ont évidemment pour but d'éprouver la créature humaine, de lui enseigner à se connaître, de l'améliorer, de lui donner une garantie de ses hautes destinées, de la pré-

parer à en être digne. C'est pourquoi l'éducation qu'elles offrent à l'homme est de toutes la plus difficile; car elle est celle qui renferme les instructions les plus profondes; elle est celle qui doit produire ses fruits dans un avenir plus lointain; Elle enseigne à envisager la mort; elle enseigne à mourir; elle forme la créature comme un élève pour l'immortalité. Aussi, pendant que les autres éducations morales, dont l'homme recueille les influences, se ralentissent, celle-ci persévère et devient ordinairement plus active dans les derniers jours : la douleur tient les clefs de notre carrière terrestre; c'était elle qui nous en avait ouvert l'entrée; elle nous ouvre aussi la sortie et le passage à une vie meilleure.

Voilà encore pourquoi l'homme connaît tant et de si immenses douleurs ignorées à l'animal. La douleur ne devait être le partage que de l'être perfectible. Il n'y a pas pour l'animal de douleur qui mérite ce nom puisqu'il ne connaît que la souffrance physique, et que cette souffrance est purement instantanée, sans prévision de l'avenir, sans mesure de la durée.

Les êtres les plus distingués sont ceux auxquels est réservé le privilège des plus grandes douleurs; car seuls ils connaissent les grandes peines de l'âme.

Le sceau de la douleur imprimé sur notre destinée y annonce donc en caractères manifestes notre vocation au perfectionnement.

L'histoire nous montre dans toutes les grandes calamités publiques un phénomène moral extrêmement remarquable : une révolution universelle s'est opérée dans le caractère de ceux qu'elles ont enveloppés; les uns se sont rapidement élevés aux plus hautes vertus, les autres se sont laissé entraîner à tous les excès de la dépravation; parmi les premiers, on a vu avec étonnement des personnes jusqu'alors abandonnées, non-seulement à la frivolité, mais aux vices, à la dégradation elle-même; parmi les seconds, on a vu avec une surprise plus grande encore des personnes dont la vie était estimable et régulière. L'épreuve était la même pour tous : comment a-t-elle produit des effets directement contraires? De ce que les uns et les autres n'ont pas envisagé l'épreuve sous le même aspect, ne l'ont pas abordée avec les mêmes dispositions. Elle a réformé, fortifié, élevé ceux qui ont su la comprendre; elle a laissé sans force ceux qui n'ont pas su l'accepter; la faiblesse explique tous les désordres comme toutes les erreurs. Les uns ont reconquis, les autres ont perdu l'empire d'eux-mêmes.

Les vertus de ceux-ci n'étaient peut-être que ces vertus molles et routinières qui, à la faveur des circonstances, s'adaptent à des devoirs faciles, mais qui ne pénètrent point au fond de l'âme pour y étouffer la personnalité de l'égoïsme; à la vue du danger, cette personnalité, menacée dans

tous ses intérêts, a seule prévalu; a envahi l'âme tout entière : ceux-ci donc n'ont vu dans la terrible épreuve, qu'un ennemi qui frappe, dépouille, opprime; hors d'état de lui résister; ils sont tombés dans l'accablement du désespoir; ils ont fui, ils se sont précipités dans de honteuses distractions pour s'étourdir, en détournant leurs regards d'une perspective qu'ils étaient hors d'état de supporter. Ceux-là conservaient encore un principe de vie morale que la présence de l'épreuve a subitement éveillé : ils ont découvert la vanité de ces plaisirs d'un moment, dont la recherche les absorbait; ils ont aperçu qu'il y avait pour eux une autre destinée; ils se sont réjouis de trouver un instituteur qui les instruisait en les corrigeant, un médecin qui leur promettait la guérison dans un breuvage amer; ils se sont félicités de pouvoir réparer en expiant.

Or, ce que l'histoire met à découvert dans ces circonstances solennelles, représente ce qui a lieu habituellement parmi les hommes et les effets opposés que produisent les épreuves ordinaires sur le caractère de chacun, suivant qu'il y succombe, ou qu'il réussit à s'élever au-dessus d'elles.

Qu'il est juste et salutaire cet arrêt de l'opinion, qui frappe la peur d'ignominie! Car la peur suffit pour conduire à tous les crimes, par toutes les bassesses. Il n'y a rien d'aussi cruel que le lâche. L'effet de la terreur est de rendre à l'égoïsme une

absolue suprématie, et de faire disparaître tous les contrepoids qui devaient le retenir. Elle rompt tous les liens de l'affection; elle entraîne une sorte de dissolution de l'existence morale. La terreur glace l'âme comme la peur physique glace les membres. Ainsi, la terreur détruit précisément ou paralyse du moins en nous, les deux grandes puissances qu'il était nécessaire de cultiver : elle étouffe dans leur principe, et l'amour du bien et l'empire de soi. Qui tremble ne sait plus aimer ni vouloir. On ne saurait donc concevoir une idée plus fausse que celle d'employer indifféremment la crainte comme un moyen de régime moral. Comment l'image de la vertu pourrait-elle se produire du sein de la frayeur? Quel sentiment généreux pourrait naître de la lâcheté? La crainte ne saurait donner la notion du devoir; elle peut en donner, au contraire, une intelligence erronée : elle n'inspirera jamais une pensée utile, une résolution louable. C'est s'y prendre mal pour vouloir réformer l'homme, que de commencer par l'avilir. Un certain genre et un certain degré de crainte peut seulement être employé avec avantage pour réprimer l'excès de l'impétuosité et de la violence; elle sert alors à rétablir l'équilibre rompu et à rendre à l'âme le gouvernement d'elle-même: c'est à cette mesure qu'elle doit s'arrêter. Pour avoir quelque chose de salutaire, il faut qu'elle soit empreinte de respect qu'elle conserve ainsi

quelque chose de moral : c'est ce qu'on obtiendra si elle s'associe aux règles de la justice, si elle leur sert d'expression ou de cortège; mais alors, elle doit exprimer en effet la justice, l'accompagner, non la voiler.

Le danger est un avertissement, un signal qui invite l'âme à se recueillir en elle-même, à rassembler ses forces. Si le signal est entendu, l'âme deviendra plus libre, dégagée qu'elle sera de toutes sortes d'entraves. Voyez cette sérénité répandue sur le front du héros, ce feu qui brille dans ses regards, lorsque dans les champs de la gloire, mille traits volent autour de lui! Ils nous peignent ce qui se passe dans le cœur du sage menacé par l'adversité. Le génie s'exalte en présence des obstacles, la vertu en présence des périls; c'est alors qu'elle apprend à compter sur elle-même, qu'elle acquiert la conscience de sa puissance et de sa dignité.

Il n'est rien de si ordinaire, de si facile, que cette bravoure qui affronte un péril sensible et déterminé; ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'affronter les dangers vagues et indéfinis; ce qu'il y a de plus rare, c'est de porter dans la bravoure un motif moral. Cette condition est cependant nécessaire pour rendre l'habitude du danger profitable pour le caractère.

On ne s'étonne point de la bravoure de tant de milliers d'hommes qui exposent leur vie sur un

champ de bataille, souvent sans trop savoir pourquoi; on ne peut assez s'étonner de voir un homme exposer sa fortune, sa liberté, sa vie, pour la cause de la justice ou de la vérité. Le second genre de courage est cependant bien mieux motivé, bien plus légitime; il devrait être plus naturel. C'est donc nous qui avons de fausses idées du courage.

Ce qui contribue souvent à soutenir au milieu du péril, ce qui le fait même rechercher quelquefois avec ardeur, c'est le charme puissant des émotions; on va périr peut-être; mais, en attendant, on se sent mieux exister. Un tel principe est plus funeste qu'utile au caractère. Il arrivera des épreuves où les émotions ne seront plus là pour nous secourir, et ce sont souvent celles où la constance est le plus nécessaire. Telles sont par exemple, celles où il faut braver les arrêts injustes de l'opinion. D'ailleurs, en fortifiant le goût des émotions, on prête à toutes les passions une nouvelle énergie; en même temps que la vie ordinaire s'affadit, les vertus obscures perdent leur prix; le devoir ne paraît plus qu'une chose monotone et vulgaire. Les qualités brillantes qui ont été déployées sur un théâtre orageux, s'éclipsent souvent quand on rentre dans la condition commune, et s'évanouissent dans un ordre de choses paisible et régulier; c'est que ces qualités tenaient plus du principe de la passion que de celui de la vertu.

L'habitude du danger dispose au désintéressement : elle prépare ainsi à tous les genres de dévoûment. L'habitude du danger délivre d'une foule d'illusions, d'une foule de servitudes puériles; elle accoutume à se posséder; elle donne donc au caractère quelque chose de sérieux, en même temps que de mâle et de fier; elle prépare ainsi aux exercices de la sagesse. Il y a cependant un art de la frivolité qui s'habitue au danger par la distraction, et qui abuse ainsi de l'épreuve pour se confirmer encore dans une légèreté incurable. Il y a aussi une sorte d'indifférence grossière et presque brutale, qui se familiarise avec le danger et brave tout parce qu'elle ne s'intéresse à rien; elle sort de l'épreuve comme les substances réfractaires sortent du creuset sans en avoir ressenti aucune transformation. Le danger n'élève le cœur que lorsque, sachant ce qu'on expose, on mesure l'étendue du sacrifice. Le monde, dans ses jugemens superficiels, croit toujours voir quelque chose d'honorable dans le mépris de la vie, parce qu'il y voit quelque chose de brillant, quelles que soient d'ailleurs les causes de ce mépris. Cependant la vie n'est point une chose méprisable; il n'est ni sensé ni permis de s'en jouer; la compromettre sans utilité n'est pas du courage, mais une étourderie coupable, et coupable surtout lorsqu'une vaine ostentation est le motif réel de cette espèce de bravade. Ce qu'il y a d'ho-

norable ce n'est pas de mépriser la vie, c'est d'estimer le devoir, l'honneur encore plus que la vie, estimant celle-ci à son juste prix. Si la présence du danger est comme un trait de lumière qui fait évanouir un grand nombre d'illusions, et réduit les faux biens à leur néant; elle fait mieux sentir aussi le vrai prix de chaque instant de notre existence; elle rappelle que ce qu'il y a de grand dans notre existence actuelle, ce qui peut donner un si haut mérite aux jours qui la composent, vient précisément de ce qu'elle doit finir et se répandre dans un avenir dont elle est l'apprentissage; en nous montrant combien sa durée peut être rapide, le péril nous fait voir combien il est urgent de l'employer au but pour lequel elle nous fut donnée.

L'épreuve du péril nous apprend à nous bien juger; car elle nous donne une expérience certaine de la réalité et de la solidité de nos vertus. Mais il faut pour cela que nous sachions la subir avec une entière tranquillité; car le trouble égarera notre jugement, l'effroi nous fera méconnaître nos ressources, oublier nos mérites, et le découragement nous rendra injustes envers nous-mêmes.

Quelques philosophes, spécialement parmi les nouveaux platoniciens, ont défini la sagesse « la méditation de la mort ». Evitons les exagérations, et ne sortons point des voies que la providence

semble avoir indiquées à l'homme! La vie doit être sans doute une grande préparation; mais, pour cette fin même, elle doit être une vie, et non une mort anticipée et continue. Il est des sentimens utiles et louables qui s'affaiblissent trop dans une préoccupation habituelle de notre dernière heure; il est des soins qui seraient trop négligés et qui cependant sont aussi des devoirs. Cette contemplation assidue de la mort pourrait se convertir en une sorte d'égoïsme exalté et mystique, qui nous ferait trop oublier ce que nous devons à la société, et qui détruirait le charme des douces affections par lesquelles nous sommes unis à nos frères. Ne disputons point ce rare degré de perfection au petit nombre de ceux qui en sont jaloux! Le perfectionnement que nous cherchons est celui qui convient au commun des hommes; il demande, avant tout, de rester fidèle aux conseils de la prudence et aux indications de la nature. Ne serait-il donc pas mieux de dire : « Le sage, en prévoyant la mort, fait fructifier la vie? »

Lorsque la raison décompose, par une logique rigoureuse, ce que nous appelons l'adversité, les maux de la vie, elle découvre d'abord qu'une portion des maux la plus considérable, celle dont nous sommes peut-être le plus affectés, ont un caractère purement négatif, c'est-à-dire, se composent essentiellement de privations; elle recon-

naît ensuite que, dans le nombre des biens dont la privation nous affecte, il est une partie qui n'a d'autre valeur que celle dont nous nous plaisons à les doter; une autre partie qui tire uniquement son importance des habitudes contractées ou des comparaisons établies. Cette appréciation exacte de la valeur des choses humaines compose les prolégomènes de la science du bonheur; et cependant, quand songeons-nous à faire une semblable étude? Il faut que l'adversité survienne pour nous y contraindre. Les lumières qu'elle nous apportera nous consoleront de beaucoup de choses; de la sorte, elle guérira souvent les blessures qu'elle aura faites. Quel bienfait nous puiserons dans les mécomptes de la vanité, s'ils peuvent nous faire réduire enfin à leur juste valeur les biens que la vanité poursuit, s'ils peuvent réprimer, avec elle, cette aveugle et insatiable personnalité dont elle est une exubérance!

Il y a des adversités brillantes et pompeuses qui retrouvent dans les applaudissemens des spectateurs, un dédommagement aux rigueurs de la fortune; il faudrait être bien malavisé pour manquer l'occasion de recueillir un tel honneur. L'orgueil peut en diminuer le fruit, comme il en diminue le mérite. Dans les contrariétés obscures, dans les privations de détail, on n'a pas la même ressource, mais on trouve de bien plus grands avantages.

Cependant le monde ne peut assez admirer cette fermeté d'un grand de la terre, d'un homme puissant ou fortuné, qui se trouve atteint par la disgrâce, et qui n'a besoin que d'un peu de raison, peut-être, pour devenir réellement plus heureux. Ce qu'il faudrait faire connaître au monde, ce qu'il faudrait exposer à la vénération de tous les hommes, c'est l'héroïsme de la pauvreté, cet héroïsme dont les exemples sont cachés tout près de nous, que notre indifférence n'aperçoit pas, que peut-être notre frivolité dédaigne. Quelque magnifiques que soient les tableaux dans lesquels la philosophie et l'éloquence ont peint la constance de l'homme de bien dans l'adversité, ils n'ont point encore épuisé ce sujet, et celui qui visite l'asile ignoré du pauvre trouve encore de nouveaux traits à y joindre: c'est peu de ces privations accumulées qui se font sentir à l'indigence si vivement et sous tant de formes à-la-fois; mais cet abandon, cet isolement qui laissent trop souvent son cœur sans consolation terrestre; mais, votre pitié elle-même qui vient le blesser peut-être par ses soupçons ou sa hauteur; mais, ces affections de famille, qui deviennent pour lui un poison, la source des tourmens les plus cruels, des anxiétés les plus déchirantes; un tel spectacle dévoré constamment sans distraction, sans espoir peut-être, quelle épreuve, grand Dieu, pour la créature sensible, et que de choses elle révèle qui nous sont incon-

nues peut-être! C'est au christianisme qu'il a été réservé de dévoiler à la terre tout ce qu'il y a de sublime dans l'héroïsme de l'indigence, d'ériger presque une telle condition en un privilège moral, par la dignité qu'elle confère et les vertus qu'elle enseigne.

L'épreuve des privations et des souffrances, considérée comme une éducation qui a pour objet la culture de l'amour du bien, peut y contribuer sous plusieurs rapports : elle favorisera le recueillement de l'âme, en la délivrant des illusions qui la trompent, des distractions qui la dissipent, en la contraignant à se créer en elle-même une existence nouvelle; elle favorisera l'oubli de soi-même : elle forcera la personnalité de se dépouiller d'une foule d'intérêts qu'elle s'était créés, et qui venaient l'alimenter à leur tour; elle donnera un nouvel essor aux affections, parce qu'elle fera trouver, tout ensemble, un secours dans celles qu'on obtient, un soulagement dans celles auxquelles on s'abandonne, une consolation inépuisable dans les unes et dans les autres; enfin, en ramenant la pensée à ce qu'il y a de plus réel dans la destinée humaine, elle conduira à en mieux apercevoir le véritable but, à mieux sentir l'autorité des devoirs qui en sont les lois : elle fera reconnaître ce qu'il y a de positif et de sérieux dans cette science de la sagesse, que notre frivolité trop souvent relègue au rang des théories. Alors, et en

présence de ces augustes images, l'âme affaissée se sentira renaître; la vertu se montrera à elle sous ses formes les plus pures, l'admettra à un commerce plus intime; il existera pour elle, non pas seulement des adoucissemens, mais des joies célestes qui lui fussent restées inconnues dans les jours de la prospérité. Oh! que la vertu paraît belle quand on se trouve ainsi face à face avec elle, n'ayant plus qu'elle seule pour tout bien; mais la possédant tout entière, la contemplant sans voile, lui offrant un cœur purifié par l'adversité! Mais pour pénétrer dans ces admirables secrets, pour recueillir ces salutaires influences, il faut entrer dans les rudes voies de l'épreuve avec des dispositions convenables : il faut y porter le calme, non pas seulement le calme extérieur des sens, mais ce calme intérieur qui appartient à une conscience satisfaite; il faut y porter le desir sincère de recueillir ces enseignemens si graves qui doivent s'y offrir à nous; il faut y conserver, y nourrir la faculté d'aimer, qui seule fait goûter la douceur d'être aimé, et par conséquent d'être consolé. En vain le grand livre de l'adversité sera ouvert devant nous, si pour y lire nous n'avons arraché de dessus nos yeux le bandeau de l'amour-propre.

Considérée comme un moyen d'éducation propre à développer l'empire de soi, l'épreuve des privations et des souffrances servira essentielle-

ment et de diverses manières à nous faire recouvrir cette salutaire autorité; elle rompra la chaîne d'une foule d'habitudes qui nous tenaient asservis, et l'âme recouvrera ainsi une liberté qu'elle n'avait pas su conserver; placé dans cette situation nouvelle, on apprendra à se mieux étudier; on sera conduit à réfléchir sur ses fautes, et sur les conséquences qu'elles ont eues; on sera désabusé de l'opinion trop favorable qu'on avait conçue de soi; on reconnaîtra ce qu'il y a de réel dans les vertus qu'on croyait avoir acquises; on s'exercera à la retenue, à la tempérance; la volonté acquerra de la sorte un caractère mâle et austère; enfin, on pourra convertir par des intentions morales en un sacrifice volontaire celui qui était imposé par les circonstances, faire ainsi de la résignation un véritable triomphe.

Nous portons souvent envie, et bien justement, à ces êtres privilégiés qui ont eu le bonheur de pouvoir dévouer leur existence à une cause sainte, s'immoler pour le devoir, souffrir persécution pour la justice! Mais la résignation ouvre à chacun de nous une carrière de mérites, qui se rapproche à beaucoup d'égards de celle qu'ils ont parcourue. Les privations et les souffrances qui nous sont envoyées, quoique n'étant pas de notre choix, peuvent être acceptées en nous par la vertu, et, en les acceptant ainsi, nous offrons véritablement un holocauste au devoir; car c'est

un devoir aussi que de se soumettre aux volontés de la providence, aux évènemens dont elle a marqué notre destinée; et moins ce devoir a d'éclat, moins il flatte l'amour-propre, plus aussi son accomplissement peut avoir de grandeur et de pureté. Entrez dans cet asile où repose, loin des regards du monde, une personne depuis long-temps épuisée par les plus cruelles douleurs, elle n'aperçoit au-devant d'elle d'autre perspective que celle de ces mêmes douleurs prolongées jusqu'au tombeau; chaque jour lui ravit quelque rayon de l'existence; ses jours sont sans distraction, ses sombres nuits sont sans repos; l'aiguillon du mal la presse, la torture sans cesse; ce reste de vie n'est pour elle qu'une mort lente et progressive; chaque jour lui amène un adieu; ses communications avec ceux qu'elle aime, seule douceur qui lui restait, deviennent plus difficiles et plus rares: toutefois, pendant le cours d'un martyre qui va toujours croissant, sa sérénité devient toujours plus grande, sa patience plus égale; elle se détache de tout, sans regrets personnels; loin d'être préoccupée d'elle-même, sa tendre sollicitude pénètre plus vivement que jamais dans les intérêts de ceux qui lui sont chers; elle a un redoublement d'ardeur pour prévoir leur avenir; elle sait mieux aimer que jamais. Oh! que de choses admirables elle a donc apprises à cette terrible école! Que de choses aussi elle-même, à son tour, nous ensei-

gnera par son exemple! Une telle résignation, soutenue avec une telle constance, est-elle en vérité moins belle que l'immolation de Socrate?

Infortunés! vous qui êtes appelés à boire dans la coupe amère de la douleur, puissiez-vous comprendre tout ce qu'elle renferme d'alimens substantiels et restaurans, de précieux remèdes pour les maladies de l'âme! Acceptez-la avec courage, avec reconnaissance même! Et vous qui remplissez la touchante mission d'assister le malheur, persuadez-vous bien que vous avez à peine ébauché l'accomplissement de ce ministère sacré, lorsque vous avez porté les secours et soulagé les besoins du corps! Ce sont aussi des consolations, que vous êtes appelés à distribuer; c'est la puissance de la tendre affection, qu'il faut faire sentir au cœur affligé, et, pour y parvenir, il faut pénétrer jusqu'à lui, obtenir sa confiance, succès bien plus difficile qu'on ne pense. C'est un ami qu'il faut donner au malheureux, pour donner un médecin au malheur. Mais surtout, et voici ce que votre ministère a de plus auguste et de plus utile, voici le dernier bienfait, bienfait dont le lien d'affection que vous aurez établi sera le moyen nécessaire: relevez ce cœur abattu, apprenez-lui à ne point désespérer de lui-même; aidez-le à découvrir, dans l'épreuve qu'il subit, toutes les instructions qu'elle renferme, à les recueillir; c'est à celui dont il se sent chéri et protégé, qu'il appartient

de lui faire trouver dans son infortune le moyen de devenir meilleur.

De tous les mystères de la douleur, le plus profond, le plus terrible, est celui qui est réservé précisément aux âmes les plus pures, lorsque les affections les plus saintes viennent se convertir pour elles en peines déchirantes; lorsqu'il faut recevoir les cruels adieux de l'être auquel on dévouait sa vie, renoncer à la douceur d'exister pour lui; lorsqu'on ne peut plus entendre les accens de cette voix qui excitait au bien, tenir cette main qui guidait dans les sentiers du devoir, confondre son cœur dans un cœur excellent; lorsqu'on se voit enlever son guide, son appui, son confident le plus intime; lorsqu'on voit disparaître cette image vivante et sensible dans laquelle la vertu elle-même semblait s'être personnifiée pour se faire entendre et voir. Vétérans de la douleur, vous qui avez exploré le secret de toutes les souffrances, dites-nous s'il est une explication pour cette dernière épreuve! dites-nous s'il est quelque moyen pour la rendre encore utile à notre amélioration, alors qu'elle nous ravit les plus puissans secours dont nous nous aidions! Oui : et ici encore sont renfermées des leçons austères, sans doute, mais sublimes; elles seront fructueuses pour ceux qui sauront en être dignes. Elles se rattachent à une haute instruction qui est comme le terme de notre éducation morale, et qui, pour ce motif, est contenue dans

l'épreuve de la douleur, parce que la douleur devait achever, en effet, notre perfectionnement. Tous les mystères de la douleur se résolvent, en définitive, dans la pensée religieuse; car là seulement ils peuvent pleinement s'expliquer. Élevons nos regards à ces grandes perspectives! Alors, et seulement alors, se révéleront toutes les utilités cachées dans les épreuves de la vie présente! Alors deviendra intelligible, pour le cœur sensible et tendre, cette sentence affreuse qui le condamne à une viduité passagère; alors il comprendra et le vrai caractère et le but suprême de ces affections qui faisaient ses délices; il découvrira qu'elles peuvent s'élever encore à un plus haut degré de pureté; il goûtera une nouvelle manière de servir et d'honorer l'être auquel il s'était dévoué; sa douleur sera féconde en bonnes actions; il trouvera dans des liens qui ne sont pas rompus, quoiqu'ils deviennent invisibles, un moyen de s'entretenir dans les plus nobles espérances : le temple où se célèbre le culte des souvenirs est éclairé des rayons de l'immortalité. Dans l'exercice du bien, désormais solitaire, l'être délaissé devra trouver sans doute en lui-même la puissance de plus héroïques efforts; mais c'est aussi ce qui lui restait à obtenir. Avec cette dernière immolation, s'ouvrira pour lui une nouvelle voie de perfectionnement, inconnue jusqu'alors, et que ne pouvait enseigner la sagesse humaine. Les adieux des cœurs

vertueux sont des promesses; ils correspondent encore dans l'absence; ils se retrouvent là où est le foyer de l'amour, le sommet de la perfection, le vrai but de notre destinée. S'il y a un martyre du cœur, il y a une palme pour ce martyre; elle croît sur les confins de la terre et du ciel; c'est là qu'il faut aller la cueillir.

CHAPITRE IX.

DE LA MARCHE DU PERFECTIONNEMENT DANS LES DIVERS AGES DE LA VIE.

L'HOMME naît avec des facultés et des penchans, il naît soumis à des lois qui gouvernent ou doivent régler les unes et les autres : voilà tout ce qu'il apporte avec lui en venant au monde. Nous demandons souvent à l'enfance ce qu'elle ne peut posséder en propre, comme s'il y avait un fonds réel et primitif dont elle dût être déjà en jouissance; en même temps, et par une erreur contraire, nous accablons l'enfance de choses factices, quand il faudrait l'aider surtout à entrer en possession des biens qui lui sont destinés. On s'étonne de ne pas trouver des vertus innées. « Les enfans sont sans pitié », dit-on, et il faut que la chose soit bien vraie, puisque le bon Lafontaine en est convenu; mais on ne remarque pas que la pitié suppose une suite de réflexions dont l'enfance est encore peu capable. « Les enfans sont égoïstes, »

dit-on encore; mais on ne remarque pas que les enfans ont peu de chose à pouvoir donner, et c'est en donnant qu'on s'exerce à aimer. La première enfance est sous la domination des facultés passives, elle prélude nécessairement par la vie sensuelle aux ordres de vie supérieurs; elle subit donc les conditions qui en dépendent. Cependant, considérez d'un œil attentif le sourire de cet enfant encore au berceau, quand il reçoit les caresses de sa mère! vous découvrirez là quelque chose que vous n'apercevriez dans les traits d'aucun animal, quelque apprivoisé qu'il puisse être; vous y apercevrez comme un crépuscule de la vie morale, comme une fleur précoce de l'amour. Les enfans apprennent bientôt la douceur d'être aimés; les enfans acquièrent promptement la notion de la justice, ils ont de la justice une idée singulièrement nette, un sentiment très vif. On trouve chez les enfans ce qu'on doit y trouver: des germes, des embryons, qui se développeront à l'aide d'influences favorables; mais leur croissance trop souvent aussi sera contrariée par des circonstances fâcheuses, et peut-être par la maladresse des instituteurs eux-mêmes. La personnalité se montre souvent à nu dans le premier âge; est-elle plus puissante en effet que dans les âges qui suivent? ou bien se montre-t-elle seulement avec plus d'ingénuité et de candeur? D'ailleurs elle n'est point encore éclairée par la ré-

flexion et l'expérience qui la réconcilieront plus tard avec le dévoûment désintéressé.

Des deux grandes puissances morales qui règnent dans l'homme, et qui doivent le conduire à son perfectionnement, l'amour du bien est la première qui se montre dans tout son éclat, et la chose devait être ainsi; car il faut d'abord concevoir le but, y aspirer, se pénétrer d'ardeur pour y atteindre, avant de rassembler et d'obtenir tous les moyens qui seront nécessaires pour y conduire. Aussi semble-t-il être la dot accordée à la jeunesse : il a pour elle des charmes tout particuliers; il semble s'allier à elle avec une sorte de prédilection. Est-il sur la terre un spectacle plus ravissant et cependant plus naturel en même temps, que celui d'un jeune cœur s'ouvrant aux émanations de la vertu en même temps qu'aux affections de la vie, se vouant, comme un lévite consacré, au culte du bien, avec toute la droiture de son âge, avec des facultés vierges encore? L'humanité se réjouit à la vue d'un jeune homme vertueux comme une tendre mère près du berceau de son premier né. La famille qui voit éclore dans son sein cette fleur aimable et pure en est comme parfumée. Les méditations de ce jeune homme sont pleines de semences; ses actions sont des promesses, ses jours sont riches d'avenir. Eh! comment ne se lancerait-il pas dans la carrière du bien? tout le seconde : il ne craint ni les coups qui flétrissent, ni les doutes

qui déconcertent, il n'a point encore été trompé; il ne soupçonne pas ce que lui apprendra la terrible expérience du monde; à peine soupçonne-t-il tous les mécomptes qu'il trouvera en lui-même. En remplissant le devoir, il ne fait en quelque sorte que suivre un penchant; il goûte une jouissance, plutôt qu'il n'accomplit un sacrifice. O prix inestimable de cette aurore de la vie morale! O généreux transports pour tout ce qui est beau et bon! O saint et pur enthousiasme qui trouves la vertu si facile, et qui en aperçois à peine les mérites! O douce sérénité de l'innocence, qui n'es encore troublée par aucun nuage, et qui ne conçois pas même encore l'idée du péril! O soif ardente d'une âme qui, en aspirant au meilleur, se flatte de voir réaliser sur la terre cet idéal que poursuivent tous ses vœux! Que n'êtes-vous connus de tous ceux que la nature appelle à jouir de vos bienfaits? Pourquoi vous évanouissez-vous si promptement, quand on a eu le bonheur de vous goûter? Éloignez, éloignez ces distractions fatales; quels sont ces vains fantômes qui viennent souvent arracher à l'adolescence la possession des trésors qui lui étaient réservés? Prévenez ce souffle impur des passions, qui viendrait flétrir la tige des plus belles espérances? Retardez ces tristes expériences de la vie, qui viendront peut-être dissiper comme un songe ces émotions si enivrantes? La plupart des égaremens de la jeunesse ont leur

source dans des affections louables en elles-mêmes, mais qui n'ont pas encore été réglées et coordonnées par la raison, qui ne sont point contenues par l'empire de soi-même; c'est pour suppléer en quelque sorte à cet empire de soi, trop incomplet encore dans la jeunesse, que la vertu se pare pour elle d'attraits plus puissans.

Si l'amour du bien peut, dès le début dans la carrière, obtenir un haut degré d'énergie; s'il se déploie même plus librement dans une âme neuve encore, l'empire de soi, au contraire, ne s'acquiert que par un long et pénible exercice. La pratique de l'obéissance et la déférence aux conseils sont offerts à l'adolescence, pour suppléer à ce ressort trop faible encore. Elle doit sentir l'autorité d'autrui, parce qu'elle est peu capable d'exercer celle que l'homme a sur lui-même. Le sentiment du respect sera pour elle un principe conservateur de la pureté des sentimens et de la modération des desirs. Pour l'enflammer de l'amour du bien, qu'a-t-elle besoin, sinon de contempler les modèles, et de descendre dans son propre cœur? Mais, pour se garantir des écarts de l'exaltation, même dans le bien, elle a besoin de la vigilance, de la défiance de soi-même; elle a besoin de reconnaître ses guides et de savoir les entendre : elle a besoin de ces règles qu'elle redoute tant; elle y doit trouver des limites qui la fortifieront en la contenant, des lumières qui lui tiendront lieu de l'expérience.

La seconde puissance morale, l'empire de soi, semble être à son tour, le privilège réservé à l'âge mûr : aussi tout pour lui devient plus calme ; aussi est-ce lui qui rencontre de toutes parts des difficultés et des obstacles; aussi est-ce lui qui est appelé à la persévérance, à la patience. Les émotions lui sont moins nécessaires; car il n'a plus à entreprendre, il n'a qu'à continuer : il y a pour lui moins de secours parce qu'il y a moins de dangers. Cependant, l'âge mûr a des périls aussi, périls moins sensibles, moins signalés que ceux qui environnent l'adolescence, mais qui à quelques égards n'en sont que plus redoutables. Ce ne sont plus les violens orages des passions : c'est au contraire une influence glacée qui s'étendrait progressivement jusqu'au foyer de la vie morale, si l'on n'avait soin constamment de s'en défendre ; ce sont ces arides combinaisons qui naissent des intérêts matériels; ce sont ces aveugles habitudes qui se multiplient et deviennent plus pesantes de jour en jour; c'est cette préoccupation des affaires extérieures qui résulte naturellement de la situation où l'on est placé; ce sont peut-être les suggestions d'une fausse sagesse qui, dans une expérience encore superficielle et imparfaite des choses humaines, croit voir une triste confirmation des doctrines égoïstes, une condamnation des pensées généreuses; c'est enfin quelquefois chez les hommes vertueux, l'abus même de l'empire de soi, et

les exagérations qui, en répudiant trop le bonheur, tarissent aussi indirectement quelques-unes des sources de l'amour du bien. Ces révolutions s'opèrent d'une manière insensible et lente; on est surpris un jour, lorsque, en se comparant soi-même avec ce que l'on était dans l'adolescence, on se trouve presque entièrement changé. A cette influence insensible il faut donc opposer une résistance continue; dans cette suite de jours qui reviennent constamment semblables, il faut renouveler sans cesse le foyer de la vie morale : les progrès de la raison serviront à défendre de l'asservissement de la routine; les exercices du dévoûment préserveront le cœur de l'engourdissement et de l'apathie; l'activité morale s'entretiendra au milieu de l'activité extérieure : c'est en se rendant utile aux autres hommes que l'on nourrira en soi les affections généreuses; car la pratique nourrit le sentiment. Il faudra surtout conserver religieusement cette foi au bien le plus vrai trésor de l'homme, que tant de circonstances viendraient chaque jour affaiblir, si nous n'appelions pas de ces apparences trompeuses au témoignage de nos souvenirs et à celui de notre conscience.

Soit qu'on descende en soi-même, soit que l'on considère la scène du monde, on est au premier abord, tenté de supposer que les plus belles années de la jeunesse sont aussi les meilleures, et que l'homme déchoit généralement, plutôt qu'il

n'avance, sous le rapport des facultés morales, avec les progrès de l'âge. Un tel résultat serait triste et décourageant sans doute; nous n'en devrions pas moins rassembler toutes nos forces pour lutter contre une semblable tendance. Mais c'est ici une impression plutôt qu'un jugement, et cette impression nous trompe, parce que nous confondons la jouissance du bien avec sa pratique. Cette jouissance peut perdre, avec l'âge, quelques-uns de ses attraits les plus sensibles; mais ces attraits étaient donnés surtout à ceux qui commencent, pour suppléer aux forces qui leur manquaient encore. L'exaltation de l'enthousiasme sagement dirigée peut servir au perfectionnement; mais elle ne constitue point la perfection. A mesure qu'on avance en âge, les lumières se mettent mieux en rapport avec les affections, les facultés tendent à un plus juste équilibre; voilà où consiste le vrai perfectionnement. L'homme ne saurait déchoir moralement, tant qu'il ne perd pas les forces réelles pour bien faire, et si ces forces ne s'accroissaient pas à mesure que notre expérience s'étend, que notre raison s'éclaire, que nous obtenons plus de calme, que les motifs de nous attacher à la vertu se confirment et se multiplient chaque jour, certes, le tort n'en serait pas aux progrès de l'âge, mais uniquement à notre propre négligence. Il est naturel que le tableau des vertus de la jeunesse frappe davantage

nos regards, agisse plus vivement sur notre imagination; mais le spectacle des vertus graves, régulières et paisibles de l'âge mûr rassurera l'observateur attentif contre cette crainte d'une décroissance générale et continue. Ce qu'il y a précisément de propre au caractère de l'homme, c'est que chez lui les forces morales ne décroissent point nécessairement avec celles du corps, et peuvent, au contraire, acquérir encore, quand celles-ci viennent à baisser. Il est une jeunesse du cœur qui sait se conserver jusqu'au tombeau, ainsi que nous l'attestent chaque jour d'admirables exemples. Il n'y a de vieillesse morale que pour l'égoïsme; l'égoïsme seul voit, avec les années, se consumer ce qu'il avait acquis, s'évanouir ce qu'il avait espéré. L'amour du bien, ce véritable amour qu'ont protégé l'innocence de la vie et la droiture de l'âme, retrouve encore sa chaleur sous les glaces de l'âge; il se recueille, riche de tout ce qu'il sut acquérir, pour verser encore à l'entour ses dernières influences, pour célébrer, comme une ovation solennelle, ce temps qui prépare à de nouvelles et augustes destinées.

Il est dans la destinée de la vieillesse de recueillir ou de subir les conséquences des années qui ont précédé. Rien n'est plus triste, sans doute, que cette décrépitude de l'âme par laquelle se termine une vie toute dévorée par la personnalité; mais aussi quels alimens trouve dans ses souve-

nirs celui qui consacra sa vie à la recherche du meilleur! Il semble que la vertu, en voyant approcher l'heure de sa récompense, se ranime, comme pénétrée d'une secrète joie. Les années de la vieillesse sont le portique qui introduit au temple; elles ont déjà la majesté du grand avenir. Du reste, gardons-nous de croire qu'il y ait rien de fixe, d'inévitable, de nécessaire, dans la condition morale de l'homme en ce monde : il est temps encore dans les dernières années, dans les derniers jours de la vie, de revenir à cette vertu qui, comme une amie indulgente, est toujours prête à nous accueillir; quelques progrès que nous ayons faits, il s'ouvre encore pour nous une carrière de progrès nouveaux, dans l'âge même du repos; la période de nos vieux jours est encore celle d'une éducation, et de quelle éducation! Car à quelle destination elle doit nous conduire! quelques ressources lui manquent, sans doute : si elle rencontre quelques obstacles qui lui sont propres, si elle a à se défendre de la lassitude, de l'abattement, de la timidité, de l'inertie, d'un asservissement fâcheux aux habitudes contractées, peut-être aussi d'une secrète disposition à la défiance; d'un autre côté, la vieillesse a moins d'ennemis à combattre; elle a de nombreux et puissans secours; elle recueille tous les fruits de cette expérience de la vie, qui, bien interrogée, n'est autre chose qu'un grand enseignement de la vertu; elle

respire une atmosphère de calme et de sérénité. Cette éducation qu'elle peut encore se donner à elle-même consistera en deux points principaux : à chercher et à saisir tous les moyens d'entretenir l'activité morale, et à se rapprocher des autres hommes par la condescendance et la bonté. De la sorte, l'énergie de la volonté sera soutenue, pendant que les affections viendront chaque jour se ranimer. Ces deux conseils, au reste, sont étroitement liés entre eux : car la sphère d'activité qui reste ouverte à un vieillard est surtout celle qui a pour objet de répandre des bienfaits sur les autres hommes. Oh ! qu'elle ne se plaigne point de son inutilité prétendue ! Y. a-t-il une puissance plus réellement bienfaisante, que celle qui lui fut départie ? La bonté devient en elle plus aimable, plus touchante ; l'attendrissement se mêle à la vénération qu'elle inspire ; les paroles qu'elle nous adresse sont augustes et tendres comme des adieux. Voyez toutes les merveilles que sait encore produire cette bonté des vieillards ! Ce sont les fleurs de l'automne qui naissent en abondance sous leurs pas ; ils ne sont occupés qu'à prévoir pour ceux qu'ils chérissent ; on dirait qu'ils ne possèdent plus que pour donner ; cette générosité qui les anime, se hâte de répandre les dons, comme craignant de n'en avoir plus le temps ; cette générosité est bien plus entière, bien plus absolue : car, dans le commerce des bienfaits, elle ne peut

plus porter aucun esprit de retour; et quels intérêts réels sur la terre subsistent en effet pour la vieillesse, si ce ne sont ceux que la bonté vient lui composer? Enfin, quel prix inestimable dans ses dons! N'est-ce pas elle qui est appelée à répandre parmi les hommes les plus vrais et les plus utiles des bienfaits, savoir: les exemples et les conseils! La vieillesse est une magistrature instituée dans l'ordre de la nature, par la providence elle-même; elle ennoblit, consacre, purifie celui qui l'exerce dignement; on s'améliore toujours soi-même lorsqu'on travaille à l'amélioration des autres. Mais, pour remplir cette mission, la vieillesse doit être accessible; elle doit apprendre le langage de ceux qu'elle est appelée à instruire, pour pouvoir s'en faire entendre; par un heureux retour, elle se ranimera, s'attendrira, dans leur commerce. N'est-ce pas ce que lui annonce ce secret instinct qui la conduit vers l'enfance? Elle se complaît auprès de l'enfance, parce que c'est l'enfance surtout qui a besoin de recueillir, sous sa protection, ces leçons que ne donnent point les livres, et de se former auprès d'elle aux habitudes du respect; elle se complaît à retrouver, dans l'enfance, l'image de ces vrais biens que le temps n'altère pas, et que l'expérience de la vie fait toujours mieux apprécier; de ces biens dont la candeur est l'emblème, dont l'innocence est le gage. On dirait que cet aimable rapprochement, opéré par la bonté en-

tre la vieillesse et l'enfance, est comme une sorte de bénédiction donnée à ceux qui entrent dans la vie terrestre, par ceux qui sont près de la quitter.

Il y a pour les femmes une différence bien moins sensible que pour les hommes, entre l'adolescence et la maturité morale : aussi atteignent-elles bien plus tôt leur maturité relative, et conservent-elles bien mieux tous les dons de leur adolescence. L'amour du bien semble prévaloir chez elles, comme l'empire de soi chez les hommes : elles ont tous les avantages qui sont dus à la prééminence de cette belle puissance, comme elles sont exposées aux dangers qui naissent de la rupture de l'équilibre moral. Par suite de cette prééminence elle-même, elles ont le privilège d'être, à chaque instant, appelées à l'exercice du dévoûment : aussi ont-elles été éminemment douées du pouvoir d'aimer et de celui de s'oublier elles-mêmes. Elles ont le bonheur de pouvoir porter, dans l'accomplissement de chaque devoir, une affection privée; tous les devoirs sont pour elles spéciaux, personnifiés. Elles ont le bonheur aussi d'avoir à remplir des vertus plus obscures et en même temps plus continues. La carrière du perfectionnement semble se circonscrire pour elles dans des limites plus rapprochées : aussi avancent-elles bien plus loin que les hommes dans cette carrière, et y avancent-elles plus généralement. Leur nature semble s'agrandir et s'élever à mesure que des cir-

constances plus difficiles viennent demander davantage à la générosité de leur désintéressement, à mesure qu'il s'offre à elles une plus large occasion d'aimer et de prouver combien elles aiment. L'immolation leur est-elle demandée? elles triomphent. Cet exemple nous ramène, d'une manière sensible, à une vérité fondamentale et bien nécessaire à concevoir : c'est que le perfectionnement est relatif pour chaque individu. Rien ne diffère davantage que la carrière de perfectionnement ouverte aux deux sexes, quoique le but général et absolu soit commun à l'un et à l'autre. Il semble que la vocation de l'un soit de diriger vers la vie morale toutes les puissances de la vie affective, comme celle de l'autre d'y diriger toutes les puissances de la vie intellectuelle; que le privilège de l'un soit le dévoûment, comme la force celui de l'autre, afin qu'échangeant entre eux les sentimens et les lumières, se protégeant réciproquement par la tendresse et le courage, ils viennent se réunir dans cette vie bienfaisante et religieuse, qui est la vraie activité et le parfait amour. Aussi, la principale éducation de l'un des deux sexes a-t-elle pour objet la pureté du cœur, qui est l'égide des sentimens; et celle de l'autre, la raison, qui est celle de la force, parce qu'elle est le principe de l'autorité sur soi-même.

CHAPITRE X.

COMMENT LE PERFECTIONNEMENT INTELLECTUEL PEUT CONCOURIR AU PERFECTIONNEMENT MORAL.

Lorsqu'on traite du perfectionnement intellectuel, surtout dans ses rapports avec le perfectionnement moral, il faut bien distinguer, dans la culture de l'esprit, deux choses que l'on est trop accoutumé à confondre : les progrès qui consistent dans l'acquisition des lumières, et ceux qui consistent dans le développement des facultés. Faute d'avoir donné assez d'attention à cette distinction essentielle, on a souvent embrouillé des questions importantes, on y a jeté de graves erreurs.

Ce n'est pas qu'il n'y ait une liaison naturelle entre ces deux ordres de progrès intellectuels; car les facultés de l'entendement ne se développant que par l'exercice, leur culture profite par l'acquisition des lumières : d'un autre côté, à mesure que les facultés de l'entendement sont mieux cultivées, les lumières sont plus facilement ob-

Digitized by Google

tenues, mieux conservées, mieux appliquées. Mais ces deux genres de progrès ne marchent pas toujours dans un constant accord, et chacun d'eux n'exerce pas une influence semblable sur les mœurs et le caractère. La raison elle-même ne devient pas toujours plus sage par cela seul que l'esprit est plus éclairé; il faut aussi que l'instruction acquise soit en rapport avec les notions que l'on possédait déjà, avec les applications qu'on se propose de faire; des connaissances incomplètes, incohérentes, peuvent être, pour la raison, un fardeau embarrassant, et même une cause d'erreur, lorsqu'elle veut en faire usage : le mérite et l'utilité des connaissances dépendent de leur coordination et de leur opportunité. De même aussi, toute acquisition de lumières ne saurait être indifféremment profitable au caractère; celles-là seules lui profitent qui peuvent entrer dans l'étude de l'art de notre amélioration, et qui se trouvent en rapport avec notre condition et la destination qui nous est marquée; il y a quelquefois une ignorance salutaire qui protège notre bonheur, en nous préservant des desirs indiscrets et des ambitions trompeuses. Il est des vérités dont on peut abuser, qui peuvent devenir entre nos mains des instrumens nuisibles, parce que nous n'aurons pas toutes les données que l'expérience devait fournir pour leur emploi, ou parce que nous ne serons pas placés dans la situation favorable pour les appliquer, ou

enfin parce que nous n'aurons pas encore nous-mêmes les dispositions, les qualités, les forces nécessaires pour bien manier en effet un instrument dont l'usage est beaucoup plus difficile qu'on ne pense. Par cela même que les connaissances sont un moyen, elles se prêtent, dans la vie active, à tous les genres d'effets, et peuvent servir au mal comme au bien. Ce ne sont jamais les lumières qui ont tort; le tort est à la maladresse, à l'imprudence et surtout à l'aveuglement de la vanité qui, du sein même de l'aliment, ferait sortir un poison.

Il en est autrement de l'influence qu'exercent les facultés intellectuelles sur les facultés morales. Chacune des premières exerce directement une influence propice sur les secondes; aussi longtemps que les premières conservent entre elles, dans leur développement, une juste harmonie, cette influence continue à être bienfaisante; elle commence seulement à être nuisible lorsque, l'équilibre des facultés de l'esprit étant trop sensiblement rompu, l'une d'entre elles usurpe un empire presque exclusif; en d'autres termes : le perfectionnement intellectuel est toujours par lui-même favorable au perfectionnement moral. Loin de nous l'idée de prétendre que le premier puisse suppléer au second! Celui-là ne fait qu'imposer, au contraire, un plus grand besoin et un plus grand devoir de travailler à celui-ci, pour entretenir

constamment l'harmonie des deux systèmes. Nous n'avons garde non plus de dire que l'un conduise nécessairement à l'autre. Nous voulons seulement faire remarquer que le perfectionnement de l'esprit fournit, pour l'amélioration morale, de précieux secours, mais des secours qu'il nous reste à faire valoir dans l'éducation de nous-mêmes: de là dérive un régime de soins que doit observer dans la culture de son esprit, celui qui tend à ce noble but de la destinée humaine.

Déjà, en général, la culture de l'esprit, lorsqu'elle est bien dirigée, tend par elle-même à nourrir le sentiment de ce qui est noble, pur et distingué; elle ramène sans cesse à ce vrai qui est l'essence du bon, à ce beau qui en est la splendeur suivant la juste expression de Platon; elle doit faire naître un besoin, un pressentiment, un avant-goût de la vertu; elle viendra en nourrir l'amour lorsque cette flamme sacrée aura pénétré dans le cœur; elle rendra sa pratique plus facile et plus douce, elle y attachera par des liens plus constans. Le sentiment du vrai et du bon étant de sa nature essentiellement désintéressé, dispose l'âme aux mouvemens généreux, et la prépare ainsi aux actes du dévoûment (1). Consultons notre

(1) On remarquera ici un exemple de l'utilité que la morale peut retirer de l'alliance des doctrines théoriques avec les conseils pratiques, et qui tend ainsi à justifier avec le plan de

propre témoignage dans ces momens de recueillement paisible où livrés à la recherche des trésors de l'intelligence, parvenus à les saisir, nous en goûtons la pleine jouissance, et lorsque, en marchant sur les traces du génie, recueillant ses leçons, une vérité nouvelle, une conception sublime viennent captiver notre esprit! Combien alors, elles sont loin de nous, les régions agitées par le souffle des passions, ou desséchées par l'avide personnalité! N'y a-t-il pas dans la conviction profonde produite par le vrai, dans l'émotion excitée par le beau, une puissance secrète qui nous rend plus capables de sentir ce qui est honnête, juste, louable, conforme à l'ordre moral? Si alors nos regards viennent à rencontrer les autres hommes, ne les salueront-ils pas avec une bienveillance plus profonde et plus animée? Si l'occasion de faire une bonne action nous est présentée dans un tel moment, ne sera-t-elle pas acceptée d'une manière plus naturelle et plus empressée? Il y a dans le vrai un caractère grave qui dispose au respect; dans le beau, un caractère aimable qui attendrit. Les actes de l'approbation et de l'estime fortifient l'âme, la reposent; l'admiration élève, épure, épa-

cet écrit, l'opinion émise dans l'avant-propos. Les maximes pratiques qui sont exposées ici reposent essentiellement sur les doctrines exposées aux chapitres 7 et 8 du livre premier. Les moralistes qui prétendent fonder le sentiment du beau sur l'utilité seraient conduits à d'autres conséquences.

nouit le cœur. Toutefois, pour tirer des exercices de l'esprit ces salutaires influences, il faut que nos facultés y soient dirigées en effet de manière à nourrir l'amour du vrai et du beau, et trop souvent, il faut l'avouer, nous abusons au contraire de ces dons de telle sorte que l'esprit vient corrompre le cœur, ou du moins le dessécher.

De même qu'il y a dans le monde certains esprits plaisans, qui découvrent une matière à la gaîté dans les choses les plus sérieuses, et qui du sublime lui-même font sortir le burlesque, parce qu'ils ont un talent naturel à travestir les objets, à saisir un genre de contraste qui fait passer de ce qu'il y a de plus distingué à ce qu'il y a de plus vulgaire; il y a aussi certains esprits enclins à dénaturer d'une manière plus grave les choses relevées, par l'aspect sous lequel ils les envisagent et les présentent; ils sont doués d'un talent malheureux pour réduire ce qui est grand aux dimensions les plus mesquines; c'est encore le même art que celui des bouffons, mais exercé d'une manière triste et sombre, quoique ses auteurs cherchent ordinairement à l'animer d'une gaîté fausse et cruelle par l'emploi du ridicule : esprits prompts, subtils, dont le mouvement naturel est, non de monter, mais de descendre; de s'emparer, non de l'essence des choses, mais de leurs moindres accessoires. Dans un majestueux ensemble,

ils découvriront un point inaperçu; ils le mettront en évidence par un trait rapide, le grossiront par la surprise; ils rompront ainsi l'harmonie du tout. Le champ de la morale sera surtout exposé à leurs dévastations, parce que tout y étant grand et majestueux il y a plus à dégrader. Ils prendront leurs armes dans l'histoire générale et privée, dans l'expérience du monde, parce qu'en effet la vertu n'est jamais pratiquée sur la terre d'une manière complète, et que dans les caractères où elle établit son règne il reste toujours quelque imperfection et quelque désaccord dont le besoin du dénigrement peut tirer avantage. La noble attitude de la simplicité, le mouvement de la générosité et de la confiance exciteront en eux un dédaigneux sourire; les maximes des sages seront pour eux de vaines abstractions, les moindres faiblesses des grands hommes un sujet de triomphe. Peut-être obtiendront-ils quelques applaudissemens frivoles et vulgaires; n'en est-il pas pour les saltimbanques? Les hommes légers trouveront en eux le piquant de la variété, le charme des contrastes, la nouveauté; car y a-t-il rien de plus neuf que de voir renverser des vérités éternelles? Le vulgaire aime à voir détrôner comme les enfans aiment à voir détruire. D'ailleurs, sans se l'avouer, plus d'un spectateur ne sera point fâché de voir ainsi déconsidérer des modèles dont il n'a pas le courage de s'approcher, et qui humiliaient son

amour-propre, en condamnant sa lâcheté. Ce fléau se produirait surtout dans les états de société où les jouissances de l'esprit seraient devenues un jeu plus qu'une occupation, où elles viendraient s'associer à la frivolité des mœurs, où les esprits énervés par l'abus du plaisir, fatigués par la satiété et le dégoût, incapables de l'énergie qui aspire aux grandes choses, mais tourmentés encore d'une activité inquiète, en cherchant la nouveauté, voudraient l'obtenir sans efforts; où l'extrême complication des relations sociales et le frottement continuel des individus favoriseraient le jeu, assureraient le succès de ces observations fines et rapides, qui saisissent les nuances les plus fugitives dans les choses, les situations et les caractères.

Observez comment la nature, dans ses vastes ateliers, procède à cette foule de transformations successives qu'elle fait subir aux substances organisées, comment sans cesse elle dissout pour combiner; détruit pour revivifier! Telle est l'image des procédés auxquels est appelé l'esprit humain. Comme on ne connaît bien un tout qu'en examinant ses diverses parties, le travail de la décomposition doit préluder aux opérations intellectuelles; mais jusqu'alors, l'opération n'est encore qu'ébauchée; il reste à la compléter par des recompositions nouvelles; si l'on s'arrête à ce point, on n'a produit encore que des dissections; les ob-

jets restent dépourvus de chaleur, de mouvement et de vie. Si donc, en exerçant l'activité de notre intelligence, nous laissons trop exclusivement prévaloir les habitudes d'une analyse dissolvante, nous pourrons acquérir sans doute une grande pénétration; mais cette pénétration pourra dégénérer en subtilité; mais l'esprit pourra perdre une portion de son nerf et de sa vigueur; il pourra devenir moins capable de ranimer, par des combinaisons nouvelles, les objets de ses méditations: cette disposition, en multipliant les doutes, laissera moins de ressources pour s'en affranchir, parce qu'elle sera plus propre à faire naître les problèmes, qu'à fournir les moyens de les résoudre. Une telle direction, imprimée aux facultés intellectuelles, réagira à son tour sur les facultés morales; elle contribuera à porter l'incertitude dans les résolutions, la sécheresse dans le cœur. Si c'est à un écart semblable dans le régime de l'intelligence qu'on veut donner le nom d'*esprit philosophique*, il n'est pas douteux qu'on ne doive redouter l'influence de l'esprit philosophique sur le perfectionnement moral. Mais pourquoi décorer d'un titre semblable ce qui n'est point le véritable esprit des procédés philosophiques? Celui-ci ne laisse point les opérations ébauchées et incomplètes; ses analyses ne sont que des préparations; il ne sépare que pour réunir; il ne détruit point; il transforme, il renouvelle.

En général, celles des habitudes de l'esprit qui deviennent préjudiciables au caractère, par l'influence qu'elles exercent sur lui, sont précisément celles qui, par suite de quelques abus et de quelque déviation, seraient réellement nuisibles à l'intelligence elle-même, quoique en lui apportant peut-être quelque exubérance de capacité spéciale.

Il arrive même que cette attention investigatrice, qui est l'œil de l'entendement, en se dirigeant, avec une ardeur et une persévérance trop exclusives, sur le théâtre des phénomènes extérieurs, oublie l'usage de ces exercices réfléchis par lesquels elle devrait pénétrer dans notre propre intérieur; alors, non-seulement, avec beaucoup de science, on peut rester fort peu avancé dans la connaissance de soi-même; mais le défaut de vigilance intérieure peut laisser facilement introduire l'anarchie dans le cœur : alors la culture des facultés morales languira dans son principe; ce ne sera point la distraction du monde et des plaisirs; ce sera une autre distraction moins funeste, sans doute, mais qui, empêchant d'habiter avec soi-même, privera des abondantes richesses qu'on devait puiser dans ce commerce.

Mais l'inaction et la torpeur des facultés intellectuelles, leur divagation, n'ont-elles donc pas aussi des influences délétères? N'agissent-elles pas sur le caractère d'une manière encore plus di-

recte? La triste insensibilité n'est-elle pas souvent la suite de la dissipation de l'esprit? Combien de fois nos fautes, aussi bien que nos erreurs, sont nées de l'inattention, et pourraient être définies une distraction de l'âme! La vertu est bien plus négligée, méconnue, oubliée, qu'ouvertement violée. Certes, plus l'esprit aura d'élévation et d'étendue, mieux il appréciera ces vastes rapports par lesquels les vérités morales se coordonnent entre elles, se lient à la destinée humaine, à la prospérité sociale et au bonheur individuel. La science de la vertu est donc l'héritage des grandes intelligences. Donnons à nos facultés intellectuelles l'éducation qu'elles sollicitent elles-mêmes, et alors, loin d'avoir rien à craindre de leurs progrès, nous les emploierons à notre amélioration! exerçons-les sur des notions complètes, justes, solides; accoutumons-les à suivre des voies droites et régulières, à demeurer fidèles à la nature! surtout, que, dans ces nobles travaux de l'intelligence, nous soyons toujours animés par des motifs qui en soient dignes! que le vrai, le bon, soient invoqués avec sincérité, et, par conséquent, recherchés pour eux-mêmes! Gardons-nous d'en faire une proie pour les avidités de notre égoïsme! Gardons-nous d'étouffer sous des intentions vénales ces heureuses émanations qui devaient arriver jusqu'à nous; et ne considérons jamais le vrai et le beau que comme une propriété

commune de l'humanité tout entière; que les succès obtenus dans leur recherche soient, non un instrument pour nos prétentions, mais un moyen de répandre au-dehors des bienfaits du plus haut prix

Les philosophes n'ont pas cessé d'accuser l'imagination comme l'irréconciliable ennemie de notre raison, de notre moralité, de notre bonheur; ils ont vu en elle la source des prestiges qui nous égarent, des vaines ambitions qui nous exaltent, de tous les troubles qui s'élèvent dans notre cœur. Ces accusations ne sont, à quelques égards, que trop justes et peut-être ne sont-elles pas épuisées. Les désordres de l'imagination peuvent altérer en mille manières les notions du bien, les couvrir d'un épais nuage, et porter de la sorte une atteinte funeste au culte dont elles étaient l'objet : l'imagination n'étant appelée qu'à remplir des fonctions subordonnées, un rôle d'obéissance, si elle reste abandonnée à elle-même, l'ordre des choses est renversé, et l'empire de soi en est inévitablement affaibli. Aussi remarque-t-on que l'abus de l'imagination amollit le caractère, ressuscite avec une vivacité nouvelle ces impressions sensibles qui, de leur nature, sont toutes passives. Il fournit un aliment abondant aux passions; il trouble la paix, ce principe de la vraie force : il substitue de molles et fugitives peintures à la solide substance des réalités : il prête le faux et

pernicieux secours des illusions à l'âme qui, au milieu des épreuves, était appelée à se fortifier par la résistance; il lui déguise le combat, pour la dispenser de vaincre : il promène dans le vague des rêveries l'homme destiné à accomplir des actions sérieuses dans un monde positif, ne lui offre que des objets mobiles, légers, soumis à son bon plaisir; et transformant son existence en un vain jeu, le gouvernement de lui-même en une sorte d'anarchie, il laisse un libre cours à tous les écarts de l'indépendance. Il y a dans les exercices de l'imagination quelque chose de voluptueux qui assoupit l'âme : elle respire et elle sent avec une extrême vivacité; mais c'est comme dans un songe. En un mot, cette faculté capricieuse résiste de mille manières aux règles inflexibles et austères du juste; avec le désordre des idées, elle tend à faire naître celui des sentimens. Parmi les divers genres d'illusions dont les écarts de l'imagination peuvent être la source, il en est un qui demande d'autant plus à être signalé, dans l'intérêt de notre amélioration morale, que les pièges qu'il nous tend sont plus subtils, et qu'il peut surprendre les âmes les plus honnêtes ; ce sont les illusions qui nous égarent dans la connaissance de nous-mêmes, celles qui nous trompent sur nos propres sentimens, sur la réalité et la force de notre attachement à la vertu : ces illusions, nous berçant par des jouissances purement spéculatives, nous

exaltent pour les images d'une perfection idéale qui charme notre esprit, sans s'emparer de notre âme, sans gouverner notre caractère, sans s'imprimer dans notre vie; elles nous composent ainsi une sorte de moralité artificielle et trompeuse; elles convertissent la vertu en une sorte de poésie délicieuse; mais elles la relèguent dans les nuages, et lui ravissent cet empire positif, obscur, profond, qu'elle doit exercer sur nos sentimens, nos actions; comme si la vertu devait être la récréation, la décoration, et non la règle de notre existence. Si la sagesse procède en faisant sortir des objets sensibles les notions morales, l'imagination, procédant par une voie contraire, fait rentrer les notions morales, comme toutes les conceptions abstraites, sous le voile des figures sensibles. Défendons-nous donc du penchant trop ordinaire aujourd'hui, à considérer les sujets qui se rattachent aux plus graves destinées de l'homme, sous cet aspect qu'on appelle leur *côté poétique!* on s'expose ainsi à faire prévaloir ces accords superficiels qui charment l'imagination, sur les sévères harmonies du devoir, à prendre l'élégance des formes pour la bonté réelle, la grâce pour la vérité, le symbole pour la chose; on introduit dans le culte sain et épuré de la vertu une sorte de superstition et d'idolâtrie.

Mais, après avoir accablé l'imagination des plus graves reproches, la philosophie n'eût-elle pas dû

être plus juste envers cette brillante faculté de l'intelligence? La morale elle-même n'eût-elle pas dû mieux reconnaître tous les services qu'elle en peut recevoir? Renfermée dans ses fonctions légitimes, dirigée à sa vraie destination, cette faculté ne doit-elle pas, comme toutes les autres, apporter de nombreux tributs au perfectionnement de notre caractère? Quelle est donc la puissance qui nous met en possession de l'avenir, celle qui nous transporte à toutes les distances, celle qui nous fait concevoir les objets invisibles à nos sens, celle qui nous introduit dans la région du possible, celle qui soutient ainsi nos forces par l'espérance, qui étend la sphère étroite de notre existence au-delà des limites du présent? Ne servît-elle qu'à renouveler les sources de la sensibilité, ne viendrait-elle pas ainsi féconder les champs de la vertu? Ne fît-elle que récréer et embellir par des jouissances innocentes et pures notre vie intérieure, en cela encore, elle restaurerait nos forces. Ne fît-elle que nous attacher à la contemplation de la nature, elle nous conduirait, par cela seul, à une grande et instructive école. Ne laissons pas notre vertu s'évaporer en une vaine et fantastique poésie! mais permettons à la poésie de venir se mettre au service de la vertu! Qu'elle rapproche de nous ce divin modèle! qu'elle prête et son éloquence et ses grâces à la voix austère du devoir! Cette poésie toute morale, messagère

du bien, la providence ne l'a-t-elle pas fait apparaître de toutes parts sur le théâtre de ses œuvres? elle respire dans toutes les scènes de la nature, si nous savons les considérer, non du seul œil du corps, mais de l'œil attentif et recueilli de l'âme; elle retentit dans l'hymne que célèbrent à l'envi toutes les créatures; elle emprunte sa majesté aux phénomènes célestes, des expressions variées et gracieuses aux paysages, aux simples fleurs. Elle respire dans les chants de l'homme, quand, digne interprète de ce concert universel, il restitue lui-même l'image de la vertu à ces scènes qui semblent l'invoquer et s'animer par sa présence; dans les monumens élevés à la mémoire des grands hommes et au souvenir des actions généreuses; dans les solennités publiques, lorsqu'elles sont comme une fête auguste, consacré par la société humaine à honorer ce qui mérite ses respects, et à resserrer les liens qui unissent ses membres; dans l'appareil imposant et simple qui environne les magistrats et décore le temple des lois. C'est elle qui lève l'étendard à la vue duquel le patriotisme se rallie; c'est elle qui cueille la palme décernée au héros; c'est elle qui compose tous les attributs de la gloire. Qu'ils s'avancent donc autour de l'image sainte de la vertu, tous ces arts créateurs qui font l'orgueil et les délices de la terre! Qu'ils viennent former son cortège! Qu'ils lui offrent leur encens le plus pur! Qu'ils saluent cette bien-

faitrice du monde! Qu'ils annoncent sa présence aux hommes, et qu'eux-mêmes, transportés, en la contemplant, d'un enthousiasme plus sûr et plus vrai que celui qu'ils puisaient dans des sentimens terrestres, se rendent dignes de recevoir d'elle un ordre de beautés immortelles!

Voilà la vraie vocation de l'imagination, l'esprit dans lequel elle doit être cultivée, exercée; dans lequel ses productions doivent être conçues, goûtées; et alors elle apportera à notre âme, dans sa coupe brillante, non de funestes poisons, mais de doux et salutaires breuvages.

Siégeant au faîte de toutes les facultés intellectuelles, la raison, arbitre, régulatrice, modératrice suprême, assigne à chacune son département, ses fonctions, ses limites. Ses attributs à elle-même consistent dans cette haute prérogative, dans l'empire qui a été accordé à l'intelligence sur elle-même : armée de la méthode, elle classe, coordonne, distribue; armée du jugement et s'appuyant sur le bon sens, elle pèse, décide : l'ordre, la vérité, voilà son domaine. C'est à elle qu'est commis le soin de notre perfectionnement intellectuel, puisqu'elle est chargée d'obtenir l'harmonie générale. Son énergie doit s'accroître toujours en proportion du développement des facultés qui lui sont subordonnées. Ici, du moins, aucune influence funeste ne sera à redouter; toutes les influences seront salutaires. Si la raison n'est

point la vertu même, comme l'ont prétendu quelques sages, elle en est du moins la sœur; elles ont la même physionomie, le même langage; elles reconnaissent les mêmes autorités; elles obéissent aux mêmes règles; elles suivent en mille choses les mêmes voies; elles se tendent incessamment la main l'une à l'autre; elles sont d'intelligence entre elles; elles se communiquent, se concertent à chaque instant. Les habitudes d'ordre et de régularité établies dans les idées se communiquent d'une manière insensible aux sentimens et au système entier de la vie : la sérénité de l'esprit favorise la paix de l'âme. L'erreur, quoi qu'on en dise, n'est jamais bonne à rien. Voyez ce que devient la morale, lorsque par une alliance adultère elle se trouve confondue avec l'erreur! Voyez ce que devient la vertu la plus sincère accompagnée d'un esprit faux? Non-seulement les forces qui nous avaient été données pour faire le bien se dissipent alors en applications stériles, mais, employées au hasard, elles se dirigent souvent contre le but lui-même; elles servent à tourmenter et les autres et nous-mêmes sous les plus honorables prétextes. Il y a plus encore : les fausses associations d'idées qui nous imposent au nom de la morale des devoirs imaginaires, tendent souvent par une conséquence inévitable à altérer au fond de notre âme la pureté du sentiment qui s'attache aux devoirs véritables; car il ne se présente que de

trop fréquentes occasions où les préceptes conventionnels et factices se trouvent aux prises avec les règles immédiatement dictées par la voix de la conscience. De cette lutte naîtront du moins des perplexités qui affaibliront l'autorité de la conscience, si toutefois elle n'est pas même étouffée, si l'empire de l'habitude ne prévaut pas, ce qui n'arrivera que trop souvent, par cela seul que l'habitude est une force aveugle et mécanique. Interrogez le fils de la veuve immolée sur les côtes du Malabar, ce fils auquel un devoir factice prescrit de solliciter l'ordre pour le sacrifice de sa mère, de porter lui-même la torche au pied du bûcher! Descendez au fond de son cœur, et voyez s'il est possible que ce devoir prétendu ait laissé subsister en lui la piété filiale dans son intégrité primitive! Dès que vous déplacez le point de vue vous multipliez à l'infini les fausses conséquences, et d'une erreur germeront mille erreurs imprévues que vous ne serez plus à temps de détruire. Ne craignez rien de la vérité dès qu'elle est à sa place! eh! si elle était hors de sa place ne cesserait-elle pas d'être la vérité? La morale ne redoute pas les investigations profondes dès qu'elles sont complètes; elle redoute les vues superficielles et frivoles. Le bon sens est l'ami, le gardien de la vertu; il protége la rectitude des intentions et le calme du cœur; il fortifie l'âme par la plénitude de la conviction. Le commerce de la vérité entretient

la sécurité, la confiance, la constance, la solidité des résolutions et la dignité du caractère.

Lorsque l'on est devenu capable de bien gouverner son esprit, n'est-on pas devenu plus capable aussi de bien diriger les mouvemens de son cœur? N'a-t-on pas plus de moyens pour avancer dans la connaissance de soi-même, et, par conséquent, pour exercer sur soi-même l'empire moral? On remarque cependant que les hommes livrés à une vie d'études sont, en général, exposés à la faiblesse du caractère. Mais ce n'est point au développement qu'ont reçu chez eux les facultés intellectuelles, qu'il faut attribuer un effet semblable; c'est au défaut d'équilibre entre ce système de facultés et celles qui appartiennent à la volonté : ils n'ont pas assez d'occasions de vouloir et d'agir, précisément parce qu'il n'y a pas pour eux de vie extérieure. En desirant donc pour eux ce régime des affections domestiques, qui maintiendra l'harmonie des facultés du cœur avec celles de l'intelligence, nous desirerons aussi pour eux qu'ils puissent se créer quelques exercices actifs, et surtout les rendre utiles aux autres hommes : plus les occupations ordinaires de l'esprit auront de généralité dans l'objet de l'étude, plus il deviendra nécessaire que cette vie bienfaisante au-dehors particularise l'objet de son activité, et s'individualise sur les personnes.

CHAPITRE XI ET DERNIER.

LA RELIGION CONSIDÉRÉE COMME LA GRANDE ÉDUCATION DE L'HUMANITÉ.

Si toutes les facultés morales de l'homme aspirent à la religion, la religion, en se rendant à leur vœu, vient à son tour leur apporter la plus favorable culture.

La providence a voulu que, pour la grande universalité des hommes, le sentiment religieux placé par elle dans leur cœur, n'attendît pour éclore que l'apparition de cette pensée si simple dans sa sublimité, qui lui révèle le bienfaiteur suprême. Ce sentiment se déploie alors d'une manière aussi naturelle que l'amour filial dans le cœur de l'enfant, dès qu'il connaît son père. Fortifié, éclairé chaque jour par l'expérience et la réflexion, il germera au sein de la conscience, comme dans son sol natal; il expliquera, fécondera, achevera tout ce qu'il y a de moral dans

Digitized by Google

l'homme. Sans lui, la créature intelligente n'est plus qu'un être avorté : on dirait un fruit qui tombe détaché de l'arbre universel de la création, comme n'ayant pu atteindre à sa maturité.

A l'origine de la civilisation, on voit la religion se montrer comme la première institutrice des sociétés humaines : elle y est la mère des arts, des sciences, des mœurs et des lois elles-mêmes : à mesure que la civilisation se perfectionne, elle apporte une lumière toujours plus vive; se renfermant dans les applications relatives à la morale et au bonheur, elle en devient plus bienfaisante, plus grande et plus pure. De même, elle commence à verser dans le cœur du jeune enfant les premiers enseignemens de ce qui est juste et bon; c'est elle qui lui fait goûter le sentiment du devoir : après avoir accompagné l'homme dans toutes les épreuves de la vie, elle lui apporte de nouvelles forces et de nouvelles perspectives, lorsque ses organes s'affaiblissent et que les choses terrestres s'évanouissent pour lui. Jamais elle n'apparaît plus touchante et plus auguste, que lorsqu'elle vient éclairer de ses divins rayons l'aurore ou le déclin du jour de notre vie : la religion est l'alpha et l'oméga de notre destinée; elle est la sagesse de l'enfance et la jeunesse des vieillards. Si donc la carrière que l'homme parcourt ici-bas n'est, ainsi que nous l'avons reconnu, qu'une grande et continuelle préparation, il est remarquable que la religion en

embrasse aussi le cours tout entier pour contribuer à cette longue éducation. Et remarquez qu'elle renferme à-la-fois toutes les conditions nécessaires pour rendre cette éducation aussi complète et aussi fructueuse qu'il est possible! Bien différente de celle que donnent nos pédagogues, cette éducation s'adresse aux facultés les plus intimes de l'âme, les nourrit, les développe en même temps qu'elle en règle l'exercice; elle les cultive toutes à-la-fois, elle les cultive dans un harmonieux accord; elles les dirige incessamment vers les applications pratiques; surtout, c'est à leur principe vital qu'elle s'adresse pour leur donner le plus haut degré de pureté et d'énergie. Le sentiment religieux, le sentiment qui s'exprime par l'adoration, renferme à-la-fois l'amour, le respect, la soumission, la gratitude et la confiance; il est le culte rendu à la puissance, à la sagesse, à la bonté infinie, à l'infinie justice : il n'est donc pas un sentiment moral dont il ne s'empare, dont il ne fortifie les principes, dont il n'étende la sphère. En même temps qu'il communique à l'âme une élévation singulière, il la rappelle sans cesse aussi à la simplicité et à la modestie; il la restaure en même temps qu'il l'attendrit; la modère en même temps qu'il l'anime; il associe à la défiance de soi-même le plus héroïque courage : et, comme il offre tout ensemble à la créature, et le modèle de cette perfection idéale vers laquelle il dirige les

plus nobles affections de son cœur, et les perspectives d'un avenir sans bornes, comme d'une vie meilleure, il l'excite sans cesse à un perfectionnement progressif, en même temps qu'il seconde puissamment, en mille manières, ses efforts, par le commerce qu'il établit entre elle et son éternel auteur.

C'est en aimant, qu'on apprend à aimer; c'est en aimant ce qui est vraiment digne d'être aimé, qu'on comprend l'amour. L'amour au sein de la religion a reconnu son essence, sa source originelle : il en découle sans cesse, vivant et ranimé d'une jeunesse nouvelle; il s'épure au foyer céleste: de là, il se répand sur toute la terre avec une abondante plénitude, il se multiplie, agit, féconde, embrase, éclaire. Si les rapports d'un moment, fondés sur la communauté d'intérêts si bornés, suffisent pour créer des affections si vives, que sera-ce des liens éternels qui embrassent tout ce qu'il y a de plus profond et de plus réel dans l'existence? Dans tous les êtres qui nous sont unis par la société ou par la nature, l'homme instruit par la religion reconnaît désormais un dépôt sacré qui fut confié par l'amour parfait et infini; la tige de la grande confraternité est découverte; l'humanité devient un lien de famille, une communauté d'avenir; il n'est plus d'inconnu, plus d'étranger pour celui qui lit sur le front de son frère les caractères imprimés par la main de Dieu

même. La piété d'une extrémité de la terre à l'autre devient la sainte et magnifique sympathie des cœurs. Et quel nom donner à ces affections, beau présent de la nature, si elles étaient dépouillées du sentiment religieux qui en est l'âme? Cœurs tendres, répondez! Seraient-elles un charme ou un poison? Serions-nous satisfaits ou trompés par elle? Que nous resterait-il à partager avec ceux que nous chérissons? Dans quelles pensées nous serait-il donné de nous entendre? Quelle serait la pauvreté de notre langage! avec quel tremblement nos regards viendraient se rencontrer dans cette rencontre si fugitive! Quel désespoir, perdus à jamais l'un pour l'autre, au jour des adieux! Serions-nous donc même ici-bas réellement l'un à l'autre? Nos âmes se seraient touchées en passant; elles ne se seraient point confondues. Tendresse conjugale, amour maternel, douce amitié, que vous resterait-il? Vous seriez déshérités de vos plus nobles jouissances, de toutes vos espérances! Pauvres enfans! c'est maintenant que vous deviendriez réellement orphelins! Oh! si la vie religieuse est retirée à l'humanité, quelle coupe recueillera tant de pleurs qui coulent sur la surface de la terre? Quelle urne contiendra tant de regrets? Quelle voix calmera tant d'alarmes? Où retrouverons-nous alors une patrie? Où sommes-nous désormais? Que devenons-nous? Quel est ce désert ténébreux où nous traînons nos pas,

ombres incertaines? Le temps n'a plus pour nous qu'un présent; toutes les issues sont fermées. Eloignez ce fragile cercueil qui renferme la commune dépouille! dispersez aux vents ces ossemens, cette froide poussière qu'une erreur grossière avait réunis! Ce n'est plus qu'un faux symbole, qui nous rappelle seulement ce qui fut et n'est plus et ne peut plus être, qui proteste vainement contre l'arrêt de l'éternel divorce. L'égoïsme a eu raison, seul il a été prudent : amour, bonheur, ces deux grands buts de l'homme ne sont plus que deux termes contradictoires et à jamais inconciliables entre eux. Qu'ils triomphent ensemble, l'égoïsme sensuel et l'irréligion! Une affreuse logique les a rendus la conséquence l'un de l'autre! Qu'ils triomphent! Les glaces, les ténèbres, le néant, sont leur empire.

L'égoïsme!... mais privé de la religion qu'est-ce que l'homme demeure pour lui-même? Que trouvera-t-il donc en lui à aimer, à soigner, à protéger? Quel est ce triste tête-à-tête, ce stérile monologue? Ah! rendez, rendez la religion à cette créature faible et inquiète! Alors elle pourra s'aimer justement, s'aimer vraiment elle-même, goûter quelque douceur, trouver quelque fruit dans cette affection solitaire; l'instinct qui la ramenait à elle-même sera légitimé et satisfait : isolée de la création entière, la voyant disparaître à ses yeux, tout lui resterait encore; il lui resterait l'infini,

objet de son culte, terme de ses espérances.

L'attraction universelle de l'insensible matière atteint complètement son but: elle entretient l'harmonie universelle de la nature visible. Le noble attrait des cœurs tromperait-il donc le sien? Ne les ferait-il graviter les uns vers les autres que pour qu'ils se repoussent à jamais? Serait-il le principe d'une désharmonie perpétuelle et générale dans la plus belle région de l'univers?

La religion provoque le sacrifice; le sacrifice a été la condition fondamentale et générale du culte dans tous les lieux et dans tous les temps. Sans prendre tant de peines à chercher l'explication de ce phénomène historique, n'est-ce point parce que l'amour, même à son insu, est le principe vital de la religion? On n'aime qu'en donnant: on n'aime d'autant plus qu'on immole davantage; aussi l'homme n'a-t-il trouvé rien d'assez précieux pour l'holocauste. Cet exercice d'immolation sera donc l'éducation de la générosité; et qu'en coûtera-t-il alors pour s'immoler à ses semblables, puisque c'est se donner à Dieu même? Le voilà le véritable holocauste que cherchait la piété et que la bonté signale.

La religion est une science, une science simple dans ses élémens, mais immense dans ses applications. N'est-ce pas éminemment à elle que s'applique la belle définition de Bacon? Car quelle plus grande *interprétation de la nature?* et la por-

tion de la nature qu'elle interprète le mieux est précisément celle qui nous touche de plus près, la plus essentielle à notre bonheur, la plus nécessaire à l'exercice de notre activité, celle qui seule nous est intime et propre : c'est notre destinée elle-même. Elle nous en dit même plus sur le moindre insecte et la moindre plante, que tout l'art du zoologiste et du botaniste : ceux-ci me montrent l'ouvrage; celle-là, l'auteur. La religion seule déroule la chaîne des causes, explique la notion de la cause; car il n'y a point de cause sans la cause première; or, la vraie science n'est que la théorie de la causalité. Quels exercices donneront à l'esprit des habitudes plus graves, plus sérieuses? Quelles conceptions donneront à ses idées une sphère plus vaste, le placeront dans un point de vue plus élevé? Quelles notions lui feront mieux comprendre l'ordre, ce grand instrument des opérations de l'esprit humain? Quelles influences l'introduiront mieux à la méditation, la rendront plus facile, plus douce, en même temps plus profonde? La religion est le flambeau de la vie intellectuelle; la religion est un enseignement intérieur; elle promène le regard de la réflexion sur tous les secrets de l'âme. La religion est l'étoile polaire du génie. Elle est l'anneau suprême des grandes coordinations, la haute révélation qui allie le visible à l'invisible, le connu à l'inconnu, l'univers à la pensée. Aussi, voyez la

poésie et les arts, lorsqu'ils tentent leur vol le plus hardi, lorsqu'ils veulent immortaliser leurs ouvrages, s'ils n'osent invoquer directement cette puissance céleste, faire du moins, dans leurs fictions, apparaître son ombre et quelques traits dérobés à son auguste image!

L'intelligence, privée de la religion, errait dans l'univers, exilée, solitaire, et comme perdue, n'apercevant que des surfaces où elle pouvait se réfléchir, mais nul foyer où elle pût se rallier: avec la religion, elle retrouve une patrie; sa lumière devient un rayon, au lieu d'être une simple et fugitive étincelle.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'éducation que donne la religion aux affections du cœur et aux puissances de l'esprit, c'est que, en les développant, elle les dirige avec sûreté, et par des voies franches et abrégées, vers le perfectionnement moral qui est leur propre tendance.

Il n'est pas un seul des devoirs prescrits par la morale naturelle, que la religion ne prescrive et n'ennoblisse en le consacrant; il n'est pas un seul des conseils de la sagesse et de la prudence qu'elle ne recommande, qu'elle n'élève à un plus haut degré de perfection, auquel elle ne prête un langage plus impérieux. Le code du bien reçoit d'elle une auguste promulgation; et, comme dans le fait, ce code avait été gravé dans nos cœurs par la divinité elle-même, la morale, éternelle comme

son auteur, se relève ainsi elle-même, dans son origine et son essence : la conséquence remonte à son principe, pour en recevoir une confirmation nouvelle; ce n'est plus seulement la loi, c'est le législateur lui-même qui apparaît, se devoile, déclare et sanctionne son œuvre dans le sanctuaire de la conscience.

L'intelligence des règles du devoir pouvait être obscure, difficile; tout s'éclaircit, se fixe, se simplifie; les règles prennent une forme. Les prescriptions du devoir pouvaient paraître sèches et arides, dans leur abstraction spéculative; elles s'animent, se personnifient, s'emparent des sentimens; elles deviennent vivantes, s'expriment dans le langage le plus éloquent. Voyez comment, par exemple, l'ordre général de la société s'offre à l'homme religieux sous son véritable aspect! Cet ordre se manifeste à lui comme une institution fondée par l'auteur même de toutes choses : la justice des lois devient l'expression de la justice éternelle; les pouvoirs légitimes, une délégation supérieure; la place qui lui est assignée à lui-même, une vocation : il accepte donc son sort, quel qu'il soit, et respire, parce qu'il sait à qui il obéit, parce qu'en obéissant il se confie.

L'homme n'est qu'un instrument; la religion nous le confirme; mais quel noble instrument il devient dans ses mains! Parmi tous les agens visibles, il devient le premier, parce que seul il

connaît le moteur invisible auquel il sert de levier, seul il s'associe à ses desseins par la puissance de la pensée. Si, en disposant de lui-même, il exerce un gouvernement, ce gouvernement suppose une autorité, un droit. Que les lui conféra? Cet empire de soi, que nous appelions une magistrature, nous l'appellerions maintenant presque un sacerdoce; car l'homme devient, à son propre égard, le ministre de Dieu même et le dispensateur de ses dons. Enfant émancipé, s'il se réjouit de sa liberté, c'est parce qu'il peut accomplir librement la volonté paternelle. Quel respect pour lui-même, investi qu'il se trouve de la dignité religieuse! Il pourra s'estimer sans orgueil, et, dans les rangs réputés les plus vils par les préjugés du monde, revendiquer les titres d'une noblesse que le monde ignore. Sa fierté sera d'autant plus modeste et plus bienveillante qu'elle est plus juste : que possède-t-il, si ce n'est les bienfaits du père commun? Et pourquoi les possède-t-il, si ce n'est pour les répandre? Le voilà affranchi de la tyrannie de l'opinion : que lui importe le jugement des frivoles spectateurs qui la dirigent? Il marche en la présence d'un témoin auguste, qui est la vérité même. Le voilà soulagé du poids de sa propre faiblesse. Quelle sécurité dans les périls! Quel calme dans la douleur! Environné qu'il est d'une protection toute puissante, appartenant à un monde meilleur, par des liens que rien ne

peut rompre, il ne s'épuisera point dans une aride résistance, il se réfugiera dans une résignation sereine et douce, née de la soumission et de la confiance. Au travers du nuage sombre que les peines de l'âme accumulent autour de lui, frappé dans toutes ses affections, il verra briller ce rayon lumineux qui, descendant du ciel, dissipe les sombres nuages du désespoir. L'homme religieux est le seul qui, délaissé de la terre entière, trouve encore un consolateur; qui, condamné à une souffrance sans terme, conserve encore un espoir. La terre a ses héros; la religion seule a ses martyrs.

La religion seule explique le terrible et profond mystère de la douleur, dans celles de ses atteintes qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Elle ne tarit point les larmes; mais elle les aide à couler. Vous qui connaissez en effet le secret d'une telle douleur, vous comprenez que c'est ainsi qu'elle soulage!

La religion seule laisse aux fautes humaines l'espoir indéfini du pardon, cet espoir que le monde leur refuse si souvent, que la conscience semble lui refuser quelquefois, cet espoir réparateur, indispensable cependant pour en guérir les blessures, pour les rendre profitables.

Non-seulement, et l'amour du bien et l'empire de soi trouvent ainsi directement, dans la religion, leur plus puissant auxiliaire, mais tous les moyens secondaires qui concourent à l'éducation de ces

deux grandes forces morales, en reçoivent aussi l'assistance la plus énergique. Ainsi les jouissances de la vertu ne sont plus seulement la satisfaction donnée par le témoignage de la conscience; elles sont les effusions d'une joie céleste : c'est la joie de la reconnaissance à laquelle il est permis de s'acquitter, la joie de l'amour qui peut s'exprimer et complaire. Ainsi, la prudence qui conseillait le devoir n'est plus seulement une sage prévoyance pour le bonheur de quelques instans, mais une dispensation profonde qui dispose pour un immense avenir. Ainsi, l'admiration qu'excitait l'idéal du bon n'est plus seulement l'enthousiasme pour une beauté abstraite et spéculative; elle est le culte de la bonté même, personnifiée et vivante, dont tout ce qui est bon et beau est l'émanation, le reflet et l'image. Ainsi, l'ordre qui se révèle dans les plans de la création, dans le double univers physique et moral, pénétrant en nous-mêmes, comme une vaste et constante mélodie, rétablit et maintient le concert de nos facultés. Ainsi, cette paix, le premier des biens, la première des forces du cœur et des lumières de l'esprit, la source de toute liberté intérieure, cette paix, élément vital dans lequel seul peut respirer la sagesse, acquiert une suavité inconnue; la créature mortelle, fatiguée, agitée en tant de manières par les orages des temps, se repose dans un commerce sublime avec celui que rien n'agite, parce

qu'en lui est l'infini, parce qu'en lui tout est immuable.

Il n'est pas jusqu'à l'ordre inférieur de nos facultés sensitives qui ne se réveille, ne se réhabilite, ne s'échappe de l'étroite enceinte de la vie animale, évoqué du tombeau de la matière par la voix auguste de la religion. La nature entière prend une âme, un langage pour répondre à notre âme; l'univers s'ouvre comme le temple du très-haut; les météores apparaissent comme ses messagers; les fruits de la terre croissent comme les témoins et les organes de ses bienfaits; les simples fleurs redisent encore son indulgente bonté. La vue d'un ciel pur, d'une nuit étoilée, l'air que nous respirons, l'océan, la tempête elle-même, tout nous parle du créateur. Le culte extérieur, se répandant sur la terre comme une rosée céleste, vivifie, consacre, décore la scène imposante de la création, en s'associant à elle. Le culte solitaire favorise, par la méditation religieuse, les exercices du recueillement et les habitudes de la réflexion. Le culte domestique purifie et protège l'asile obscur où l'homme coule ses jours mortels, y déploie le plus auguste spectacle qui soit sur la terre, celui de la vertu dans l'adoration de Dieu; il en fait une sorte d'univers, rempli qu'il est de la présence divine. Le culte public transforme la société civile en une communauté morale, et le concours des individus

les plus étrangers les uns aux autres, en une réunion de famille; ses fêtes répandent une paisible et innocente allégresse dans les cités et dans les champs; ses solennités rompent la monotonie des jours et charment le repos mérité par un long travail; ses cérémonies marquent d'un symbole touchant et sublime les grandes époques de la destinée humaine, comme celles des révolutions de la nature; s'associent aux grandes joies, pour leur donner un caractère plus grave; aux grandes douleurs, pour leur rendre une douceur mystérieuse; elles nourrissent les pieux souvenirs, entretiennent un saint commerce entre ceux qui ne sont plus et ceux qui doivent les rejoindre, et couvrent la tombe des signaux de l'immortalité.

C'est ainsi que la religion conduit, accomplit la grande éducation humaine, dans la société, comme dans l'individu. Il y a plus : la vie cesserait d'être une éducation, si la religion ne lui marquait son but; car elle cesserait d'être une préparation, et toute son économie serait détruite, comme celle d'un ouvrage resté sans emploi.

Mais, pour que la puissance de la religion, comme toute autre puissance, accomplisse ses admirables effets, il faut qu'elle conserve dans leur intégrité les conditions dont ils émanent. Nous trouvons dans son code cette grande maxime, *Rien de pire que la corruption du meilleur.* Or ces caractères peuvent être rapportés à deux

points essentiels : que notre religion intérieure soit celle de l'amour ; que notre culte soit l'expression sincère de la religion intérieure; la violation de l'un la profane par le fanatisme; celle de l'autre, par la superstition; et plus la puissance était prééminente, plus terribles seront les ravages. L'égoïsme pourra tenter d'envahir cet empire si riche, et alors il y usurpera un aliment pour son orgueil; il en deviendra plus exclusif; plus farouche et plus dur. La sensualité pourra tenter de dégrader des biens si élevés, et alors elle les fera servir à ses intérêts grossiers et matériels. L'ignorance pourra se méprendre sur son véritable esprit : et alors elle la tournera contre son propre but et la déconsidérera aux yeux des hommes. La mauvaise foi pourra s'emparer des dehors de la religion, et alors elle engendrera le monstre de l'hypocrisie; elle parviendra à créer la plus fatale hypocrisie, celle par laquelle l'homme réussit à se tromper lui-même, de toutes les erreurs, la seule qui soit sans remède.

Si ce don magnifique du ciel n'est recueilli dans une raison saine et dans un cœur pur, il peut s'altérer par toutes les erreurs de l'esprit, se corrompre par toutes les passions du cœur. Malheur, malheur à qui dégrade la religion, au point d'en faire un instrument au lieu d'un but, du premier but de la vie, et la rend ainsi complice de ses égaremens dont elle devrait être

le remède. Il ose condamner à une honteuse servilité la reine auguste du monde. Et à quel but tenterait-il de la faire servir? Sans doute, à l'intérêt du pouvoir, à celui de la vanité, de l'avarice, de l'ambition? Car que reste-t-il autre chose? N'est-ce pas là l'idolâtrie, la vraie idolâtrie? Car l'idole est l'objet terrestre qui usurpe le culte dû par l'âme à son créateur. Malheur à qui oserait employer la religion comme une arme pour opprimer, tourmenter, affliger les autres hommes, les dépouiller de leurs droits, de leurs plus nobles richesses, des trésors de l'esprit et du cœur, quand cette bienfaitrice éternelle devait distribuer partout la lumière et le bonheur avec l'amour. Ne se rendrait-il pas coupable d'un véritable sacrilège?

Avoir retracé les caractères qui constituent la religion dans sa pureté, n'est-ce pas avoir nommé le culte régénérateur? n'est-ce pas avoir nommé le christianisme? Dans ce tableau, qui se reconnaîtrait, si ce n'est lui? Y a-t-il même sur la terre un autre culte qui ait les caractères essentiels d'une vraie religion? Quel est celui qui a placé toute la loi dans l'amour de Dieu et des hommes, tout le culte dans l'adoration en esprit et en vérité? Quel est celui qui a consolé le monde par la parabole de l'enfant prodigue? celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfans? » Celui qui a dit : Heureux les pacifiques, heureux

« les simples, heureux les affligés, heureux ceux « qui souffrent persécution pour la justice ? » Celui qui a consolé les humbles et humilié les superbes ? Un instinct secret avait averti tous les peuples que les initiations s'obtiennent par les épreuves : le christianisme a expliqué ce grand mystère : il a élevé le sacrifice et l'immolation à une dignité sublime. Il a restitué la notion des perfections infinies dans toute leur majesté. Dans son application à la société, il a proclamé l'égalité universelle, base de toute justice; dans son application à l'individu, il a enseigné les secrets de la vie intérieure, et sondé tous les mystères du cœur, pour satisfaire à tous ses besoins. Il a été sur la terre le plus puissant promoteur de tout perfectionnement moral, parce qu'il a dégagé l'intelligence des entraves des sens; le cœur, des liens des passions, sans méconnaître aucune des conditions et des exigences de notre nature; parce qu'il a fait consister l'essence de la religion dans ce perfectionnement lui-même.

Le christianisme a la gloire incontestable d'avoir formé, dans toutes les classes de la société et dans les plus humbles conditions, comme dans les plus relevées, les modèles de perfection les plus accomplis que le monde ait encore offerts. L'histoire ne saurait signaler aucun dévoûment plus généreux, aucun triomphe sur soi-même plus complet, que ceux dont il a inspiré les exemples,

et voici ce qui lui est encore plus spécialement propre : il a poursuivi l'égoïsme de la personnalité dans le dernier asile où il vient se réfugier, l'orgueil, la vanité, l'amour-propre; seul, peut-être, il est parvenu à l'y détruire.

La philosophie étudie l'homme et la nature : elle examine les lois de l'univers et celles des facultés qui nous élèvent au sommet de l'univers; elle en fait sortir trois grands résultats : la vérité, le bonheur et le devoir. Éclairée par cette étude, et découvrant, au-delà de l'espace et du temps, au-dessus du monde visible, celui en qui tout est, vit et se meut, elle remet la plus noble des créatures aux mains de la religion qui seule peut expliquer et accomplir sa destinée. Ainsi, de ce beau don de l'intelligence et de la raison, départi à l'humanité, elle fait un juste et solennel hommage à son auteur. Joyeuse et fière d'avoir ainsi renoué la chaîne des êtres, et achevé son ouvrage, tout recommence pour elle : elle redescend sur la terre, recueillant les influences de cette adoption sublime : elle trouve dans la religion la source d'une nouvelle vie, d'une nouvelle lumière, et se sent animée d'une plus haute sagesse. La philosophie, se plaçant encore, avec respect, dans le cortège de la religion, ne cessera point d'accompagner l'homme dans cette nouvelle et haute existence : elle lui enseignera à cultiver ces facultés dont la religion lui montre le prix

et l'invite à faire le meilleur usage; elle aidera à prévenir, à rectifier des écarts que la religion elle-même désavoue et déplore; elle rendra la religion plus honorable encore et plus utile aux yeux des hommes, en exposant ses titres, en racontant ses bienfaits. Mettre en lumière le parfait accord de la vraie philosophie et de la vraie religion, est et sera toujours, est peut-être spécialement dans ce siècle, servir à-la-fois, dans leurs plus chers intérêts la cause de toutes les deux.

FIN.

SBN 642859

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google